Revue d'Histoire Littéraire de la France

OCTOBRE - DÉCEMBRE 1956
56e ANNÉE - N° 4

LE CENTENAIRE DES « CONTEMPLATIONS »

Le 23 mars 1956, les *Contemplations* ont eu cent ans. Il a fallu tout ce premièr siècle de leur vie posthume pour que leur véritable visage se dégageât en pleine lumière, pour que pleine justice fût enfin rendue à leur grandeur. Elles se dressent désormais au-dessus du romantisme, cime surgie de ses profondeurs à l'heure même où le romantisme semblait révolu ; elles dominent non seulement la poésie de Victor Hugo, mais son œuvre entière : ligne idéale de partage des inspirations entre deux pentes d'une âme, entre deux versants d'un siècle. Au sens intégral du mot cher à Bossuet, elles « font époque ».

Les contemporains ne s'en doutèrent pas. Sans doute montrèrent-ils d'abord un vif sentiment de curiosité envers l'œuvre nouvelle d'un poète qui, depuis seize ans, n'avait point donné un recueil de « poésie pure ». Dès les premiers jours de la mise en vente, Paul Meurice, ami et admirateur total, mandait qu'à Paris le succès avait été « foudroyant ». Cependant, une deuxième édition aussitôt lancée traîna jusqu'après la fin de l'année. Cependant aussi les critiques, petits ou grands, mêlaient d'âpres réserves ou d'amères réprobations à des éloges inégaux et fort mesurés. Dans les *Contemplations*, ils s'obstinaient à rechercher les *Feuilles d'Automne*. Des six « livres » qui composaient ces deux volumes, l'unanimité des indulgences ou des étonnements ne faisait grâce qu'au quatrième voué à la mémoire d'une fille tragiquement disparue ; on s'inclinait devant l'immortelle élégie *A Villequier*, devant les stances du souvenir pur, collier de perles sombres, faites de larmes condensées, que le père inconsolable suspendait à la croix d'un tombeau. Mais les livres V et VI, qui conféraient au recueil sa signification philosophique et mystique ; mais le dernier surtout où, par des souffles émanés de l'abîme, le poète se laissait rouler, « paille au vent », jusqu' « au bord de l'infini », étaient traités de prétentieux « galimatias ». En 1856, ni l'architecture des *Contemplations* ne fut comprise, ni l'inquiétude qui les traverse et les anime du premier vers jusqu'au dernier. Nul ne s'aperçut que Victor Hugo venait de couronner sa pensée et son art par une inspi-

ration imprévue ; ajoutant une corde d'or et d'ombre à sa lyre, il entreprenait de rattacher l'homme à Dieu, et la terre à l'au-delà. Il devenait un poète visionnaire et mystique.

De cette transformation qui était une régénération, de cette métamorphose qui était un agrandissement, nous n'ignorons plus l'histoire. Dès 1835, Victor Hugo éprouvait la hantise d'un univers mystérieux, du véritable univers caché derrière le nôtre :

Je ne regarde point le monde d'ici-bas
Mais le monde invisible...

Réfléchissant assidûment aux problèmes de la destinée, lisant les livres des grands occultistes, il enfermait le fruit de ses méditations et les extraits de ses lectures dans un dossier sur lequel il traçait ces mots : *Essai d'explication.* L'année 1843, année, pour lui, de deuil, augmenta son inquiétude mystique. Dix ans plus tard, à Jersey, en septembre 1853, l'exilé crut recevoir une communication directe de l'au-delà. Mme de Girardin, rendant aux proscrits une visite inopinée, leur enseigna les pratiques du spiritisme et l'art de faire parler les « esprits » par le truchement d'un léger guéridon, trépied de la révélation moderne, animé par le fluide des mains entrelacées à sa surface et frappant au sol les lettres de l'alphabet. Des dialogues pouvaient ainsi s'engager avec l'inconnu. Sceptique, d'abord, Victor Hugo, au cours des premières expériences, fut soudain persuadé qu'il conversait avec sa fille morte. Comme autrefois Chateaubriand, « il pleura et il crut » ; pleurèrent et crurent avec lui, sa femme, son fils Charles, excellent « médium », son « fils d'adoption » Auguste Vacquerie.

Pendant deux années, jusqu'en octobre 1855, et chaque soir, ou presque, les séances d'évocation se succédèrent. A l'appel du poète, les plus grands esprits d'autrefois descendaient dans la table, d'Eschyle et de Shakespeare à Chateaubriand, de Jésus même à Luther. Les plus grands esprits, mais les plus étranges aussi, comme « l'Archange Amour », et « l'Ombre du Sépulcre », tous deux grands métaphysiciens. Des procès verbaux que Victor Hugo, souvent, ne dédaignait pas de rédiger — et nous avons pu récemment, grâce à l'amitié des petits-enfants de Paul Meurice en révéler tout un dossier dont certaines pièces sont capitales [1] — enregistraient ces déclarations plus ou moins disparates. Les voix merveilleuses de l'autre monde retentissaient ainsi dans la maison blanche et froide de « Marine-Terrace », pareille, disait le poète, à un sépulcre, qu'il habitait à Jersey, au bord d'une grève sauvage, près de rochers que les gens du pays disaient hantés par des fantômes. Autour de lui, chez lui, en lui, Victor Hugo se sentait assiégé par l'infini. Avec une candeur émouvante et sacrée, pendant deux ans il recueillit les enseignements des

1. Dans *la Crise Mystique de Victor Hugo ;* voir le compte rendu de P.-G. Castex, dans la *RHLF* d'avril-juin dernier.

« tables », comme l'illumination d'une véritable foi. Il se crut désigné pour révéler les principes d'une religion nouvelle.

C'est dans cette lumière mystique que grandirent et s'épanouirent les *Contemplations*. Mais d'abord, au début de 1854, Victor Hugo conçut la plus audacieuse de ses œuvres ; un poème épique déroulé tour à tour « hors de la terre » et « sur la terre », où il tenterait de résoudre le problème du mal : *Satan Pardonné*, qui devait ensuite s'appeler la *Fin de Satan* ; en trois mois, il en avait écrit les deux tiers.... Dans le même temps, et dans les mois suivants, il rédigeait les méditations philosophiques et lyriques qu'il nommait ses « Apocalypses ». A l'automne, les « archanges des tables » ayant longuement exposé leurs doctrines métaphysiques et morales, il en tirait *La Bouche d'Ombre*, expression de sa philosophie religieuse et cosmique, affirmation que la loi essentielle de l'univers est une loi d'ascension continue par laquelle, de l'atome à l'homme, tout ce qui vit s'élève jusqu'à Dieu. Dans sa pensée, ces méditations austères seront couronnées par une « apocalypse » suprême, étudiant et définissant ce que l'homme peut connaître du mystère de Dieu. Elles formeront un livre à part, le recueil majeur du poète.

En attendant, il s'attache à terminer les *Contemplations*, futurs « mémoires de son âme », qu'il ne définit encore qu' « un miroir d'âme ». Entre les deux conceptions, on discerne plus qu'une nuance : un changement de couleur et de sens. Lequel exactement ?

Dans les premiers jours de janvier 1855, estimant l'ouvrage au point, l'auteur en avait annoncé la publication à quelques intimes. « D'ici à deux mois, promet-il alors à M^me^ de Girardin, vous aurez *les Contemplations*. » Elles paraîtront donc au plus tard pour le printemps. Le 4 mai, le début du manuscrit est aux mains d'Hetzel à Bruxelles et Paul Meurice reçoit cette assurance : « ... Vous allez avoir les *Contemplations*. » Dès janvier, les vers de *Magnitudo Parvi* datant de 1846 ont été repris par le poète au livre troisième ; élargis à la mesure d'une grande ode philosophique, ils condenseront les significations profondes du recueil et lui serviront de conclusion. Le récit d'une promenade faite jadis sur la grève avec *Léopoldine* présente, en effet, un panorama de l'univers résumé en ses deux éléments essentiels, l'astre, l'homme :

Deux mondes, mon enfant !

L'ouvrage comprend quatre livres, dont quatre verbes, dit le poète, résument l'inspiration : « *Aimer, rêver, souffrir, mourir...* ». Mourir :

Alors, la face immense et calme apparaîtra....

Ainsi, après le quatrième livre, celui du deuil et de Villequier, ces premières *Contemplations* devaient s'achever sur une évocation vague, sur une promesse de Dieu.

Une année ou deux plus tard un second recueil leur aurait succédé, qui se fût appelé sans doute *Mes apocalypses*, ou déjà et simplement *Dieu*.

Mais quitte avec les *Contemplations* vers la fin de janvier — il le croit du moins — Victor Hugo commet l'imprudence de se livrer à sa grande « apocalypse » sur Dieu, qui, prenant les proportions d'un immense poème, l'accapare jusque vers la fin d'avril, où elle est loin encore d'être achevée. On sait, d'ailleurs, que cette épopée du mystère ne le fut jamais.

C'est alors que, pendant le mois de mai, il prend une décision hardie et magnifique : inclure dans les *Contemplations* l'essentiel de ses « apocalypses ». Le 31 mai, part de Jersey, à l'adresse du bon éditeur Hetzel, cet ordre du jour d'allure impériale : « Il faut donner un grand coup et je prends mon parti. Comme Napoléon, je fais donner ma réserve. Ce que je gardais à part moi, je le donne pour que les *Contemplations* soient mon œuvre de poésie la plus complète.... Elles seront ma grande Pyramide.... »

Il allait employer l'été pour les grossir du livre V et du livre VI. Addition nécessaire. Les « mémoires de son âme », afin d'être complets, devaient, en effet, relater l'effort du poète pour briser les portes de la mort, pour entrer en relation, par la seule force de l'esprit humain, avec l'infini et avec Dieu.

Dans cet effort, le poète fut vaincu. Lorsqu'il quitta Jersey pour Guernesey, le 31 octobre 1855, il n'emportait point le guéridon fatidique. Il avait cessé de croire aux « tables ». Dans les vers, datés avec intention du « Jour des Morts, 2 novembre », qu'il ajouta comme conclusion à son ouvrage, on peut lire :

Silence sur la grande horreur religieuse,
Et sur l'apaisement INSONDABLE *des morts* !

Insondable ; et qu'il se reprochait, ainsi, d'avoir voulu sonder ! Ce fut sa grandeur, cependant, de l'avoir entrepris ; et la grandeur des *Contemplations* d'avoir poussé leur sombre élan jusqu'au bord de l'infini », c'est-à-dire jusqu'au bout de l'inquiétude humaine. Quant à leur auteur, il ne cessa plus d'être le pur croyant de l'âme, et le « quêteur de Dieu » !

MAURICE LEVAILLANT.

A PROPOS DES « CHOUANS »

On a beaucoup écrit sur *Les Chouans*, quoi de plus naturel puisque *Les Chouans* représentent le premier roman signé de Balzac. L'intérêt qu'on leur portait s'est puissamment renouvelé lorsque P. Abraham dans ses *Créatures chez Balzac*, puis Bernard Guyon dans son article de *Mesures* [1] eurent mis en lumière l'*Avertissement* du *Gars* et qu'on entrevit les révélations apportées par ce texte capital sur la pensée et la méthode de Balzac au moment où il cesse d'être un artisan pour devenir un artiste.

C'est justement parce qu'il serait de première importance de dater cet *Avertissement* du *Gars* qu'on aimerait à préciser à quel moment et en quelles conditions furent élaborés *Les Chouans*. Loin de nous la pensée de résoudre ici ce problème. Nous voudrions seulement à l'occasion d'une menue découverte dont l'inépuisable collection Lovenjoul nous a offert l'occasion [2], jeter, s'il est possible, quelques lueurs à la fois sur cette genèse des *Chouans* et sur la méthode de travail de Balzac.

Quant au premier point, on dispose de quelques données à partir desquelles on peut essayer de remonter vers l'incertain, en s'arrêtant lorsque le terrain devient trop mouvant. C'est le 28 mars 1829, que la *Bibliographie de la France* annonçait *Le dernier Chouan ou La Bretagne en 1800*. La « copie » fut remise à l'imprimeur le 13 janvier 1829 ; nous le savons grâce à une lettre de Latouche à Balzac [3]. Balzac était rentré de Fougères un peu avant le 15 novembre 1828, date où il écrivait à M. de Pommereul, son hôte à Fougères, comme un homme récemment débarqué, pour lui rendre compte de diverses commissions et l'informer que « l'ouvrage n'avançait pas » [4]. Entre ce 15 novembre 1828 et le 28 mars 1829, nous suivons sans peine la

1. P. Abraham, *Recherches sur la création intellectuelle, Créatures chez Balzac*, Paris, Gallimard, 1931 ; Bernard Guyon, *Mesures*, 15 janvier 1935, p. 167-186.

2. Nous tenons à remercier ici M. J. Pommier, conservateur de la collection Lovenjoul, de l'intérêt qu'il a bien voulu porter à notre recherche et des si utiles conseils qu'il nous a prodigués.

3. Ce qui reste de la correspondance de Latouche et de Balzac a été publiée, datée, quand il y a lieu, et commentée par Fr. Ségu dans *Un maître de Balzac méconnu*, Paris, 1928. La lettre que nous citons figure aux pp. 56-57 de cet ouvrage.

4. Balzac, *Correspondance*, éd. Ducourneau, p. 35-38.

mise au point des *Chouans* en reprenant la correspondance de Balzac et de Latouche [1]. Balzac travaillait d'arrache-pied à perfectionner son roman avec une conscience et des scrupules qui exaspéraient Latouche, pressé probablement de recouvrer une partie des fonds qu'il avait engagés dans l'affaire.

Mais avant le 15 novembre 1828 ? Ici les choses commencent à s'embrouiller. Il nous paraît néanmoins incontestable qu'à Fougères, Balzac rédigeait une version des *Chouans*. Il n'est pour s'en convaincre que de se reporter une fois de plus à cette lettre du 15 novembre où il rappelle à son hôte « cette petite table verte... où Louise venait interrompre des travaux délicieux pour me dire qu'on était servi ». De quels travaux pouvait-il s'agir sinon de la rédaction de son roman ? Balzac était venu chercher à Fougères, on est bien d'accord sur ce point, non une documentation écrite que d'ailleurs il s'était déjà procurée [2] — mais une documentation orale et une sorte d'imprégnation qu'il attendait avec raison du pays et des habitants [3]. D'autre part, si Mme de Pommereul n'aimait pas ce titre *Le Gars* [4], c'est que ce titre existait ; et sous ce titre au moins un embryon de roman, et un roman écrit à Fougères, car Balzac n'a pas choisi ce titre à Paris à quelques jours du moment où il proteste qu'il l'a changé. Henri de Pommereul, d'ailleurs, en 1885, témoignait formellement que Balzac avait écrit une partie des *Chouans* à Fougères [5] et si nous

1. Fr. Ségu, *op. cit.*, pp. 47, 48, 51, 54, 60, 63, 65.

2. Balzac avait certainement lu la « Collection des Mémoires sur la Révolution ». Prioult dans *Balzac avant la Comédie Humaine* (p. 342) et L. Arrigon dans ses *Débuts littéraires de Balzac* (p. 238) l'affirment en se fondant sur le feuillet conservé à la collection Spolberch de Lovenjoul sous la cote A. 158, f° 2. C'est un petit mémoire où le relieur Chaumont rappelle à Balzac que certains tomes de cette « Collection » lui manquent. Ce feuillet A. 158, 2 est sans date, mais le A. 330, f° 67 qui se rapporte au même sujet est daté, lui, et du 6 mai 1828, ce qui nous intéresse fort. Cette note (A. 330, f° 67) présente une liste des volumes manquants à la « Collection... » qui ont pu être retrouvés et fournis à Balzac, d'ailleurs en 12, 8 et 5 exemplaires, ce qui laisse à penser que Balzac avait acheté la « Collection des Mémoires » pour les besoins de son commerce. Quoiqu'il en soit, au catalogue de la vente d'Eve Hanska on retrouve une collection complète de ces « Mémoires », provenant évidemment de la bibliothèque de Balzac (B. 1260, n° 164).

3. Voir les lettres écrites par Balzac à Mr de Pommereul le 1er septembre 1828 et le 11 mars 1829, *Corr.* ed. Ducourneau pp. 33, 39-40. Voir aussi ce que le baron Henri de Pommereul, neveu du Gilbert de Pommereul qui reçut Balzac, écrivait le 15 janvier 1885 à Robert du Pontavice qui cherchait à se documenter pour son *Balzac en Bretagne*. La lettre est citée dans Étienne Aubrée, *Balzac à Fougères*, p. 39.

4. « ... Je ne quitterai que lorsque j'aurai terminé, non plus *le Gars* titre qui déplaisait à Madame de Pommereul, mais *les Chouans* ou *la Bretagne il y a trente ans.* » Balzac à M. de Pommereul, 15 nov. 1828, *Corr.* ed. Ducourneau p. 37— Sur le manuscrit, en effet, le titre *Le Gars* est bâtonné. Au-dessus on lit *Les Chouans* ou *La Bretagne il y a trente ans* ; titre également bâtonné (A. 13, folio 10). Nous avons dit que l'édition publiée en mars 1829 s'intitulait *Le dernier Chouan ou la Bretagne en 1800*, 4 volumes in-12.

5. Voir la lettre déjà cité de Henri de Pommereul à R. du Pontavice. « Les premiers jours, Balzac visita la ville... puis il se mit à l'œuvre. Pendant la journée il écrivait, et le soir, après le dîner ou pendant les repas il faisait raconter à mon oncle une foule d'anecdotes et de détails sur le temps de la Chouannerie.... De temps en temps, lorsqu'il faisait beau, il venait à Marigny avec mon oncle et s'informait avec soin de tout ce qui caractérisait le pays, nature, costumes, expressions

n'accordons pas la première place à ce document c'est parce que cette tradition orale, relative à des faits vieux alors de soixante ans, si respectable et si affirmative qu'elle soit, passe au second plan en face du témoignage de Balzac lui-même.

Mais sur ce qui fut écrit ou préparé avant le séjour à Fougères, une grande incertitude demeure. Balzac avait-il simplement déterminé son sujet comme il l'assure au général Gilbert de Pommereul dans sa lettre bien connue du 1er septembre 1828 ? Apportait-il un petit dossier de notes ? Ou un premier manuscrit ? Ce n'est pas impossible. Mais on n'en a jamais administré, à notre avis, de preuves suffisantes [1].

Néanmoins puisque l'évidence extérieure manque, il est nécessaire de faire appel à l'évidence « interne », au manuscrit conservé sous la cote A. 13 dans la collection Spoelberch de Lovenjoul. Sous la reliure se trouvent 81 feuillets numérotés par Georges Vicaire, premier conservateur et recenseur de la collection Lovenjoul. L'*Avertissement* dit du *Gars* occupe les feuillets 2 à 5 vo ; ensuite vient sur les feuillets 7 et 8 le manuscrit, assez remanié, de l'*Introduction* qui sera celle de l'ouvrage en 1829 : « En prenant le sujet de son ouvrage.... » Les folios 10 à 75 constituent, à proprement parler, le manuscrit du roman, ils sont paginés par Balzac 1-54 avec de nombreux bis. Le folio 77 est simplement un ajouté tombé sans doute d'une épreuve, le folio 78 est une très intéressante première version d'une partie du chapitre 17 [2]. Notons que le manuscrit, tel qu'il est contenu entre les folios 10 à 75, n'est d'ailleurs pas complet. Il s'achève avec la surprise de Marie de Verneuil qui aperçoit dans son salon l'autel dressé pour ses noces : « Le prêtre était en ce moment revêtu de son costume sacerdotal, les cierges jetaient de l'éclat sur le plafond. Elle » ; ce mot termine la page comme aussi ce qui nous reste du texte manuscrit des *Chouans*.

M. Prioult est le premier à avoir signalé que les folios 39, 40, 52, 53, 54 et 78 paginés par Balzac 24 *bis*, 25, 31 *bis*, 32, 33 et 28 appartiennent à une version des *Chouans* où Mademoiselle de Verneuil s'appelait Mademoiselle d'Aumale [3]. Le nom primitif a été dûment biffé par la suite, et, de la main de Balzac, corrigé en Verneuil. En parcourant les fragments de cette première version on s'aperçoit que Balzac était déjà allé assez loin dans son roman lorsqu'il décida de changer le nom de son héroïne. Le dernier épisode qu'il en avait écrit, tout au moins à notre connaissance, c'était le « Bal à Saint-

locales, mobilier, etc..., lorsque son roman fut très avancé, il s'en retourna à Paris.... » Ce document est à la source des dissertations postérieures de Pontavice du Heussey, *Balzac en Bretagne* ; Th. Janrais dans *Le Gaulois* du 5 mai 1894, etc.

1. « 1826 année où le manuscrit du *Gars* a du être rédigé », déclare A. Prioult, *Balzac avant la Comédie Humaine*, p. 336 ; p. 340 et 341 il attribue à l'année 1825 les fragments dont nous parlerons plus bas et qui portent le nom de Mademoiselle d'Aumale. P. Abraham, *op. cit.*, p. 72-73, lui, songe à 1827 pour la rédaction de l'*Avertissement* et du manuscrit du *Gars*. Sa démonstration est bien menée ; elle n'est pas déterminante.

2. Utilisée par M. Bardèche dans sa thèse *Balzac romancier*, p. 265.

3. A. Prioult, *op. cit.*, p. 341.

James » et l'action du premier roman épousait les sinuosités de l'action définitive. Remarquons enfin que la « version Aumale » des *Chouans* n'est pas antérieure au séjour à Fougères. Sur le folio 53, en effet, on lit une première esquisse d'une petite monographie des échaliers : « L'Eschalier est un tronc ou une forte branche d'arbre percé de part en part à une extrémité. Il est appuyé là sur une autre pièce de bois informe qui sert de pivot, l'extrêmité de l'échalier se prolonge un peu au-delà du pivot de manière à recevoir une charge assez pesante, etc... ». On reconnaît le texte qui se trouve dans nos actuelles éditions des *Chouans*, à la page 973 de l'édition Pléiade, par exemple. Or, que lisons-nous dans la lettre du 11 mars 1829 ? « J'espère que Madame de Pommereul rira de quelques détails sur le beurre, sur les pichés, sur les oribus, sur les noces, les échaliers et sur les difficultés d'aller au bal, que j'ai mis dans mon ouvrage ». C'est dire que ces détails Balzac les devait à ses conversations avec les Pommereul. Il ne serait pas impossible que la version Aumale doive être identifiée avec le manuscrit de Fougères.

On est tout naturellement porté à imaginer qu'il a existé deux versions successives des *Chouans* : la version Aumale et la version Verneuil ; la première ayant été démembrée et corrigée pour servir de support à la seconde. Il y a bien quelque chose d'exact dans cette vue, mais elle est simpliste ; un examen plus attentif de A. 13 montre des remaniements plus compliqués. Il a existé, par exemple, plusieurs « états Verneuil ». Le folio 48 verso, où apparaît le nom de Verneuil, a été raturé et récrit, donnant cette fois-ci la matière de deux folios paginés 46 et 47. Certains chapitres sont numérotés et pourvus de titres, d'autres simplement indiqués par la mention « Chapitre ». Dans la numérotation des pages et des chapitres de fréquentes surcharges et des numérotations bis laissent à penser qu'il y a eu plusieurs combinaisons successives de ces pages ou de ces chapitres [1]. Les huit premiers chapitres seuls sont pourvus d'épigraphes et l'on pense en les considérant à ce singulier passage de l'*Avertissement du Gars* où il est justement question d'épigraphes : « J'abhorre les épigraphes... mais... j'en ai poussé le luxe jusqu'au ridicule ».

Tels sont les éléments de solution que le manuscrit A 13 met depuis longtemps déjà à la disposition des chercheurs qui veulent se pencher sur les questions soulevées par la genèse des *Chouans*. Mais, à ces données déjà connues du problème, s'ajoute désormais un document nouveau que nous avons eu la bonne fortune de retrouver et à l'étude duquel nous voudrions, pour aujourd'hui, borner notre recherche.

1. Le chapitre 11, par exemple (folio 53), devient 13, puis 21 ; le chapitre 14 (folio 56) devient 22. Les pages bis appartiennent aussi bien à la version Aumale (24 *bis*, 31 *bis*) qu'à la version Verneuil (11 *bis*, 23 *bis*, 29 *bis*, 29 *ter*, 29 *quater*, 29 *quinque*, 30 *bis*). Les pages 9 *bis* et 10 *bis* ne peuvent être attribuées à coup sûr ni à l'une ni à l'autre version.

***

Sous la cote A. 240, la collection Lovenjoul possède un dossier qui contient des essais poétiques de Balzac. Au recto d'un folio numéroté 59 par Georges Vicaire, on déchiffre le brouillon d'une pièce intitulée *Dieu, hymne dédiée à M^me^ P.*, où se trouvent peut-être les seuls vers relativement supportables écrits par Balzac.

Son souffle — il inspira les harpes des Prophètes,
Il a terni l'éclat des plus pompeuses fêtes,
A ses enfans en deuil, il verse des trésors
Et les flots de la vie à ses serviteurs morts
S'il passe sur la terre, il féconde, il renverse
Il en fait comme un champ rajeuni par la herse
Et l'enfant et la Vierge et la robuste Foi
Son souffle et sa parole il a tout mis en toi

Il ne faut pas beaucoup d'imagination pour supposer que « M^me^ P. » pourrait être la générale de Pommereul. Sidonie Novel de la Touche, avait à l'époque du séjour de Balzac à Fougères, 21 ans ; son portrait témoigne qu'elle était aimable [1] ; c'était plus qu'il n'en fallait pour occuper la pensée de son pensionnaire. Au surplus, comme elle était pieuse (elle avait tenté infructueusement de convertir Balzac qui la nommait gentiment la « jolie Sainte »), les poèmes « bibliques », comme dira M^me^ de Bargeton, lui convenaient particulièrement. L'identité de M^me^ P., d'ailleurs, importe assez peu pour ce qui nous intéresse.

Si on retourne la feuille, on se trouve en face d'un texte de prose, 18 lignes fines et serrées écrites dans l'autre dimension de la page. Un réseau de lignes ondulées annule le texte qui reste néanmoins parfaitement lisible. On se rend compte aisément que ce morceau a été écrit dans le sens normal de la page. Puis la page a été coupée, retournée et en utilisant la largeur primitive (20 cm. 5) comme une hauteur Balzac a rédigé ses vers. Un simple coup d'œil permet d'identifier ce texte de prose pour une première version, considérablement plus brève que la version définitive, d'une scène justement célèbre des *Chouans* : l'Exécution de Galope-Chopine et le retour dramatique de sa veuve, accompagnée de son fils, sur les lieux de l'assassinat. En haut du texte, à gauche, un numéro, le n° 42, donne aussitôt à penser qu'il s'agit de la (primitive ?) page 42 du manuscrit.

Voici ce qui se lit sur ce feuillet retrouvé (soit A. 240, folio 59 verso) [2].

Nous rappelons qu'en haut et à gauche de la feuille se trouve le numéro 42 biffé. On lit ensuite à la première ligne

< (un) ce mouvement convulsif produit >

1. Le registre de recensement de Fougères lui attribue, en 1836, 29 ans. Le général de Pommereul en cette même année, en avait 65 (E. Aubrée, *op. cit.*, p. 94). Le portrait de M^me^ de Pommereul, par Gérard conservé dans la famille de Luigné est reproduit en tête de la *Correspondance* entre Laure de Surville et elle-même, publiée par André Chancerel (1932).

2. Nous nous efforcerons de transcrire aussi clairement que possible les effacés et ajoutés du manuscrit. Nous signalons que Balzac remplace volontiers un point

La ligne n'est pas terminée. Au début de la seconde ligne commence le texte suivant

< par > l'instinct de l'animal — il fit entendre quelques hurlemens sourds < (qui tout à coup se ++++ turent sous un) le son lourd < (et d'un) > du < seul coup de Couperet > par lequel < Marche-à-terre lui < avait > tranch(a) < é > la tête — Il la prit par les cheveux et en sortant de la chaumière, le Chouan l'accrocha toute sanglante à un clou qui se trouvait sur le grossier chambranle de la porte. Puis tous deux s'élancèrent dans les taillis en sifflant. [une heure après, Barbette, et son garçon revinrent chargés (de brouss) d'un énorme fagot de bois mort qu'ils rapportaient à la maison — Arrivés dans la cour, elle (posa) [1] s'arrêta (x) + cherchant à deviner pourquoi sa porte était fermée — Elle aperçut la tête et jeta un petit cri étouffé. [— qu'as-tu < vu > mère ?... demanda le petit gars. [Marche tout seul ! lui cria sourdement Barbette en le poussant avec rudesse, tu n'as plus de père !... [L'Enfant vit la tête clouée et la regarda d'un air stupide sans manifester aucune émotion — il ouvrait de grands yeux et il y avait une sorte de curiosité empreinte sur sa jeune figure abrutie par l'ignorance — [— tu iras servir les bleus, lui dit sa mère en lui serrant la main, il te nourriront et te protègeront... je ne peux plus te donner à manger... les chouans ont tué ton père innocent et laissé vivre ta mère qui était la coupable... tête pour tête ajouta-t-elle ils ont pris celle de mon homme, je prendrai celle du (Grand') Gars !... [Elle laissa son fagot, (prit) saisit la main de son fils et s'éloignant sans retourner la tête pour voir cette terrible maison elle marcha d'un pas ferme et rapide vers Fougères [2].

Reportons-nous au manuscrit A. 13. Son papier en feuilles de 21 cm. sur 25 cm est analogue à celui de A. 240, f° 59, compte tenu des irrégularités dans la largeur de la feuille produites par le montage sur onglets. Le manuscrit A. 13 comprend, lui aussi, une page 42 (folio 63). Ce qui pique notre curiosité c'est que cette « nouvelle ? » page 42 commence avec une adaptation de la première ligne de notre texte biffé : « ces mouvemens convulsifs produits par l'instinct de l'animal. Il fit entendre... » Si on poursuit la lecture jusqu'au bas du folio 63 on constate que la matière de nos 18 lignes biffées est là tout entière ; tout entière, mais considérablement développée. On ne peut donc se défendre de l'hypothèse que A. 240, f° 59 a été la première page 42 du manuscrit, qu'elle a été retirée, puis remplacée par une nou-

par un tiret, qu'il confond point d'exclamation et d'interrogation, que ses majuscules se distinguent souvent mal de ses minuscules, que son orthographe est parfois archaïque ou fantaisiste.

Nous encadrons entre parenthèses rondes les textes effacés par Balzac ; nous les lisons toutes les fois où la chose a été possible ; lorsque la rature épaisse rend la lecture trop incertaine nous remplaçons les lettres manquantes par un nombre à peu près égal de croix. Entre crochets brisés nous plaçons tout texte qui a été manifestement ajouté par Balzac après une seconde lecture, soit en marge, soit entre les lignes du texte primitif. Ces corrections, pensons-nous, demandent à être soigneusement distinguées de celles qui se produisent au courant de la plume pendant la première rédaction. Balzac ne va pas à la ligne. Il se contente d'insérer dans son texte manuscrit le signe qui, en imprimerie, sert à indiquer l'alinéa. Nous avons utilisé un crochet droit pour remplacer ce signe.

1. Mot presque illisible.

2. Le texte qui a remplacé celui que nous venons de lire se lit dans l'édition Pléiade aux pp. 1036-1038 ; et dans l'édition Conard, pp. 338-342.

velle page 42 qui n'en était, en somme, qu'une adaptation ; mais la preuve ne peut venir que d'un examen attentif de la suture entre d'une part la page 41 et la page 42 du manuscrit A. 13 ; d'autre part, la page 41 de A. 13 et notre version retrouvée A. 240, f° 59. Il y a notamment au bas de la page 41 (A. 13) des effacés qu'il faut examiner avec une extrême attention. C'est là que se trouve sans doute la preuve des manœuvres de Balzac.

Nous avons déjà dit que le manuscrit est divisé en chapitres sur l'ordre et la numérotation desquels il y aurait fort à dire. L'Exécution de Galope-Chopine fait partie du Chapitre 25 qui commence précisément sur le recto de la page 41. Il débute assez singulièrement avec la conclusion de l'engagement entre les Bleus et les Chasseurs du Roi. Les Fougerais dépouillent les cadavres ! « Chapitre 25. Une trentaine de soldats et une vingtaine de Contre-Chouans étaient réunis autour de quatre Chouans dont les corps dépouillés et nus... ». Hulot s'oppose à ce qu'on « partage ces haillons » ; un adjudant offre néanmoins à Gudin une bourse dans laquelle il reconnaît avec chagrin la bourse de son oncle et « le petit bataillon de bleus » s'éloigne.

L'écrivain se retourne alors vers la ferme de Gibarry. A la vérité ce n'a pas été, peut-être, du premier mouvement. Sous une rature on lit : « Lorsque Corentin vit ». S'agit-il d'une scène à laquelle Balzac a définitivement renoncé ? ou Balzac avançait-il simplement le moment où Corentin regarde la fumée tourbillonner sur les rochers du Nid-aux-Crocs ? « Corentin... put voir assez distinctement la colonne de fumée blanchâtre dont avait parlé la femme de Galope-Chopine » [1]. Cela ne veut pas dire d'ailleurs que Balzac n'avait pas prévu « l'Exécution de Galope-Chopine », il l'avait peut-être simplement placée à un moment différent de sa narration. En tout cas, ce texte biffé prouve qu'il y avait de l'imprécision dans les plans de Balzac au moment même où il écrivait.

Quoi qu'il en soit, Balzac se décide à se tourner vers la ferme de Gibarry. Remarquons qu'à cet endroit précis, l'écriture change ; elle apparaît maintenant comme celle d'un homme dont la main est reposée. Passant d'un épisode à un autre, il s'est accordé un temps d'arrêt, long ou court, peut-être simplement pour tailler sa plume. Il indique le paragraphe et commence : « Pour la première fois, peut-être (les), une horrible inquiétude se glissa sous le toit de genêt... » Le récit se poursuit ; il est peu différent de ce qu'il sera dans l'édition définitive : Barbette et son fils attendent anxieusement le chef de famille qui rentre enfin, au petit jour, mange et s'explique avec sa femme. La journée passe, puis la nuit, les époux se rassurent et Barbette « partit pour les rochers de Saint-Sulpice où la veille elle avait préparé sur le mamelon qui faisait face à Saint-Léonard quelques

1. *Les Chouans*, éd. Pléiade, p. 1042.

fagots couverts de givre. « Elle emmena son petit gars qui portait le feu dans un sabot cassé ». [1]

De nouveau l'écriture qui s'était épaissie, élargie au cours des lignes précédentes, change. Avant de tracer le signe d'alinéa Balzac s'est interrompu. Il reprend, de sa meilleure écriture, minuscule et régulière. Ces pauses, quelle qu'en soit l'importance, laissent entendre d'une certaine façon que Balzac, lui aussi, avait conscience de l'unité de ses épisodes. « A peine son fils et sa femme avaient-ils disparu derrière le toit de genêt du hangar que Galope-Chopine entendit deux hommes sauter un des échaliers du sentier de droite... » Marche-à-terre et Pille-miche se présentent, Galope-Chopine, inquiet, leur offre son hospitalité. Les trois hommes mangent et boivent, l'un surveillant les deux autres, enfin les bourreaux se lèvent : « Apporte-nous ton couperet... dit Marche-à-terre » et malgré les protestations de la victime il répète — « Va chercher ton couperet ! »

Remarquons que, depuis son début, l'épisode de l'Exécution est peu corrigé. Au courant de la plume Balzac a parfois modifié une expression, ce qui de toute façon nous intéresse peu, puisque ce que nous cherchons ce sont les traces d'une re-lecture ; celles-là sont très minces. On ne relève que peu de ces ajoutés en marge, de ces surcharges entre les lignes, qui, remplaçant un texte cohérent et déjà établi, sont le signe d'une revision. Après s'être relu, semble-t-il, Balzac remplace l'expression « figures ténébreuses » par « visages ténébreux » ; il simplifie la phrase « le jour ne pénétra plus que... sur le fonds de la chambre » et ajoute à « jour » le qualificatif de « affaibli par le brouillard ». C'est peu de chose, des modifications de l'expression tout au plus. A se relire, Balzac n'a rien trouvé qui puisse être ni transformé, ni développé. Le début de la scène était à ses yeux si excellemment mis en place qu'il n'a jamais eu rien de plus à dire.

Il n'en est pas de même pour la suite. Nous arrivons au bas du folio 62 verso, p. 41, à quelques lignes de la suture avec la page 42, point capital de notre étude et nous voyons se développer en marge deux considérables ajoutés : le premier concerne l'accusation portée par Galope-Chopine contre sa femme, le second l'épisode de la Confession. Voici le texte intégral de cette fin de la page 41 de A. 13, avec ses ajoutés, bien entendu, et celui de la page 42, de A. 13, qui a, pensons-nous, remplacé notre page primitive.

Le malheureux Galope-Chopine heurta le bois grossier de la couche de son garçon et trois pièces de cent sous roulèrent sur le plancher — Pille-miche les ramassa. [— Oh ! Oh ! les bleus t'ont donné(de l') des pièces toutes neuves !... s'écria Marche-à-terre [2]. < — aussi vrai que voilà l'image de

1. Cette phrase avait frappé Latouche à qui Balzac a dû lire la scène. Latouche y fait allusion dans sa lettre du 13 janvier 1829 (Fr. Ségu, *op. cit.*, p. 57).

2. On voit qu'ici commence le premier ajouté important. Il est rédigé en marge, à hauteur du texte corrigé.

St Labre, reprit Galope-chopine, je n'ai (parlé) *rin'* dit — (c'est) Barbette (que les) < a pris des > Contre-Chouans (ont trompé) pour les Gars de Saint-Georges.

— (+) pourquoi parles-tu (à ta femme) d'affaires à ta femme !... répondit brutalement Marche-à terre — Alors (sur un) à [1] signe de ce dernier >. Les deux Chasseurs du Roi saisirent leur victime (,) [2] <. En se trouvant entre les mains des deux Chouans, Galope-chopine se laissa tomber à genoux en levant vers eux des mains désespérées [— mes bons amis, mon cousin, (ce n'est pas pour la vie < sauver la > que je vous prie c'est pour mon âme !) Je ne suis pas en état de mourir ! me laisserez-vous (sans) en aller sans confession ; vous pouvez prendre ma vie, mais non (mon âme ++) me faire perdre l'éternité bienheureuse [— (+++++), < c'est juste > dit (+) Marche-à-terre et il regarda Pille-miche — ils restèrent un moment dans le plus grand embarras et Galope — (++) Chopine écoutait le moindre bruit causé par le vent, lorsque son cousin le prit par un bras, l'entraîna dans un coin et lui dit [— Confesse moi tous tes péchés, je les rapporterai à un bon prêtre ; il donnera son absolution, et s'il y a des pénitences, je les ferai pour toi ! > (la couchèrent sur un des bancs sans qu'il tentât d'autre sursaut pour échapper à son sort que ces mouvemens convulsifs (inséparables de) que produit [3]) <[4] Galope-chopine obtint quelque répit par la manière dont il accusa ses péchés mais (an) de quelque crime qu'il se fît coupable, il atteignit le bout de son chapelet et alors les deux Chouans le prirent de nouveau le couchèrent sur le banc de (noyer) chataignier poli témoin de tant de repas joyeux et il ne tenta d'autre résistance pour échapper à son sort que > [5] ces mouvemens convulsifs produits par l'instinct de l'animal. Il fit (même) entendre quelques hurlemens sourds qui, (tout à coup) cessèrent (après) aussitôt que le son lourd du couperet eût retenti. (Marche-à terre avait) < sa tête avait été > tranché [6] (la tête) d'un seul coup. Marche-à terre la saisit par une touffe (des) < de > longs cheveux ; et, en sortant de la chaumière, il chercha (des yeux) et trouva dans le grossier chambranle de la porte un clou autour duquel il tourna fortement (cette et les longs les boucles de ses cheveux. La tête sanglante pendait. Le) les mèches de cheveux < qu'il tenait > laissant ainsi pendre cette tête sanglante dont (ils) < il > ne ferm(èrent) < a > même pas les yeux. — [Les deux Chouans se lavèrent (près d'un arbre) les mains sans aucune précipitation, (remirent) reprirent leurs chapeaux, leurs carabines et (ils) s'élancèrent dans des halliers en sifflant (un) l'air de la Ballade du Capitaine. (La voix enrouée de) Pille-miche (fit un) entonn(ait) < a > même (++) d'une voix enrouée, (cette) ces strophes (d'une vieille ++++++++++++++++++ lége +++++ apport+++++ furent) < prises au hazard dont les (cadences)

1. Balzac a oublié l'article nécessaire comme aussi de supprimer la majuscule de l'article *Les* devenue fautive après l'ajouté.

2. Ici commence le second ajouté important de la page 41. Il est écrit au-dessus du texte qu'il corrige et au-dessus du premier ajouté. Donc, comme il est naturel si l'on suit l'ordre du texte primitif, il a été rédigé après ce premier ajouté. Remarquons simplement qu'il n'était pas prévu puisque Balzac ne lui a pas réservé sa place.

3. Nous arrivons au bas de la page 41 lorsqu'elle se trouvait dans son état primitif. On voit qu'en ce point le texte primitif de la page 41 se soude au texte de la première page 42 (celle que nous avons retrouvée au dos de A. 240, folio 59) non encore corrigée : « (p. 41) ces mouvements convulsifs que produit (p. 42) l'instinct de l'animal ».

4. L'ajouté que nous allons transcrire est une surcharge. Il a été installé entre les lignes du texte qu'il remplace, c'est-à-dire de l'élément biffé « la couchèrent sur un... que produit ».

5. Ici commence la page 42 (de A. 13).

6. Balzac a oublié d'accorder le participe passé au féminin.

rustiques (et le) cadences et les vers furent > emportées par le vent [à la première ville [son amant l'habille [tout en satin blanc [1] * [à la seconde ville [son amant l'habille [en or en argent * [Elle était si belle [qu'on lui tendait les voiles [dans tout le régiment [(Cette mélodie à la fois gaie et mélancolique < + + + + + + + + + > pleine de gaité et de mélancolie tout ensemble parvint) < Cette mélodie (presque indistincte tant elle était éloignée, mais dont les sons [2] captivaient le fil de quelques-unes des notes et des paroles) devint insensiblement confuse (par la grande) à mesure que les Chouans s'éloignaient ; mais par le silence profond de la campagne quelques (mots) < notes > éparses parvinrent > [3] à l'oreille de Barbette qui revenait (à la) à la maison en tenant son petit gars (par la) d'une main. (Cette chanson populaire de la en Bretagne rien dans [4]). Rarement une paysanne (entend) entend froidement ce chant populaire (+ + + + Barbette + + + + < dans les provinces >) < dans l'Ouest de la France, aussi > Barbette commença < -t'elle > gaiement les premières strophes de la Ballade. [allons partons belle [partons pour la guerre [partons il est tems * [Brave Capitaine [que ça ne vous fasse pas de peine [ma fille n'est pas pour toi * [tu ne l'auras sur terre [tu ne l'auras sur mer [si ce n'est par trahison * [Le père prend sa fille [qui la déshabille [et la jette à l'eau * [Capitaine plus sage [se jette à la nage [la ramène à bord (+ + + Elle disait) * [allons partons belle... [(Elle commençait) < Barbette fredonnait > les premières notes de ce refrain quand tout à coup sa (voix) langue resta glacée. (La) La pauvre femme demeura immobile et un petit cri étouffé sortit de sa bouche béante. [— Qu'as-tu mère ?... demanda l'enfant [marche tout seul !... lui cria sourdement Barbette en (le pouss) lui quittant la main et le poussant avec une incroyable rudesse, tu n'as plus ni père ni mère... [l'Enfant (allait crier) criait déjà en se frottant l'épaule, mais il vit la tête clouée, et son (joli) frais visage (garda + + + + + + + + + +) garda silencieusement (l'empreinte de) la convulsion nerveuse (d) que les pleurs donn (+ + +) < ent > (au visage) aux traits. Il regarda la tête de son père avec un air stupide (et sans) et qui ne trahissait aucune émotion. (.I), ouvrit de grands yeux et sa jeune figure abrutie par l'ignorance (+ + + + + + +) < arriva par degrés jusqu'à > exprimer une (singulière) curiosité < sauvage > [Tout à coup (sa mère) < Barbette < reprit la main de son enfant, la serra violemment et < elle > l'entraîna d'un pas rapide dans la maison. Un des souliers de Galope-Chopine lui était tombé des pieds (d) pendant que (ses d) Pille-miche et Marche-à-terre le couchaient sur le banc. Ce soulier < sans doute > foulé aux pieds (dans) par les deux chouans (+ + + + + +) avait été (poussé [5]) < placé > par un effet du hazard (s + + + +) de manière à se remplir de sang. [— ôte ton sabot ?... dit la mère (au) < à > son fils — mets ton pied (nud dans) < ladedans > (ce soulier) ?... — bien — Souviens toi toujours... s'écria-t elle < d'un son de voix lugubre > que tu as chaussé le soulier de ton père (assassiné par les (Chouans) Chuins ! Venge) < et > ne < te > mets jamais une chaussure (à) < aux pieds > sans te rappeler (que) celle qui était pleine (de) < du > sang < versé par les Chuins ! > [6] tue (tous) tue, tue les chuins.

1. En marge, de la main de Balzac : « Note les deux textes entourés [ils le sont effectivement] sont des vers et ceci [ici un signe typographique que nous remplaçons par *] marque le blanc à mettre entre les strophes ».

2. Les mots *sons* et *captivaient* sont probables mais non certains.

3. L'ajouté qui se termine ici a commencé, rappelons-le, à « Cette mélodie... ».

4. Le texte est particulièrement incohérent parce que Balzac a plusieurs fois changé son expression. La lecture est, néanmoins, probable.

5. Peu lisible.

6. Balzac a d'abord souligné le mot *Chuins* qu'il voulait faire imprimer en italique, puis il a supprimé le trait.

< — En ce moment (en + sa tête agitée fit) elle agita sa tête par un mouvement si convulsif que les mèches de ses cheveux noirs retombèrent (++) < sur > son cou et donnèrent à sa figure une expression sinistre [— C'est devant Saint-Labre, < reprit-elle > que je t'ordonne d'être fidèle aux bleus !... (aide +++++++++++) tu seras soldat < pour > venger ton père !... >[1] — imite-moi — (++++++++) ils ont pris la tête de (++) mon homme, je vais donner aux bleus celle du Gars !... [Elle sauta (comme +++ +) d'un seul bond> sur (un) le lit, (y prit un) s'empara d'un petit sac d'argent dont elle connaissait la cachette, reprit (son fils) la main de son fils étonné, l'entraîna violemment sans lui laisser le tems de reprendre son sabot et (ils) ils (al) marchèrent tous deux d'un pas rapide vers Fougères, (arrivé au hangar, le Garçon retourna la tête+++ sans revenir ++++++++++++ l'un [2]) sans que l'un ou l'autre retournât la tête vers (cette) < la > chaumière <qu'ils > abandonnée) qu'ils abandonnaient.

Un examen attentif de ces pages prouve aisément que, comme nous le supposions, le texte A. 240, folio 59, p. 42, dans son état primitif, se soude au texte biffé, donc lui aussi primitif, de A. 13, folio 62 verso, p. 41. Voici comment s'établit la soudure.

Page 41 de A. 13, in fine (première version) :

Les deux Chasseurs du Roi saisirent leur victime la couchèrent sur un banc sans qu'il tentât d'autre sursaut pour échapper à son sort que ces mouvemens convulsifs que produit...

Page 42 de A. 240 (texte primitif) :

... l'instinct de l'animal — il fit entendre quelques hurlemens sourds et d'un seul coup de Couperet Marche-à-terre lui trancha la tête.

Ce qui s'est passé est donc clair : Balzac a écrit d'un même mouvement toute sa scène, depuis le moment où les deux exécuteurs franchissent la haie, jusqu'au moment où la mère et le fils repartent vers Fougères. Puis il s'est arrêté. Pour combien de temps ? En quelles conditions ?

Il existe quelque part un indice qui va nous donner à réfléchir. Au folio 60 de ce dossier A. 240 qui contient les vers de Balzac se trouve un brouillon de cette même Hymne dédiée (*sic*) à M^me^ P. Il est griffonné sur le verso d'une page d'agenda ; septembre 14, vendredi, Exaltation de la Sainte-Croix », etc.... Or, en 1827 le 14 septembre tombe un vendredi. Faut-il en conclure que la pièce de vers a été écrite en 1827, donc que la primitive p. 42 des *Chouans* date de 1827 ? C'est une déduction lourde de conséquences et qui repose sur une base fragile, car en n'importe quelle année on peut utiliser un feuillet arraché à un vieil agenda. Cet indice ne pourrait être utilisé en toute sécurité que si d'autres indications nous ramenaient à cette date d'août et septembre 1827. Nous n'ignorons pas que Balzac a inscrit à la fin de son roman la date : Fougères août 1827, mais quel crédit

1. L'ajouté qui se termine ici a commencé, rappelons-le, à « En ce moment... »
2. La lecture de ce dernier effacé est difficile.

lui accorder puisqu'il ne semble pas qu'il ait jamais connu Fougères avant septembre 1828 ? Comme l'héroïne n'apparaît pas dans la scène, il est impossible de savoir s'il s'agit de la version Aumale ou de la verion Verneuil. On peut encore remarquer que le manuscrit est rédigé en général recto-verso justement jusqu'à la page 42 (f° 63), et que depuis la page 42, comprise, il est rédigé recto seulement [1]. Ce changement dans les habitudes laisse supposer qu'il s'est écoulé un temps assez long entre les deux temps de rédaction.

Lorsque Balzac se remet à l'ouvrage, il relit sa scène, l'arrivée des exécuteurs, leur repas. Toute cette période où le drame est latent, lui paraît en somme très suffisamment au point. Mais la résistance de Galope-Chopine et sa mort lui semblent dignes d'autres développements. Il ajoute en marge deux épisodes, biffe les dernières lignes de la page 41, les récrit entre les lignes supprimées, puis il arrive à la primitive page 42 (A. 240, folio 59) et commence à mettre au point les deux premières lignes. Un détail montre indiscutablement que la page 42 primitive a été corrigée en même temps que la page 41 : c'est la surcharge à la première ligne de la page 42 « ce mouvement convulsif produit par » modification nécessitée par le nouveau texte de la page 41 « il ne tenta d'autre résistance pour échapper à son sort que ». Après avoir ainsi remanié les premières lignes de sa page 42 Balzac en laisse le reste intact.

Troisième étape : il lui paraît impossible de corriger la primitive rédaction de la page 42 ; il met de côté le feuillet et le remplace par l'actuelle page 42 (A. 13, folio 63). Au début de la page neuve, d'une écriture sage et régulière, il recopie, en remplaçant un singulier par un pluriel, les premières lignes de l'ancien feuillet supprimé, opérant ainsi la soudure avec la page 41 du manuscrit : « il ne tenta d'autre résistance pour échapper à son sort que (p. 42) ces mouvements convulsifs produits par l'instinct de l'animal ». Il poursuit alors, reprenant chaque élément de la scène déjà rédigée, mais avec quelle nouvelle ampleur ! Il est bien possible que, du même élan, il compose toute la fin de son manuscrit. Plusieurs allusions y sont faites à l'incident du Pied-trempé-dans-le-sang, épisode ajouté sur la seconde version de notre scène.

Voilà ce qu'apprend une observation attentive du manuscrit. Pourtant une question se pose : Y eut-il deux ou trois temps de rédaction ? Balzac corrigea-t-il la page 41, puis récrivit-il la page 42 au même moment ? Pour notre part nous le croyons. Le mouvement d'invention littéraire qui l'a poussé à élargir la première partie de sa scène n'a pas tourné court au moment où il abordait la seconde. Bien au contraire, c'est parce qu'il apercevait les magnifiques possi-

1. Cependant quelques feuillets (folios 38, 46, 47, 73) échappent à cette règle. Ce sont sans doute des feuillets « de remplacement » insérés pendant les remaniements du manuscrit. Le texte ne pouvait toujours « tomber en pages » à souhait.

bilités cachées dans sa primitive page 42, qu'après en avoir corrigé deux lignes il l'a supprimée, puis récrite. Il avait trop à faire pour se contenter de simples ajoutés.

***

Nous tenons donc pour suffisamment assuré qu'il y eut deux états principaux de cet épisode des *Chouans*. Nous les nommerons A et B et tenterons de les déterminer [1]. Rappelant que, pour le début de la scène, A et B se confondent pratiquement, nous nous contentons de résumer ce début.

État A = État B.

Marche-à-terre et Pille-Miche se présentent.

Galope-Chopine les invite à entrer chez lui pour se restaurer.

Repas des trois Chouans.

Pille-Miche ferme la porte, plongeant ainsi la pièce dans une demi-obscurité.

« Apporte-nous ton couperet », dit Marche-à-terre.

Etat A	Etat B
Le malheureux Galope-Chopine heurta le bois grossier de la couche de son garçon et trois pièces de cent sous roulèrent sur le plancher. Pillemiche les ramassa.	Le malheureux Galope-Chopine heurta le bois grossier de la couche de son garçon et trois pièces de cent sous roulèrent sur le plancher — Pillemiche les ramassa.
— Oh ! Oh ! les bleus t'ont donné des pièces toutes neuves !... s'écria Marche-à-terre.	— Oh ! Oh ! les bleus t'ont donné des pièces toutes neuves !... s'écria Marche-à-terre. — aussi vrai que voilà l'image de Saint Labre, reprit Galope-Chopine, je n'ai *rin* dit — Barbette a pris des Contre-Chouans pour les Gars de Saint-Georges.
	— pourquoi parles-tu d'affaires à ta femme !... répondit brutalement Marche-à-terre. — Alors à [un] signe de ce dernier. Les deux Chasseurs du Roi saisirent leur victime !
Les deux Chasseurs du Roi saisirent leur victime !	En se trouvant entre les mains des deux Chouans Galope-Chopine se laissa tomber à genoux en levant vers eux des mains désespérées.
	— Mes bons amis, mon cousin ! Je ne suis pas en état de mourir ! Me laisserez-vous en aller sans

1. Pour établir cet état A, nous supprimerons, bien entendu, toute la couche des ajoutés, et lorsque nous nous trouverons en face de corrections faites dans le texte même, au courant de la plume, nous choisirons l'état le plus ancien, à condition qu'il soit lisible et complet.

confession ; vous pouvez prendre ma vie, mais non me faire perdre l'éternité bienheureuse.

— C'est juste dit Marche-à-terre et il regarda Pillemiche — ils restèrent un moment dans le plus grand embarras et Galope-Chopine écoutait le moindre bruit causé par le vent, lorsque son cousin le prit par un bras, l'entraîna dans un coin et lui dit

— Confesse moi tous tes péchés, je les rapporterai à un bon prêtre ; il donnera son absolution, et s'il y a des pénitences, je les ferai pour toi ! Galope-Chopine obtint quelque répit par la manière dont il accusa ses péchés mais de quelque crime qu'il se fit coupable, il atteignit le bout de son chapelet et alors les deux chouans le prirent de nouveau le couchèrent sur le banc de châtaignier poli témoin de tant de repas joyeux et il ne tenta d'autre résistance pour échapper à son sort que ces mouvements convulsifs produits par l'instinct de l'animal. Il fit entendre quelques hurlemens sourds qui cessèrent aussitôt que le son lourd du couperet eût rententi — sa tête avait été tranchée d'un seul coup. Marche-à-terre la saisit par une touffe de longs cheveux ; et, en sortant de la chaumière, il chercha et trouva dans le grossier chambranle de la porte un clou autour duquel il tourna fortement les mèches de cheveux qu'il tenait laissant ainsi pendre cette tête sanglante dont il ne ferma même pas les yeux.

Les deux Chouans se lavèrent les mains sans aucune précipitation, reprirent leurs chapeaux, leurs carabines et s'élancèrent dans les halliers en sifflant l'air de la Ballade du Capitaine. Pille-miche entonna même d'une voix enrouée ces strophes prises au hazard dont les rustiques cadences et les vers furent emportés par le vent.

à la première ville
son amant l'habille
tout en satin blanc

la couchèrent sur un des bancs sans qu'il tentât d'autre sursaut

pour échapper à son sort que ces mouvements convulsifs inséparables de l'instinct de l'animal — il fit entendre quelques hurlements sourds

et d'un seul coup de Couperet Marche-à-terre lui trancha la tête. Il la prit par les cheveux et en sortant de la chaumière, le Chouan l'accrocha toute sanglante à un clou qui se trouvait sur le grossier chambranle de la porte.

Puis tous deux s'élancèrent dans les halliers en sifflant.

à la seconde ville
son amant l'habille
en or en argent

Elle était si belle
Qu'on lui tendait les voiles
dans tout le régiment.

Cette mélodie devint insensiblement confuse à mesure que les Chouans s'éloignaient ; mais par le silence profond de la campagne quelques notes éparses parvinrent à l'oreille de Barbette qui revenait à la maison en tenant son petit gars d'une main. Rarement une paysanne entend froidement ce chant populaire dans l'Ouest de la France ; aussi Barbette commença-t-elle gaiement les premières strophes de la Ballade.

Allons partons belle
partons pour la guerre
partons il est tems

Brave Capitaine
que ça ne vous fasse pas de
[peine
ma fille n'est pas pour toi

tu ne l'auras sur terre
tu ne l'auras sur mer
si ce n'est par trahison

Le p're prend sa fille
qui la déshabille
et la jette à l'eau

Capitaine plus sage
se jette à la nage
la ramène à bord

allons partons belle...

Barbette fredonnait les premières notes de ce refrain quand tout à coup sa langue resta glacée. La pauvre femme demeura immobile et un petit cri étouffé sortit de sa bouche béante.

— Qu'as-tu mère ?... demanda l'enfant

marche tout seul !... lui cria sourdement Barbette en lui quittant la main et le poussant avec une incroyable rudesse, tu n'as plus ni père ni mère...

Une heure après, Barbette, et son garçon revinrent chargés d'un énorme fagot de bois mort qu'ils rapportaient à la maison.

— Arrivés dans la cour, elle s'arrêta cherchant à deviner pourquoi sa porte était fermée. Elle aperçut la tête et jeta un petit cri étouffé.

Qu'as-tu mère ?... demanda le petit Gars.

Marche tout seul !... lui cria sourdement Barbette en le poussant avec rudesse, tu n'as plus de père !...

L'Enfant vit la tête clouée.

et la regarda d'un air stupide sans manifester aucune émotion — il ouvrait de grands yeux et il y avait une sorte de curiosité empreinte sur la jeune figure abrutie par l'ignorance

— tu iras servir les bleus, lui dit sa mère en lui serrant la main, ils te nourriront et te protègeront ... je ne peux plus te donner à manger... les chouans ont tué ton père innocent et laissé vivre ta mère qui était la coupable... tête pour tête ajouta-t-elle ils ont pris celle de mon homme, je prendrai celle du Gars ! ...

l'Enfant criait déjà en se frottant l'épaule, mais il vit la tête clouée, et son frais visage garda silencieusement la convulsion nerveuse que les pleurs donnent aux traits. Il regarda la tête de son père avec un air stupide et qui ne trahissait aucune émotion, ouvrit de grands yeux et sa jeune figure abrutie par l'ignorance arriva par degrés jusqu'à exprimer une curiosité sauvage.

Tout à coup, Barbette reprit la main de son enfant, la serra violemment et elle l'entraîna d'un pas rapide dans la maison. Un des souliers de Galope-Chopine lui était tombé des pieds pendant que Pille-Miche et Marche-à-terre le couchaient sur le banc. Ce soulier sans doute foulé aux pieds par les deux chouans avait été placé par un effet du hazard de manière à se remplir de sang.

— ôte ton sabot ?... dit la mère à son fils — mets ton pied ladedans ?... bien — Souviens toi toujours s'écria-t-elle d'un son de voix lugubre que tu as chaussé le soulier de ton père et ne te mets jamais une chaussure aux pieds sans te rappeler celle qui était pleine du sang versé par les Chuins ! tue, tue les chuins —

— En ce moment elle agita sa tête par un mouvement si convulsif que les mèches de ses cheveux noirs retombèrent sur son cou et donnèrent à sa figure une expression sinistre.

— C'est devant Saint-Labre, reprit-elle que je t'ordonne d'être fidèle aux bleus !... tu seras soldat pour venger ton père !... — imite-moi — ils ont pris la tête de mon homme, je vais donner aux bleus celle du Gars !...

Elle sauta d'un seul bond sur le lit, s'empara d'un petit sac d'argent dont elle connaissait la cachette, reprit la main de son fils étonné, l'entraîna violemment sans lui laisser le tems de reprendre son sabot et ils marchèrent tous deux d'un pas rapide vers Fougères, sans que l'un ou l'autre retournât

Elle laissa son fagot, prit la main de son fils et s'éloignant sans retourner la tête pour voir cette terrible maison elle marcha d'un pas ferme et rapide vers Fougères.

la tête vers la chaumière qu'ils abandonnaient.

Ce serait déborder singulièrement les cadres de cette étude que d'entreprendre une comparaison détaillée des deux états du texte. Nous ne voulons qu'attirer l'attention sur deux ou trois points principaux.

Lorsque Balzac se met à rédiger la première version de sa scène, qu'a-t-il dans l'esprit ? Comme on le dira tout à l'heure, ce n'est pas la première fois qu'il se mesure avec une scène de meurtre ; il est possible qu'il se soit souvenu de cette *Exécution de Navardin* écrite pour *Argow le Pirate* [1]. Mais de façon beaucoup plus probable il a songé à cette belle page de *La Prairie* où Fenimore Cooper raconte l'exécution d'Abiram White par son beau-frère Ismaël Bush. Chacun sait combien Balzac s'est inspiré de Fenimore Cooper en écrivant *Les Chouans* ; il n'y a donc rien que de très naturel à ce qu'il ait consciemment ou non, reproduit ce qui caractérise la scène dans *La Prairie* : cette longue lutte menée par la victime, contre son bourreau, ses efforts misérables se heurtant, comme à un rocher, à l'impassibilité d'Ismaël et de ses fils, dont les sauvages et solennelles figures ne sont pas sans rapport avec Marche-à-terre. Mais ce souvenir littéraire n'aurait donné que ce que donne le plus souvent un souvenir littéraire c'est-à-dire une imitation insipide, si Balzac n'avait pris contact avec la réalité, à la fois à travers les Mémoires qu'il avait pu consulter [2] et à travers les récits glanés au pays de Rennes.

On croirait volontiers qu'une narration qui reste, malgré des remaniements, si ferme dans son dessin, suit de très près un événement authentique. A vrai dire, il n'en est pas tout à fait ainsi. Nous n'avons rien trouvé, malgré une lecture attentive des monographies de Lemas et de le Bouteiller [3] qui permette de le soutenir. Nous ne connaissons pas de femme de Chouan qui ait trahi pour venger son mari assassiné par des camarades. Il ne faut pas s'en étonner. Balzac ne se laisse pas dicter ses contes ; il ne copie pas ; mais son imagination est nourrie de faits authentiques qui lui permettent d'inventer en restant en

1. *Argow le Pirate*, 1824 ; éd. Formes et Reflets, p. 932-33.

2. Cf. plus haut note 6. En réalité, l'étude des sources des *Chouans* serait à reprendre, à l'aide des notes qui se trouvent à la collection de Lovenjoul sous les cotes A. 158, f° 2 et A. 330, f° 67 et de ce que l'on sait sur la bibliographie de l'époque. Citons un article récemment publié, mais qui n'éclaircit pas la question : G. M. Fess, « The documentary Background of Balzac's *Les Chouans* », *Modern Language Notes*, décembre 1954.

3. Th. Lemas, *Un district breton pendant les guerres de l'Ouest et de la Chouannerie* (1793-1800), Paris, s. d. A partir de 1892, Le Bouteiller publia dans le *Journal de Fougères* une Chronique sur le même sujet. Lemas est républicain, Le Bouteiller royaliste, ils voudraient se contredire et ne font que se compléter. Ces deux ouvrages sont cités dans M. Serval, *Autour d'un roman de Balzac, Les Chouans*.

contact avec la réalité. C'est bien ce qui se passe ici où sous chaque détail du texte balzacien on glisse sans peine une des atroces anecdotes glanées dans les traditions fougeraises : nous savons qu'à la ferme de Gibarry une paysanne revenant de la fontaine avec son petit garçon à la main trouva deux Bleus réfugiés dans la cour. Elle les cacha dans son pressoir puis pour venger son mari, assassiné par les Bleus, écrasa les fugitifs sous la meule [1]. Nous savons que les traîtres n'étaient pas rares chez les Chouans [2] et que ceux-ci se faisaient gloire de les atteindre sans défaut ni retard [3]. Quant aux exécutions dans le goût de celle du malheureux Galope-Chopine, c'était monnaie courante. Le pays de Fougères était ravagé par ces bandes d'exécuteurs, et les Bonne-Bouchée, Riche-en-Gueule la Grenade, Marche-à-terre [4] poussés par des passions qui n'étaient souvent que la cupidité, la rancune ou la peur s'étaient fait une atroce spécialité de lier leurs victimes sur un banc et de les égorger [5] usant à ces fins de serpes, couteaux, haches (pourquoi pas un couperet ?) [6]. Quant à suspendre les têtes, c'était pratique courante [7].

Aussi Balzac, s'appuyant sur une forte documentation, et sachant bien ce qu'il veut dire, découpe-t-il d'emblée un scénario vivant, rapide, que d'aucuns pourront préférer, où, notons-le, l'Exécution de Galope-Chopine tient le premier plan. Le Retour de Barbette en apparaît, et c'est logique, comme la conséquence, comme une scène qui n'est peut-être pas tellement traitée pour elle-même que parce qu'elle est nécessaire à la future action.

En relisant son texte, Balzac aperçoit les possibilités inexploitées qu'il recèle, surtout en cette fin écrite un peu hâtivement sans doute. Mais transformer ne veut pas dire pour lui supprimer. C'est avec difficulté que nous retrouvons trois éléments du premier récit qui aient disparu sans laisser de traces. Les voici.

1. Cherchant à deviner pourquoi sa porte était fermée.

2. « Ils te nourriront et te protégeront... je ne peux plus te donner à manger... les Chouans ont tué ton père innocent et laissé vivre ta mère qui était la coupable. »

1. E. Aubrée, *Balzac à Fougères*, p. 132.

2. Th. Lemas, *op. cit.*, p. 168 ; et *Journal de Fougères*, 6 mai 1893 (sur le célèbre chouan Joli-Cœur qui, après avoir été le bras droit de du Boisguy, trahit ses compagnons). Voir aussi 25 août 1894.

3. Entre autres, *Journal de Fougères*, 25 août 1894. Pinoteau, commandant l'arrondissement de Fougères, écrit pour tenter de sauver « un parfait honnête homme » (sic), qui a livré le chouan Francœur et qui « périra à n'en point douter ».

4. Voir la liste de surnoms dressée par E. Aubrée, *op. cit.*, p. 221 sq. ; on sait depuis longtemps que Marche-à-terre était le surnom de deux Chouans, l'un Lochard, l'autre Pierre Tréhard, célèbres dans la région de Fougères (Lemas, *op. cit.*, p. 329 sq. ; *Journal de Fougères*, 12 janvier 1895, E. Aubrée, *op. cit.*, p. 225).

5. Lemas, *op. cit.*, p. 116, 128 et 133-134 (mort de P. Chogon citée par M. Serval, *Autour d'un roman de Balzac, les Chouans*).

6. Lemas, *op. cit.*, pp. 129 et 251 ; *Journal de Fougères*, 15 juillet 1893, 12 octobre 1894.

7. Ainsi fut suspendue à un arbre celle de P. Berthelot, officier municipal au Ferré (Lemas, *op. cit.*, p. 129 ; *Journal de Fougères*, 15 juillet 1893).

3. Elle laissa son fagot.

Non seulement Balzac ne supprime à peu près rien, mais, à proprement parler, il ne modifie pas. Les étapes du calvaire de Galope-Chopine ou de sa femme ne changeront ni dans leur nature, ni dans leur ordre et les caractères ne seront pas transformés. Le travail de Balzac consiste essentiellement à amplifier, mais de deux façons différentes. D'une part, il agrémente ce qu'il a déjà raconté, il l'orne de détails nouveaux, propres à faire jouer ombres et lumières : il décrit avec complaisance la main de Marche-à-terre tournant les mèches autour du clou, ou les contractions nerveuses que les pleurs impriment au visage de l'enfant. D'autre part, il insère de nouveaux épisodes : la Confession de Galope-Chopine, la Ballade du Capitaine, le Pied-trempé-dans-le-sang, et les glisse entre les éléments déjà existants, opérations dont on peut rendre un compte grossier par le tableau suivant.

Etats A et B	Etat B seul
1° Exécution de Galope-Chopine	
a. Arrivée de Marche-à-terre et de Pille-Miche.	
b. Le Repas.	
c. Sinistres précautions.	
d. Chute des pièces.	
	Galope-Chopine rejette la faute sur sa femme.
e. Marche-à-Terre et Pillemiche saisissent Galope-Chopine.	
	Confession de Galope-Chopine.
ils le couchent sur un banc ; ils l'exécutent en lui coupant la tête.	
f. Marche-à-Terre suspend la tête.	
	Pille-Miche entonne la ballade.
2° Retour de Barbette	
	Barbette reprend la ballade.
a. Barbette et son fils arrivent chargés d'un fagot.	
b. Barbette aperçoit la tête.	
c. L'enfant aperçoit la tête .	
	Episode du pied trempé dans le sang.
d. Barbette exhorte son fils.	
	Barbette emporte son petit trésor.
e. La mère et le fils, résolus, abandonnent leur maison.	

Dans l'écrit de Balzac, une nouvelle couche s'est donc superposée à la première, sans la faire disparaître. D'où le romancier a-t-il tiré, cette seconde fois, son inspiration ? Sous le rapport des sources, elle ne paraît pas différente de la première. Il se peut que la Confession

de Galope-Chopine lui ait été suggérée par une anecdote locale, mais nous n'en savons rien. On pourrait songer aussi à un souvenir littéraire [1]. Quant à l'affreux détail du « Pied-trempé-dans-le-sang » on est tenté de dire : « ces choses-là ne s'inventent pas ». Il y a dans les ouvrages que nous avons pu consulter sur la chouannerie fougeraise quelque trace du rôle que pouvait jouer le sang dans la mentalité de ces paysans primitifs [2]. La Ballade du Capitaine nous savons parfaitement d'où elle vient, c'est Alexandre Novel de la Touche qui l'avait chantée à Balzac [3].

***

Nous l'avons laissé entendre plus haut ; cette admirable page des *Chouans* a des précédents dans l'œuvre de Balzac. C'est dans *Argow le Pirate* que Balzac raconte comment l'ancien pirate Argow, alias Jacques de Durantal, venge l'injure faite par son lieutenant Navardin à la céleste Annette dont le pirate s'est épris. Il emmène Navardin dans une grotte au fond du jardin : « Navardin il faut mourir... ma justice à moi s'exerce... avance, c'est ton dernier pas ! » La victime ajuste son bourreau avec un pistolet, mais Argow le terrasse et lui plonge dans la poitrine une « épingle empoisonnée ». Entre la scène d'*Argow* et celle des *Chouans*, il n'y a guère que le thème de commun. Les naïvetés, le romanesque de ces pages prouvent que le Balzac qui les écrivit est encore un enfant qui ne sait ni comme on vit, ni comme on meurt.

L'auteur des *Chouans* le sait, et même il imprime à sa composition un caractère grandiose qui en fait une sorte de poème épique. Comment croire qu'une scène qu'il avait tant travaillée soit sortie de sa mémoire ? L'imagination a ses limites, même celle de Balzac. Il vient un jour où cherchant l'inspiration il retrouve celle qu'il a déjà eue. Mais il utilise si habilement son modèle, il transpose si adroitement qu'il faut avoir bonne vue pour s'en apercevoir. C'est ce qui confère à ces études de « scénologie » un intérêt indéniable.

Dans le cours de *La Comédie Humaine* on recueille aisément plusieurs scènes de meurtre ou de supplice qui rappellent de plus ou moins loin la mort de Galope-Chopine : l'exécution des Leganès dans *El Verdugo* ; l'assassinat de Paquita dans *La Fille aux yeux d'or* ; le chantage au poignard perpétré par la Marana sur Montefiore ; le

1. En disant ses prières, la femme de Barbe-Bleue parvient à attendre l'arrivée de ses frères. Rappelons-nous le connétable de Chypre, Gui d'Ebelin, se confessant à Joinville qui lui donne l'absolution (éd. Petitot, 1824, p. 296).

2. Dans le canton de Billé, ayant surpris la famille Pihan, les Chouans assassinèrent le père et l'un des fils et voulurent contraindre les survivants à boire le sang des victimes (Lemas, *op. cit.*, p. 173).

3. Lettre de Balzac au Général de Pommereul du 11 mars 1829, *Correspondance*, éd. Ducourneau, p. 39 : « Il n'y a pas jusqu'à la chanson — Allons, partons belle, chantée par M. Alexandre... qui n'y soit. Tout est à vous jusqu'au cœur de l'auteur et sa plume et ses souvenirs ».

châtiment de la duchesse de Langeais ; mais les analogies les plus curieuses se trouvent assurément dans *Un Drame au bord de la Mer* [1] : le pêcheur Cambremer n'a qu'un fils, Jacques, qu'il aime avec passion. Ce fils devient peu à peu un vaurien, se débauche et vole. Il vient un jour où le père s'en aperçoit, puis un jour où Jacques vole sa propre mère. Le père revêt alors ses habits de noce et charge son fusil : « Tu es, dit-il à son fils, devant ton père et ta mère que tu as offensés et qui ont à te juger ». Si l'on met à part les circonstances, la scène se déroule alors à peu près de la même façon que la mort de Galope-Chopine. Jacques, lui aussi, tente quelques efforts pour se disculper ; puis il avoue en pleurant. Le père introduit alors le « recteur », que, par un sentiment analogue à celui de Marche-à-terre , il a fait venir. Jacques, comme Galope-Chopine, essaie d'utiliser les scrupules religieux de son père. Il refuse de se confesser, espérant qu'il ne sera pas exécuté sans confession. Le rapport entre le bourreau et la victime est le même, remarquons-le, que dans *Les Chouans* : d'un côté, un coupable, plus ou moins conscient du danger, qui se débat lâchement, sottement. De l'autre, un justicier buté, inflexible qui regarde s'agiter sa victime et en arrête les soubresauts quand il veut. Car, pas plus que Marche-à-terre, Cambremer ne se laisse manœuvrer. Quand le jeune homme est endormi, le père le noie.

C'est alors qu'intervient aussi un élément féminin : la mère de Jacques. Barbette était absente, la « belle Brouin », réduite au silence, autre forme d'absence, par l'ascendant qu'exerçait sur elle son mari, se trouve également incapable de porter secours à l'être qu'elle voudrait sauver. Elle aussi se venge, mais alors que Barbette se paye sur la vie du Gars, l'épouse de Cambremer paye sur sa propre vie : elle se laisse mourir.

Nous aurons suffisamment rempli notre dessein si, en jetant quelques lueurs sur le manuscrit des *Chouans*, nous avons éclairé par un exemple précis l'effort de Balzac au travail. On a tout dit sur sa facilité. On n'a peut-être pas assez souligné que cette facilité ne lui suffisait pas et que ses travaux de « forçat littéraire » ne lui étaient pas seulement imposés par son appétit d'argent. Il eût pu gagner sa vie à meilleur compte ; mais, au lieu de bâcler une prose grossière, il voulait à chaque fois se rapprocher de la perfection. On voit qu'il n'y épargnait ni sa peine ni son temps.

S. Bérard.

1. Publié en 1835, daté du 20 novembre 1834, *Pléiade*, pp. 892-894.

VERS UNE ÉDITION CRITIQUE DE « CÉSAR BIROTTEAU »

I

Par sa date comme par ses qualités, ce roman appelle un examen plus pénétrant que ceux qu'on lui a accordés. Balzac l'a écrit dans la seconde moitié de l'année 1837, c'est-à-dire à la même époque que *Le Lys dans la Vallée* et *Illusions Perdues*. C'est l'année même de la composition d'*Oliver Twist*, donc une date importante pour l'évolution du roman réaliste. A cette époque Balzac a derrière lui plus de dix années de labeur littéraire, il a publié *Le Père Goriot*, *Eugénie Grandet*, *Le Curé de Tours*, *La Recherche de l'Absolu*. *César Birotteau* est une belle réussite, une des gloires de *la Comédie Humaine*, un chef-d'œuvre dont la réputation n'est plus à faire. S'il existait donc des traces de sa lente élaboration, ce serait un cas intéressant à étudier, pour montrer les procédés du grand artiste à l'époque de sa pleine activité. Or, les documents existent, manuscrit, épreuves, éditions. Ils constituent les débris d'un grand travail. Grâce, en premier lieu, au dévouement du Vicomte de Lovenjoul, et ensuite aux aimables conseils de ceux qui président aux Archives de l'Institut, j'ai pu me rendre compte sur place des efforts prolongés et presque inouïs que Balzac a dépensés avant de publier cette œuvre. Je ne suis pas le premier à le faire. Lovenjoul lui-même a mis en ordre la masse des épreuves, a acheté et compulsé le manuscrit, mettant la main ainsi, au revers d'un feuillet, sur le premier début du roman. Ici même, M. Maurice Serval a décrit avec beaucoup de soin le manuscrit, en faisant ressortir les écarts entre celui-ci et le livre qui en est sorti. Si je reprends son travail, ce n'est pas pour le discuter mais pour le mener plus loin, dans l'intérêt de l'histoire littéraire et de ses méthodes. La collation des textes, l'étude des variantes me paraissent susceptibles de nous fournir une réponse, bien qu'imparfaite, à des questions qui attendent encore leur solution — ou, pour mieux dire, qui attendent d'être posées à leur juste niveau. Ces questions concernent le génie même de Balzac, la façon dont il a conçu et développé ses sujets, et enfin son style, ou plutôt son effort vers le style, puisqu'il paraît bien que les incorrections dans son œuvre ne sont pas tant l'effet d'une mégarde que d'une façon d'écrire qui admet ou qui comporte l'incorrection.

J'ai donc tenté de tirer tout le profit possible des « épaves » pour ainsi dire, afin de voir la lumière qu'elles peuvent jeter sur l'œuvre d'art. J'ai tâché de me rappeler que tout ce que nous savons jusqu'ici sur l'œuvre de Balzac n'a donné que des éclaircissements assez faibles sur ce qui constitue la force de son talent. Il l'a dit lui-même : « La production des êtres organisés et des idées sont deux mystères incompris », ce qui me paraît confirmé par la remarque perspicace de Valéry que « les prétendus enseignements de l'histoire littéraire ne touchent presque pas à l'arcane de la génération des poèmes ». J'ai pris pour principe celui d'un balzacien autorisé, M. Bernard Guyon [1] :

> Si au lieu de juger dans l'absolu, le critique essayait de se placer au point de vue de l'auteur, de voir ce qu'il a voulu faire, de nous faire sentir les obstacles qu'il a rencontrés, les solutions qu'il a trouvées pour les surmonter, quelles lumières précieuses ne projetterait-il pas sur son œuvre ?

A première vue, il est vrai, l'écart entre le manuscrit et le livre paraît mince. M. Serval l'a dit et je me trouve d'accord avec lui :

> Le manuscrit n'est pas un schéma. L'action s'y développe aussi nette, aussi vive que dans l'œuvre définitive.

Ceci pourtant pose d'emblée un problème important. Si (comme c'est bien le cas) nous sommes en présence d'une œuvre conçue presque en entier, dès le premier jet, nous ne voyons guère pour quelle raison le créateur s'est donné tant de mal à la parfaire, à l'ordonner d'une façon satisfaisante. Tout cela a nécessité de multiples épreuves, des jours et des nuits de travail quand il avait d'autres soucis en tête et des démêlés même avec l'imprimeur : on trouve ainsi sur les épreuves bien des apostrophes adressées au compositeur, des saillies d'humeur dont le relevé serait intéressant (par exemple : « Nous n'arriverons jamais avec de pareils malentendus, où a-t-on pêché cela ? »).

M. Serval a signalé quelques-uns des remaniements les plus importants, les développements, les descriptions, les amplifications, les changements, mais il ne s'est pas demandé quel en est le principe, ni quelle lumière peut en jaillir sur le travail de l'artiste. Prenons, par exemple, telle phrase du manuscrit : « M. Molinier venait d'apporter ses petits sous-seings à signer et Birotteau l'avait invité à son bal par la phrase sacramentale qu'il avait formulée pour annoncer sa promotion » (f. 79). Cette phrase ne se trouve pas dans le livre, parce qu'elle a subi trois remaniements : le nom a été changé, la « phrase sacramentale » a été inventée et insérée dans le texte, et l'incident des sous-seings a été reporté à plus tard pour servir de début à la seconde partie et de premier « malheur » à César. Une seule phrase donc nous permettrait peut-être de saisir sur le vif le travail de l'écrivain. Comment, en effet, Balzac a-t-il composé ses romans ? A-t-il *vu* ses personnages, dès le début ? Les a-t-il *nommés* ? Les grandes

1. Je dois beaucoup aussi à une page de Jean Pommier, qui va dans le même sens : *Aspects de Racine*, Nizet, 1954, p. 181-182.

scènes lui sont-elles venues dès la conception ou en cours de composition ? Quelle est au juste la part de l'instinctif, du déjà imaginé, et que reste-t-il à composer, développer, ajouter ? Je pense que l'étude du manuscrit et des épreuves nous fournira les éléments d'une réponse. Question de méthode en premier lieu, dont dépend toute la critique balzacienne. S'agit-il du fameux retour des personnages, par exemple, il serait imprudent au moins de l'étudier, comme on l'a fait, d'après les éditions si Balzac a changé d'avis entre le manuscrit et l'édition. Il importe dès lors de savoir qu'il a songé un instant à mettre Rastignac dans *César Birotteau*. C'est trop peu dire : il l'a effectivement mis dans son manuscrit, quitte à se raviser sur les épreuves en faveur de Du Marsay.

II

Le manuscrit de *César Birotteau* se lit facilement, étant rédigé d'une écriture claire et courante, sans alinéa et avec de rares indications de coupure par chapitres. Il y a quelques ratures, des corrections en marge. On a en lisant l'impression d'une narration dont les grandes lignes sont arrêtées mais dont le style n'est pas soigné. Bien plus, il y a tous les signes de hâte et l'on devine un désir de porter sur le papier, en quelque désordre que ce soit, l'histoire entière ; je pense aux redites, aux familiarités, aux fautes d'orthographe et même de grammaire (bannal, nunu, caboche, salamalec), à l'abus de la conjonction *et* (« et il servit du pâté et il versa un verre de vin.... » Éd. Allem, 234), abus aussi, en rapportant les conversations, des verbes *dire*, *répondre*, *demander*. Je pense encore aux expressions lourdes et gauches, où, par exemple, le complément circonstanciel ne suit pas immédiatement le verbe mais est rejeté à la fin : « le clerc mit avec beaucoup de peine cette machine inerte qui avait nom César dans un fiacre ». En un certain sens le manuscrit n'est pas « écrit », c'est un rapport hâtif, pour retenir l'essentiel d'une histoire qui autrement allait s'échapper. Avec tout cela, quelques passages d'une force étonnante ; nous allons voir que des pages célèbres du roman se trouvent déjà dans le manuscrit : la description de Molineux par exemple, passe presque sans modification dans l'ouvrage définitif. De sorte que le manuscrit pourrait confirmer l'opinion de ceux qui admirent le style de Balzac et en même temps celle de ceux qui maintiennent qu'il écrit mal. Il serait plus juste de se rappeler que le texte que nous lisons n'est pas « du Balzac » tout court ; c'est un mélange de la première rédaction et d'une reprise soignée : c'est un style à mi-chemin entre création et composition. Balzac fait partie des artistes qui ont dû composer après avoir inventé. Il n'a pas pu, comme Flaubert, soigner sa phrase en la créant, parce qu'il n'est pas sûr de sa matière. Il travaille en deux temps : au premier, il construit le récit, au deuxième il le compose et l'ajuste.

Considérons d'abord ce qu'on peut appeler l'articulation du récit. Dans le manuscrit, il n'y a ni alinéas ni chapitres. Curieuse pourtant est la page de titre où une main très soignée a écrit verticalement une série de mots-clefs qui semblent bien représenter une première notion des grandes divisions de l'histoire à raconter. Ces mots-titres sont les suivants : Altercation, Union, Spéculation, Élévation, Perdition, Persécution, Résignation, Réhabilitation, Émotion. Trois de ces divisions sont marquées au cours des premiers feuillets du manuscrit : Altercation (rayé en faveur d'Altercation de ménage), Union, au feuillet 15, Spéculation au feuillet 30. Au feuillet 65, le schéma est déjà abandonné en faveur de IV. Birotteau chez Vauquelin. Au feuillet 93, en retrait il y a : Apogée de Birotteau ; au feuillet 101 : tome II. Deuxième Partie. César aux prises avec le malheur. Les chapitres paraissent dès les premières épreuves, e. g. ch vi. Fin de la maison Birotteau, commencement de la maison A. Popinot et C^ie^... ch. vii. Le Bal, et ainsi de suite pour seize chapitres. Balzac y a pratiqué aussi une 3^e^ Partie : Triomphe de César. Union se trouve corrigé en Avant-Scène, corrigé à son tour en « Antecedens de Cesar Birotteau ». « Spéculation » devient d'abord « Diplomatie » et ensuite « Les germes du malheur ». Ces indications suffisent, je pense, pour nous assurer que Balzac a imaginé et même commencé son récit sans coupures et qu'en le rapportant il s'est trouvé à même d'y pratiquer les divisions que nous y trouvons.

Plus intéressante est l'onomastique, dont on sait l'importance pour *La Comédie Humaine*. Ici encore la page de titre nous fournit un point de départ dans une liste griffonnée au-dessus du titre. A part les trois Birotteau, on y lit onze noms, à savoir : Anselme Popinot, Charles Claparon, Ferdinand du Tillet, M. Roguin, M. Pillerault, Alexandre Crottat, M^me^ Ragon, Chasseneux, Popinot, Colombet et C^ie^, Molineux. De ces noms, cinq sont qualifiés de « créancier » dont Claparon et Crottat. Molineux, le dernier, remplace Molinier rayé ; il est nommé propriétaire ; au-dessous, comme ajouté après coup, on lit l'expression : l'homme de paille. Ici encore il paraît bien que Balzac a rassemblé ses caractères avant de se mettre à l'œuvre, car ils ne correspondent point aux personnages du roman. L'histoire de Birotteau qu'il a en tête, lorsqu'il commence, ne ressemble guère à celle que nous connaissons ; c'est une histoire sans Vauquelin, sans M^me^ Madou, sans Keller, Nucingen, Gaudissart, Finot. C'est une histoire où les noms des caractères ne sont pas encore fixés, comme si l'auteur ne les *voyait* pas encore. Ceci s'aperçoit bien dans le manuscrit où plusieurs caractères paraissent avec des noms qu'ils n'ont pas gardés : Molinier, M. de la Monadière, Sophie (qui est devenue Ursule), Gobelet (Célestin), Wagner (Livingston), Rohault (Grindot), Balichon (Braschon), Gautier (Comte de Granville), d'Harancourt (Finot), M^me^ Graslin (la Marquise d'Uxelles), Audry (Haudry), Rastignac (de Marsay). Ce n'est qu'en cours de composition que les banquiers

reçoivent un nom, que le marchand de parapluies devient Cayrou. Mme Keller paraît d'abord comme « une personne ».

Pour les noms de lieu, Balzac a eu pareilles hésitations. Les Birotteau sont originaires de Loches ; la parfumerie s'appelle (comme celle de Piver) la Reine des Fleurs ; le quai de la Ferraille est le quai des Morfondus ; la Rue de la Chaussée d'Antin est la rue du Mont Blanc, ceci jusqu'à la 4e édition, bien que le nom fût changé dès 1816. L'adresse des banquiers, dans le manuscrit, est rue des Capucines entre la place Voltaire et l'hôtel Wagram ; dans le livre, elle est devenue Rue du Houssaye.

Que signifient ces hésitations, sinon que Balzac s'est mis à composer *César Birotteau* alors qu'il n'en avait que les grandes lignes présentes à l'esprit et que pour voir le détail, les noms de lieux comme les noms de personne, il a dû attendre de voir son travail sur le papier. Il a donc commencé par écrire un roman réaliste sans être fixé sur les parties les plus réalistes, c'est-à-dire les petits faits, les physionomies, les endroits, les noms, qui sont la marque du réalisme. Pour mettre l'histoire sur pied, l'un n'est pas plus important que l'autre : sans l'idée et la trame, pas de roman ; sans les détails précis, pas d'art réaliste. Il a pu se dire comme Racine que sa tragédie était faite lorsqu'il n'en avait que la charpente.

Cette absence de précision me paraît la marque du premier jet de *César Birotteau* et en même temps la raison d'être de tant d'épreuves. Rien de plus intéressant à cet égard que la volonté de Balzac d'arriver à la précision, de citer des chiffres, par exemple, quitte à les trouver insuffisants sur les épreuves. Plus de la moitié des chiffres du manuscrit se trouvent changés avant la première édition. (Je donne le renvoi à l'édition Allem qui contient les variantes des premières éditions.) Ce n'est pas d'abord « depuis deux ans qu'ils l'ont nommé adjoint » (p. 5) mais « depuis trois mois ». Birotteau a deux commis au lieu de trois ; le salon qu'il rêvait comptait 11 par 17 au lieu de 18 par 22 (p. 7), les rentes étaient à 62, non à 72 (p. 11), César gagnait, non pas 50 francs au début, mais 100, du Tillet non pas 1 000, mais le double. Il est curieux que les grandes sommes telles les 220 mille francs emportés par Roguin n'aient pas été aussi souvent changées que les petites.

De même que les chiffres, les objets et les détails des scènes ne sont vus qu'après des rédactions successives. Les épreuves montrent à l'évidence l'attention inlassable consacrée à la description d'un objet, à ce qu'une chose soit à sa place, à ce qu'un vêtement, par exemple, soit de tout point conforme (conforme à quoi d'ailleurs, c'est ce qu'il est difficile de savoir). La robe de Constance est d'abord « une robe de velours nacarat, garnie en dentelles » (MS, 81), plus loin « cette robe de velours cerise garnie en dentelles » (MS, 95), ensuite « ... à manches courtes ornées de dentelles » et dans une autre épreuve « à manches courtes ornées de jockeis », finalement « cette robe de

velours cerise, garnie de dentelles, à manches courtes ornées de jockeys » (éd. p. 171).

Le même soin, le même entêtement pourrait-on dire, a été consacré aux détails des conversations et des portraits. On dirait à les étudier que le manuscrit n'a offert qu'une indication que le romancier serait à un moment donné disposé à « travailler ». Gaudissart est présenté ainsi (comparez les deux pages 129-131 de l'édition Allem) :

> Monsieur, dit Anselme à Gaudissart, deux mots. — Onze si vous voulez, dit le voyageur en levant sa canne. — Je suis Popinot, cria le pauvre Anselme. — Suffit, dit l'illustre Gaudissart en le reconnaissant. Que vous faut-il ? de l'argent ? mon bras ? un duel ? Tout à vous, des pieds à l'occiput. — Venez causer avec moi dix minutes, non pas dans votre chambre, on pourrait nous écouter, mais sur les boulevards où il n'y a personne, dit Popinot, il s'agit de quelque chose de plus important. — Marchons. En dix minutes Gaudissart avait le secret de Popinot, en avait mesuré l'importance et lui avait promis deux choses, la première de lui faire le prospectus de son huile, la seconde de prendre toutes les commissions de la parfumerie parisienne afin d'être sûr d'étrangler les rivaux de Popinot en faisant triompher son huile de tous les cosmétiques. En un an il devait avoir empanné tous les parfumeurs de France et de Navarre, il irait en Italie, en Allemagne, en Angleterre, il emporterait avec lui des affiches en toutes langues et veillerait à les faire apposer, gratuit et il ne voulut que ses frais et ne demanda qu'une seule chose, le plus profond secret afin de pouvoir agir et ne point éveiller de soupçon. Il devait partir le lendemain mais il perdrait ces autres et il resterait à Paris le temps nécessaire. (MS, 77-78.)

En scrutant ce morceau on se rend compte des fautes que l'auteur a dû voir sur les épreuves : maladresses de style, gaucherie d'une présentation à la troisième personne, mélange mal ajusté du général et du particulier. A quoi bon étaler ces pauvretés que l'auteur s'est efforcé d'effacer, sinon pour y voir la façon dont les choses se sont passées ? Elles nous permettent, en effet, de mettre la main sur le processus de la création littéraire. C'est ainsi qu'un grand artiste est arrivé à faire ce que nous avons l'habitude de nommer du réalisme. La scène vivante ne lui est venue que par étapes. Ayant d'abord imaginé Anselme, l'ayant situé dans l'histoire de Birotteau (tout cela avant de prendre la plume), il a besoin d'un aide pour Anselme qui a des projets de commerce ; comme il a créé Gaudissart dans *L'Illustre Gaudissart* en 1833, et de nouveau dans *Illusions Perdues* au cours de 1837, il pense à lui à cet endroit. Ce ne sera qu'en revoyant son travail qu'il trouvera ce Gaudissart susceptible d'animer et d'égayer l'histoire de Birotteau et que, par conséquent, il lui donnera la vie qui est la sienne dans l'édition : au lieu de dire de son personnage qu'il se vante, il fera exposer par Gaudissart lui-même ses projets. Encore une fois on surprend l'imagination du romancier travaillant en deux temps, d'abord par la conception, ensuite par l'animation.

L'analyse de plusieurs grands chapitres nous donnerait, je crois, le même résultat, dans le cas du bal, de la visite à l'Institut, de la mort. Les témoignages les plus probants de cette façon d'écrire se trouvent

parmi les portraits. Regardons de près celui de Du Tillet. Sur un feuillet des épreuves de première composition se trouve collée une page double griffonnée à la hâte et devant être insérée dans une description du nouveau commis, laquelle dans le manuscrit n'a que seize lignes. Cette double page représente les trois quarts de la description de deux pages qui se trouve dans les éditions. Je donne, à titre de comparaison le passage dans le manuscrit et une partie de la page ajoutée (comparer dans l'éd. Allem, pp. 45-47) :

Ferdinand du Tillet était petit, fluet, et avait une figure chafouine qui plaisait à la première vue mais dont on finissait par se défier. Son teint avait une couleur aigre, son regard était fuyant, sa voix semblait éteinte comme celle d'un homme qui a longtemps parlé, ses lèvres étaient minces, son nez pointu, son front largement bombé et ses cheveux d'une couleur indécise, il avait des manières séduisantes qui faisaient passer son esprit chicanier, il ne cédait rien sur ce qu'il croyait lui être dû, et avait la conscience large, d'ailleurs une envie de parvenir brutale et une grande fertilité en ressources, une adresse extrême à cotoyer le juste et l'injuste en faisant un homme actif et capable, il méprisait bien les moyens en les trouvant tous bons et regardait trop fixement le succès et l'argent comme une absolution pour ne pas être un homme de supériorité d'esprit. Il affectait de la légèreté pour cacher sa profondeur et pour dernier trait il avait honte de n'être que commis parfumeur. (MS, f. 25.)

D'abord il se nommait simplement Ferdinand sans aucun nom de famille et n'avait même pas d'état civil, ce qui lui parut un immense avantage au moment où Napoléon pressait les registres des mairies pour trouver des hommes. Ferdinand échappa par son anonyme civil à la conscription. Il était cependant né quelque part et, par le fait légitime et illégal d'un mariage quelconque. Il fut trouvé au Tillet près des Andelys, nourri et élevé par le curé qui le savait fils d'une grande dame et de M. Maximilien Tithon du Tillet, dernier rejeton de cette famille bourgeoise qui fournissait des greffiers au parlement de Paris depuis le règne de Louis XI. En 1813 quand Ferdinand eut 21 ans il était commis voyageur pour la parfumerie depuis 5 ans, il avait parcouru la France, étudié le monde, il revint au Tillet et fit faire un acte de notoriété pour établir son âge et se donner un nom. Or, il prit le nom de du Tillet sous lequel il s'était fait connaître autorisé par le bruit public qui s'était confirmé relativement à la paternité secrète et fondé d'ailleurs à se le donner par le fait de son exposition en ce lieu. L'acte fut homologué par le tribunal et transcrit six mois après dans les registres de l'état civil. Seul dans le monde, n'ayant de comptes à rendre à personne et sans tuteur, libre, il pouvait traiter la société de Turc à More en la trouvant marâtre envers lui dès son début. S'il ne devait connaître d'autre guide que son intérêt et tous les moyens de fortune devaient lui sembler bons puisque la protection de l'hospice et du procureur impérial lui avaient fait défaut....

Ce passage permet d'abord de corriger une coquille qui s'est glissée dans les éditions : *son* nom de famille est un contresens et Balzac a bien mis *sans*. Ensuite a-t-on tort de voir ici les deux procédés que nous venons de décrire, encore utilisés par Balzac ? Le genre du personnage, son rôle parmi les autres est inventé dès le manuscrit ; sur les épreuves ce personnage est vu, campé, devient individu, se

voit pourvu d'une histoire. Henry James a été frappé de ce don qu'avait Balzac de camper ses personnages : his astonishing power of putting his heroes on their feet. Cet effet puissant s'obtient (au moins dans les cas que nous avons devant nous) par l'invention d'une histoire, d'une intrigue, d'une scène dans toute son ampleur sociale, invention qui sera bientôt doublée d'une autre, non moins puissante, qui fait voir les parties de la scène, qui fait connaître les personnages, qui les met sur pied. Le procédé paraît bien français, et presque classique, à côté de celui d'un Dickens. Prenons *Oliver Twist*, écrit la même année que *César Birotteau* : on voit l'intrigue s'animer et se déployer grâce à l'invention d'incidents et d'événements de plus en plus bizarres, neufs ou effrayants. Dickens parvient à soutenir notre attention par l'imprévu et le bien vu, Balzac, au contraire, par le bien vu, mais à un point où la vérité de tous les jours atteint la force d'une illusion complète. Cette réussite semble bien due au fait que la scène est imaginée d'abord et peuplée par l'imagination ensuite. Le caractère bref et schématique des épisodes du manuscrit me semble confirmer cette façon de voir. Je ne citerai que celui du bal.

Le bal occupe sept feuillets du manuscrit. Il consiste en une description des pièces du nouvel appartement, dans lesquelles l'architecte, M. Rohault, fait pénétrer les Birotteau le matin même du grand jour. La description est terminée par quelques lignes mordantes pour situer l'événement : « Voilà ce que coûtait le fatal ruban rouge.... » Dix lignes ensuite pour le dîner et les vingt personnes invitées. De là on passe sans intermédiaire aux principaux invités du bal « en tout deux cents personnes » (14 lignes), les toilettes des dames, les cinq qui se distinguent des autres, les hommes (« affreux à l'exception de du Tillet... et du jeune La Billardière ») quelques présentations, des compliments et des bribes de conversation surprises par Pillerault, le mot d'adieu de du Tillet et c'est à peu près tout (4 feuillets). Mettons en face l'ampleur du chapitre : les préparatifs, les invitations, les discussions là-dessus sur les personnes, sur l'envoi (déjà huit pages), la réception de César à la chancellerie, la « répétition générale », les toilettes, les convives (avec un grand morceau sur la « bourgeoisie de la rue Saint-Denis » ramené de bien plus avant dans le manuscrit, l'intervention de Molineux, les adieux, le développement nouveau sur le finale d'une symphonie de Beethoven (« une des 8 » d'abord « une des sept », tandis qu'elles sont neuf) et pour terminer, les phrases du manuscrit. (« Voilà ce que coûtait le fatal ruban rouge »...).

Le contraste entre les deux états du texte peut se passer de commentaire détaillé. N'est-ce pas en relisant son premier texte, en le voyant devant lui, noir sur blanc, que l'écrivain s'est pris à l'imaginer à nouveau, à le faire vivre, à revoir les choses qu'il a racontées comme elles ont pu se passer. L'effet (que nous sentons tous) du vivant, du vécu, ne tient ni à la première conception ni au travail ultérieur, mais aux deux : l'un sans l'autre ne causerait pas l'effet obtenu.

L'étude de la fin du récit nous mènerait à une conclusion analogue. Là encore on constate que trente lignes sont devenues une dizaine de pages. En un sens, on pourrait dire des trente lignes que tout est là, mais quelle fin « squelettique », comme l'a dit M. Serval, que d'additions et d'altérations, quel changement de ton surtout ! L'esthétique de cette fin, comme Balzac a été amené à la raconter, serait tout un sujet d'étude. Gardons-nous de croire trop facilement à son penchant pour une fin morale et sentimentale : tout l'effort du romancier semble être de trouver un équilibre, afin que le « boutiquier assez bête » reçoive son dû. Balzac l'a dit, ce n'était qu'en renforçant la probité du personnage qu'il a pu en faire la figure centrale de l'histoire : il lui fallait, esthétiquement, une mort de martyre.

Évitons également de croire que ce manuscrit, que nous avons vu par endroits si schématique, soit sans vigueur ou sans vie. Il a une force et un mouvement tout siens, il ne fait pas partie des cas où les meilleurs endroits ont été ajoutés sur épreuve. La lettre de Du Tillet à Nucingen, le mot de Pillerault en jetant les billets de Popinot au feu, la figure de Molineux, tout cela se trouve déjà dans le manuscrit. C'est la présence de tout cela qui a amené l'auteur, en relisant son travail, à le rendre par-ci par-là plus vivant, à compléter Molineux, pour ainsi dire, par la Cour Batave, M^me^ Madou par la rue Pierre Gasselin.

Il reste à parler de la valeur du manuscrit pour l'ordonnance du livre. On a quelquefois l'impression en lisant Balzac que l'histoire coulait sous sa plume de façon magique, mais le manuscrit est là pour témoigner que dans le cas de César Birotteau il n'en est rien. L'auteur a inventé des épisodes qu'il a voulu transposer ensuite ; autrement dit « la rapidité du récit » (c'est lui qui se sert de ce terme) lui a inspiré des répliques et des scènes qu'il fallait remettre à plus tard ou faire précéder par d'autres. Prenons comme échantillon le cas des flacons découverts par Popinot. C'est dans le cours du chapitre 6 (qui raconte les débuts de la maison Popinot) qu'il vient à en parler, mais dans le manuscrit il n'y en a pas trace à cet endroit, puisqu'il en a déjà été question au cours de la première visite à Vauquelin. C'est en racontant cette visite que Balzac paraît avoir d'abord songé aux flacons. En relisant, il a vu que le morceau viendrait mieux à sa place plus tard. Regardons ensuite les deux alinéas qui terminent le second chapitre et qui nous donnent d'une façon magistrale la véritable perspective du roman réaliste, défini comme « le poème des vicissitudes bourgeoises auxquelles nulle voix n'a songé parce qu'elles semblent dénuées de grandeur ». Ce passage éloquent appartient au premier jet, se trouvant sur les feuillets 29 et 30 du manuscrit, et sans ratures ; les termes en ont été peu changés. Mais l'ordonnance du manuscrit est autre que celle des éditions. Après le départ de Du Tillet, le récit continue dans le manuscrit ainsi : « Les événemens de 1814... » et c'est pour la substance le paragraphe actuel : « La

Restauration... » (p. 51). Ce n'est qu'en racontant la promenade avec Popinot dans le chapitre suivant (intitulé tout d'abord Spéculation) que Balzac vient à nous renseigner davantage sur César, son âge, son costume, ses manières, ses principes, « tel était César Birotteau » (p. 55). On voit (et l'auteur l'a bien vu) comment la description perdait de son effet en étant séparée par l'action. Mais la transposition n'a pas dû être aussi facile qu'elle pourrait nous paraître, car l'auteur a eu d'abord l'idée de la faire à l'inverse, en remettant les alinéas « Toute existence a son apogée... » au milieu du troisième chapitre. Ce n'est que sur la deuxième copie que Balzac s'est ravisé, rapportant toute la description pour finir le chapitre des Antécédents. C'est une indication de la façon laborieuse dont une œuvre acquiert sa forme. Elle explique les multiples hésitations du romancier qui ne veut sacrifier à la trame de son récit ni un beau développement ni des passages ultérieurs, et qui cherche un moyen de fondre tout cela à l'endroit qui fera le meilleur effet. L'ordonnance de ses romans a beaucoup coûté à Balzac, comme le montre un feuillet de la 6e épreuve qui porte l'apostrophe que voici :

Monsieur Plon, il y a malheureusement trop de transpositions et de fautes pour que je puisse donner le bon à tirer recommandé ; je vous prie de faire lire par les correcteurs et de m'envoyer double sur papier blanc l'épreuve lue.

On voit donc que je ne saurais partager entièrement l'avis de M. Serval lorsqu'il écrit que « les additions n'ont en aucune façon modifié les scènes ou les caractères »[1]. Je crois, au contraire, que le manuscrit et les épreuves nous font sentir les difficultés et les tâtonnements d'un grand écrivain. Le texte primitif en d'autres mains ne serait guère arrivé à l'état de perfection que nous admirons. Ce n'est qu'après des peines infinies que Balzac a réussi à parfaire sa première invention, et s'il l'a pu, c'est grâce à une puissance d'invention d'un autre genre, si l'on peut ainsi parler. La critique balzacienne n'a peut-être pas distingué autant qu'il fallait entre l'invention qui a créé les récits et l'invention qui les a rendus vivants, qui les a ordonnés, peuplés, orchestrés. Je crois que les exemples que j'ai étudiés nous permettent de faire une telle distinction, mais pour voir clair dans les procédés du romancier, il faudrait pouvoir confronter à tout instant le premier et le dernier texte ; il faudrait signaler les principales rédactions intermédiaires qui dans bien des cas ont rendu possible le texte définitif. C'est dire toute la nécessité d'une édition critique.

W. G. Moore.

1. Maurice Serval, « Autour de Balzac : *César Birotteau* », *RHLF*, XXXVII, 1930, pp. 196, 368.

AUTOUR DE « LOUIS LAMBERT »

Jusqu'à ces derniers temps aucune œuvre de *La Comédie Humaine* n'était d'utilisation plus difficile et plus dangereuse que *Louis Lambert* dans toute étude traitant historiquement de la pensée, de l'art balzaciens. Fruit de multiples additions et remaniements, le texte définitif risquait de conduire à de graves anachronismes, et il fallait beaucoup de temps pour rassembler et comparer les différentes versions, même si l'on habitait Paris (que dire de la situation des provinciaux !). L'édition de MM. Bouteron et Pommier [1] met maintenant à portée de la main toutes les autres éditions, permet en un instant, et, littéralement, d'un coup d'œil, de savoir à quelle date est apparu tel développement, telle phrase, tel mot : elle ne peut manquer de susciter de nouvelles recherches, de nouveaux travaux sur *Louis Lambert.* Le présent article, qui l'a souvent mise à profit, vise pour sa part à apporter quelques précisions, quelques idées, non d'ensemble, mais de détail, touchant la genèse, les sources, la technique et l'influence d'un livre qui a rempli Balzac tantôt d'orgueil, tantôt de découragement.

I. « Le Roi », « Les Souffrances du créateur » et la « Notice biographique »

Dans les *Nouveaux Contes philosophiques* de 1832, la *Notice biographique* est immédiatement précédée d'une page où sont inscrits ces deux seuls mots, énigmatiques : *Le Roi.* C'est avec raison que l'édition de MM. Bouteron et Pommier n'en fait pas mention. En effet, ils n'appartiennent aucunement au premier *Louis Lambert.* Il s'agit là, comme l'attestent les *Pensées, sujets, fragments* (éd. Crépet, p. 91, 92 et 97), du titre d'un conte philosophique qui plus d'une fois fut sur le point d'être composé par Balzac. Ce dernier, semble-t-il, avait déjà eu l'intention d'écrire cet ouvrage en 1831 (*ibid.*, p. 91) ; à un moment donné il pensa l'introduire dans un cinquième volume des *Romans et Contes philosophiques* (*ibid.*, p. 92) et plus tard encore, imaginant une nouvelle répartition de ses romans philosophiques (peut-être vers 1834-1835), il rêva de le ranger dans la série des ouvrages montrant la vie d'action, comme *César Birotteau, Adieu, L'Auberge rouge, Le Réquisitionnaire*, etc. Finalement *Le Roi* n'a jamais été

1. *Louis Lambert,* édition critique. I. Les textes (Corti, 1954). La datation des divers éléments du texte ne signifie pas toutefois que ces éléments étaient déjà, quand ils apparurent, sous la forme où ils sont donnés et qui est celle de la dernière édition.

rédigé. Il est à présumer qu'au cours du printemps de 1832 le romancier, pressé par son éditeur, avait juré de lui remettre *Le Roi* pour compléter le quatrième volume des *Contes*, et que Gosselin, arrivant en fin de folio, y avait mis le titre de l'ouvrage promis. Mais lorsque Balzac se décida à tenir ses engagements, il était attiré par un autre sujet, et il abandonna le projet primitif.

Ce n'est sans doute pas par l'histoire de Bernard Palissy, autrement dit par *Les Souffrances d'un inventeur* [1], qu'il a voulu remplacer *Le Roi*, bien qu'il ait écrit le 10 juin, en demandant des ouvrages sur le célèbre céramiste : « Tu verras Gosselin et tu lui diras que, six jours après la réception de ces livres que j'attends avec impatience, il aura le manuscrit qui doit terminer le quatrième volume des *Contes* » [2]. En effet, la lettre même du 10 juin révèle qu'il ignorait à peu près tout de Bernard Palissy. Il n'avait pas pris copie de l'article consacré à ce personnage dans sa grande *Biographie universelle* ; il n'avait pas songé à se constituer une bibliographie et à se procurer des livres ! L'idée d'écrire *Les Souffrances de l'inventeur* ou plutôt *du créateur* (cf. *Pensées, sujets, fragments*, p. 92) a dû lui venir pendant le voyage de Paris à Saché.

Avant son départ il a préparé et médité un autre ouvrage. Il apprend à sa mère le 10 juin qu'il a rangé ses papiers et qu'il est prêt à travailler, le 11, qu'il a effectivement commencé ; et le 13, qu'il « travaille à force pour Gosselin ». Tous ces renseignements évidemment se rapportent à la même œuvre, à la *Notice biographique*. Mais alors pourquoi demande-t-il aussi impatiemment, le 10, des documents sur Bernard Palissy, en les disant indispensables à l'achèvement des *Contes*, et pourquoi écrit-il le 15 : « n'ayant pas reçu assez promptement mes matériaux pour les deux contes qui étaient faciles, j'en ai entrepris un au-dessus de mes forces » ? Il est difficile d'accorder entre elles ces diverses déclarations. Balzac, en effet, s'était mis à composer la *Notice biographique* plusieurs jours avant la date où il pouvait espérer recevoir le paquet de sa mère. Et l'on est en droit de suspecter sa sincérité. Peut-être a-t-il craint de ne pas réussir à raconter l'histoire de Louis Lambert et a-t-il prévu, en cas d'échec, de se retourner vers les *Souffrances*, estimées plus faciles, ou même vers un autre récit, dont on ne voit d'ailleurs pas quel pouvait être le sujet en lisant la lettre du 10 juin [3]. Il se peut encore qu'à cette date Balzac se soit décidé à introduire dans le quatrième volume des

1. Tel est du moins le titre que connaissent les lecteurs des *Lettres à l'Etrangère* : « Je suis forcé de courir à Saintes, capitale de la Saintonge, pour étudier le faubourg où vivait Bernard de Palissy, le héros des *Souffrances d'un inventeur* que je ferai bien vite à Angoulême à mon retour de Saintes » (I, p. 52, lettre du 9 au 13 octobre 1833).

2. *Letters to his family*, éd. W. S. Hastings, Princeton, 1934, p. 76 et 77. Le quatrième volume des *Contes* est devenu, on le sait, les *Nouveaux Contes*.

3. Il faut avouer que la formule : « les deux contes qui étaient faciles », n'est pas claire. Il semble exclu, d'après la lettre du 10, que Balzac ait songé à mettre deux nouveaux contes dans le quatrième volume.

Contes les *Souffrances* à la place de la *Notice*, et à commencer ce dernier ouvrage en attendant l'arrivée des livres. Mais ce projet — si jamais il l'a formé — a dû être éphémère, et c'est sans doute deux jours après qu'il a écrit dans son cahier : « 12 juin. Le cinquième volume des *Romans et contes philosophiques* peut se composer de : *Les Souffrances du créateur*, de *Une vue du Monde* et le *Roi, Coquecigrue* ou le *Crétin* » [1]. Apparemment il était revenu dès ce jour-là à l'idée de placer la *Notice* dans le quatrième volume. De toute manière on arrive pour l'essentiel à la même conclusion. Les papiers que l'écrivain avait emportés de Paris ne concernaient pas *Les Souffrances du créateur*, mais bien la *Notice biographique.*

II. De la « Peau de Chagrin » a la « Notice biographique ».

Relevant un passage fort curieux de *Louis Lambert* : « Ce fut en mémoire de cette catastrophe [la destruction du *Traité de la Volonté* par le père Haugoult] et de Louis que, récemment, dans l'ouvrage par lequel commence la série de ces *Contes* [autrement dit, dans la *Peau de Chagrin*] je me suis servi pour une œuvre fictive du titre réellement inventé par Lambert ; mais cet emprunt n'est pas le seul que je lui ai fait, et son caractère, ses occupations m'ont été très utiles dans cette composition [de la *Peau de Chagrin*], dont le sujet est dû au souvenir d'une de nos méditations [2] », M. J. Pommier a montré que l'on ne devait pas négliger les rapports existant entre le roman de 1831 et la *Notice* de 1832 ; il a signalé que Raphaël comme Louis avait passé par le collège [3], que le premier comme le second avait ambitionné d'être le théoricien de la Volonté, que Pauline Gaudin, comme Pauline Salomon de Villenoix, symbolise le dévouement total, l'oubli de soi dans l'amour.

En poursuivant dans la voie ainsi ouverte, l'on peut établir quelques

1. *Pensées, sujets, fragments*, p. 92. — Il n'est nullement téméraire de considérer que cette note date de 1832. En effet, dans une lettre à sa mère du 19 juillet de la même année, Balzac annonce qu'outre les *Conversations entre onze heures et minuit*, *La Bataille* et les *Trois Cardinaux* il compte écrire bientôt « un volume de *Contes drolatiques* et un volume de *Contes philosophiques* (*Letters to his family*, W. S. Hastings, 1934, p. 89). Le 1er septembre il affirme encore : « Et j'aurai de plus en train le *Marquis de Carabas*, et un volume nouveau de *Contes philosophiques*. » (*Ibid.*, p. 113.)

2. *Genèse du premier « Louis Lambert »*, in *R. H. L. F.*, octobre-décembre 1953, p. 493. Le texte cité est celui du manuscrit de la *Notice* (éd. M. Bouteron et J. Pommier, p. 85). Étant donné mon dessein j'utiliserai essentiellement ce manuscrit dont la rédaction dans le temps est la plus rapprochée de celle de la *Peau de chagrin.*

3. A vrai dire Raphaël parle peu de sa vie de collège. Mais les premières éditions donnaient une précision, supprimée à partir de 1835 : elles faisaient une rapide allusion aux « pois rouges » du vendredi (*La Peau de chagrin*, éd. Allem, p. 360). Au collège de Vendôme, on le sait, du temps de Lambert, certains élèves échangeaient des portions « de pois rouges » (éd. Bouteron et Pommier, p. 28). Pour comparer valablement à la *Notice* la *Peau de Chagrin*, j'utiliserai le texte de 1831 en le reconstituant à l'aide de l'édition Allem.

nouveaux rapprochements entre les deux œuvres, signaler d'autres ressemblances entre le héros de la *Peau de chagrin* et celui de la *Notice*. Comme Lambert, R. de Valentin a été un enfant, un adolescent, un jeune homme doué d'une intelligence hors de pair et aimant l'étude avec passion, au point de ne pas craindre de dire plus tard : « La curiosité philosophique, les travaux excessifs, l'amour de la lecture qui, depuis l'âge de sept ans jusqu'à mon entrée dans le monde, ont constamment occupé ma vie, ne m'auraient-ils pas doué de la facile puissance avec laquelle, s'il faut vous en croire, je sais rendre mes idées et aller en avant dans le vaste champ des connaissances humaines » [1]. Tous deux se plaisent à suivre les jeux de leur pensée, à découvrir en eux des images du monde et de la vie. « Aussi », remarque Raphaël, « sommes-nous toujours forcés d'expliquer les mystères de l'esprit par des comparaisons avec la matière. [...] Oh ! voir une idée pointant dans le vide des abstractions humaines comme le soleil au matin, s'élèvant comme lui, jetant des rayons ; ou mieux encore, enfant, adulte, homme et bien exprimée, bien vivante... est une joie égale aux autres joies terrestres, ou plutôt un divin plaisir ». (Éd. Allem, p. 100 et 370). Et de son côté le biographe de Louis assure : « pour lui la pensée était lente, ou prompte, lourde ou agile, claire ou obscure ; il lui donnait toutes les qualités des êtres agissants, la faisait saillir, se reposer, se réveiller ; grandir, vieillir, se rétrécir, s'atrophier, s'aviver ; il en surprenait la vie en en spécifiant les actes par les bizarreries de notre langage [...] LA PENSÉE vous apparaissait comme une puissance toute physique accompagnée de ses innombrables générations. C'était l'humanité entière sous une autre forme » (éd. Bouteron et Pommier, p. 96, 97, 99). Raphaël et Louis observent des faits qui leur permettent « de saisir quelques mystères de notre double nature » [2]. Si celui-ci a vu d'avance en rêve le château de Rochambeau, celui-là a pu entendre la conversation de deux joueurs placés loin de lui, grâce à « un privilège accordé à toutes les passions et qui leur donne le pouvoir d'anéantir le temps ou l'espace [...] » [3]. Pendant un temps tous deux, pleins d'espoir et d'ambition, mènent à Paris la vie des étudiants pauvres. Fort remarquable apparaît ici la concordance des détails, comme le montre le parallèle suivant :

Récit de Raphaël	*Notice biographique*
Mes onze cents francs devaient suffire à ma vie pendant trois ans [...]. Je me réjouissais en pensant que j'allais vivre de pain et de lait [...]. J'ai vécu près de trois ans ainsi [...] je ne voulais m'habiller que pour aller à certains cours publics	Comme son bonhomme d'oncle avait une grande faiblesse pour lui, Louis mangea, pendant un séjour de trois années à Paris, presque toute sa petite fortune, quoiqu'il y vécût dans la plus profonde misère. Il étudia le sanskrit,

1. Éd. Allem, p. 92 et 365.
2. L'expression est dans la *Peau de chagrin* (Allem, p. 83).
3. *Ibid.*, p. 84 et 362. — Cf. dans la *Notice* : « En d'autres termes notre *être actionnel* ne connaît ni le temps ni l'espace (éd. Bouteron et Pommier, p. 88).

et aux bibliothèques [...] oh ! je portais ma pauvreté fièrement. (Éd. Allem, p. 96, 97.) [...] j'avais appris les langues orientales, l'anatomie [...]. (*Ibid.*, p. 102 et 371.)

le grec, l'arabe, fouilla les bibliothèques, suivit tous les cours publics. (Éd. Bouteron et Pommiert p. 121.) [Après le collège] Lambert, étudia l'anatomie comparée, la physique, la chimie [...]. (*Ibid.*, p. 106.

Cependant ni l'un ni l'autre ne peut se satisfaire vraiment des plaisirs de l'intelligence. De tempérament ardent, sensuel, ils sont pris parfois, sous le feu du désir, d'une sorte de délire :

Récit de Raphaël

Parfois mes goûts naturels se réveillaient, comme un incendie longtemps couvé [...]. J'imagine que les femmes, dites vertueuses, doivent être souvent la proie de ces tourbillons de folie, de désirs et de passions, qui s'élèvent en nous, malgré nous. (Éd. Allem, p. 103.)

Notice biographique

Il dut être en proie à de bien violents orages, à ces ouragans de volonté, à ces tempêtes de pensées qui agitent tous les artistes, s'il faut en juger par le seul fait dont son oncle se souvenait. [Il a vu un jour une jeune femme décolletée, avec son amant, au théâtre.] C'était dans notre monde de Paris, un éclair de l'amour du sauvage qui se jette sur la femme [...] c'était l'instinct brutal joint à toute la rapidité des jets presque lumineux d'une âme comprimée par la masse de ses pensées. (Éd. Bouteron et Pommier, p. 123.)

Cet érotisme se manifeste encore chez Lambert quand il écrit à Pauline de Villenoix des lettres exaltées : « Mon imagination te fait passer devant mes yeux ravis, éblouis, sous les innombrables et capricieuses figures qu'affecte la volupté » (*ibid.*, p. 178) et chez R. de Valentin quand il se cache dans la chambre où Foedora se déshabille, ou quand, mourant, il se précipite sur Pauline, avec dans les yeux « un de ces désirs furieux, jadis sa gloire à elle » (éd. Allem, p. 297).

Ces êtres, si assoiffés de volupté, si épris de la science, manquent d'une certaine force d'âme, ils sont sujets à sombrer dans le spleen, le désespoir. Raphaël décide de se détruire en sortant du Palais Royal et Louis cherche à se mutiler au cours d'un accès de mélancolie [1]. S'ils trouvent, l'un et l'autre, une fiancée, une amante parfaite, ils renoncent, l'un et l'autre, à s'imposer parmi les penseurs de leur

1. A propos de la tentative de Lambert on peut faire une remarque curieuse. Dans les textes imprimés on lit que M. Lefebvre empêcha Louis de répéter le geste d'Origène. Or, dans le manuscrit Balzac s'était référé au cas d'Abeilard : « il allait pratiquer sur lui-même l'opération à laquelle Abeilard dut sa plus grande célébrité » (éd. Bouteron et Pommier, p. 191). Pourtant dès 1831 il avait écrit dans *La Peau de Chagrin* (éd. Allem, p. 204 et 419) au sujet de Raphaël : « Pour lutter avec la cruelle puissance dont il avait accepté le défi, il s'était fait chaste à la manière d'Origène, en châtrant son imagination. » Il connaissait donc fort bien dès cette date la mutilation de l'Africain. Pourquoi alors être allé chercher en 1832 l'exemple d'Abeilard ? Peut-être pour éviter de nommer de nouveau Origène. Mais décidément la référence à ce personnage convenait mieux. De là sans doute la variante.

époque, ils font figure de titans foudroyés. Devenu le détenteur de la peau de chagrin, le marquis de Valentin vit au ralenti. Jonathas rapporte à son sujet : « Il me répète souvent qu'il veut vivre comme une *végétation*, un *végétal*. Et pas plus tard qu'hier, Monsieur Porriquet, il regardait une tulipe et il disait en s'habillant : Voilà ma vie.... Je *végète*, mon pauvre Jonathas. » Lui-même déclare : « *Exegi monumentum*, père Porriquet, j'ai achevé une grande page, et j'ai dit adieu pour toujours à la science. » Il a le regard « du Prométhée enchaîné, de Napoléon déchu [...]. Véritable regard de conquérant et de damné ! » Et il soumet « sa volonté, son intelligence au grossier bon sens d'un vieux paysan [...] (éd. Allem, p. 202 à 205). Lambert parallèlement est revenu à Paris en vaincu : « il voulut résoudre sa vie par l'extase et rester sous une forme végétale, comme un anachorète des premiers tems de l'Église. Il abdiquait ainsi l'empire du génie et de la gloire, et, certes, il avait dû bien souffrir pour en arriver à ce dessein qui n'a pris, à certains souverains, qu'après avoir lassé toutes les choses humaines » (éd. Bouteron et Pommier, p. 121 et 122).

Outre ces diverses ressemblances, assez visibles, il en existe une autre, plus importante peut-être, plus cachée sûrement, et se manifestant seulement quand on dépouille la *Peau de chagrin* des voiles du fantastique. Le lecteur de ce roman n'est pas absolument contraint de croire au pouvoir merveilleux du talisman. Il peut rejeter le conte de fées et choisir l'interprétation positiviste, naturaliste que l'auteur lui suggère. Dans ce cas R. de Valentin meurt, non parce que la peau est réduite à rien, mais parce que, parvenu au dernier degré de la phtisie, il fournit un violent effort en se précipitant sur Pauline ; et s'il croit au rétrécissement du chagrin, c'est tout simplement parce qu'il est fou.

Quand, tout au début du récit, il quitte la salle de jeu, il est affamé, épuisé, ruiné ; il n'espère plus ni en l'amour ni en la science ; il va mourir. Rien de plus favorable à l'apparition de désordres mentaux. C'est effectivement ce qui se produit : tandis qu'il se trouve dans la boutique de l'antiquaire, des visions flamboyantes illuminent son cerveau et il s'imagine qu'il conclut un pacte avec un vieillard méphistophélique. Or, il ne s'agit pas seulement d'hallucinations momentanées : un délire chronique s'installe chez lui. Et lorsque Jonathas décrit la vie de son maître subitement enrichi, lorsqu'il dit, par exemple: « Le menu est dressé pour l'année entière, jour par jour [...], il ouvre, une supposition, la porte de sa chambre ou de son cabinet, crac ! toutes les portes s'ouvrent d'elles-mêmes par un mécanisme. Pour lors il peut aller d'un bout à l'autre de sa maison sans trouver une seule porte fermée », l'on se dit que l'esprit du marquis est dérangé et l'on comprend fort bien que le vieux serviteur ajoute : « A cette heure, d'autres prétendent qu'il est *monomane* » (éd. Allem, p. 200 à 202). La monomanie, la monomanie triste, comme aurait pu préciser Broussais, voilà bien le nom du mal de Raphaël. En pénétrant dans la

pièce où se trouve son ancien élève, M. Porriquet aperçoit un être devenu à peu près étranger au monde, en proie à une inquiétude morbide, à une obsession. Mais ce rêveur affaibli est susceptible de crises furieuses, imprévisibles, injustifiées aux yeux d'un homme raisonnable. A peine a-t-il dit à Porriquet : « *Je souhaite seulement bien vivement* que vous réussissiez... », qu'il se dresse « comme un jeune chevreuil ». Il se met alors à lancer des invectives, accable Jonathas : « Encore une faute comme celle-ci et tu me conduiras où j'ai conduit mon père. N'aurais-je pas mieux aimé posséder la belle lady Branston que d'obliger cette vieille carcasse, espèce de haillon humain. » En même temps il offre l'aspect d'un enragé, d'un fou méchant : « La colère avait blanchi le visage de Raphaël, une légère écume sillonnait ses lèvres tremblantes, et l'expression de ses yeux était épouvantable. » Ici encore l'on comprend que Porriquet murmure : « Il est épileptique ! », qu'il se retire « pénétré d'horreur et en proie à de vives inquiétudes sur la santé morale de Valentin » (éd. Allem, p. 207, 208 et 420). On le comprend d'autant mieux qu'après sa soudaine fureur, le marquis est brusquement tombé dans l'attendrissement : « il se fit une sorte de réaction dans son âme, des larmes coulèrent abondamment de ses yeux flamboyants » (*ibid.*, p. 208). Plus tard, quand il consulte trois maîtres de la médecine, Brisset se montre formel : « L'intellect est atrophié [...] le désordre a gagné le cerveau par le plexus nerveux, d'où l'irritation excessive de cet organe. Il y a monomanie. Le malade est sous le poids d'une idée fixe. Pour lui cette peau de chagrin se rétrécit réellement, peut-être a-t-elle toujours été comme nous l'avons vue [...] » (*ibid.*, p. 257). Or, sur ce point précis, il faut le souligner, Caméristus ne contredit pas son illustre confrère : « Oui, » dit-il, les altérations si bien observées par lui [Brisset] existent chez le malade [...] ». Il ne discute que sur l'ordre de succession des troubles : « Le mouvement n'est pas venu de l'épigastre au cerveau, mais du cerveau vers l'épigastre » (*ibid.*, p. 258). D'ailleurs, après avoir déclaré à Raphaël dès l'abord : « je voudrais bien être témoin de la coïncidence qui existe entre vos désirs et son rétrécissement [celui de la peau de chagrin] » (*ibid.*, p. 255), Maugredie se charge de formuler les conclusions positives de la consultation (en l'absence de Raphaël, s'entend) : « Le malade est monomane, eh bien, d'accord ! s'écria-t-il, mais il a deux cent mille livres de rente : ces monomanes là sont fort rares, et nous leur devons au moins des avis ». (*ibid.*, p. 260). Ainsi les trois princes de la science s'accordent : sans être dangereux, sans avoir besoin d'être interné, le marquis de Valentin n'a plus toute sa raison, il est hanté par l'idée de la mort et il délire au sujet de la peau de chagrin. Plus tard, au cours de son duel, il laisse encore voir le dérangement de son esprit. En abordant son adversaire sur le terrain il ne trouve rien de mieux à lui dire que: « Monsieur, je n'ai pas dormi ! » puis il se met à parler de son pouvoir magique, et la démence se lit sur son visage : « En prononçant ces

paroles, le marquis avait dirigé sur son adversaire l'insupportable clarté de son regard fixe, il s'était redressé en montrant un visage impassible, implacable, semblable à celui d'un fou froidement méchant » (*ibid.*, p. 276 et 450) ; au moment décisif, il se conduit de la manière la plus bizarre, chargeant son pistolet « lentement, sans s'inquiéter ni du signal déjà donné, ni du soin avec lequel l'ajustait son adversaire» (*ibid.*, p. 277). Et à la fin, quand revenu à Paris il retrouve Pauline, il meurt pendant un véritable accès de folie érotique : « Enfin ne pouvant bientôt plus former de sons, il mordit Pauline au sein ».

Il est évident qu'ici Balzac a très consciemment utilisé deux registres, celui du fantastique et celui du naturalisme rationaliste. Si l'on se fixe sur le second, la notice biographique que l'on pourrait écrire sur Raphaël de Valentin se rapproche beaucoup, pour l'essentiel, de la notice biographique sur Louis Lambert. Raphaël n'est pas seulement, comme Louis, aimé avec passion, avec tendresse par une Pauline au cœur fidèle ; lui aussi, après avoir été un philosophe prodigieusement doué, devient un aliéné avant de disparaître prématurément ; lui aussi, sur le point de se marier, est empêché par la maladie de célébrer ses noces [1] et, en mourant, il laisse une fiancée qui n'a pas craint de se compromettre aux yeux du monde [2] et qui mérite bien le nom de veuve d'un fou [3]. Les deux personnages, par conséquent, se ressemblent autant par leur destinée que par leur caractère, et Balzac avait tout à fait raison en signalant la parenté existant entre eux. Lorsqu'au printemps de 1832 il a très brièvement raconté l'histoire de Mlle de Villenoix dans les *Célibataires*, autrement dit le *Curé de Tours*, il résumait presque autant l'histoire de Pauline Gaudin qu'il donnait l'esquisse de la future *Notice* [4].

1. Éd. Allem, p. 225 : « Leur mariage, retardé par des difficultés peu intéressantes à raconter, devait se célébrer dans les premiers jours de Mars. » En fait Raphaël tourmenté par la phtisie est parti en voyage et le mariage n'a jamais eu lieu. Cf. *Notice* (éd. Bouteron et Pommier, p. 187) : « le fait le plus grave était survenu quelques jours avant le mariage des deux amans ».

2. Éd. Allem, p. 226. « Si d'abord quelques médisances égayèrent les salons, bientôt le torrent d'événements qui passa sur Paris fit oublier deux amants inoffensifs [...] ». — Cf. *Notice* (éd. Bouteron et Pommier, p. 192) : Mlle de Villenoix emmène Louis chez elle et le garde disant « qu'elle y aurait été obligée s'il eut été son mari, et qu'elle ne devait pas faire moins pour son amant ». « Amant » n'a probablement pas ici une valeur poétique. Que l'on songe aussi à la phrase : « Depuis deux ans, je l'ai possédé pendant quelques heures, et j'ai été si heureuses que je puis bien vivre avec mes souvenirs ». Pauline Gaudin, Pauline de Villenoix ne seront pas des vieilles filles, elles ont été femmes.

3. Balzac s'est refusé à dire ce qu'est devenue Pauline Gaudin. Pourtant dans le texte de 1831 il laissait entendre qu'en voyant son amant mort, Pauline avait perdu la raison : « Pauline riait, et ses yeux étaient secs » (Allem, p. 457). Mais on ne sait pas s'il s'agit d'un accès de délire momentané ou destiné à durer. — On remarquera que Pauline accroupie sur le cadavre s'écrie : « Il est à moi ! » (*Ibid.*, p. 457.) Or, dans la *Notice*, en montrant Lambert plongé dans son extase, dans sa folie, Pauline dit aussi : « Il est à moi... » (éd. Bouteron et Pommier, p. 204).

4. Cf. J. Pommier : *Genèse du premier « Louis Lambert »*, p. 491, et la note de B. Guyon à la fin du même article, p. 495 (R. H. L. F., oct.-déc. 1953). Il n'empêche que les *Célibataires* apportent un fait nouveau : Mlle de Villenoix a soigné longtemps son fiancé.

Ce qui ne signifie pas que la *Notice* répète la *Peau de Chagrin*. L'œuvre de 1832 veut être, non une fiction flamboyante et fantastique, mais le récit dépouillé, véridique d'une vie brève. D'autre part, Lambert, lui, n'est pas amoureux d'une Foedora, il ne fait pas un prodigieux héritage, il ne va pas de Paris à Aix-les-Bains et au Mont-Dore se heurter à l'hostilité ou à la bienveillance maladroite des autres hommes, il n'apparaît pas comme un tuberculeux toussant, et dévoré par la fièvre. Mais il est atteint d'une folie bien plus grave, bien plus visible que celle du marquis de Valentin ; et il est soigné, veillé pendant plusieurs années par sa fiancée. La *Notice* constitue bien une œuvre nouvelle.

Le plus étrange, c'est que Balzac, écrivain fort secret, ait lui-même signalé la parenté existant entre ses deux héros. Il a voulu, sans aucun doute, donner par là, comme on l'a bien montré [1], un plus grand accent d'authenticité à l'œuvre de 1832. Peut-être aussi a-t-il craint que la critique, apercevant la similitude des destinées de Raphaël et de Lambert, ne dénonce la pauvreté de son invention, et a-t-il cherché une parade, en prenant les devants. Le génie n'exclut ni l'habileté ni la ruse.

Les rapports que l'on découvre entre les deux ouvrages ne peuvent s'expliquer uniquement par le fait que Raphaël et Louis Lambert sont dans une certaine mesure des *doubles* de Balzac, que ce dernier a prêté à ses créations quelques-uns des traits de sa propre nature. En présence de ressemblances portant sur des détails inventés et sur la trame même des récits, on doit admettre que le romancier ne s'est pas imité lui-même involontairement, s'apercevant après coup seulement des concordances, mais qu'il s'est inspiré très consciemment en 1832 de la *Peau de chagrin*. Qu'il ait pris le sujet de *Louis Lambert* dans une autre œuvre ne saurait surprendre. Il avait l'habitude, en lisant les romans d'autrui, d'y rechercher des idées inspiratrices, des situations dramatiques. On lit dans ses *Pensées, sujets, fragments* : « Il y a tout un roman bien neuf dans lady Delphine Orberry de Maturin, dans la *Jeune Irlandaise*. Il y en a un dans la *Possédée* de la *Guzla*, petit livre de Mérimée » [2]. Il est assez naturel qu'il se soit comporté de même à l'égard de ses propres productions.

La biographie de 1832 constitue une sorte d'épure du roman de 1831. D'abord, elle n'est qu'une simple notice. Ensuite, de la *Peau de chagrin*, étude aux multiples ambitions, remplie d'intentions, de pensées, comparable à ce pourana dont parlera Renan pour donner une idée de son *Avenir de la Science*, Balzac, en racontant la vie de Lambert, ne retient que deux ou trois thèmes : la carrière brisée, la folie du penseur génial, et l'amour de Pauline. Ce souci de simplification, de *purification* du sujet s'aperçoit en plus d'un endroit. Raphaël, comme le Balzac des années 1820, nourrit des ambitions à la fois littéraires

1. *Ibid.*, p. 493 et 494.
2. Éd. Crépet, p. 77.

et philosophiques : « J'avais entrepris deux grandes œuvres. Une comédie devait en peu de jours me donner une renommée, une fortune et l'entrée de ce monde où je voulais reparaître [...] Toi seul admira ma *Théorie de la Volonté* ». (Éd. Allem, p. 102.) Le héros de la *Notice* mérite seulement le surnom de Pythagore. Le rôle de Poète revient maintenant au narrateur lui-même et il est laissé relativement dans l'ombre, pour permettre peut-être la naissance d'une ou de plusieurs œuvres où le Poète deviendra le protagoniste [1]. D'autre part, alors que Raphaël est malade à la fois de la poitrine, du cerveau et même de l'estomac, nous ne voyons dans l'hôte du château de Villenoix qu'un fou.

La biographie de 1832, très habilement, a été composée aussi de manière à ne pas répéter le roman de 1831. Lambert est mort jeune ; il y avait donc en lui un principe de destruction s'attaquant aussi bien au corps qu'à l'esprit. Or, tandis que R. de Valentin, dont la folie n'est que suggérée, apparaît, ostensiblement, comme un pulmonique, Lambert, sur la mort physique duquel un voile est jeté [2], fixe dans l'esprit du lecteur l'image de la démence. Mais voici qui est plus probant encore. Dans la *Peau de Chagrin*, nous l'avons vu, il est peu parlé de la vie de collège du héros, et beaucoup de sa vie d'étudiant libre à Paris ; en revanche, dans la *Notice*, Balzac, qui ne dit presque rien sur le séjour de Louis dans la capitale, s'attarde sur les années passées chez les Oratoriens de Vendôme [3]. Autant que les ressemblances, de telles différences prouvent que le second ouvrage a été composé en fonction du premier ; elles montrent bien qu'il en est une reprise volontairement complémentaire.

1. Les *Illusions perdues* ont été conçues relativement peu de temps après la *Notice*, au plus tard vers la fin de 1833 (cf. A. Adam. *Introduction* des *Illusions perdues*, Garnier, p. 1). Après l'histoire de Pythagore, Balzac a voulu reprendre celle du Poète. Et comme dans *Louis Lambert* il a montré la vie des collégiens de Veudôme, il a donné dans *Un grand homme* une étude de la vie du littérateur à Paris. Là encore il y a eu *purification* du sujet à partir de *La Peau de Chagrin*, reprise de ce roman, mais partielle.

Remarquons que Lambert n'est pas absent d'*Un grand homme de province*. Sa maladie y est évoquée, mais rapidement. Ainsi ce qui est mis en lumière dans la *Notice* n'est pas caché dans l'œuvre consacrée au Poète, mais faiblement éclairé. (Cf. le paragraphe suivant, sur les effets d'éclairage complémentaire auxquels s'est plus Balzac.)

2. Toutes les précisions que l'on a sur la mort de Lambert sont apparues après le manuscrit, elles sont postérieures à juillet 1832.

3. Avec le temps certaines de ces différences se sont effacées. En enrichissant son œuvre, Balzac l'a parfois rapprochée de *La Peau de Chagrin*. Les lettres à l'oncle redonnent de l'ampleur au thème de la vie parisienne. La phrase : « L'homme de l'École de Médecine soufflette celui du Collège de France », allusion à l'hostilité existant entre Broussais et Récamier, est la reprise du duel Brisset-Caméristus de *La Peau de Chagrin*. — De même le développement sur les idées est devenu plus enthousiaste après juillet 1832. Par là il s'est rapproché du développement correspondant de *La Peau de Chagrin*.

III. De Faust a Louis Lambert.

On lit vers la fin du manuscrit de la *Notice biographique* : « La vie de cet immense cerveau qui, sans doute, a craqué de toute part, comme un empire trop vaste, n'est éloigné du sublime de Faust que par les espaces qui séparent les fictions du génie des hasards de la nature — mais Gœthe ou lord Byron seuls auraient pu suivre dans tous ses dévellopemens probables un grand génie qui, pour les hommes vulgaires, semble arriver à la folie, quand, pour certains autres, il s'avance dans les plus hautes régions de la pensée, et tente l'assaut de quelques vérités inconnues. » (Éd. Bouteron et Pommier, p. 214.) Cette allusion aux deux maîtres étrangers devait bien vite disparaître et rester ignorée des lecteurs de Balzac ; elle amène à faire plusieurs remarques.

D'abord, comme on l'a observé [1], elle se trouve liée à une ambition plusieurs fois affichée par Balzac en 1832 : celle de rivaliser avec Gœthe et Byron. Si le romancier a alors songé à eux particulièrement souvent, ce n'est pas en raison de la grandeur de leur génie en général, mais parce qu'ils étaient les auteurs de *Faust* et de *Manfred*. Il l'a dit et répété. « Cette *notice biographique sur Louis Lambert* », a-t-il assuré dans une lettre du 20 juillet 1832, « est une œuvre où j'ai voulu lutter avec Gœthe et Byron, avec *Faust* et *Manfred* [...] » [2]. Un peu plus tard il a déclaré voir dans l'article de Nodier : *De la palingénésie humaine et de la résurrection* « un effet de cette curiosité désespérée dont Faust et Manfred ont été peints, animés et victimés par deux beaux génies » [3]. Et l'année suivante dans la *Théorie de la Démarche*, après avoir écrit que la pensée est « le grand dissolvant de l'espèce humaine », il a constaté : « Rousseau l'a dit, Gœthe l'a dramatisé dans *Faust*, Byron l'a poétisé dans *Manfred*. » [4]

Pourquoi Balzac associe-t-il avec une telle constance Gœthe et Byron, *Faust* et *Manfred* ? Les traductions sur ce point nous renseignent fort bien. En effet, en donnant *Manfred*, Amédée Pichot avait souligné dès 1822 que cette œuvre offrait de nombreux rapports avec *Faust*, et il avait reproduit la longue analyse, due à Mme de Staël, de l'ouvrage germanique [5]. De son côté Nerval en présentant celui-ci en 1828 l'avait comparée au poème dramatique de Byron [6].

Que l'auteur de la *Notice* ait eu conscience de raconter une histoire proche de celle de Faust (ou de Manfred), dans la mesure où il

1. Voir *Orientations étrangères chez Honoré de Balzac* de F. Baldensperger (Champion, 1927, p. 193-198) qui contient de très intéressantes indications et qui cite le texte du manuscrit de la *Notice* où il est fait mention de *Faust*, de Gœthe et de Byron.
2. *Letters to his family*, 1934, p. 91.
3. *Lettre à Charles Nodier* (O. C. XX, Michel Lévy, 1870, p. 553).
4. *Ibid.*, p. 603.
5. *Œuvres de Lord Byron*, trad. Amédée Pichot. Furne, 1836, p. 246. Les remarques datent bien de 1822.
6. *Les deux Faust de Gœthe*, Michel Lévy, 1868. *Préface de la première édition*, p. 7.

montrait une intelligence d'élite cherchant le secret du monde et échouant, ce n'est pas douteux. Mais il existe entre Louis Lambert et le héros de Gœthe (ou celui de Byron) un rapport encore plus étroit.

Dès l'époque de *La Peau de Chagrin*, le romancier connaissait très certainement *Manfred* et *Faust*. Raphaël torturé par l'idée de mourir ressemble à Manfred (éd. Allem, p. 205) ; ses hallucinations sont comparées « aux fantaisies entrevues par le docteur Faust sur le Brocken » (*Ibid.*, p. 25), et c'est le sort du docteur allemand qu'il redoute lorsqu'il retrouve au théâtre le fantastique vieillard qui lui a donné le talisman : « Mille superstitions s'emparèrent de l'âme forte de Raphaël, et dans ce moment il crut à la puissance du démon, à tous les sortilèges rapportés dans les fabuleuses légendes du Moyen Age, et mises en œuvre par les poètes. » (*Ibid.*, p. 211 et 422.) Balzac ne s'est pas borné à des allusions ; il s'est inspiré, sinon de *Manfred*, tout au moins de *Faust*. Le début de cette pièce et celui de *La Peau de Chagrin* se ressemblent beaucoup. Comme Faust, Raphaël veut se détruire ; comme Faust encore il conclut un pacte avec un être diabolique et, à partir de ce moment, il pourra réaliser tous ses désirs, mais à une terrible condition : il perdra sa vie, ce qui, pour un homme du XIX^e^ siècle, équivaut à la perte de l'âme pour un homme du Moyen Age. Surtout les deux héros peuvent être regardés comme des fous.

Balzac sans aucun doute n'avait pas lu Faust avec l'âme naïve d'un enfant ou d'un pur poète. Habitué à considérer les apparitions, les visions fantastiques comme des phénomènes résultant de la puissance nerveuse, comme des opéras se jouant dans les membranes d'un cerveau, il avait dû voir en *Faust* un illuminé, un monomane peut-être. C'était d'ailleurs suivre les indications de Gœthe lui-même qui avait fait dire à Méphistophélès dans le prologue : « Celui-là me sert d'une manière étrange. Chez ce fou, rien de terrestre, pas même le boire et le manger. Toujours son esprit chevauche dans les espaces, et lui-même se rend compte de sa folie [1]. »

L'exaltation, la folie même, du docteur avait été montrée du doigt au cours de la première partie du drame, grâce au dialogue suivant :

FAUST. — Considère le bien ; pour qui prends-tu cet animal ?

VAGNER. — Pour un barbet. Qui cherche à sa manière la trace de son maître.

FAUST. — Remarques-tu comme il tourne en spirale, en s'approchant de nous de plus en plus ? Et si je ne me trompe, traîne derrière ses pas une trace de feu.

VAGNER. — Je ne vois rien qu'un barbet noir ; il se peut bien qu'un éblouissement abuse vos yeux.

FAUST. — Il me semble qu'il tire à nos pieds des lacets magiques, comme pour nous attacher [2].

Qui s'attache à ces suggestions est conduit à se dire que, fatigué

1. *Les Deux Faust de Gœthe*, éd. cit., p. 38, 39.
2. *Ibid.*, p. 61.

par ses recherches et soumis à des violente agitations morales [1], le docteur Faust, après quelques hallucinations, est devenu la proie d'une idée fixe s'accompagnant de délire. Telle est, à peu près, l'aventure de Raphaël qui, épuisé par ses études et par la composition de la *Théorie de la Volonté*, bouleversé par de violentes émotions, tombe dans la monomanie, après avoir eu de fantastiques visions. Assurément, l'une des sources les plus importantes de *La Peau de Chagrin* est le *Faust* de Gœthe [2].

Ce drame est aussi, évidemment, l'une des sources essentielles de *Louis Lambert*, qui reprend en partie *La Peau de Chagrin* et qui montre un esprit supérieur perdant la raison — tout au moins aux yeux de l'humanité moyenne où dominent les Vagner. Balzac possédait donc d'excellentes raisons pour proposer son livre aux méditations des « esprits germaniques curieux d'examiner logiquement jusqu'à quel point le génie peut ressembler à la folie et *vice versa* la folie au génie » (éd. Bouteron et Pommier, p. 215 et 216), pour indiquer aussi que la destinée de Lambert se rapprochait fort de celle de Faust, et que Gœthe (ou Lord Byron) aurait pu peindre « un grand génie qui, pour les hommes vulgaires, semble arriver à la folie, quand, pour certains autres, il s'avance dans les plus hautes régions de la pensée » [3].

IV. Les visionnaires du « Traité de la Volonté ».

Dans le manuscrit de la *Notice*, Balzac ne parle que de Cardan et de Newton (éd. Bouteron et Pommier, p. 100). A propos de ce dernier, il écrit qu'il « resta pendant vingt-quatre heures à méditer, sans apercevoir les changements introduits autour de lui par la nuit et le jour ». Or, dans *La Peau de Chagrin* (dès 1831), Porriquet déclare, en repoussant l'idée que son ancien élève est un monomane : « Au milieu de ses travaux intellectuels, un homme de génie oublie tout. Un jour le célèbre Newton... [...] passa vingt-quatre heures, le coude appuyé sur une table ; quand il sortit de sa rêverie, il croyait le lendemain être encore à la veille, comme s'il eût dormi... » (éd. Allem, p. 202). Voilà un nouveau rapport entre le roman de 1831 et l'œuvre de 1832, voilà l'apparition du thème du penseur quasi extatique, cataleptique. Il est difficile de dire où exactement Balzac a trouvé cette anecdote ; mais on peut noter qu'en étudiant le pro-

1. Avant de partir avec Méphistophélès, Faust n'a pas connu, comme Raphaël, les tourments de l'amour. Mais il doute de la science au point de vouloir mourir. Sa sensibilité est donc violemment bouleversée.

2. On trouve aussi dans *Manfred* un savant chercheur d'infini, d'absolu, en proie au désespoir, prêt au suicide (*Œuvres complètes*, trad. Pichot, tome III, p. 312), et regardé comme un exalté, sinon un fou, par le commun des mortels (*ibid.*, p. 315 : « Hélas, il a perdu la raison ; mais je ne dois pas l'abandonner »). Mais une imitation directe de cette œuvre par Balzac est assez improbable.

3. Avec des variantes, des transformations, l'on retrouve le même sujet fondamental dans *La Recherche de l'Absolu* ; Claës lui aussi est un héros faustien.

blème de la contemplation, de l'attention excessive, certains médecins citaient le cas de Newton [1].

De Cardan, Balzac dit qu'il avait « une singulière puissance de vision ». De fait, Bayle rapporte à propos de ce personnage : « Il parle d'une infinité de prodiges par lesquels il connaissait, ou en veillant ou en dormant, ce qui lui devait avenir [2]. »

Dans la première édition de la *Notice*, le romancier ajoute que son héros avait dans ses notes relevé l'exemple de Plotin qui, « séparé de Porphyre, sentit l'intention où était celui-ci de se tuer, et accourut pour l'en dissuader ». Dans Bayle aussi, on lit, à l'article *Plotin* : « Porphyre avait formé le dessein de se tuer, Plotin le devina, et le fut trouver tout à l'heure et le détourna de cette pensée [3]. »

Dans la seconde édition de *Louis Lambert*, un autre cas est cité : celui d'Apollonius de Tyanes « annonçant en Asie la mort du tyran et dépeignant son supplice à l'heure même où il avait lieu dans Rome ». Or, à la fin du *Traité du somnambulisme*, paru en 1823, A. Bertrand établit une liste des phénomènes de vue à distance et il écrit : « Apollonius vit à Éphèse l'assassinat de Domitien tué à Rome. » (*Vita Apolloni*, cap. X, p. 562) [4].

Il n'est nullement prouvé que Balzac, pour ce dernier exemple, se soit servi du livre de Bertrand. Mais la liste de ce docteur nous donne, de toute façon, une indication. Elle nous montre que les médecins de l'époque — et en particulier ceux qui s'intéressaient au magnétisme — aimaient à trouver des arguments dans l'histoire. Balzac n'a pas eu besoin de lire la *Vie d'Apollonius*, et peut-être pas même Bayle, pour citer des cas de visions extraordinaires. Des auteurs, plus ou moins favorables au mesmérisme, ont dû se charger de lui fournir des faits. On remarquera en particulier que dans son *Histoire critique du magnétisme animal* (p. 327), ouvrage fort connu alors, Deleuze conseillait à ses lecteurs, à propos des extatiques, des visionnaires, de consulter les articles *Cardan* et *Plotin* de Bayle [5].

Il est curieux que la *Lettre à Charles Nodier*, datée d'Annecy, 8 octobre 1832, mais écrite vers la fin du mois de septembre [6] contienne la phrase suivante : « Il ne me reste pas d'autres ressources que de

1. Dans son *Traité de l'expérience* (Paris, 1774. tome III, p. 329) Zimmermann écrit : « Newton tomba dans une mélancolie qui le priva de toute pensée : état d'où ses amis ne le tirèrent qu'en l'empêchant d'être seul ». Ce qu'il dit de Viete est plus proche de ce que Balzac attribue à Newton : « Viete, occupé de ses calculs, oublia de dormir, et, pendant trois jours, de boire et de manger, n'entendait plus rien, n'apercevait plus rien ». Mais la source de Balzac n'est sans doute pas là. Le romancier a dû trouver chez un autre auteur, un médecin apparemment, l'exemple de Newton tel qu'il le présente.
2. Bayle, Article *Cardan*, p. 764.
3. P. 2332, en note.
4. Paris, p. 503.
5. On notera que Bertrand (p. 27) parle lui aussi de Cardan : « Cardan raconte de lui-même qu'il avait la faculté de voir ce qui se passait aux distances les plus considérables ».
6. Cf. *Letters to his family*, Princeton, 1934, p. 124.

vous détacher un autre concile de savants morts, — bien entendu — composé de Kant, de Fichte, d'Apollonius de Tyane, de Porphyre, de Van Helmont, de Bœrhaave, de Plotin, etc. ; excusez si je ne vous en donne pas davantage ou bien si je me trompe, je vous écris avec une plume d'auberge, sans un livre [...] » (O. C., XX, p. 560-561). Elle mentionne à la fois Porphyre, Plotin et Apollonius, et nous venons de voir que si les deux premiers apparaissent déjà dans la *Notice biographique* mise au point chez M^me^ Carraud, le dernier sera cité seulement dans l'*Histoire intellectuelle* de 1833. L'on dirait que durant l'été de 1832, le romancier, loin de Paris, a pu se renseigner avec précision sur Porphyre et Plotin, mais non sur Apollonius, que pourtant il connaissait, comme l'atteste la *Lettre à Nodier*. Peut-être a-t-il voulu consulter un livre avant de parler de ce philosophe dans *Louis Lambert*.

V. Un emprunt a la « Théorie de la Démarche ».

Le développement relatif aux effets de l'étiquette et de la vie de cour, qui a été ajouté dans le texte publié en 1836 (éd. Bouteron et Pommier, p. 53 et 54) : « Le défaut d'exercice est fatal aux enfants. L'habitude de la représentation, prise dès le jeune âge, altère, dit-on, sensiblement la constitution des personnes royales quand elles ne corrigent pas les vices de leur destinée par les mœurs du champ de bataille ou par les travaux de la chasse. Si les lois de l'étiquette et des cours influent sur la moelle épinière au point de féminiser le bassin des rois, d'amollir leurs fibres cérébrales et d'abâtardir ainsi la race, quelles lésions profondes, soit au physique soit au moral, une privation continuelle d'air, de mouvement, de gaieté, ne doit-elle pas produire chez les écoliers ? » est une reprise, après adaptation, du texte suivant de la *Théorie de la Démarche*, publiée durant l'été de 1833 : « Il est prouvé par les différentes autopsies des personnes royales, que l'habitude de la représentation vicie le corps des princes ; leur bassin se féminise. De là le dandinement connu des Bourbons ; de là, disent les observateurs, l'abâtardissement des races. Le défaut de mouvement, ou la viciation du mouvement, entraîne des lésions qui procèdent par irradiation. Or de même que toute paralysie vient du cerveau, toute atrophie de mouvement y aboutit. Les grands rois ont tous essentiellement été hommes de mouvement. Jules César, Charlemagne, Saint-Louis, Henri IV, Napoléon, en sont des preuves éclatantes. » (*Œuvres complètes*, in-8°, Michel Lévy, 1870, XX, p. 606), Peut-être cet emprunt indique-t-il que l'édition de 1836 fut rédigée relativement peu de temps après la *Théorie de la Démarche*, à une époque où cet ouvrage restait bien présent à l'esprit de Balzac.

VI. Sur le procédé du retour des personnages.

La marquise de Vieumesnil, l'héroïne de *La Femme de trente ans*, d'avril 1832 (ce récit deviendra par la suite, sous le titre d'*A trente ans*, un simple chapitre du roman *La Femme de trente ans*), ressemble par son passé à Julie d'Aiglemont, l'héroïne du *Rendez-vous* (autrement dit de *Premières fautes*), paru durant l'automne précédent. Comme Mme d'Aiglemont, Mme de Vieumesnil a aimé un Anglais qui n'a pas fait d'elle sa maîtresse et qui est mort pour lui sauver l'honneur [1]. Dans l'esprit de l'auteur, il y a bien eu retour d'un personnage ; mais le fait est masqué pour le lecteur par la différence des noms. Balzac se conduit ici comme la plupart de ses confrères : il dissimule son procédé d'invention. Il défend ainsi sa liberté de créateur : en racontant une nouvelle histoire, il n'est pas prisonnier de ce qu'il a dit dans la première.

Durant l'été de la même année, en écrivant la *Notice biographique* il se comporte tout autrement. Il signale qu'il a déjà mis en scène Mlle Salomon de Villenoix dans les *Scènes de la Vie privée*, que Lambert a déjà paru dans les *Contes philosophiques* sous d'autres traits, sous un autre nom. A faire ces révélations sur son travail d'écrivain, il trouve d'ailleurs un avantage important : celui de pouvoir présenter la *Notice* comme une œuvre absolument véridique [2].

Mais ne tire-t-il pas alors profit de certaines réflexions qu'il a dû faire peu de mois auparavant ? En mai 1832, il avait publié le tome IV des *Scènes de la Vie privée* qui comportait, outre *Le Rendez-vous* et *La Femme de trente ans*, *Le Doigt de Dieu*, *Les deux Rencontres*, *L'Expiation* (ce dernier récit seul entièrement inédit). Tout en gardant à chacun de ces morceaux son indépendance et en lui donnant une héroïne différente, il avait fait en sorte que l'on aperçut sous les diverses femmes la même femme. L'enfant blond du *Doigt de Dieu* n'est plus, comme en 1831, tué par son frère aîné, mais par sa sœur Hélène [3] : tel est aussi le nom, dans *Les deux Rencontres*, de la fille de Mme de Verdun. D'autre part, si la mère coupable de *L'Expiation* s'appelle Mme de Ballan, on peut remarquer que, comme Mme de Verdun, elle a eu des enfants de nom de Moïna, Gustave et Abel ; qu'elle a, elle aussi, perdu une fille « dont la destinée était presque inconnue » du monde [4] ; enfin que, comme Mme de Vieumesnil, elle est l'amie très intime d'un M. de Vandenesse, marquis, il est vrai, et non pas comte [5]. Pour les personnes inattentives, l'éditeur L. Mame-Delaunay avait pris soin de déclarer dans une note liminaire : « J'avais prié l'auteur d'intituler ce dernier volume : *Esquisse de la vie d'une femme*, trou-

1. *La Femme de trente ans*, éd. Allem, 1952 ; p. 106, 117, 118 et notes de la p. 256.
2. Cf. *Genèse du premier « Louis Lambert »* (*R. H. L. F.*, oct.-déc. 1953, p. 494 et supra p. 524).
3. *La Femme de trente ans*, éd. Allem, p. 132 et notes de la p. 266.
4. *Ibid.*, p. 200 et notes de la p. 285.
5. *Ibid.*, p. 208.

vant dans l'ensemble et le caractère des cinq épisodes qui le composent, un plan suivi, un même personnage déguisé sous des noms différents, une même vie saisie à son début, conduite à son dénouement et représentée dans un grand but de moralité [1]. » N'est-ce pas là déjà un peu le procédé utilisé dans la *Notice biographique* ? Il resterait à savoir si le préambule de L. Mame-Delaunay n'est qu'un artifice littéraire imaginé par le romancier, ou bien s'il dit la vérité. De toute manière, c'est vraisemblablement la publication du quatrième volume des *Scènes de la Vie privée* qui a amené Balzac à s'interroger sur le problème du retour des personnages et à peser les avantages et les inconvénients de cette technique. C'est elle qui, par suite, explique jusqu'à un certain point pourquoi il a appelé l'héroïne de son *Louis Lambert* comme l'infortunée demoiselle du *Curé de Tours*, au lieu de lui chercher un nom tout différent.

VII. Jean-François les bas bleus et Louis Lambert.

Sans posséder l'ampleur, la richesse psychologique, le charme poétique de *La Fée aux Miettes*, le conte de *Jean-François les Bas bleus*, dû lui aussi à Nodier et publié d'abord dans les *Cent et une nouvelles des Cent et un*, contient une peinture saisissante de la folie.

Réduite à ses éléments essentiels, l'histoire de Jean-François peut se résumer ainsi. Destiné à la prêtrise, le fils du tailleur Touvet, de Besançon, a reçu une excellente éducation : il a donné les plus grandes espérances, faisant même figure de génie. Devenu le précepteur d'un enfant de famille noble, il s'est épris de la sœur de ce dernier. Mais désespérant de voir aboutir ses vœux, il s'est livré, surtout au cours d'un séjour à Paris, aux rêveries des sciences occultes et il s'est perdu dans un spiritualisme exalté. Rapidement il est devenu fou et il a été renvoyé chez ses parents. Il a maintenant vingt-cinq ans et il ne sait pas répondre aux questions les plus simples. Par contre, il est capable de traiter les problèmes les plus ardus de la science et de la philosophie. D'ordinaire il se tient « assis, sans mouvement et les yeux au ciel ». C'est, dit Nodier, un « visionnaire » qui paraît entretenir un commerce avec le ciel. Effectivement il a des révélations. Il prévoit la mort de Marie-Antoinette et, pour finir, il tombe foudroyé au terme d'une crise d'allure cataleptique qui lui fait assister, à très longue distance, au supplice de la jeune noble qu'il aime.

Il n'existe guère de rapport entre la démence qui est peinte ici et celle du héros de *La Fée aux Miettes*. Par contre, la biographie de Jean-François Touvet rappelle au lecteur celle d'un personnage fameux de *La Comédie Humaine*, Louis Lambert. Fils d'un modeste tanneur qui a voulu faire de lui un prêtre, Lambert a poursuivi des études au-dessus de sa condition, et il est apparu comme un enfant

2. *Ibid.*, p. x de l'introduction.

sublime. Lui aussi a été séduit par les songes de Swedenborg et lui aussi, après avoir mené une vie extrêmement chaste, a été la proie d'une ardente passion amoureuse. Comme Jean-François, il est devenu un fou extatique, étranger au monde, un idiot dont l'intelligence a été détruite par la science et le mysticisme, et par l'amour.

On découvre certes entre les deux personnages quelques dissemblances. Tandis que Touvet est Franc-Comtois, Lambert est originaire du Vendômois ; contrairement au premier, le second révèle sa passion et il est fidèlement soigné par une fiancée ; enfin le héros de Balzac ne prédit pas, comme celui de Nodier, la mort d'un grand personnage et il ne contemple pas un événement tragique se déroulant à plusieurs centaines de kilomètres de distance. Mais, comparées aux similitudes, les différences ne se révèlent pas vraiment importantes. D'ailleurs, Lambert possède lui aussi un don merveilleux de visionnaire : en rêve, une image fidèle du château de Rochambeau lui est apparue, avant qu'il l'ait visité. En outre, il arrive à une autre créature des *Contes philosophiques* à peu près la même terrible aventure qu'à Jean-François. En effet, à la fin du *Réquisitionnaire*, Mme Dey meurt subitement dans la ville de Carentan, vraisemblablement au moment précis où elle « voit » fusiller son fils dans le Morbihan. En présence de ces correspondances, il est difficile de ne pas croire que l'un des deux écrivains a imité l'autre [1]. Comme le tome I des *Cent et une nouvelles* a été annoncé pour la première fois par la *Bibliographie de la France* en juillet 1833, c'est-à-dire après la publication de *Louis Lambert* (et aussi après celle du *Réquisitionnaire*), l'emprunt — s'il y en a eu un — vient nécessairement de Nodier.

Il semble d'abord surprenant que l'auteur de *La Fée aux Miettes* soit allé chercher son inspiration chez un autre pour raconter l'histoire d'un fou visionnaire. Mais à la réflexion l'on s'étonne moins. Ce n'était pas un inventeur très fécond. Et dans sa *Lettre à Charles Nodier* publiée en octobre 1832, par la *Revue de Paris*, Balzac avait, assez indiscrètement, attiré l'attention de son confrère sur *Louis Lambert* [2]. Si Nodier n'a pas écrit l'article de critique louangeuse qui était attendu de lui, il a probablement lu avec intérêt l'histoire du philosophe vendômois et aussi celle de Mme Dey. Et il a probablement imaginé *Jean-François les Bas bleus* en contaminant, consciemment ou non, les sujets de deux études philosophiques [3], et en trans-

1. Il n'est pas tout à fait exclu que les deux écrivains aient puisé à la même source. Mais c'est assez peu probable.

2. Cf. *Œuvres complètes*, in-8°, tome XX, 1870, p. 557 et 564.
On s'étonne de ne pas trouver le nom de Nodier dans la liste des personnes à qui Mme Balzac, sur la recommandation de son fils, devait envoyer un exemplaire du quatrième volume des *Contes philosophiques*. (Cf. lettre de Balzac à sa mère du 1er septembre. *Letters to his family*, 1934, p. 111 et 112.) De toute manière Nodier, collaborateur de la *Revue de Paris*, n'a pu ignorer la *Lettre* de son confrère.

3. Remarquons que dans l'*Histoire d'Hélène Gillet* de Nodier (février 1832). la sœur Françoise de Saint Esprit a une prémonition (*Œuvres*, tome III, p. 349). Dans les éditions actuelles *Le Réquisitionnaire* porte en épigraphe : « Tantôt ils

portant l'action dans sa ville natale de Besançon. Peut-être avait-il connu un personnage ressemblant extérieurement à son héros [1], mais la trame même de son récit ne lui a apparemment pas été suggérée ni par ses souvenirs personnels ni par ses rêves.

On ne voit pas que Balzac se soit plaint d'un tel emprunt. Dans sa *Théorie de la Démarche*, datant d'octobre 1833, et donc postérieure à *Jean-François les Bas bleus*, il se montre même très flatteur à l'égard de Nodier. Il avait dit vrai dans sa *Lettre* d'octobre 1832, lorsqu'il avait affirmé qu'il devait beaucoup à l'aîné des romantiques. Il avait précisé qu'il avait gardé un vif souvenir de *Smarra*, et de l'article donné dans la *Revue de Paris*, en février 1831, sous le titre : *De quelques phénomènes du sommeil.* Qui sait si certaines remarques de cette dissertation, relatives aux actions, aux démarches effectuées par des hommes endormis [2], ne l'ont pas incité à écrire à la fin de la même année *Maître Cornélius*, où le somnambulisme joue un rôle si important ?

Sans doute avait-il lu aussi *Une heure ou la Vision*, que Nodier avait publié pour la première fois, en 1806, et qu'il avait réédité dans le quatrième tome de ses *Œuvres* en février 1832. Cette nouvelle montre un fou épileptique en proie à des hallucinations et prévoyant sa propre mort. Peut-être l'un des germes de la *Notice biographique*, dont le héros est présenté par Mlle de Villenoix comme une créature privilégiée ayant réussi « à dégager son être intérieur de son corps », se trouve-t-il dans l'apostrophe lancée par l'auteur d'*Une Heure* : « Que sais-je, infortuné qu'ils appellent fou, si cette prétendue infirmité ne serait pas le symptôme d'une sensibilité plus énergique, d'une organisation plus complète, et si la nature, en exaltant toutes tes facultés, ne les rendit pas propres à percevoir l'inconnu ? » [3].

Moïse Le Yaouanc.

lui voyaient, par un phénomène de vision ou de locomotion, abolir l'espace dans ses deux modes de Temps et de Distance, dont l'un est intellectuel et l'autre physique. — *Hist. intell. de Louis Lambert* ». Ce texte apparaît en 1833 dans *Lambert* (cf. éd. Pommier, p. 92 et 93). Mais il serait bien intéressant de savoir de quand exactement date l'épigraphe, et si par hasard elle ne se trouvait pas dans le tome IV des *Romans philosophiques* (Gosselin, mars 1833) [qui n'existe pas à la Nationale]. Dans ce cas Nodier aurait pu la remarquer avant d'écrire *Jean-François les Bas bleus* et trouver là l'idée d'unir dans un même récit l'aventure de Louis Lambert et celle de Madame Dey. Il faut dire, d'ailleurs, que l'*Histoire intellectuelle* du printemps 1833 parle avec précision de la vision à distance et que, selon l'auteur, Lambert s'était intéressé au cas d'Apollonius de Tyanes annonçant la mort de l'empereur à Rome, et à celui de Monseigneur de Liguori communiquant, en état d'extase, avec le pape Ganganelli à l'agonie.

1. Voir dans le *Conte fantastique en France* de M. Castex le chapitre : « Nodier et ses rêves ».

2. Voir Nodier, *Œuvres*, tome IV, p. 168 : « Personne n'a jamais douté qu'il y eût des hommes qui pouvaient parler leur pensée en dormant, qui pouvaient en dormant l'exécuter [...] grâce à l'état de puissance où le sommeil fait parvenir quelquefois les organisations les plus communes ».

3. *Œuvres*, t. III (1832), p. 309. Il ne faut pas se dissimuler, d'ailleurs, que cette idée était à l'époque souvent exposée par les tenants du magnétisme animal.

LA COMPOSITION DE « LA FILLE AUX YEUX D'OR»

I

La Fille aux yeux d'or, annoncée en avril 1833 sous le titre moins captivant (et même comique) de *La Femme aux yeux rouges*, parut (inédite, sauf un fragment [1] sans importance pour l'intrigue) en 1834-1835, dans la première édition des *Scènes de la vie parisienne* [2]. Ce troisième et dernier épisode de l'*Histoire des Treize* est à coup sûr une des productions les plus outrées de Balzac : amour lesbien, rivalité d'un frère et d'une sœur, prêts tous les deux à assassiner l'amie infidèle et se rencontrant pour la première fois sur le corps sanglant de leur victime. Il serait difficile d'imaginer un sujet plus bizarre, plus invraisemblable. Néanmoins, l'auteur déclare, dans la note qui suit la première édition, « que l'épisode de *La Fille aux yeux d'or* est vrai dans la plupart de ses détails, que la circonstance la plus poétique, et qui en fait le nœud, celle de la ressemblance des deux

1. *Le Petit Mercier* (de *La Caricature* du 16 décembre 1830) est démarqué dans le préambule de l'histoire. Depuis Spœlberch de Lovenjoul (*Histoire des Œuvres*, p. 110), on croit que Balzac a repris, pour le premier chapitre de *La Fille*, une grande partie d'un article, *Les Jeunes Gens de Paris*, paru antérieurement dans le tome IV du *Nouveau Tableau de Paris au XIX*e *siècle*. C'est une erreur qu'on trouve jusque dans l'admirable édition des *Treize* préparée par M. P.-G. Castex (Garnier, 1956). Le texte de l'article du *NTP* n'est pas à notre disposition, mais la comparaison du texte et des variantes fournis par M. Castex (p. 394-399, 516-518) avec le fragment donné par le vicomte de Lovenjoul (p. 110-111) permet d'affirmer que l'ordre chronologique est : manuscrit de *La Fille* ➢ texte du *NTP* ➢ texte de la première édition de *La Fille*. L'article du *NTP* n'est pas le point de départ ; il constitue plutôt un état intermédiaire (des épreuves de *La Fille*, probablement) — sauf que le passage sur les *négateurs* et les *sécateurs* (qui termine l'article) a pu être ajouté au dernier moment, *après* la publication de *La Fille*. Car le début de *La Fille* a paru en mars 1834, le tome IV du *NTP* vers la fin de septembre 1834 (cf. *Revue de Paris*, octobre 1834, p. 220) — chez le même éditeur (Béchet), du reste. Il y a donc deux cas distincts. Dans l'un (*Le Petit Mercier*), Balzac utilise tant bien que mal un article paru quelques années auparavant. Dans l'autre, il exploite un morceau composé exprès pour sa nouvelle.

2. Le premier chapitre, « Physionomies parisiennes », daté du 15 mars 1834, parut (le 15 mars 1834) à la fin du tome III, les deux autres, « Singulière bonne fortune » et « la Force du sang » (avec une note datée du 6 avril 1835), dans le tome IV (le 1er mai 1835).

principaux personnages, est exacte. Le héros de l'aventure, qui vint la lui raconter, en le priant de la publier, sera sans doute satisfait de voir son désir accompli, quoique d'abord l'auteur ait jugé l'entreprise impossible[1] ». Il admet, pourtant, que « l'histoire réelle » qu'il a racontée n'a pas eu le dénouement tragique de sa nouvelle ; et la Fille aux yeux d'or, ajoute-t-il, vit encore, une beauté fanée de trente ans. Or on sait combien de telles affirmations sont suspectes. Il est loisible de supposer que Balzac, pour convaincre les lecteurs crédules, n'a fait qu'utiliser un procédé banal — qu'on se rappelle les mémoires apocryphes, les prétendues traductions, et les manuscrits retrouvés qui foisonnaient à l'époque romantique. Le subterfuge avait de plus l'avantage de devancer les critiques que le sujet indélicat de sa nouvelle serait sûr de déchaîner. Peut-être Balzac cherchait-il aussi à détourner l'attention d'une importante source littéraire, le *Théâtre de Clara Gazul.*

Un emprunt à Mérimée n'est pas pour surprendre, car il est hors de doute que le romancier goûtait l'œuvre de cet « homme d'un grand talent[2] » et qu'il ne répugnait pas à s'en inspirer. L'auteur de la *Vendetta* admire *Mateo Falcone*[3], mais son admiration n'est pas réservée aux nouvelles de son rival. Rendant compte d'*Hernani*, il fait l'éloge de Mérimée comme auteur dramatique[4]. Il admire certains aspects des *Scènes féodales*[5] (sorties des presses de Balzac en 1828) et loue sans restriction le *Théâtre de Clara Gazul*[6], dont il cite même une note[7]. Il fait figurer « Prosperus Merimeo, Gaulois[8] » dans la liste des personnages de *Catilina* (parodie ébauchée vers la fin de 1830), et écrit sur son album cette phrase intéressante : « Il y en a un [un roman bien neuf] dans la *Possédée* de la *Guzla*, petit livre de Mérimée[9] ». *La Comédie Humaine* témoigne, elle aussi, d'une connaissance des ouvrages de Mérimée. Dans *Béatrix* (V, 65) il est fait mention de Clara Gazul, « le pseudonyme femelle d'un homme

1. *Scènes de la vie parisienne* (éd. Béchet), IV, 107. Cf. également ce propos de 1839 : « Quant à l'ensemble des faits rapportés par l'auteur, ils sont tous vrais pris isolément, même les plus romanesques, comme ceux si bizarres de *La Fille aux yeux d'or*, dont il a vu chez lui le héros » (préface du *Cabinet des antiques*). Dans l'introduction (avril 1835) aux *Études de mœurs*, Félix Davin, le porte-parole de Balzac, affirme que le caractère d'Henri de Marsay, quoique « vrai au fond », est « exalté au delà du réel » (Lovenjoul, *Histoire des œuvres*, p. 63).

2. Balzac, *Œuvres complètes*, éd. Conard, XXXIX, 125 (article du 10 février 1831). Sauf indication contraire, tous les renvois se rapportent à cette édition.

3. XXXIX, 125 ; XL, 325.

4. XXXVIII, 383.

5. XXXIX, 110.

6. XXXVIII, 347 (20 février 1830) ; XXXIX, 113 (janvier 1831).

7. XXXVIII, 307 (dans la partie des *Mémoires de Sanson* qu'on attribue à Balzac). La note de Mérimée se trouve à la fin d'*Inès Mendo ou le préjugé vaincu.*

8. L.-J. Arrigon, *Les Années romantiques de Balzac* (Paris, 1927), p. 100.

9. *Pensées, sujets, fragmens*, éd. J. Crépet (Paris, 1910), p. 77. Le titre *La Possédée* n'est pas de Mérimée. Balzac pense-t-il à *La Belle Hélène* ? Ce morceau n'est pas sans ressemblances avec la première partie de *L'Enfant maudit* (une femme vertueuse injustement soupçonnée par son mari qui la maltraite ; l'action se passe à une époque où l'on croit aux sorciers).

d'esprit » ; et « les deux volumes de pièces non susceptibles de représentation », publiés en 1822 par Camille Maupin, évoquent clairement la supercherie de Mérimée. Choisissant Jan Diaz comme le pseudonyme de Madame de la Baudraye (X, 93), Balzac ne se contente pas de suivre le modèle de Mérimée (nom espagnol, changement de sexe), mais lui emprunte le nom de Don Juan Diaz, un des personnages des *Espagnols en Danemarck*. Peut-être doit-il un nom supposé plus célèbre, Herrera, à un simple figurant de la lettre sur les *Voleurs en Espagne* [1]. Dans *La Recherche de l'absolu* il emploie, pour caractériser Claës, une image tirée de *Tamango* [2]. On pourrait citer d'autres détails, des échos plus ou moins directs, et il serait intéressant d'en faire un relevé complet. Ici nous voudrions concentrer l'attention sur un seul exemple, le plus important que nous connaissions, l'emploi que Balzac a fait de *L'Occasion*.

Jamais représentée du vivant de son auteur, cette petite pièce parut d'abord en novembre 1829, dans la *Revue de Paris*, et ensuite en septembre de l'année suivante, dans la seconde édition du *Théâtre de Clara Gazul*. Elle peut se résumer ainsi : la scène est à La Havane, dans un couvent de religieuses. Deux pensionnaires, doña Francisca (Paquita) et son amie intime, doña Maria (Mariquita), sont amoureuses du directeur du couvent, le beau et jeune Fray Eugenio. C'est l'amour de Paquita (18 ans) qui est payé de retour, secret qu'elle confie à Mariquita (15 ans) quelques minutes après que cette dernière a remis à Fray Eugenio une lettre où elle avoue son amour pour lui. Mariquita cache son désespoir et décide de mourir (elle en a déjà eu des velléités). Elle est sur le point de se tuer, en buvant un verre de limonade où elle a mis du poison, quand Paquita survient pour demander un service : elle veut que Mariquita leur prête, à elle et à son amant pour leur prochain rendez-vous, sa « belle chambre à alcôve ». Mariquita y consent, mais en même temps elle permet à Paquita de boire la limonade [3]. Elle quitte son amie agonisante pour aller se précipiter dans le puits du couvent.

A première vue, il semble qu'il y ait peu de rapport entre cette pièce et *La Fille aux yeux d'or*. Et pourtant, si l'on examine de près les deux ouvrages, tenant compte des transformations caractéristiques que Balzac fait subir à ses modèles, on constate de notables ressemblances aussi bien dans la charpente que dans quelques détails importants. Remarquons tout d'abord que les deux auteurs peignent

1. *Revue de Paris*, août 1832, p. 223.

2. « Il était devenu complètement imprévoyant à la manière des nègres qui, le matin, vendent leur femme pour une goutte d'eau-de-vie, et la pleurent le soir » (XXVIII, 258). La réminiscence est un peu inexacte.

3. Dans *Le Grand d'Espagne* (récit des *Contes bruns* de 1832, utilisé plusieurs fois dans *La Comédie Humaine*), Balzac se souviendra de cette limonade empoisonnée. Dans *La Fille*, Paquita craint le poison (p. 394), mais elle sera poignardée. Dans *L'Occasion*, au contraire, Mariquita, avant d'empoisonner son amie, éprouve le désir de la poignarder (p. 343).

à la fois la jalousie féminine et un amour coupable — la Mariquita de Mérimée est amoureuse d'un prêtre [1], celle de Balzac est lesbienne. Plus probants sont ces traits communs : les femmes portent les mêmes prénoms, sont des Espagnoles qui sont ou ont été à La Havane ; Mariquita, jalouse, fait mourir son amie, puis se répand en regrets [2] et s'en va quitter le monde (en se tuant ou en se retirant dans un couvent) ; en aimant Paquita, le protagoniste mâle (qui méconnaît la gravité de la situation) [3] est la cause indirecte de son meurtre.

La Mariquita de Balzac, fille illégitime de lord Dudley, est « une jeune fille nommée *Euphémie*, née d'une dame espagnole, élevée à la Havane, ramenée à Madrid avec une jeune créole des Antilles, avec les goûts ruineux des colonies ; mais heureusement mariée à un vieux et puissamment riche seigneur espagnol » [4]. Elle a réalisé, pour ainsi dire, l'avenir que Fray Eugenio prédit à doña Maria : « Vous êtes orpheline, mais vous avez un oncle puissant et riche ; vous possédez en propre une fortune considérable. Dans un an d'ici, votre oncle viendra vous chercher pour vous mener en Espagne ; vous serez présentée à la cour ; vous ferez un beau mariage » (p. 316). A la fin de son histoire, Balzac nomme sa marquise « *Margarita*-Euphémia Porrabéril » (p. 405). Le nom *Mariquita* ne lui est appliqué qu'une seule fois, par Paquita qui, dans les bras de son amant, se trahit en s'écriant : « Oh ! Mariquita ! » (p. 399). Cette espèce de révélation involontaire n'est pas rare dans l'œuvre balzacienne [5]. Mais

1. *Théâtre de Clara Gazul (1825-1830)*, éd. Pierre Trahard (Paris, 1927), p. 320 : « Quel péché, mon Dieu ! aimer un prêtre ! Il n'y a que moi au monde qui puisse éprouver un amour aussi affreux, aussi criminel. »

2. Mérimée, p. 352 : « Paquita, ne meurs pas !.... Au secours !.... Pardonne-moi ! » Balzac, p. 405 : « Je voudrais te ranimer ! J'ai eu tort, pardonne-moi, Paquita ! » (Les mots « Pardonne-moi, Paquita ! » ne se trouvent pas dans le manuscrit [éd. Castex, p. 528]).

3. Fray Eugenio répond à Mariquita (qui a dit qu'elle voudrait mourir) : « Eh bien ! mon enfant, vous me conterez cela un de ces jours ; je n'ai pas le temps de vous exhorter, de vous gronder d'importance.... Maintenant il paraît que c'est une espèce de mode que de vouloir mourir.... » (Mérimée, p. 315). De Marsay ne croit pas que la mort les menace, lui et Paquita : « Mourir ? pauvre enfant ! Des poignards ? Imagination de femmes ! Elles sentent toutes le besoin de faire valoir leur petite plaisanterie. » (p. 368 ; cf. p. 388).

4. P. 343. Les paroles « élevée à la Havane, ramenée à Madrid avec une jeune créole des Antilles, avec les goûts ruineux des colonies » font défaut dans le manuscrit du premier chapitre (elles se trouvent dans l'édition de 1834 ; éd. Conard, p. 343 ; éd. Castex, p. 393). Il ne s'ensuit pas que ce trait de l'origine havanaise manquait au premier dessein de Balzac, car il avait peut-être l'intention d'introduire ce détail plus tard. D'ailleurs, le manuscrit ne constitue pour lui qu'un premier jet très incomplet. On le voit en considérant un passage de la fin du deuxième chapitre. Quoique Paquita soit certainement la « jeune créole des Antilles » du texte de 1834, le *manuscrit* rédigé un an plus tard la nomme simplement une Espagnole (éd. Castex, p. 525) — l'*édition* de 1835 précisant qu'elle est de La Havane (éd. Conard, p. 388 ; éd. Castex, p. 434).

5. Cf. XXXII, 267 et XXXVI, 147. C'est un procédé de vaudeville que Byron *(Parisina)* avait contribué à mettre à la mode. Dans *L'Oubli ou la couche nuptiale* (vaudeville discuté dans la *Revue de Paris*, juin 1830, p. 187), un nouveau mari dit à sa femme « ma chère Fanny » au lieu de « ma chère Euphémie ». Le choix du prénom Euphémie aurait-il été suggéré à Balzac par cet exemple ?

le cas présent a un intérêt spécial : on se demande si l'auteur ne s'est pas trahi en même temps que son personnage. Ayant jugé prudent, ou préférable, de substituer Margarita à Mariquita — et même d'ajouter un nom (Euphémia) par lequel elle est désignée au commencement du récit — Balzac aurait-il laissé subsister ici, par mégarde, le nom trouvé dans sa source ? On est tenté de le croire, d'autant plus qu'on relève une autre inadvertance [1] dans la seconde partie (rédigée en hâte) [2] de cette histoire, et que les noms, si peu différents, ne sont employés qu'une fois [3]. Cependant, ce n'est pas la seule explication admissible. *Margarita*, par exemple, peut constituer un lapsus, si lapsus il y a ; et il convient de signaler que Balzac a fait ailleurs une faute semblable, écrivant *Margherita* pour *Maddalena* [4]. A la rigueur, on peut supposer même que la disparate Mariquita-Margarita ait été voulue. Non que Balzac ait pu tenir, à tort, Mariquita pour l'hypocoristique de Margarita (qui ne sait que Mariquita est le diminutif de *Maria* ?). Mais peut-être voulait-il faire entendre que Margarita préférait s'appeler Mariquita, nom plus proche de celui de son amie intime [5]. En tout cas, il est permis de penser que Balzac fut redevable à Mérimée du nom Mariquita.

Paquita Valdès [6], « la Fille aux yeux d'or », est également de La Havane (p. 388). Vendue par sa mère, elle a été gardée enfermée par Mariquita pendant environ dix ans (p. 395). Pour son nom Valdès on est conduit à une autre pièce du *Théâtre de Clara Gazul*. Dans *Une Femme est un diable*, Maria Valdez (appelée Mariquita) comparaît devant un tribunal de l'Inquisition, accusée de sorcellerie par une de ses bonnes amies avec qui elle s'est brouillée. Elle explique la cause de leur querelle : « Il y a quelques jours, elle m'a cherché noise, prétendant que je lui avais volé un amant ; ce qui n'est pas vrai, monsieur le licencié. Seulement c'est parce que Manuel Torribio lui a dit que mes beaux yeux noirs étaient bien plus beaux que ses vilains yeux roux [7] ». Nous hasardons l'opinion que Balzac a fondu

1. D'abord Paquita a les cheveux cendrés (Conard 351, Castex 400), plus tard elle les a noirs (Conard 382, Castex 429).

2. Éd. Castex, p. 355.

3. Les noms de la marquise ne varient pas dans les principales éditions (Béchet, Furne, Conard). Il paraît, d'après le choix de variantes donné par M. Castex, que les mêmes noms se retrouvent dans le manuscrit. M. Castex relève (p. 362) la disparate Mariquita-Margarita sans la commenter.

4. *Lettres à l'Etrangère*, I, 387 (11 avril 1837) : « Oh ! le Portrait de *Margherita Doni*, par Raphaël ! »

5. Idée que nous devons à M. Georges Hirschfell, *Balzac und Delacroix. Streiflichter auf den Roman « La Fille aux yeux d'or »* (Saint-Louis : Haut-Rhin, 1946), p. 170 (note 23) : « Die Dame hiess Margarita, und nannte sich aus Analogie zu " Paquita ", Mariquita, indem die Anfangsbuchstaben " Mar- " von Margarita und die Endsilben " -quita " von dem Mädchennamen verbunden mit einem « i » zusammengesetzt wurden. Diese Art der Namengebung scheint unter homosexuellen Menschen sehr verbreitet zu sein ». Cette opinion sur la formation du nom Mariquita — *Mar*garita + *i* + Pa*quita* — est, pourtant, insoutenable.

6. Même nom dans toutes les versions.

7. *Théâtre de Clara Gazul*, p. 157. C'est peut-être au général Valdès, l'ennemi de Ferdinand VII, que Mérimée doit le nom de son personnage.

cet épisode [1] et *L'Occasion*, que le nom Valdès et le titre primitif de *La Femme aux yeux rouges* sont des réminiscences d'*Une Femme est un diable*. Pendant la rédaction du premier chapitre [2], pensant probablement à la loi (« *or* et plaisir ») qu'il y développe, Balzac préfère donner à Paquita — comme à sa mère — des yeux jaunes [3]. Il choisit donc son nouveau titre, plus poétique et qui évite l'équivoque entre les larmes et le sang [4].

D'autres traits encore peuvent avoir leurs germes chez Mérimée. Il y a la lettre d'aveux de de Marsay [5] ; le « puits plein de chaux » [6] qui engloutira sans doute le cadavre de Paquita ; l'argent qu'il faut pour un enlèvement [7] ; le voyage de la marquise à Londres [8]. La chambre de Paquita mérite surtout de retenir notre attention. La Paquita de Mérimée demande simplement à utiliser la « belle chambre à alcôve » de son amie, affront qui, pour être involontaire, n'en est pas moins impardonnable. Par un prolongement remarquable [9], Balzac fait de cette chambre la scène où se déroulent et les amours de Paquita et la vengeance de Mariquita. En outre, il décrit longuement ce boudoir magnifique, dont le modèle se trouvait dans son appartement de la rue des Batailles [10]. C'est là un excellent exemple des

1. Chez les deux auteurs, une Mariquita aux yeux noirs a une grave dispute, à cause d'un homme, avec une amie aux yeux rouges.

2. Entre le 15 février 1834 (cf. *Lettres à l'Etrangère*, I, 125 : « j'ai à finir *la Duchesse* et à faire *la Femme aux Yeux rouges* ») et le 15 mars 1834 (date du premier chapitre).

3. « Et d'abord, ce qui m'a le plus frappé, ce dont je suis encore épris, ce sont deux yeux jaunes comme ceux des tigres ; un jaune d'or qui brille, de l'or vivant, de l'or qui pense, de l'or qui aime et veut absolument venir dans votre gousset ! » (p. 351). Pour les yeux de tigre de la mère, cf. p. 373. M. Castex observe (p. 518) que le manuscrit du premier chapitre porte plusieurs fois « la femme aux yeux jaunes ». L'évolution est donc : la Femme aux yeux rouges → la Femme aux yeux jaunes → la Fille aux yeux d'or.

4. Selon M. Pierre Abraham (*Créatures chez Balzac* [Paris, 1931], p. 175), si Paquita perd ses yeux rouges (qui conviennent à l'héroïne d'un drame sanguinaire), c'est que Balzac a probablement reculé devant l'équivoque entre les larmes et le sang.

5. P. 365. Chez Mérimée, c'est Mariquita qui avoue sa passion.

6. P. 384 (« plein de chaux » est un trait qui n'est pas dans le manuscrit). Chez Mérimée, Mariquita se précipite dans un puits.

7. Balzac, p. 398 (de Marsay à Paquita) : « mais pour partir, enfant ! il faut beaucoup d'or ». (Ces mots font partie d'un long développement qui ne figure pas dans le manuscrit.) Ce passage de Mérimée (p. 339, Paquita à Mariquita) était fait pour plaire au romancier réaliste : « Pour un enlèvement il faut autre chose que de l'amour ; il faut ce dont les romanciers ne parlent pas, de l'argent, et beaucoup d'argent. » Remarquons que dans les deux cas Paquita est pauvre, Mariquita est riche.

8. Pp. 355, 363. La Paquita de Mérimée parle de son séjour à Londres (pp. 335, 331).

9. Cette note (p. 353) de Mérimée (se rapportant aux paroles « Et toi, quand je serai morte » du monologue de Mariquita, p. 344) : « Tu te holgaràs con ella en la cama comprada de mi dinero » a dû piquer la curiosité de Balzac.

10. Cf. *Lettres à l'Etrangère*, I, 267. Ce morceau de description a dû être composé assez tard, Balzac ne s'installant dans son nouveau logis que dans les premiers jours de mars 1835 (*Correspondance avec Zulma Carraud*, éd. M. Bouteron [Paris, 1951], p. 189). Il est bon de noter toutefois que le fameux boudoir peut réaliser

procédés caractéristiques de Balzac. Une brève indication suffit pour mettre en branle l'imagination de cet habile remanieur toujours à l'affût d'un bon sujet. On comprend facilement comment certains aspects de *L'Occasion* — le couvent [1], les danses des jeunes filles, l'étroite amitié [2] de Mariquita et de Paquita — ont pu lui suggérer une adaptation dans un sens lesbien. On se rappelle d'autres exemples de ce talent d'assimilation, notamment la façon dont, pour un sujet analogue (*Sarrasine*), il avait déjà utilisé les *Mémoires* de Casanova [3]. De même que M. David affirme que, sans les *Mémoires*, *Sarrasine* aurait bien pu être absent de *La Comédie Humaine*, on peut conclure que sans *Clara Gazul*, *La Fille* n'aurait probablement pas été écrite. Ceci ne veut pas dire, bien entendu, que d'autres influences ne jouent pas un rôle important. Il faut reconnaître aussi que Mérimée n'a pas influé sur la manière de Balzac. C'est précisément la forte originalité de l'emprunteur qui masque sa dette réelle. Seul un examen attentif des textes, inspiré par la correspondance des noms de femme chez les deux auteurs, nous a révélé que Mérimée a été mis à contribution.

II

Or, quelles conclusions peut-on tirer de la découverte de cette nouvelle source ? Tout d'abord, elle donne raison à M. Castex qui soutient (p. 354) que dans le premier dessein, comme dans la version imprimée de *La Fille*, la marquise est la meurtrière : si Balzac puise son intrigue chez Mérimée, Paquita doit être tuée par Mariquita. Il faut penser, avec M. Castex, que les paroles ambiguës prononcées par de Marsay à la fin de *Ne touchez pas la hache* ne sont qu'un moyen habile de dépister le lecteur. De même, plus tard, l'écrivain donne à croire que de Marsay va jouer « cette éternelle vieille comédie qui sera toujours neuve, et dont les personnages sont un vieillard, une jeune fille et un amoureux » (p. 359).

Par contre, M. Castex exagère (p. 363-364) l'influence de la comtesse Merlin. Du moment qu'on trouve réunis dans un texte de Mérimée les détails importants que nous avons relevés, il n'y a plus besoin

une vision antérieure et que, déjà dans l'été de 1834, Balzac en assemblait les meubles (R. Bouvier et E. Maynial, *Les Comptes dramatiques de Balzac* [Paris, 1938], pp. 175-176).

1. Signalons en passant une comparaison relevée dans le manuscrit (éd. Castex, p. 526) — « et comme l'hôtel était inaccessible autant qu'un couvent » — qui rappelle à la fois la fin de *La Duchesse de Langeais* et le couvent de *L'Occasion*. Non seulement l'endroit est d'un accès difficile, mais chez Mérimée (p. 351), comme chez Balzac (p. 356 ; éd. Castex, pp. 406, 520), les rendez-vous sont contrariés par des chiens dans le jardin.

2. Commentée par une de leurs camarades : « Vous êtes insupportables toutes deux avec vos éternelles amitiés » (p. 322). Cf. aussi p. 342 (Paquita à Mariquita) : « Je t'embrasse comme j'embrasse Eugenio. Il a l'haleine aussi douce que toi ».

3. Voir l'excellent article de M. Henri David, « Balzac italianisant : autour de *Sarrasine*, » *Revue de littérature comparée*, XIII (1933), 457-468.

de recourir à l'hypothèse que Balzac aurait recueilli, dans ses conversations avec la comtesse, la substance des *Souvenirs et Mémoires* publiés en 1836 [1]. Il est vrai que Balzac et Mérimée fréquentaient le salon de l'Espagnole, où elle pouvait bien les entretenir de La Havane et de l'Espagne. Mais leurs écrits ne reflètent guère que les traits les mieux connus de la vie de la comtesse. Ainsi, la Mariquita de Mérimée est la nièce d'un général (le général O'Farrill était l'oncle de la comtesse), et la Mariquita de Balzac, ayant fait un beau mariage à Madrid, vient habiter Paris après l'occupation de l'Espagne par les troupes françaises. Et, détail plus particulier, cette « duchesse de Santa-Cruz », chez qui, dans le manuscrit (éd. Castex, p. 521), de Marsay doit se rendre, déguisé en femme, porte un des noms de la comtesse Merlin [2].

Plus délicates sont les questions relatives à la conception du récit. D'une façon générale, *La Fille* dérive du goût romantique pour certaines anomalies de l'amour (*Armance* et *Fragoletta*, par exemple). Dans le cadre même des œuvres de Balzac, elle se rattache à toute une série d'ouvrages consacrés à des amours anormales. Il est instructif d'énumérer ces études, ces variations sur un thème, qui jalonnent les « années romantiques » de Balzac : quelques pages de la *Physiologie du mariage* (1829), à laquelle Balzac projetait d'ajouter une *Monographie de l'amour* [3] ; « Une Passion d'artiste » (un chapitre de *Sarrasine*, novembre 1830), *Une Passion dans le désert* (décembre 1830), *Une Passion au collège* (janvier 1831) ; une partie d'*Un Voyage à Java* (novembre 1832) ; *Les Amours d'une laide* (1833) [4] ; *Séraphita* (1834-1835) ; « Un enfant de douze ans amoureux de sa mère, la mère se tuant » (annoncé en 1835)[5] ; enfin, ce sujet (non daté) inscrit sur l'album du romancier : « L'intérieur d'un harem. Une femme aimant une autre femme et tout ce qu'elle fait pour la préserver du maître [6]. » Cet ouvrage projeté s'intitulait *L'Amour au harem* ou *Une Passion dans le sérail* [7]. D'après une mention, il devait faire partie d'un vo-

1. Le commencement (cinq chapitres) parut en 1831, à vrai dire, sous le titre de *Mes douze premières années*. On y trouve la mention de la tante Paquita.

2. Elle s'appelait, avant son mariage, « Mercédès Santa Cruz y Montalvo, comtesse de Jaruco ». (Arrigon, *Les Années romantiques*, p. 33).

Déjà, à la fin de *Ne touchez pas la hache*, de Marsay avait revêtu un costume féminin. Le déguisement est banal, surtout dans les œuvres libertines (cf. *Faublas*), mais il est intéressant de signaler la plaisanterie décrite au sixième chapitre des *Mémoires* (1836) de la comtesse Merlin. Un de ses cousins, Ignacito Calvo, « la plus jolie créature du monde » (yeux bleus, cheveux blonds, etc.) se déguise en femme pour mystifier une de leurs connaissances. Il y a des points de ressemblance avec la « tante » de Vautrin, Théodore Calvi, qui se déguise en femme, a les yeux bleus et les cheveux blonds (*Splendeurs et misères des courtisanes*).

3. *Pensées, sujets, fragmens*, p. 120.

4. Ce sujet, qui fait partie d'un « programme de 1833 » (*Pensées, sujets, fragmens*, p. 100), a été incorporé dans *La Recherche de l'absolu* (1834).

5. *Pensées, sujets, fragmens*, p. 99 ; XXXVII, 316. On a un fragment de ce *fabliau* (XXXVII, 249).

6. *Pensées, sujets, fragmens*, p. 99.

7. *Ibid.*, pp. 100, 103, 127, 128. Le titre *Une Passion dans le sérail* est raturé une fois (p. 127), ce qui indique ordinairement que le sujet a été traité.

lume de « fantaisies », dont *Un Voyage à Java*, *Une Passion dans le désert*, et *Un Roman sous l'Empire* [1]. Jamais exécuté, il a été incorporé toutefois dans l'histoire de Paquita. On s'explique alors pourquoi, malgré le décor parisien et des personnages espagnols, *La Fille* a souvent un fort accent oriental [2] ; pourquoi de Marsay exerce « le pouvoir autocratique du despote oriental » (p. 377), et Paquita, séquestrée, tient « aux houris de l'Asie par sa mère » (p. 388), « une esclave achetée en Géorgie pour sa rare beauté » [3].

Or, si *La Fille* se trouve être à la fois un remaniement de *L'Occasion* et une réalisation d'*Une Passion dans le sérail*, quel est le rapport entre ces deux antécédents de la nouvelle ? Il est possible qu'*Une Passion* ait été, à l'origine, tout à fait indépendante de *L'Occasion* ; dans ce cas, le *Théâtre de Clara Gazul* a fourni à Balzac le canevas de *La Fille* plutôt que son véritable point de départ. C'est peut-être la conclusion la plus prudente. On hésite toutefois à affirmer qu'*Une Passion* ne s'inspire pas elle-même de Mérimée. Évidemment, l'idée de refaire *L'Occasion* peut remonter à 1830 (sinon à 1829), date de l'édition augmentée du *Théâtre de Clara Gazul* et d'une adaptation mélodramatique de *L'Occasion* [4]. Au temps où il était préoccupé de quelques « Passions », Balzac a bien pu songer un moment à en créer une autre en adaptant, à son tour, la pièce de Mérimée. Nous ferons remarquer à ce propos que l'équation couvent = harem (et même bordel) est attestée [5] chez lui, de sorte qu'une transposition couvent > harem ne saurait étonner. Avant d'exécuter *Une Passion*, cette première adaptation de *L'Occasion* (selon notre hypothèse), Balzac s'est ravisé. Pensant sans doute aux bruits qui, vers 1833, couraient sur quelques Parisiennes [6], et voulant exploiter le succès de *Ferragus* [7] en donnant encore un exemple saisissant du « fantastique de Paris », il a renoncé à sa « fantaisie » orientale pour créer une aventure parisienne. Cette transition d'*Une Passion* à *La Femme aux yeux rouges* n'est certainement pas antérieure à 1832, puisqu'après

1. *Fragments d'un roman publié sous l'Empire par un auteur inconnu* (septembre 1833), utilisé plus tard dans *La Muse du département*.

2. Voir notamment pp. 338, 354, 377, 381, 386, 398, 406. Cf. aussi ces sujets de son album (p. 103) : « Croquis d'Orient », « Un despote », « La femme en Asie ».

3. P. 373 (cf. p. 406). Il ne s'agit donc pas de la Géorgie des États-Unis mais de celle du Caucase, renommée pour la beauté de ses habitants. (Cf. XXVIII, 28 : Gillette était là, dans l'attitude naïve et simple d'une jeune Géorgienne innocente et peureuse, ravie et présentée par des brigands à quelque marchand d'esclaves. ») Cette complication peu louable a pour résultat d'établir une sorte d'harmonie entre les personnages principaux (tous les trois sont de souche hybride).

4. *Rafaël*, mélodrame représenté au *Théâtre des Nouveautés* (cf. la *Revue de Paris*, mai 1830, pp. 68-69).

5. Dans le deuxième dixain (1833) des *Contes drolatiques* un couvent est nommé un « sainct clapier » (XXXVI, 284), et un croisé cache sa maîtresse « dedans ung couvent ou harem à la fasson sarrazine » (394).

6. Cf. l'éd. Castex, pp. 358-361.

7. Cf. l'éd. Castex, p. 175. La fragilité du lien entre les épisodes fait qu'on ne peut rien déduire, au sujet de *La Fille*, de la date (1831) de la préface. A supposer que cette date (ajoutée en 1843) est exacte, elle ne peut convenir qu'à *Ferragus*, le seul épisode annoncé dans la première version de la préface.

le début de 1832 [1], à une date indéterminée, Balzac songeait à publier *Une Passion*, ce qu'il n'aurait guère fait si les contours de *La Femme* (traitant le même sujet) étaient déjà nettement dessinés. D'autre part, on a le sentiment qu'au moment d'annoncer *La Femme* (avril 1833), l'auteur n'en avait établi que les lignes générales, qu'il n'en avait encore rien rédigé [2].

III

Pour composer son troisième épisode, ce « poème de la possession amoureuse » [3], ce tableau à la Delacroix [4], Balzac a fondu des éléments fort divers. Nous avons souligné le rôle d'un de ces éléments, une source littéraire. Sans prétendre épuiser le sujet des origines de *La Fille*, nous allons ajouter quelques précisions complémentaires sur le caractère « espagnol » de l'intrigue et sur le héros de l'aventure.

M. Castex rappelle que l'androgyne de *Fragoletta*, aussi « fidèle au sang » que Paquita, séduit successivement un jeune homme et sa sœur. L'influence de *Fragoletta* est incontestable [5], mais on peut croire que Latouche n'est pas seul à inspirer ce trait. « La force du sang » est une expression consacrée ; n'est-il pas suggestif pourtant que le troisième chapitre de Balzac et une des *Nouvelles exemplaires* de Cervantès portent le même titre [6] ? Dans *La Fuerza de la sangre* de Cervantès, un vieillard voit renverser dans la rue un enfant, et le recueille parce qu'il ressemble tellement à son fils. L'enfant se trouve être, en effet, son petit-fils dont il ne savait pas l'existence. Chez Balzac le dénouement est tragique, Paquita étant attirée irrésistiblement, par « la force du sang », vers l'homme qui est (à son insu) le demi-frère de sa maîtresse [7]. De même, dans *Le Fils naturel* de Diderot, Rosalie

1. Ce *terminus a quo* est fourni par *Un Voyage à Java*, né vers le début de 1832, lors d'un séjour de Balzac chez les Carraud. Par deux fois (*Pensées, sujets, fragmens*, pp. 100, 103), Balzac groupe *Un Voyage à Java* et *L'Amour au harem*.

2. M. Guyon a essayé de démontrer que le début de *La Fille* est antérieur à l'été 1833, mais M. Castex (p. 353) a montré que son argument n'est pas concluant. Il y a un léger indice, comme on le verra plus loin, que de Marsay n'a pas reçu son nom avant la fin d'avril 1833.

3. L'heureuse expression est de M. Castex (p. 368).

4. M. Hirschfell (voir la thèse citée ci-dessus, et son maître, M. Albert Béguin (*Balzac visionnaire*) [Genève, 1946], pp. 109-122 ; pages reproduites dans *Fontaine*, mai 1946, pp. 729-738) sont d'avis que *La Fille* est, avant tout, une imitation du style de Delacroix. Malgré ces travaux intéressants, nous ne croyons pas que l'influence de Delacroix ait été profonde.

5. Cf. l'éd. Castex, pp. 356, 362, 401. Déjà en 1829, Latouche reproche à Balzac ses emprunts (F. Ségu, *Un Maître de Balzac méconnu : H. de Latouche* [Paris, 1928], p. 155). Mais le romancier oublie vite ces reproches et continue à s'inspirer de *Fragoletta*, même pour baptiser des personnages importants : *Camille* Maupin (l'androgyne Camille + Madeleine de Maupin), le colonel *Chabert* (cf. *Fragoletta*, ch. X) dit Hyacinthe (le prénom de Latouche), et *Honorine* (cf. « cette pauvre Honorine » dont le souvenir poursuit d'Hauteville, ch. I, X).

6. Balzac avait sans doute lu Cervantès, mais il connaissait peut-être aussi la tragicomédie de Hardy, *La Force du sang*, imitée de Cervantès.

7. Cf. pp. 352, 375, 383, 405. Comme dans *Sarrasine*, c'est la parenté qui donne le mot d'une énigme.

obéit à la voix du sang en s'éprenant de Dorval, qui est (on l'apprend au dénouement) son propre demi-frère. Ces rapprochements infirment, soit dit en passant, le témoignage de Balzac (sa note de 1835 citée ci-dessus) au sujet de la vérité de la ressemblance de ses deux personnages.

D'un autre côté, pour le mystère qui précède les rendez-vous, M. Castex (p. 361) montre que Balzac emploie un procédé utilisé dans son *Amour masqué* (de date incertaine). Il est à noter aussi que tout l'incident peut compter comme une reprise du *Grand d'Espagne* (des *Contes bruns*, février 1832) : un homme (amant ou médecin) est introduit en secret, les yeux bandés, dans l'hôtel d'un aristocrate espagnol. C'est une aventure que Mérimée [1] et d'autres ont racontée, avec de légères modifications (le décor est généralement espagnol). Elle se retrouve dans *Charles Pointel*, un roman de jeunesse de Balzac [2].

Pour beaucoup de lecteurs, l'intérêt de *La Fille* réside avant tout dans le personnage de de Marsay, plus complexe que les femmes de l'histoire. Il correspond à Fray Eugenio, on l'a vu, mais ce prêtre hypocrite n'a rien de l'envergure du héros balzacien. Esquissé (Don Juan Belvidéro) dans *L'Elixir de longue vie* [3], et destiné à jouer un rôle de premier plan dans *La Comédie Humaine*, de Marsay fait son début dans la première édition de *La Fille*. Il est vrai qu'il apparaît déjà à la fin de *Ne touchez pas la hache*, accompagnant Montriveau quand celui-ci essaie d'enlever la duchesse dans son couvent. Il faut remarquer, pourtant, que cette fin de nouvelle parut dans le volume qui contenait le premier chapitre de *La Fille* (où est donné le « dossier » de de Marsay). M. Canfield a sans doute raison de croire que de Marsay fut créé pour *La Fille* et ne fut introduit dans le second épisode des Treize que lors de la correction des épreuves [4]. Qui a servi de modèle à ce dandy cruel ? On en a proposé plusieurs : Talleyrand et Montrond [5], Sir John Hobart Caradoc (lord Howden) [6], le duc de

1. *Chronique du règne de Charles IX*, chapitre 14. C'est probablement à Brantôme (cf. *Œuvres complètes*, éd. Mérimée et Lacour, XI, 266) que Mérimée la devait.
2. Cf. A. Prioult, *Balzac avant la Comédie humaine* (Paris, 1936), pp. 114-118.
3. M. Castex fait ressortir les ressemblances (pp. 364-365).
4. *R. H. L. F.*, XLI (1934), p. 23, note 2. Les variantes données par M. Castex permettent de confirmer et de compléter l'hypothèse de M. Canfield. Voici comment nous nous représentons les étapes : Balzac rédige le dossier de de Marsay dans le premier chapitre (daté du 15 mars 1834) avant de terminer le second épisode (il annonce le 2 mars 1834 que ce livre est fait). Ce nouveau membre des Treize, « Henry de Marsay », peut donc figurer dans le *manuscrit* (éd. Castex, p. 512) du dernier (et quatrième) chapitre de *Ne touchez pas la hache*. Pendant la correction des épreuves du troisième chapitre, « monsieur de Marsay » remplace, à deux endroits (éd. Castex, pp. 316, 332 ; éd. Conard, pp. 283, 299), « monsieur de Croixmare » du manuscrit. Plus tard (éd. Furne), dans un passage du deuxième chapitre, « monsieur de Marsay » (éd. Conard, p. 253 ; éd. Castex, p. 288) prend la place de « Monsieur de Genouilhac » ; de même, « de Marsay » est ajouté à un passage de *Ferragus* (Conard 62, Castex 87).
5. Joachim Merlant, « Balzac en guerre avec les journalistes », *Revue de Paris*, 1er janvier 1915, p. 195.
6. Charles Dédéyan, « Balzac et l'Angleterre », *Balzac. Le Livre du centenaire* (Paris, 1952), p. 284.

Morny [1]. On a affaire évidemment à un personnage composite, et il serait impossible de démêler tous les éléments qui le composent. Jusqu'à un certain point, de Marsay est Balzac lui-même [2]. En ce qui concerne son nom, nous pensons moins à de Morny (né en 1811) qu'au comte de Mornay (né en 1803), dandy, diplomate, et amant de Mlle Mars [3]. Et comment oublier Lautour-*Mézeray* [4], ce journaliste et viveur élégant que Balzac cite si souvent (il lui emprunte notamment l'épigraphe de *Ferragus*). Mais le véritable point de départ est, à notre avis, le général d'*Orsay*, le célèbre dandy de l'Empire [5], dont le fils, le comte d'Orsay, faisait lui-même figure d'élégant aux environs de 1830 [6]. Ne voulant pas employer sans modification ce nom bien connu, Balzac a abouti, par un procédé habituel, au nom d'un autre général, Marc-Jean Demarsay, député de l'opposition, réputé non comme dandy, mais comme orateur infatigable. Selon le portrait esquissé par le *Figaro* en 1829, Demarsay était « un citoyen intègre », et « un brave militaire », mais « d'un tempérament sec et bilieux, presque toujours en colère et montant à la tribune comme à la brèche [6] ». Cela ne rappelle pas le personnage balzacien, mais on se demande si le nom, une fois emprunté, n'a pas déterminé Balzac à faire plus tard de son dandy un homme politique. Notons surtout que vers la fin d'avril 1833 — c'est-à-dire à l'époque où Balzac venait d'annoncer *La Fille* — lors de la retentissante affaire de « l'embastillement de Paris », le général Demarsay était un chef de la vigoureuse campagne de l'opposition.

Quant au prénom Henri (ou Henry, comme Balzac écrit d'abord), il est peut-être tiré de lord *Henry* Seymour, le fils adultérin de Montrond et de la marquise d'Hertford — la femme de cet Hertford qui crut reconnaître, dans Paquita, une fille qui avait été de ses orgies vers 1804 [7]. Dandy et sportsman [8], Seymour a un autre titre de gloire : il raffole du tabac, en propage l'usage et passe pour avoir établi la

1. Félicien Marceau, *Balzac et son monde* (Paris, 1955), pp. 54-56. M. Marceau souligne que de Marsay est plutôt « l'horoscope » de de Morny.
2. Voir les paroles judicieuses de M. Castex (p. 365).
3. Cf. Antoine Fontaney, *Journal intime*, éd. R. Jasinski (Paris, 1925), p. 104 (13 janvier 1832) : « Je ne savais pas qu'il [Taylor] avait fait l'éducation de *d'Orsay*, *Mornay*, Bidault, etc. » En juillet 1825 Stendhal écrivait à Mareste : « Mademoiselle Mars est grosse, dit-on, chef-d'œuvre de M. de Mornay » (*Correspondance* [Paris, Le Divan, 1934], VI, 131).
4. Il était « grand, élancé, très recherché dans sa mise » ; et il possédait un « riche cabinet à l'orientale » où, étendu sur un divan, il aimait à recevoir ses visiteurs. (Arrigon, *Les Années romantiques de Balzac*, pp. 76, 115). M. Castex (p. 364) observe que de Marsay ressemble à « Lautour-Mézeray et autres dandies ».
5. Balzac le nomme dans *Autre Etude de femme* (VII, 401) et *Cousine Bette* (XVII, 32). On ne doit pas oublier que l'action de *La Fille* se passe en 1815.
6. Émile Gaboriau, *L'ancien Figaro* (Paris, 1861), pp. 329-330.
7. Henry Prior, « Balzac à Milan », *Revue de Paris*, 15 juillet 1925, p. 289.
8. Fondateur (1833) de la *Société d'encouragement pour l'amélioration des races de chevaux en France*. Dans un article de 1831, Balzac fait mention de lord Seymour (XXXIX, 332).

mode de se promener sur le boulevard, le cigare aux lèvres [1]. A cet égard, de Marsay est digne de compter parmi ses émules [2]. Or les excentricités de Seymour se confondaient, dans l'imagination populaire, avec les extravagances de « Milord l'Arsouille ». Ce surnom, dont on gratifiait aussi lord Seymour, appartenait vraiment à un homme du monde qui se signala, entre 1832 et 1835, dans les carnavals et les bals masqués. Il s'appelait Charles de la Battut. « Né en 1806 d'une émigrée et d'un pharmacien anglais qui était marié, il n'avait pas été reconnu par son père. Mais le *chemist*, moyennant finances, avait obtenu d'un gentilhomme breton qu'il donnât son nom à l'enfant adultérin [3] ». Et à la mort de l'Anglais, son fils hérita, dit-on, cent mille livres de rente. Chez Balzac, parallèle frappant, un vieux gentilhomme français reconnaît pour sien le fils naturel d'un Anglais « moyennant l'usufruit d'une rente de cent mille francs définitivement attribuée à son fils putatif » [4]. Réalité ou fiction, l'histoire du fameux Milord l'Arsouille a donc fourni, elle aussi, quelques traits à de Marsay. Si *La Fille* est, au fond, un sujet « oriental » réalisé à l'aide de quelques intrigues « espagnoles », le héros en est une synthèse de plusieurs Français très en vue sous l'Empire ou vers 1830.

WAYNE CONNER.

1. Jean Stern, *Lord Seymour, dit Milord l'Arsouille* (Paris, 1954), p. 51.
2. Cf. pp. 387, 389, et le fragment supprimé de la fin de *Ne touchez pas la hache*.
3. Stern, *Lord Seymour*, p. 73 (pp. 73-82 sont consacrées à Milord l'Arsouille). Mêmes faits dans Enid Starkie, *Petrus Borel, the Lycanthrope. His Life and Times* (London, 1954), p. 77.
4. P. 339. Pour le trait du père officiel, M. Marceau (*Balzac et son monde*, p. 54) cite l'exemple des deux frères du Bourg. Selon l'auteur de *Balzac mis à nu* (p. 85), leur mère « rencontra, dans une commune du Pas-de-Calais, un vieux maître d'école très pauvre nommé de Varaignes, qui consentit à l'épouser et à légitimer ses deux fils ».

BALZAC ET MUSSET
BALZAC ET HUGO
BALZAC ET... LUI-MÊME

« ... Cette histoire que peut-être un jour vous trouverez touchante entre toutes. » Ainsi parle Balzac du « fragment », comme il l'appelait, qui terminait, en 1838, le second volume de *La Femme Supérieure* [1]. Et, de fait, cette « tête de roman », début d'une œuvre continuée cinq ans plus tard (*Splendeurs et Misères des Courtisanes*), a trouvé grâce même aux yeux d'un juge aussi mal disposé que Sainte-Beuve [2].

C'est un épisode de la vie parisienne de Lucien de Rubempré : le récit de ses amours contrariées avec une fille de maison close qui, un jour de sortie, le rencontre à l'Ambigu-Comique [3] (fin de novembre 1823). Esther, dite la Torpille, s'éprend du jeune homme éperdument. Elle s'affranchit le lendemain et s'installe dans un appartement qu'une de ses amies a la complaisance de lui céder, au quartier du Palais-Royal, rue des Orties. Elle y vit en travaillant : trois mois de lune de miel. Pour son malheur, elle se rend (28 février 1824) à un bal masqué de l'Opéra, alors situé rue Le Peletier, où doit venir son amant ; reconnue sous son déguisement et interpellée, elle est atteinte au cœur, et se laisse ramener chez elle par Lucien. Elle essaie de s'asphyxier, mais un ecclésiastique, Carlos Herrera, arrive à temps pour la sauver, et l'ayant jugée, il se décide à tenter une transformation de la courtisane. Pour lui obéir, elle quitte son logis huit jours après et entre dans la pension où doit se faire son éducation. Elle ne tarde pas à y languir, tandis que Lucien, de son côté, se dissipe en plaisirs dont chacun le ramène plus vivement à la disparue. Cette double neurasthénie s'aggrave, surtout chez Esther, au point que Carlos, en septembre, se résigne à mettre un terme à la séparation. Aussi bien la Torpille est-elle devenue une fille comme il faut :

1. *La Femme supérieure, la Maison Nucingen, la Torpille,* — deux volumes in-8° chez Edmond Werdet, septembre 1838.

2. Voir son article de la *RDM* du 1er novembre 1838 (art. recueilli dans *Premiers Lundis*, t. II) : « La plus intéressante des trois nouvelles, la seule même qui le soit, s'intitule *La Torpille.* » (P. 365.)

3. Dans l'édition définitive : « A la Porte-Saint-Martin ». De même, la rue de Langlade remplacera la rue des Orties. — Nous citons d'après l'édition originale (*W*) ou d'après l'éd. de la Pléiade, t. V (*Pl.*). Le ms. et les épreuves de *La Torpille* se trouvent à la Bibliothèque Spœlberch de Lovenjoul à Chantilly (vol. A. 222) ; ils seront étudiés dans un ouvrage en préparation.

Lucien pourra l'avouer pour maîtresse, s'il le veut. Carlos réunit les deux amants dans un appartement de la rue Taitbout, et le récit s'arrête sur un mot du jeune homme qui démasque à demi son mystérieux protecteur : Vautrin.

Nous voudrions examiner, à propos de ce récit, deux influences qui s'exercent sur l'esprit du romancier. D'une part, il se souvient d'œuvres littéraires qui l'ont frappé. D'autre part, il s'imite lui-même plus ou moins consciemment, comme on le voit par les rapports particuliers que *La Torpille* soutient avec un autre écrit, lequel lui est contigu dans le volume où ils ont paru tous les deux.

I

« Obligé de tout lire pour tâcher de ne rien répéter » [1] : ce devoir de l'écrivain est facile au génie qui ne répète pas, mais qui imite en liberté. On s'en rend compte en relisant, après *La Torpille*, une Nouvelle de Musset, *Frédéric et Bernerette*, que Balzac a beaucoup louée [2] : c'est, a-t-il écrit, « un petit roman délicieux, plein de naturel, de goût, de tristesse, [...] infiniment supérieur » à trois autres récits du même écrivain. L'héroïne est une grisette qui « aime avec un dévouement sublime » et qui meurt. « L'histoire, car de tels romans arrivent à la valeur de l'histoire, est d'un dramatique horrible, d'une épouvantable vérité, d'un sens cruel, et, par-dessus tout, amusante. » Ce jugement, Balzac ne l'a porté qu'en 1840, alors que les Nouvelles de Musset venaient de paraître en librairie, non encore en un volume in-12 chez Charpentier — cette publication n'eut lieu que quelques mois plus tard, en 1841 — mais en deux volumes in-8° chez Dumont [3] : *Frédéric et Bernerette* ouvrait le second volume qui en recevait son titre. Mais ces pages étaient réimprimées de la *Revue des Deux Mondes*, et nul doute que Balzac, dont on connaît l'estime pour Musset [4], ne les ait lues dans ce numéro du 15 janvier 1838. Qui sait même si l'idée dont il fut saisi à Milan, cinq mois après, si le désir de peindre l'amour heureux ne procède pas d'un passage de cette Nouvelle, celui qui contient la comparaison des deux cygnes [5] ? Sainte-Beuve le fera valoir avec d'autres, en 1853 : « Dans ces moments, chez M. de Musset, on sent le poëte ; il a des ailes, etc. » Or, dès 1840, Balzac avait goûté et généreusement signalé dans un des volumes de Musset, cette « distinc-

1. *La Femme supérieure*, t. I, p. 3, 1838.
2. M. André Vial montrera bientôt que G. Flaubert lui aussi s'est souvenu de ce récit.
3. Annoncés dans la *Bibliographie de la France* du 10 octobre 1840. L'article de Balzac avait été inséré dans la *Revue parisienne* du 25 septembre précédent (Honoré de Balzac, *Œuvres diverses*, t. III, Louis Conard, 1940, p. 326-327).
4. *Lettres à l'Étr.*, t. I, p. 198 (1. d'octobre 1834) ; et dans cet article (p. 324) : il « lance des chansons qui sont des chefs-d'œuvre et que le monde répète ». Effectivement, dans *la Maison Nucingen*, Malvina d'Aldrigger est appelée à deux reprises (*W*, p. 252, p. 335), « la femme d'*Avez-vous vu dans Barcelone* ? »
5. Voir encore, dans les commencements du récit qui fait suite à *la Torpille*, le passage : « Le bonheur n'a pas d'histoire ... » (*Pl.*, p. 714-715).

tion qui n'appartient qu'au poëte [...] : tout y porte l'empreinte que les poètes mettent à leurs ouvrages, etc. [1]. »

Une phrase de *Frédéric et Bernerette* reprenait une situation que l'auteur d'*Illusions perdues* avait, un an auparavant, développée au chapitre V de cet ouvrage (*Les Prémices de Paris*). Si le jeune homme de Musset ne vient pas d'Angoulême, il n'en renie pas moins, lui aussi, sa province : Frédéric « était habillé par un vieux tailleur de Besançon qui, depuis nombre d'années, servait sa famille ; il lui écrivit qu'il ne voulait plus de ses habits, et il prit un tailleur à la mode ». Mais une autre notation dut pénétrer en Balzac bien plus avant. A la fin de la Nouvelle, la lettre annonçant la mort de Bernerette arrive le lendemain même du mariage de Frédéric : « Les nouveaux mariés venaient de se lever, et Frédéric, dans l'ivresse du bonheur, tenait sa femme entre ses bras. Il était assis près de la cheminée ; un pétillement du feu et un jet de flamme le firent tressaillir. Par un bizarre effet de la mémoire, il se souvint tout à coup du jour où, pour la première fois, il s'était trouvé ainsi, avec Bernerette, près de la cheminée d'une petite chambre. Je laisse à commenter ce hasard étrange à ceux dont l'imagination se plaît à admettre que l'homme pressent la destinée [2]. » Pour peu que l'on soit familier avec Balzac, on sait que chez lui aussi, l'impressionnabilité n'allait pas sans quelque superstition. Sans doute voyait-il ordinairement dans ces phénomènes du foyer une communication à distance plutôt que l'occasion d'un souvenir prémonitoire. Néanmoins, pour avoir donné place à un incident de cette nature, Musset lui aura paru plus proche de lui-même.

Que *Frédéric et Bernerette* ou « Comment aiment les grisettes » (on aurait pu y mettre ce sous-titre) ait été, par son sujet même, fait pour rester dans la mémoire de Balzac, ce n'est pas douteux. Cette « idylle tragique » se passe sous la Restauration, mais « vers les dernières années ». Un étudiant en droit se lie avec Gérard, comme Musset avec Tattet : Gérard hérite, et son ami partage ses plaisirs. Dettes, jeu, parties de campagne, billets portés par le groom : on reconnaît les mœurs de la jeunesse dorée. Cependant Frédéric ne mène pas un aussi grand train que le protégé de Herrera : « Il faisait [...] son stage sur le boulevart ; il dînait au café, allait au bois, avait de beaux habits et de l'or dans ses poches ; il ne lui manquait qu'un cheval et une maîtresse, pour être un *dandy* accompli. » Musset se satisfaisait à moindres frais que Balzac, plus goulu et ostentateur.

Frédéric reçoit les conseils de son ami et de son père. Gérard le met en garde contre son amour : « Ces passions-là mènent plus loin qu'on ne pense. » Averti par son fils, M. Hombert accourut à Paris, voulut voir Bernerette. Il « lui parla longtemps, et lui fit mille questions auxquelles elle sut répondre avec une grâce et une naïveté qui

5. *Lettres à l'Etr.*, t. I, p. 476 ; *RDM*, 1838, t. I, p. 184 ; *Caus. du Lundi*, t. VII, p. 387-388 ; Balzac, *Œuvres div.*, t. III, p. 326.
2. *RDM, art. cit.*, p. 174, p. 198-199.

touchèrent le vieillard ». Aussi déclare-t-il à Frédéric qu' « il était décidé à faire un petit sacrifice en faveur de Bernerette, si elle promettait [...] d'apprendre un métier ». La suite de l'intrigue força M. Hombert à retourner chez la grisette, cette fois à l'insu de son fils : il exigea la rupture, et Bernerette promit d'oublier son amant. Une phrase, des allusions rétrospectives : on ne voit pas la scène, elle est esquivée. Balzac la développe, et la qualité, la nature du visiteur donnent au second chapitre de *La Torpille* une originalité et un relief saisissants. Que n'a-t-on porté au théâtre cette entrevue de la fille et du faux prêtre (qui parle au nom de la famille [1] !) On se souviendrait d'elle, non moins que de la démarche de M. Duval père auprès de la Dame aux Camélias [2].

Agir sur la maîtresse, c'est bien ; mais Frédéric lui aussi subit les remontrances paternelles. M. Hombert lui représenta « le danger, la honte, l'impossibilité d'une liaison pareille ; il lui fit sentir, en termes bienveillants et mesurés, qu'il se perdait de réputation, qu'il ruinait son avenir ». Ni de langage, ni de ton, Herrera ne pouvait ressembler aux pères de Musset ou de Marivaux ; mais la logique de la situation lui dicte des arguments pareils à ceux-là.

Quel est cet avenir auquel le jeune homme doit faire un si grand sacrifice ? Devant lui, comme devant Lucien, s'ouvre la carrière de la diplomatie ; mais il y entre : Gérard « trouva moyen, par des protections puissantes dont il n'avait jamais usé pour lui-même, de faire attacher [son ami] à une ambassade ». Après bien des péripéties, Frédéric se rendit à Berne [3] : « Il trouva à l'ambassade l'accueil le plus gracieux ; il était bien recommandé .... » Une Anglaise, la belle Fanny, ne tarda pas à lui inspirer un sentiment tendre. « Sa position était faite, ses protections puissantes [...] ; il fut décidé qu'on demanderait une faveur à la cour de France, et que Frédéric, nommé second secrétaire, deviendrait l'époux de Fanny. » N'est-ce pas ainsi que Balzac satisfait à la fois l'amour et l'ambition de ses favoris ? Rencontre inattendue de deux écrivains qu'on ne songeait guère à rapprocher.... Mais le dessin, chez Musset, est plus grêle : l'auteur de *La Comédie Humaine* appuie sur le trait, jusqu'à écraser le crayon.

Ainsi voyez Herrera : ce rôle de mentor, partagé dans la Nouvelle entre le père et l'ami, il l'assume tout seul ; ses fortes mains ne cèdent à personne la conduite d'un destin qu'il veut faire grand et beau. Et voyez Lucien : à côté de cette excessive beauté, Frédéric attire-t-il encore le regard ? Pourtant il a, comme on dit, le physique agréable :

1. « Votre fatale réputation a plongé dans le deuil la famille de Lucien etc. » (*W*, p. 414).

2. Nous permettra-t-on de signaler que figure, dans *La Maison Nucingen* (1838), une *Demoiselle aux Camélias* ? « Isaure [...] avait [...] un camélia dans ses cheveux, un camélia à sa ceinture, un autre camélia dans le bas de sa robe, et un camélia.... (*Ibid.*, p. 248.) Voir aussi le sonnet *Le Camélia* dans *Un grand homme de province à Paris* (éd. A. Adam, Classiques Garnier, p. 267).

3. Est-ce par hasard que ce nom représente les deux premières syllabes de « Bernerette » ?

« Sa figure prévenait en sa faveur », et sa « jolie taille » séduisit Bernerette [1].

Moins discrète qu'Esther, la grisette analyse le trouble où la jetait l'aspect de Frédéric : « Ah ! comme je t'ai aimé vite ! en te voyant, c'était un soubresaut en moi, une pâleur qui me prenait. » Elle avait bien mérité de goûter au bonheur, n'ayant pas été gâtée jusque-là. Elle « s'appelait Louise Durand, et Bernerette était son nom de guerre ». « Ses parens étaient menuisiers, fort pauvres, et après l'avoir horriblement maltraitée durant son enfance, ils l'avaient vendue, dès l'âge de seize ans [2], à un homme qui n'était plus jeune. » Grisette facile, mais non prostituée : elle pleure quand il lui paraît que Frédéric la traite « tout-à-fait comme une fille ». La mort la dérobera à la contrainte qu'elle redoute, car, sur la fin, ses parents reviennent : « Si tu savais ce qu'on veut faire de moi, c'est trop dégoûtant d'être un jouet de misère et de se voir tirailler ainsi. »

Cependant elle s'est élevée au-dessus de sa condition, grâce à son premier entreteneur. « Cet homme, riche et généreux, lui avait fait donner quelque éducation. » Elle a profité de ces soins, et même elle a dû se cultiver encore : les connaissances qu'on lui découvre au cours de ce récit surprennent chez cette légère fille. Il est vrai qu'elle a joué la comédie en province [3].

Quant aux métiers de femme, elle ne savait s'y plier. Bien différente d'Esther, qui accepta de travailler « comme une perdue, à faire des chemises » [4], Bernerette « vivait dans une oisiveté inconcevable ». Si elle parle d'entrer comme apprentie chez une lingère, elle n'y pense plus le lendemain. A-t-elle, sur la fin, arrêté sa décision — du moins elle l'assure — un événement survient qui brise son courage. Ils avaient pourtant fait, elle et lui, un gentil projet. « Elle louerait une petite chambre dans la rue de La Harpe, ou aux environs ; là, elle vivrait avec tant d'économie, que la pension de Frédéric suffirait pour tous deux. » Bernerette, en effet, « avait un talent que les femmes seules possèdent quelquefois, celui d'être à la fois étourdie et économe ». Mais son amant, plus dépensier, ne la secondait pas.

De même que le créateur de Manon, Musset est sobre de détails sur la personne de son héroïne. On la voit peigner « ses longs cheveux qui lui tombaient sur les épaules », mais non, comme ceux de la Torpille, jusqu'à terre ! L'amour heureux dure le même temps : « Trois mois, à peu près ». Enfin Musset, avant Balzac, avait amené les deux jeunes gens à l'Opéra. « A la mi-carême, [Frédéric] alla au bal.... [Il] allait se retirer, lorsqu'un domino s'assit près de lui. Il reconnut Bernerette, et elle lui dit qu'elle n'était venue que dans l'espoir de le rencontrer. » Mais, s'ils se retrouvent comme chez Balzac, Frédéric

1. *RDM, art. cit.*, p. 162, 176, 174, 166, 195, 199, 200, 195, 190, 197, 198, 197, 176.
2. C'est l'âge d'Esther en 1824 (dans le manuscrit).
3. Coralie sera actrice elle aussi, après avoir été vendue à l'âge de quinze ans.... Balzac aurait-il pensé au même prototype pour les deux maîtresses de Lucien ?
4. *La Torpille*, *W*, p. 403.

et son amie ne s'étaient point donné rendez-vous, et le jeune homme se défend de renouer : il sort seul. Aussi bien l'Opéra ne ressemble-t-il pas à ce qu'il était cinq ans auparavant. Qu'est devenue cette foule de 1824, qui faisait penser Balzac à une fourmilière ? « Quelques masques », écrit Musset, « erraient dans le foyer ; à leur tournure et à leur langage, on s'apercevait que les femmes de bonne compagnie ne viennent plus à ces fêtes oubliées. » N'y cherchez pas la « femme comme il faut » qui, dans *La Torpille*, s'y promène au bras de son cavalier [1].... Musset était mieux fait que Balzac pour ressentir cette décadence.

Et comme il sait rappeler, si discrètement qu'il raconte les drames, que l'amour est proche de la mort ! Dans *Frédéric et Bernerette*, il n'y a pas moins de deux suicides et deux tentatives de suicide. Un amant de la grisette « avait eu avec elle une explication, à la suite de laquelle celle-ci avait quitté la maison et s'était sauvée chez sa mère ». Inconsolable, M. de N*** se tua dans la forêt de Meudon. Au bout de quatre jours, « on avait fait ouvrir la porte de son appartement ». Et voici le tour de Bernerette elle-même : que l'on compare ce passage avec l'arrivée de Carlos Herrera chez Esther à demi asphyxiée : « Frédéric entra. La clé était à la porte [2] ; les volets étaient fermés. « Bernerette, dit-il, où êtes-vous ? » Point de réponse. Il s'avança dans les ténèbres, et, à la lueur d'un feu à demi éteint, il aperçut son amie assise à terre près de la cheminée. » Il lui parle, elle ne répond pas. Il lui prend la main, interroge encore, mais recule « d'horreur. La main qu'il tenait était glacée, et un corps inanimé venait de rouler à ses pieds. Épouvanté, il appela au secours. Gérard entrait suivi d'un médecin. On ouvrit la fenêtre ; on porta Bernerette sur son lit. » Après une saignée, comme « Frédéric la soutenait dans ses bras », elle « ouvrit les yeux, le reconnut et l'embrassa ». On finit par savoir que, n'ayant pu obtenir du pharmacien une dose suffisante d'opium, elle en avait augmenté l'effet en absorbant des râclures d'un flambeau de cuivre attaqué par la lime. (Esther s'empoisonnera dans *Splendeurs et Misères*, mais autrement.)

Bernerette n'avait pas écrit à Frédéric ; même revenue à la vie, elle tait, à la différence d'Esther, le motif de sa résolution. Mais M. de N*** « avait laissé sur sa table une lettre qui annonçait son fatal dessein ». Mais une lettre de Bernerette, longue et bien émouvante, clôt la Nouvelle de Musset [3] : elle porte Frédéric, tout nouveau marié qu'il est, à faire « sur lui-même une funeste tentative ». Il est à remarquer que

1. *Ibid.*, p. 351, p. 354.
2. Faute de quoi le prêtre, dans le récit de Balzac, force la porte d'un coup d'épaule (*Ibid.*, 394).
3. Balzac s'en est évidemment souvenu pour composer dans la suite de *Splendeurs*, la lettre du 13 mai 1830, qu'Esther écrit à Lucien avant de s'empoisonner (*Pl.*, pp. 976-980). Chacune de ses épîtres a son caractère, qu'il serait malheureusement trop long d'analyser ici. La « gaieté », chez Balzac, est, comme il le dit lui-même, « une gaieté fébrile ».

Balzac, dans sa première rédaction, avait placé près d'Esther mourante une lettre pour Lucien. Il renonça ensuite à ce détail de convention.

Nous avons compté la mort de Bernerette comme un suicide, sans en savoir le mode : « Je ne me tue pas, mon ami », écrit-elle à Frédéric, « je m'achève ; ce n'est pas un grand meurtre que je fais. Ma santé est déplorable, à jamais perdue ». Ainsi se détruira Musset lui-même, sans la violence dernière à laquelle dut recourir son héroïne. Ne peut-on songer aussi à la fin d'une autre Louise, Louise de Chaulieu, l'une des *deux jeunes Mariées* ? [1]

II

Lorsque Sainte-Beuve, dans son article, reconnaît en Esther la courtisane amoureuse [2], lorsque vient sous sa plume le fameux vers de *Marion De Lorme* : « Et son amour me fait une virginité », il désigne une filiation indubitable. Marion est d'ailleurs nommée dans *La Torpille* au nombre des grandes courtisanes [3]. Et dès longtemps, dans *Les Marana*, Balzac avait cité « le vers assez célèbre » d' « un poète moderne » : « Et l'amour m'a refait une virginité » ; il en avait loué la justesse et la facture, et lui-même, il avait réussi en prose une poétique description de cette *vita nuova* : « L'amour crée dans la femme une femme nouvelle : celle de la veille n'existe plus le lendemain. En revêtant la robe nuptiale d'une passion où il y va de toute la vie, une femme la revêt pure et blanche. Renaissant vertueuse et pudique, il n'y a plus de passé pour elle ; elle est tout avenir et doit tout oublier, pour tout réapprendre [4]. » N'a-t-on pas là en pointillé le destin d'Esther ? La formule psychologique a précédé de loin l'affabulation.

On n'a pas oublié celle du drame de Hugo. L'héroïne a disparu brusquement de Paris ; un de ses adorateurs la retrouve à Blois. Elle simule une conversion (acte I, sc. I) :

> Je viens dans la retraite, et peut-être au couvent,
> Expier une vie impure et débauchée.

La Fille repentie, comme dira Balzac.... La vérité, c'est qu'elle s'est éprise, sérieusement cette fois, d'un certain Didier, le beau ténébreux cher à Hugo. La visite de Saverny l'a sans doute inquiétée, car au moment où commence l'acte II, on ne sait ce qu'elle est devenue. « Elle a changé depuis de logis et de nom. On a perdu sa trace. »

1. *RDM, art. cit.*, p. 199, 165, 182, 201, 181, 200, 182, 165, 199, 196, 183, 184, 185, 186, 168, 193, 168, 201, 199.
2. « Esther, l'idéal de la courtisane amoureuse » dira plus tard Balzac (*Pl.*, p. 713). Et se souvenir du conte de La Fontaine.
3. *W*, p. 374.
4. *La Revue de Paris*, janvier 1833 (avec quelques variantes).

Elle est entrée avec son amoureux dans une troupe de théâtre qui lui a confié le rôle de Chimène.

Elle a caché à celui qu'elle adore sa véritable identité. « Je ne connais de lui que le nom de Didier. Il ne connaît de moi que le nom de Marie. » (I, 1) [1]. Puisse-t-il ne jamais savoir !... De même, la prière quotidienne d'Esther sera pour demander à Dieu « de permettre que jamais Lucien ne [connaisse sa] vie » [2]. On devine les transes des deux femmes, celles surtout de Marion, dont l'amoureux est un autre homme que Lucien [3]. Didier a placé Marie sur un trône ; il voit en elle « un ange de lumière, un être chaste et doux » (I, 2) ; il la supplie avec insistance de consentir au mariage. Marion veut croire à la générosité de Saverny : il n'aura pas parlé (V, 6). Hélas ! le mal est fait depuis la scène 6 de l'acte III où Saverny a reconnu la courtisane parmi les comédiens et par légèreté l'a nommée. Didier présent a entendu. Et comme Saverny a sur lui un portrait de Marion, il le lui demande (sc. 7) : l'autre le donne, non sans commentaire : « C'est une bonne fille Et qui n'aime jamais que les fils de famille. D'une telle maîtresse on a droit d'être fier. » Et plus loin : « Vous êtes dans son cœur en bonne compagnie. *Riant.* Un peu nombreuse.... » La douloureuse exclamation de Didier : « O Dieu ! l'ange était un démon ! » fait prévoir la foudroyante interrogation : « Marie, ou Marion ? » de l'acte V (sc. 6).

Cependant, tout à la fin, et sur le point de mourir, Didier pardonne, avec des paroles de justice (V, 7) :

> Va, si tu m'as trompé, c'est par excès d'amour !
> — Et ta chute d'ailleurs, l'as-tu pas expiée ?
> — Ta mère en ton berceau t'a peut-être oubliée
> Comme moi [4]. — Pauvre enfant ! toute jeune, ils auront
> Vendu ton innocence !... — Ah ! relève ton front !

Herrera ne s'apitoiera point tendrement sur Esther. Mais il l'excusera dans une certaine mesure, à cause de son origine et du milieu où elle a grandi [5].

Esther prononcera « mon Lucien » moins souvent que Marion ne répète « mon Didier ». Quand celle-ci, aux genoux de Louis XIII, dénonce la cruauté du cardinal, il n'a, dit-elle, « Jamais vu mon Didier. — Hélas ! qui l'a vu, l'aime. » (IV, 7.) Que répond (dans le manuscrit) la Torpille au prêtre qui l'a fait parler de Lucien ? « Si vous

1. Comme il y a Marion, et Marie, il y aura la Torpille, et Esther.
2. *W*, 403-404.
3. Néanmoins l'amant d'Esther a lui aussi son bandeau : elle veut « rester sage et digne de Lucien, qui [l'] aime et [la] respecte comme la plus vertueuse des vertueuses ». (*Ib.*, 403.)
4. Didier est un enfant trouvé, déposé nu sur le seuil d'une église, élevé par une vieille femme du peuple (I, 2). Doit-on penser à la naissance de du Tillet, abandonné par sa mère dans un jardin ? Mais c'est un prêtre qui le recueillit. — Y a-t-il un rapport entre la litière de Richelieu et le brancard d'hôpital d'où la Marana, par la fente des rideaux, aperçoit sa fille ? Non sans doute.
5. *W*, p. 401.

le connaissiez, vous sauriez que c'est impossible » de le traiter avec rigueur.

Lorsque, chez Hugo, le lieutenant-criminel propose à Marion le honteux marché, elle commence par refuser (V, 2)[1] :

> Fût-ce pour te sauver, redevenir infâme,
> Je ne le puis ! — Ton souffle a relevé mon âme,
> Mon Didier ! Près de toi rien de moi n'est resté,
> Et ton amour m'a fait une virginité !

On sait d'ailleurs — et Balzac le rappelle dans *Les Marana*[2] — que ces quatre vers avaient été supprimés à la représentation, et remplacés par huit autres où Marion développait la même idée : elle s'est « épurée à cette chaste flamme », elle s'est « refait une âme avec cette âme » (de l' « homme le plus pur que le ciel ait formé »). Lucien n'est pas Didier, mais la passion qu'il inspire produit le même effet : « L'amour », explique Esther, « était entré dans mon cœur et m'avait si bien changée, qu'en revenant du théâtre, je ne me reconnaissais plus moi-même ; je me faisais horreur. Jamais Lucien n'a pu rien savoir[3]. »

Voilà plus d'une raison de croire que l'auteur de *La Torpille* se souvenait d'un drame où d'ailleurs trois lieux de l'action (Blois ! Chambord ! Beaugency !) rappelaient sa pensée vers la province natale. Il est vrai que neuf ans s'étaient écoulés depuis la soirée du 9 juillet 1829, où V. Hugo avait lu chez lui son nouveau drame en présence d'auditeurs d'élite, parmi lesquels Balzac, Musset, Sainte-Beuve, etc. Sept ans, depuis la création du 11 août 1831, à la Porte-Saint-Martin.... Notre rapprochement paraîtrait encore plus justifié, si la pièce avait été reprise peu de temps avant l'été de 1838. Or, c'est ce qui eut lieu le 8 mars 1838, au Théâtre-Français (autres représentations le 10, le 12, le 15, le 17, etc.). A ce moment, Balzac ayant quitté Frapesle le 3 mars[4], devait se trouver à Paris, d'où il écrit encore le 13 mars[5] avant de partir pour Marseille et la Sardaigne.

En 1838, c'est Mme Dorval qui, comme en 1831, jouait le rôle de Marion Delorme ; et certes elle n'en pouvait désirer un plus pathétique ! 1831 ! Une petite actrice, qui prenait modèle sur le jeu de Marie Dorval, s'efforçait en cette même année de percer à l'Odéon : sans succès[6]. Son destin était d'imiter non Marie, mais Marion. En 1833, Juliette Drouet rencontra, elle aussi, son Didier, — dans le créateur

1. Elle se donne ensuite, comme Esther finit par se donner à Nucingen. L'analogie des situations serait à étudier.
2. Ce vers cornélien, « le poète a été forcé d'en faire le sacrifice au génie essentiellement vaudevilliste du parterre » (*Revue de Paris*, janvier 1833).
3. *W*, p. 402. Balzac fait aussi, côté de l'homme, l'analyse et comme la métaphysique de la chose : « N'est-ce pas créer, que de purifier un pareil être ? » (*ib.*, p. 419).
4. *Correspondance de Balzac*, p. 241.
5. Indication due à M. Roger Pierrot.
6. Pierre Audiat, *Ainsi vécut Victor Hugo*, Librairie Hachette [1947], p. 147.

de Didier [1], et lui consacra son existence. Il arrive assez souvent que la vie, qui pourtant ne manque pas d'imagination, reproduit certaines situations de l'art. Plusieurs traits de ressemblance seront à signaler entre Juliette et Esther.

III

Nous avons annoncé qu'une occasion s'offre ici d'observer l'influence — par contagion, pourrait-on dire, — d'un ouvrage que Balzac avait composé un peu avant *La Torpille*, et dont il a depuis revu les épreuves. Si *La Maison Nucingen* est parente de *César Birotteau* [2], elle l'est aussi de *La Torpille* qui la suit immédiatement dans l'édition originale. Toujours prêt à signaler des rapports nouveaux entre les parties de son édifice, l'auteur écrira en 1844 : « peut-être trouvera-t-on Esther pleine de grandeur dans les environs... des monstruosités de la Haute Banque » [3].

Un soir de 1836 ou 1837 [4], le narrateur de *N*, en bonne fortune, dîne dans un cabaret élégant de Paris. A travers la mince cloison, il entend les propos qui s'échangent dans le cabinet voisin : *Une conversation entre huit heures* [5] *et...* A quelle heure Balzac et son amie se lèvent-ils pour sortir ? On ne sait, mais le bruit est remarqué par les causeurs : « Tiens, il y avait du monde à côté », dit l'un d'eux. — « Il y a toujours du monde à côté », répondit un autre qui semblait aviné ». Ce trait termine *La Maison Nucingen*.

Ces convives avaient nom Finot, Blondet, Couture, Bixiou. Comme on pouvait s'y attendre, ils s'intéressent beaucoup à l'ancien amant de Mme de Nucingen ; ils s'occupent aussi d'un compère du banquier [6]. Ne soyons pas surpris de les retrouver (eux seuls dans le manuscrit, Vernou ne surviendra que plus tard) et toujours parlant ensemble, au premier chapitre de *T*, cette fois en compagnie de Rastignac, lequel, à la fin, s'enivre « parfaitement », sans doute pour faire pendant à Bixiou. Du Tillet, lui, ne fait que traverser la scène de l'Opéra ; encore n'y paraît-il que dans le manuscrit. Ce revenant de *N* s'évanouit ensuite.

Malgré l'intervalle de temps qui sépare les deux actions, Finot et

1. Cf. André Maurois, *Olympio ou la vie de Victor Hugo*, Hachette, 1954, p. 230. « Un Balzac eût souri. Mais Hugo vivait la vie de ses drames, etc. »

2. « Ces deux histoires sont nées jumelles » (*Hist. de la grand. et de la décad. de César Birotteau*, t. I, Paris, 1838, *Préface*). — Nous désignerons *La Maison Nucingen* par la lettre *N*, et *la Torpille* par la lettre *T*.

3. *Préfaces*, p. 356 (préf. à l'éd. de Potter).

4. *W*, p. 197, p. 225.

5. *Ibid.*, p. 194.

6. Sur ce dernier, voir *ibid.*, p. 216-218, p. 279 et surtout p. 260-261 : « Tiens, voilà du Tillet, il est bien en retard, etc. », que ne sont pas sans rappeler les deux lignes du manuscrit de *T* : « Je ne sais pas si Dutillet qui vient à nous et qui nous évitera, etc. ».

Blondet [1] demeurent à peu près les mêmes. Celui-là, difficile à dégrossir : « gros Turcaret » (1836), « gros butor » (1824) ; celui-ci, lucide et faible : « fin comme une soubrette de comédie » (*N*), « fin comme le musc » (*T*), Blondet, « se sachant exploité, se [laissait] faire » (*N*) ; « tout en se sachant dupé, [il] servait toujours... » (*T*). En revanche, le Bixiou de *N* n'est plus, s'il faut en croire l'auteur, « le Bixiou de 1825, mais celui de 1836 ». Couture, dans *N*, se livre à la spéculation. Il ne sait probablement pas encore, qu'il a été quelque douze ans plus tôt, journaliste ou semi-journaliste !... Tous les quatre ils connaissent « la vie parisienne [...] jusque dans ses exostoses » (*N*), ce sont des « juges vieillis dans la connaissance des dépravations parisiennes » (*T*) [2].

Et quelle verve ! un peu épaisse... Est-ce l'excitation du repas, mais elle roule à plus gros bruit que les propos échangés à l'Opéra. Aussi une expression qui paraît naturelle dans *N* surprend-elle un tout petit peu quand on l'entend dans *T*. Nous pensons au terme de « gars » que le Blondet de *T* applique, par deux fois, à Lucien [3]. Ce caillou de *La Maison Nucingen* [4] a été charrié jusque-là... — « Le gars » : dix ans plus tôt, titre (provisoire) d'un roman historique sur la chouannerie ; et maintenant locution usuelle de viveurs parisiens dans une scène de mœurs, sous la Monarchie de Juillet.

Une autre caractéristique des convives de *N*, c'est leur existence « problématique ». On ne leur « connaît ni rentes ni domaines, et [ils] vivent bien ». Or, que lit-on, sinon dans les textes imprimés de *T*, du moins dans le manuscrit ? « on ne lui connaît ni rentes ni domaines » : il ne s'agit plus des quatre, mais de Lucien, et la remarque en est faite par Rastignac à qui Vautrin masqué rétorque : « En avez-vous ? » Effectivement, dirons-nous à notre tour, le Rastignac de 1824 est plus loin du parvenu de 1836 que du débutant du *Père Goriot*, de celui dont Couture rappelle dans *N* le modeste patrimoine : « le domaine de son père ne valait pas mille écus » [5].

L'indécision de la réminiscence permet, de *N* à *T*, d'autres transferts. Sur cette observation de Finot que Rastignac « a eu le bon esprit de s'attacher à une femme riche », Blondet demande qu'on lui tienne « compte des circonstances atténuantes ». Pareillement, dans *T*, Rastignac (endoctriné) montre son bon vouloir à l'égard de Lucien. — Et

1. Alfred (et non Émile) Blondet dans *N* (*W*, p. 196) ; Blondet tout court dans *T*, où il est appelé « brillant condottiere de plume » (*Ibid.*, p. 364), comme les causeurs de *N* avaient été dits les « spirituels *condottieri* de l'industrie moderne » (p. 195).
2. *Ibid.*, p. 235, p. 368 ; p. 196, 368, 196, 364 ; p. 197 ; p. 235, 381.
3. *Ibid.*, p. 363, 379.
4. Voir en effet *ib.*, p. 217 (il s'agit de du Tillet), p. 221 (de Beaudenord). Rastignac lui-même reçoit cette appellation ; il est vrai qu'elle est mise dans la bouche de Finot (p. 201) et que Bixiou en conteste la convenance : « Notre ami n'est pas un gars, comme dit Finot, mais un gentleman qui sait le jeu, etc. » (p. 205). Il faut croire que l'auteur de cette belle distinction l'a oubliée ; sinon il ne dirait pas lui-même à la p. 334 : « Aujourd'hui le gars, etc. », en parlant de Rastignac.
5. *Ibid.*, p. 194-195, p. 201.

quelle est l'excuse que le Blondet de *N* fait valoir ? L'amant de Mme de Nucingen « est tombé dans les pattes d'un homme habile [le mari] en sortant des griffes de la misère ». Une image équivalente s'offre au lecteur de *T* : « lui que naguère la misère étreignait de ses mains de fer »[1]. *Lui*, c'est ici le protégé de Vautrin. Les balzaciens l'ont remarqué, Rubempré est à certains égards le *double* de son compatriote : un trait comme celui-ci y contribue ; et la comparaison suivante va dans le même sens :

N	*T*
Où [Rastignac] a-t-il pris sa fortune ? demanda Couture. [...] — Il a hérité, dit Finot. — De qui ? dit Blondet. — Des sots qu'il a rencontrés, reprit Couture. (*W*, p. 204.)	Eh ! bien, Lucien, [...] nous voilà rempaillé, rafistolé. D'où venons-nous ? [...] — Avez-vous hérité d'un oncle ? lui dit Finot d'un air railleur. — *J'ai mis, comme vous, les sots en coupes réglées*, lui répondit Lucien. » (*Pl.*, p. 660, p. 662.)

Les ressemblances sautent aux yeux. Mais la réplique imprimée en italiques est absente de l'édition originale, qui offre à cet endroit un texte tout différent. Elle ne se montre que cinq ans plus tard. Ainsi *T 1* oublie *N*, et *T 2* y revient en s'écartant de *T 1*. Dans le cerveau du romancier, les traces de la première rédaction avaient donc réapparu après s'être effacées ? Ou si Balzac, en relisant récemment *la Maison*, s'était, en 1843, *inoculé* cet ancien germe ?

Un phénomène analogue se présente dans un autre cas où Balzac passe de Rastignac à Rubempré. Le Bixiou de *N* a l'air, comme Blondet, de défendre l'amant de Delphine : « osez-vous encore [lui] reprocher d'avoir vécu aux dépens de la maison Nucingen, d'avoir été mis dans ses meubles ni plus ni moins que Ninette par notre ami des Lupeaulx ? » Condition aussi peu honorable que celle de Rubempré, que Vernou désigne dans *T* comme « l'ancien *entretenu* de Coralie ». Mais n'est -il pas curieux d'observer, ici encore, que cette récurrence de *T* à *N* se produit seulement en 1844, dans l'édition de Potter....

D'où vient ce des Lupeaulx ? De *La Femme Supérieure*, où l'on apprend qu' « à l'Opéra, il causait avec les journalistes, car il était avec eux du dernier bien [2] ». Aussi aura-t-il un bout de rôle dans la scène du bal de l'Opéra : son importance lui vient, avant tout, de ce qu'il a eu pour rat la Torpille. Ceci procède de la phrase de *N* sur Ninette, encore que Balzac n'ait point, en l'écrivant, songé à une Juive : lui aurait-il donné ce nom ? Seulement, *La Torpille* une fois publiée, la substitution allait de soi. Ouvrez *La Comédie humaine* [3] : plus de « Ninette », mais à la place « la Torpille jadis ». *Jadis* : le temps de l'auteur s'est ajouté à celui des personnages.

Est-ce à dire qu'Esther soit tout à fait absente de *N* ? Elle pourrait

1. *Ibid.*, p. 201-202, p. 354.
2. *La Femme supérieure*, t. I, p. 84 (éd. Werdet).
3. Éd. Furne, t. XI, p. 6.

bien s'y trouver, esquissée dans une figure féminine d'un tout autre rang social. Vous vous rappelez Isaure d'Aldrigger : « taille, un mètre cinquante centimètres ; cheveux blonds [qui] ruisselaient en cascades bouillonnantes.... » Cette ingénue est rapprochée (dans un esprit, il est vrai, un peu dénigrant) de madame de la Vallière, comme Esther l'est (mais de façon très flatteuse) de la duchesse de Berry. Au moral, la fille de la baronne d'Aldrigger est « sotte comme une musique de ballet » ; « sotte » aussi, du moins dans le manuscrit de *T*, la fille de la belle Hollandaise.

Du moins dans le manuscrit, disons-nous. Ici la parenté la plus étroite — n'est-ce pas significatif ? — se constate entre *N* et le *premier* état de *T*. Et ce n'est pas le seul endroit qui offre ce genre d'indice. Esther a commencé par être « petite », avant d'avoir « une moyenne taille ». Fait plus curieux : on lit dans une addition sur second placard : « le menton [d'Esther] était [...] peut-être un peu court » : dissonance supprimée sur le placard suivant. Mais que portait le « passeport » d'Isaure ? « menton court et relevé. » Esther a failli hériter ce léger défaut, qu'a expulsé sa merveilleuse beauté.

Ceci regarde l'individualité de la femme. Quant au type du *rat*, rien dans *N* ne semble l'annoncer : le nom n'est pas prononcé. Et pourtant Balzac n'en a-t-il pas préparé le portrait en faisant celui du *tigre* ? Qu'on en juge par les mots soulignés de part et d'autre.

N	*T*
[Ce] tigre était [...] âgé *de dix ans*, [...] une vraie fleur de *perversité*, [...] hardi et *chippeur* comme un *gamin* de Paris. Il était l'*honneur* et le *profit* d'un célèbre lord anglais, auquel il avait déjà fait gagner sept cent mille francs aux courses. (*W*, p. 230-231.)	L'une des *perversités* [...] était le luxe des rats. Un rat, mot déjà vieilli, s'appliquait à une enfant *de dix* à onze *ans* [...] espèce de [...] *gamin* femelle [...] ; le rat *pouvait tout prendre* [...]. Un rat était trop cher, il ne rapportait ni *honneur*, ni *profit*, ni plaisir. (*W*, p. 373-374.)

Autre type, celui que définit Bixiou en énumérant les huit articles dont se compose « le bonheur d'un jeune homme de vingt-six ans ». Nous en citerons trois : « pouvoir sortir à cheval, en tilbury, ou en cabriolet avec un tigre » ; « avoir, le soir, pour douze francs, un coupé de louage très-convenable » ; « pouvoir renouveler les bouffettes roses qui embellissent les oreilles de ses trois chevaux pur sang ». Et voici maintenant l'ancien amant de la Torpille dans le temps de sa dissipation : « Lucien avait trois beaux chevaux dans son écurie, un coupé pour le soir, un cabriolet, un tilbury pour le matin. » Alors, sans doute, son domestique prenait soin de lisser le poil des chevaux et de « les harnacher de roses » pour les courses au bois [1].

1. *W*, p. 206-207 ; *Pl.*, 665 ; *W*, p. 243, 244, 431, 250, p. 240-241, 458, 461.

Si courants que soient ces exemples de *self-imitation* [1], on serait en peine de dire s'il y a eu souvenir ou réminiscence. L'écrivain s'est-il, la seconde fois, senti la main plus légère, et a-t-il su pourquoi ? Et la première fois, avait-il visé au delà de ce qu'il exécutait ? Non sans doute ; le signe d'élection ne s'est posé que plus tard sur certaines têtes. Ah ! comme il eût été digne de Balzac d'ouvrir un jour sur ces mystères, et de compléter par des confidences techniques les métaphores de *Louis Lambert* sur la génération des idées [2] !

JEAN POMMIER.

1. En veut-on un dernier ? Bien que « l'art », dans un cas, soit donné comme un pouvoir magique, et dans l'autre comme un travail humain, il est difficile de ne pas rapprocher l'opération qui fait « de la plaine des Sablons, un *Interlachen* » et l'entreprise qui consiste à mettre « les vues de la Suisse à Cassan ». (*Ibid.*, p. 276, p. 420.) — « L'envieux » de la page 335 semble une reprise de la page 233, etc.

2. Nous saisissons cette occasion de faire part aux Balzaciens d'une hypothèse que nous sommes en train de vérifier, relativement à ce titre mystérieux de *Sœur Marie-des-Anges*, sous lequel Balzac a écrit un petit nombre de feuilles conservées à Chantilly et qui viennent d'être éditées par Maurice Bardèche (Club du Livre du Mois). Or il a existé une Sœur Marie des Anges, que Michelet a connue en 1845 et qui lui a écrit une quinzaine de lettres que nous nous proposons de publier. Nous recherchons si la même personne n'aurait pas été précédemment en relations avec Balzac, qu'elle aurait frappé de son nom « charmant » et intéressé par ses confidences.

NOTES ET DOCUMENTS

LE PARI DE PASCAL ET SON TEXTE

Il y a dans le Manuscrit original des *Pensées* deux feuilles respectivement paginées 3 et 4, et 7 et 8 (la feuille intermédiaire 5-6 étant blanche), qui portent, de l'écriture de Pascal, des textes célèbres entre tous : elles ont fasciné M. G. Brunet. Il publie [1] l'édition commentée qu'il préparait depuis longtemps : en tête (lire à la p. 9 « ci-avant » au lieu de « ci-après ») un *fac-simile* ; deux transcriptions, l'une littérale à la manière de Z. Tourneur (pp. 11-26), l'autre « débarrassée des minuties paléographiques, et ordonnée suivant le développement logique » (pp. 131-140) ; entre les deux, un commentaire « volontairement limité aux procédés de travail de Pascal, et aux indications qu'ils peuvent fournir sur le cheminement de sa pensée » (p. 2).

Rien de plus consciencieusemnt établi que la transcription littérale. A peine s'il manque un trait de séparation au paragraphe 9 avant la ligne « Il faut, etc.... » ; le « ce » de l'avant-dernière ligne (p. 26) a disparu dans un trou du ms. plus complètement que le « ou » de la p. 21 (voir n. 1) dans une déchirure. Quant aux majuscules, M. Brunet n'en a gardé qu'un certain nombre, sans que l'on voie toujours la raison de son choix (« Aprennent », « Choses », etc. ; mais « foy », paragraphe 7, qui a peut-être été écrit avec un F). — Paragraphe 6, les mots barrés sont-ils bien « et de la nature » ? L'article surprend ; je n'aperçois par l'*l*, assez caractérisé chez Pascal ; le *e* de « de » ne serait-il pas en réalité une boucle de l'effaçure ? — Paragraphe 17, le mot initial rayé est-il bien « mais » ? — Paragraphe 11, je n'arrive pas à lire « defaire » ; n'y a-t-il pas un *d* avant « re » ? Brunschvicg avant correction, et L. Lafuma donnent « defendre », qui semble préférable ; que l'on compare avec le « faire » de la même ligne, et avec le « defaire » qui s'offre deux fois coup sur coup à la p. 11 du manuscrit, dans la Pensée reproduite ici p. 115. — La question des « pas » et des « point » serait peut-être à revoir. Au paragraphe 22, les deux « point » de la p. 21 n'ont-ils pas le même aspect que le « pas » de la p. 22, 1re ligne ?

Quant aux cas où M. Brunet s'écarte de ses prédécesseurs, il a eu tort, croyons-nous, en doutant de « pesons », paragraphe 13, et de « [sans], » p. 19 et n. 2, et en conjecturant « [sans peine] » à la place de « [c'est que] » (par. 19). Mais nous lui donnerions volontiers raison au paragraphe 18 et à la fin du paragraphe 24 (« [que] » et « [etc.] » au lieu de « [prend] » et « [les] »).

L'éditeur s'est évertué à « marquer plus exactement les liaisons, séparations et simplifications de mots », où il voit un indice de précipitation à ne pas négliger (p. 10). Indice à vrai dire fréquent chez

1. Chez Desclée de Brouwer, avec une Préface de Jean Mesnard (1956, 141 p. in-8°).

Pascal ; et tâche fort délicate à mener toujours à bien, soit que M. Brunet imprime une lettre absente (ainsi le *t* de « defaut » au paragraphe 24), soit, au contraire, qu'il représente par des tirets un *t* ou un *n* qui terminent assez visiblement « infiniment » ou « raison », etc., etc. La reproduction fidèle de « ganer » ou de « hazadd » (p. 20) rivalise avec la photographie, mais pourquoi ce fac-simile est-il si défectueux ? Le Centre National de la Recherche Scientifique aurait volontiers augmenté son concours, pour éviter et la réduction aux 2/5 de l'original, et l'amputation de certains textes marginaux. Que l'on regarde la p. 4 du manuscrit, par exemple, dans le livre de René Onfray, *L'abîme de Pascal*, fig. 13 (Alençon, 1949) ; et l'on comprendra notre regret.

Surtout si l'on considère que l'objet de ce travail a été d'offrir une *image* qui soutienne l'esprit, tandis qu'on lui explique comment ces pages ont été couvertes d'écriture. M. Brunet fait le départ entre une partie dite « normale » (l'épithète n'est pas très heureuse) et des « additions marginales » ; il met en petits caractères romains des « corrections » et « additions » [1]. — Mais un morceau tel que « fin de ce discours » (p. 7 du ms.) correspond-il exactement à notre idée d' « addition marginale » ? ne s'est-il pas logé dans ce blanc tout comme il eût pu venir à la suite du texte ? Et quant à ces termes de « corrections » (p. 9) et « additions » (p. 131), penserons-nous, en les voyant appliqués ici et là à de même passages, que M. Brunet les prend indifféremment l'un pour l'autre ? Et sont-ce des « corrections » à proprement parler qui figurent en petits caractères dans la transcription littérale ?

Ceci touche à un point important, dont l'examen me dispensera d'entrer dans le détail des anomalies typographiques que j'ai cru constater. L'emploi de ce mot de « corrections » dépend du système inventé par M. Brunet pour interpréter ces pages, et que voici.

A ses yeux le « maintenant » du paragraphe 10 a pris une si singulière valeur (pp. 40, 61) que cette première phrase s'oppose, selon lui, non point au bas de la p. 3 du manuscrit, mais à un exposé étranger à ces pages, le fragment 194 de Brunschvicg. Déjà, il y a quelques années, M. P. L. Couchoud avait prétendu retrouver dans le recueil des *Pensées* un *Discours sur la condition de l'homme*. M. Brunet se montre (et pour une raison bien faible) assez indulgent au principe de cette restitution (p. 30, n. 6). C'est qu'il voit lui-même dans ce fragment 194 un Traité sur l'immortalité de l'âme que Pascal se serait proposé d'écrire à une époque où le dessein de son Apologie n'était pas encore formé (p. 42 ; voir encore pp. 88, 102). Et c'est à ce Traité qu'il rattache le paragraphe 10 du Pari. Oui, le développement amorcé par le « Parlons maintenant, etc. » constitue selon M. Brunet la seconde partie du Traité en question, auquel il doit se souder un peu avant la fin.

Malheureuse hypothèse, selon nous, en dépit de rapprochements peu probants que son auteur introduit, en dépit même du fait que le Pari et le fragment 194 se suivent dans la Copie (p. 40-41). Mais hypothèse qui asservit à ce point M. Brunet, qu'elle est pour beaucoup dans la façon dont il restitue (pp. 61-62) le « cheminement » de la pensée pascalienne à travers ces quatre pages, en relâchant le lien entre les deux premières. Ah ! cette page 3, comme on l'a mal comprise, selon M. Brunet ! comme les éditions courantes en font « un tout absolument incohérent » (p. 57) ! C'est qu'elles y méconnaissent les

1. Il indique les renvois de Pascal, non plus, comme M. Lafuma, par des couples de différents signes, mais par des flèches (numérotées, sauf pour les renvois que l'auteur n'a pas maintenus).

traces de « refonte », de « remaniement », c'est qu'elles ne distinguent pas les deux états qui s'y trouvent, le premier représenté par les paragraphes 1 à 4, 6, 8, et le second par les nos 5, 7 et 9, ceux-ci ajoutés après que Pascal eut écrit les pp. 4, 7, ainsi qu'une bonne partie de la p. 8 (jusqu'au par. 25). Alors seulement, nous dit-on, Pascal a mis le renvoi à la p. 4 avec le mot « Tournez » (pp. 101-102). Ensuite il est revenu à sa p. 8, et si la note 26 qu'il y jette est « une image de Dieu », c'est parce qu'il vient d'inscrire p. 3 la Pensée 7 sur la nature divine que nous connaîtrons par la gloire. Sa soif de Dieu en a été ravivée, et elle se satisfait par cette représentation du paragraphe 26 (p. 103).

Cet exemple montre à quel genre de considérations M. Brunet demande le fil conducteur pour retrouver l'ordre dans lequel Pascal a écrit les divers fragments qui occupent ces pages. Il découvre des rapports logiques, des objections et des ripostes, des contradictions (parfois factices, voir p. 57), une palinodie (p. 58), le duel d'un géomètre et d'un mystique (pp. 60, 105), des appels qui « jalonnent l'itinéraire du Pari » (p. 111), etc. Une sorte de = a-t-il échappé à la plume de Pascal, ce trait insignifiant prend une valeur inattendue (p. 77). Deux passages qui me paraissent bons à leur place en sont chassés et mis en note (p. 135, n. 1 et 2). Que de complications !

Il n'en fallait pas moins à M. Brunet pour soutenir sa gageure : faire accepter du lecteur l'idée que *tout le contenu de ces quatre pages se rapporte au Pari*, et que Brunschvicg, en conséquence, a eu grand tort d'en détacher des fragments pour les répartir ailleurs (p. 28 et n. 3, p. 29). C'est ici le point où nous ne saurions nous entendre. Selon nous, *le Pari se réduit à l'argument du pari, lequel commence*, non pas au paragraphe 10, comme le veut M. Brunet (p. 61), mais *au paragraphe* 11, à l'endroit où Pascal débouche sur un dilemme qui le mènera loin ; le reste est en dehors [1].

Aussi bien, M. Brunet répugnerait-il si fort à en convenir ? Qui donc, si ce n'est lui, compare « le Pari — si mal nommé — à une sorte de nébuleuse » (p. 118) ? Où donc, sinon dans son livre (p. 47), trouve-t-on l'explication du fait que ces quatre pages sont absentes des liasses ? Cela vient, assure-t-il, de ce qu'elles sont « inclassables. Trop d'idées y foisonnent, qu'il faudrait commencer par séparer les unes des autres avant de les ranger sous les rubriques convenables ». N'est-ce pas ce qu'a fait Brunschvicg [2] ? (Voir encore pp. 118-119). « Pensées un peu décousues », ou qui « paraissent à première vue différentes » ; parenté « dont on ne s'aperçoit pas d'emblée » ; « idée qu'on ne s'attendait guère à rencontrer » (pp. 105, 106, 114), toutes ces expressions laissent pressentir l'artifice de l'argumentation où s'altérera la nature des données, aux dépens de Pascal lui-même, que M. Brunet juge parfois — et sévèrement — en fonction de desseins qui n'ont peut-être pas été les siens.

La vérité pourrait bien être plus simple : c'est qu'il ne suffit pas d'être pris dans un cadre (ces quatre pages) pour faire tableau ; c'est que l'unité du lieu n'impose pas aux êtres qui s'y rencontrent de se donner la main. Particulièrement ici, où l'on dirait qu'une circonstance momentanée a réduit Pascal à ne disposer que de ces deux feuilles de papier (dont les plis montrent qu'elles ont été portées en poche).

1. On voit que nous tendons à *définir*, dans le sens propre du terme, l'opération du Pari. C'est sans doute pour vouloir l'entendre *stricto sensu* que nous hésitons par endroits à suivre Mme A. Barnes dans son étude si déliée et si pénétrante sur « La conférence à Port-Royal et les liasses de Pascal » (*French Studies*, juillet 1956) : les idées où l'auteur retrouve le Pari y appartiennent-elles toujours évidemment ?

2. Le renvoi mentionné p. 115 n. 66 montre qu'une note en suit une autre, mais crée-t-il nécessairement entre elles un lien d'idées ?

Il a procédé comme si souvent, en couchant par écrit une réflexion qui lui vient, puis en tirant un trait pour passer à une autre, — une autre *qui peut porter sur un sujet différent*, ainsi qu'on le voit en maint endroit du recueil des *Pensées*. Il faut admettre le successif, le discontinu, même si l'on ne sait l'expliquer. Comment telle idée, puis telle autre, « traversent-elles l'esprit de Pascal » (je me plais à citer M. Brunet, p. 111) ? Mystère ; à moins qu'on ne découvre une cause occasionnelle, une lecture, par exemple, au cours de laquelle elles auraient surgi : alors, si l'on tombe sur ce livre et sur ces pages, la suite des réactions s'explique à merveille.

A quelque degré que ceci soit applicable à Pascal, ne jetons pas trop vite des ponts à travers les intervalles. Ces tentatives peuvent réussir ici ou là, elles échouent sur les Pensées réellement indépendantes. Ne prenons pas pour des ressemblances topiques la marque d'origine imprimée sur tout ce qui sort d'un même esprit.

Voilà bien des réserves ; mais quand même elles seraient fondées, l'ouvrage qui les provoque garderait une grande part de son utilité. Certes, M. Brunet n'est pas le premier, et il le reconnaît, à rassembler les *membra disjecta* de Brunschvicg. Les notes de Z. Tourneur allaient aussi loin que possible dans la description, et pourtant elles ne parlent qu'à l'intelligence. L'ingéniosité fervente de M. Brunet a fait mieux, et son exemple ne doit pas être perdu, non plus que les conseils de méthode de la p. 118. Même s'il subsiste de l'incertitude quant à leur ordre de succession, les actes d'écriture de Pascal sont rendus sensibles. C'est bien là ce brouillon « à l'état sauvage » (p. 7), avec le premier jet, les retouches, un début d'organisation partielle. Voici un ajouté d'une autre encre, et même d'une autre plume (pp. 22, 117) ; un développement qui grossit sous la main de l'auteur, emplit l'interligne, l'excède, déborde... ; une pensée qui s'enfle de sève, et dont les rameaux grandissants cherchent leur place et la prennent où ils peuvent. Chacun peut rêver là-dessus ; imaginer avec M. Brunet la position du scripteur [1] ; examiner où et comment s'est produite une Pensée aussi célèbre que « Dieu sensible au cœur », etc... (mais sans l'expliquer par son lieu de naissance ; le « terreau » dont parle M. Brunet, p. 108, et où « a poussé cette plante rare », nous croyons que c'est la cervelle de Pascal, à un moment où elle n'était plus occupée de la contexture du Pari).

Or, ce plaisir que nous prenons ainsi n'est pas de simple curiosité. Comme l'a dit J. Mesnard (p. 5), « l'interprétation philosophique d'un fragment donné est souvent commandée par des considérations paléographiques ». N'est-ce rien, par exemple, que d'avoir vu à quel point ce texte est une « improvisation » (pp. 48, 77, 126 ; pour d'autres jugements dépréciatifs, voir pp. 56, 67, 68) ? Le meilleur esprit ne fait pas toujours mouche du premier coup. La pulsion du spontané ne saurait prétendre à la perfection du réfléchi. Aussi la vue de ces quatre pages est-elle faite pour couper court à plus d'une spéculation.

L'on sait que l'argument du pari n'a pas passé dans l'Apologie (p. 119). Y avait-il pourtant sa place ? Les critiques se sont partagés à ce sujet (p. 42, n. 15). Quant à M. Brunet, tantôt il nie que les propositions mathématiques de la p. 7 du manuscrit aient été écrites en

1. Ce serait (pour la p. 7 du ms.) celle d' « un malade incliné sur son séant, écrivant sur un papier posé à sa droite » (p. 76). Voilà ce que supposerait difficilement le Dr Onfray, inventeur des migraines ophtalmiques de Pascal et de l'abîme à droite ! — Au reste, des suppositions du même genre (écriture au lit) ont été faites à propos de la graphie de M. Proust.

vue de l'Apologie (p. 84) ; tantôt il y voit à l'œuvre un apologiste aidé d'un géomètre (p. 129). Et qui ne reconnaîtrait, en effet, un apologiste-né (mais enclin à l'offensive) dans l'argumentateur qui presse ceux qu'il veut convaincre, pour les plier sous ses raisons, pour qu'ils avouent leur défaite et leur ravissement ? M. Brunet est conduit par des indices convergents à dater le Pari du mois de septembre 1656 *aut circa* (pp. 48, 51, 63, 68, 73, 119). Si l'on retient ce moment, *les Provinciales* sont en cours. Pascal y a confirmé son goût de la polémique. Dans l'Apologie son jeu sera moins serré, moins fulgurant ; mais il a toujours l'épée en main.

A la fin de son *Avant-Propos*, M. Brunet incite ses lecteurs à lui adresser leurs observations. Qu'il accueille les nôtres : elles lui sont présentées en toute bonne foi, et d'un cœur reconnaissant.

J. Pommier.

BALZAC EN DAUPHINÉ ET « LE MÉDECIN DE CAMPAGNE »

Le soin avec lequel Balzac décrit généralement les lieux où il place ses œuvres, en indiquant le nom des localités et précisant les moindres détails, est bien connu. Cependant dans *Le Médecin de Campagne*, contrairement à son habitude, Balzac ne cite pas le nom du village où se déroule son roman, se contentant de dire qu'il s'agit d'un gros bourg situé entre Grenoble et la Grande-Chartreuse.

En Dauphiné, une tradition identifie cette localité avec Voreppe. On y voit encore, en effet, la maison qu'habitait alors le docteur Rome, dont les traits de caractère, la bonté, les hautes vertus morales, les recherches médicales sur le crétinisme, et même certains incidents de sa vie, se retrouvent dans le roman de Balzac d'une manière si précise que l'on peut dire, que tout en empruntant certains traits à d'autres, Balzac l'a pris pour modèle de son docteur Bénassis.

Les lieux eux-mêmes ne sauraient tromper. Si les aménagements intérieurs de la maison ont été modifiés, l'aspect d'ensemble et les extérieurs sont demeurés inchangés, tels qu'ils sont décrits dans le roman.

Cependant les descrptions des paysages, tels qu'on les lit dans le texte de Balzac, ont paru à plus d'un critique trop imprécises pour permettre d'y reconnaître avec certitude un village déterminé. Certes les maisons tassées autour du clocher qui s'élève en cône ; le torrent à lit pierreux souvent à sec et que remplit la fonte des neiges, etc..., sont des sites que l'on peut trouver dans maintes localités des montagnes dauphinoises. Et l'on conçoit que dans son remarquable ouvrage sur *la Création littéraire chez Balzac* [1], Bernard Guyon, après avoir reproduit les arguments développés par Gabriel Faure [2] qui retrouve Voreppe dans le village dépeint par Balzac, puisse conclure que l'identification du lieu où se déroule le roman ne lui paraît pas décisive. Et Bernard Guyon pose la question : « Balzac est-il passé par Voreppe ? »

Pour se rendre compte exactement de la valeur descriptive des paysages dépeints, il est évident qu'il faut se rendre sur les lieux. On peut penser que les critiques, qui ont étudié en analystes et en psychologues l'œuvre de Balzac, n'ont pas parcouru les chemins

1. Librairie Armand Colin, 1951, 257 pages.

2. « Balzac paysagiste et le médecin de campagne », dans *Paysages littéraires*, Fasquelle, 1918. — Voir plus récemment Dr Fernand Lotte, *Autour du « Médecin de campagne » La Revue des Deux Mondes*, 1er avril 1956 (*N. D. L. R.*)

que le romancier fait suivre à Genestas, tant à son arrivée dans le bourg que lors de ses promenades en compagnie du docteur Bénassis. En effet, une telle visite sur les lieux demande du temps et de longues marches, d'autant plus qu'il est insdipensable de se replacer dans les conditions de viabilité telles qu'elles existaient en 1832. A cette époque la route de Grenoble à la Grande-Chartreuse par le Col de Porte n'existait pas : pour aller de la ville au monastère il fallait passer par Voreppe et, au sortir de ce bourg vers le col de la Placette, prendre l'ancienne route aujourd'hui délaissée. En montant par ce vieux chemin au-dessus de Voreppe on retrouve le paysage décrit dans les promenades des deux personnages.

Mais il est d'autres précisions qui situent à Voreppe le cadre du roman. D'abord ce plateau élevé où Benassis entraîne Genestas et d'où la vue s'étend sur le Dauphiné, sur les rochers de la Savoie et sur les lointaines montagnes du Lyonnais. Il n'existe qu'une région d'où un tel panorama puisse être vu : ce sont les croupes situées sur le rebord du massif de la Grande Chartreuse dans la région à l'ouest des falaises de la Grande Sure. Or, ces hauteurs se trouvent juste au-dessus de Voreppe.

Ailleurs Bénassis explique que pour aller à Grenoble il fallait passer par un large sentier situé en haut de la montagne [1], la vallée étant impraticable et ne formant qu'un bourbier. Cette phrase dépeint exactement la topographie des lieux, la route, à la sortie de Voreppe vers Grenoble, descendant dans un bas fond connu sous le nom de creux du Chevalon. De nos jours il arrive encore que l'Isère, lors de ses crues, submerge ses digues, inonde la vallée et remplissant ce bas-fond coupe la route et le chemin de fer voisin. A plus d'une reprise, au cours de ces dernières années, la circulation a du être détournée par un chemin étroit passant au sommet des pentes cultivées : c'est là sans doute le sentier dont parle le roman.

Les lieux cités par Balzac font penser qu'il est venu d'Aix par Chambéry, les Échelles et Saint-Laurent-du-Pont. Cet itinéraire explique d'ailleurs l'exclamation : « c'était un beau pays, c'était la France ! » En effet, il venait d'entrer en France, depuis quelques lieues seulement, quittant la Savoie qui était à cette époque pays étranger.

Et l'absence de descriptions pouvant s'appliquer aux autres directions montre qu'il est reparti par le même chemin.

Reprenant la question posée par Bernard Guyon, nous dirons : Ce n'est pas au cours d'un déplacement que Balzac est passé par Voreppe ; il y est au contraire venu spécialement. Et à la question « Pourquoi Balzac est-il venu à Voreppe ? » nous répondons : Il est venu pour voir le docteur Rome.

Mes recherches m'ont permis de conclure qu'il voulait connaître le docteur Rome en raison des liens unissant celui-ci au Commandant Carraud.

C'est un rapprochement entre des noms de famille d'habitants des villages du Haut-Dauphiné qui est à l'origine de mes recherches.

Le docteur Amable Rome est né à La Grave en 1781. Fils de Laurent Rome, petit fils de Claude Rome, ses ancêtres comptaient une lignée de notaires. Or, à la Grave existe également une famille Carraud.

Le commandant François Michel Carraud est né à Bourges en 1781. Il était donc du même âge que le docteur Rome. Son père François Carraud était dans cette ville président au grenier à sel ; son grand-

1. Dans les Alpes, on donne le nom de montagne aux pentes de pâturages ou de cultures situées au-dessus des villages, mais en contre-bas des escarpements rocheux.

père Me Claude Carraud était assesseur criminel au bailliage d'Issoudun. On sait que Balzac vint plusieurs fois à Issoudun chez ses amis Carraud lorsque le commandant s'y retira, dans son domaine de Frapesle, après sa mise à la retraite.

Dans cette ville des souvenirs des séjours de Balzac sont conservés par des érudits locaux. L'un d'eux [1] possède un document qui mentionne : « En 1692 existaient à Issoudun deux frères Carraud Félix et Claude, originaires de la Grave en Dauphiné. Ils étaient marchands établis à Issoudun depuis une trentaine d'années ».

Une telle présomption d'origine de la famille Carraud, d'Issoudun, demandait à être vérifiée.

Des recherches effectuées aux archives des Hautes-Alpes ont permis d'y trouver le répertoire des minutes de Me Paillas, notaire à la Grave, répertoire commencé en 1652, c'est-à-dire dix ans avant la date où les frères Carraud se seraient fixés à Issoudun. Dans ce volume sont mentionnés une série d'actes où figurent un Pierre Carraud et ses trois fils Félix, Claude et Pierre ; et l'on remarque que ce dernier se retrouve dans des actes au cours des années ultérieures, tandis qu'il n'est plus question de Félix et de Claude après la mort de leur père. Ils avaient donc quitté la région et l'on doit penser que ce sont eux qui sont allés se fixer à Issoudun.

C'est cent-soixante-dix ans après cet exode que Balzac se rendit à Voreppe. Les Carraud d'Issoudun étaient-ils toujours en relations avec les familles de la Grave ? N'est-il pas vraisemblable qu'ils auraient dû se perdre de vue et que seules des raisons particulières avaient pu les en empêcher, par exemple des liens de parenté ?

Les recherches faites dans les registres de la Grave et des villages voisins ne m'ont pas permis d'établir une parenté certaine entre le docteur Rome et le commandant Carraud, quoique j'aie relevé entre 1660 et 1791 sept mariages Carraud - Rome ou Rome - Carraud.

Mais il existe aux archives départementales des Hautes-Alpes, à Gap, une pièce qui prouve les liens étroits qui existaient entre la famille Rome, de la Grave, et la famille Carraud, d'Issoudun. Il s'agit du contrat, passé en 1746 par Me Albert notaire, du mariage de la tante du docteur Rome, Anne Rome, avec Laurent Pic [2].

Or, ce contrat stipule que parmi la dot de la mariée se trouvent 1 000 livres à prendre à Issoudun, en Berri, qui sont dus par Me Claude Carraud auquel Claude Rome les a prêtés verbalement.

Un tel prêt, fait sans signature d'aucun papier, par le propre grand-père du docteur Rome, au propre grand-père du commandant Carraud, est preuve d'une grande confiance. C'était une somme considérable pour l'époque, ayant le pouvoir d'achat d'environ 600 000 francs de 1955.

Il est temps de conclure. Sans avoir pu établir les liens de parenté entre le docteur Rome et le commandant Carraud, nous avons prouvé les relations étroites qui existaient entre les deux familles.

Balzac, en août 1832, séjournait à Angoulême chez son amie Zulma Carraud, dont le mari, le Commandant Carraud, était directeur de la poudrerie, lorsqu'il les quitta pour rejoindre à Aix-les-Bains, le 27 août, la marquise de Castries. On sait que le 1er septembre, dans une lettre à sa mère, il indique son projet de se rendre à la Grande-Chartreuse. Le 15 septembre, il annonce à sa sœur qu'il va écrire *Le Médecin de Campagne*. C'est entre ces deux dates qu'il a conçu son roman. C'est pendant cette courte période que se place son séjour

1. M. Richard-Desaix.
2. Archives des Hautes-Alpes. — I E 4852.

à Voreppe. Connaissant les liens unissant le docteur Rome au commandant Carraud, on conçoit que ce dernier ait vivement conseillé à son ami de profiter de son séjour à Aix pour aller à Voreppe. On peut penser que Michel Carraud a parlé avec détails au romancier de cette belle figure de médecin, de son caractère magnifique. On conçoit ainsi que Balzac, connaissant déjà par avance son personnage, ait pu, après un séjour à Voreppe extrêmement bref, passer aussitôt à la rédaction de son roman.

Mais il reste une question : pourquoi Balzac ne cite-t-il pas le nom du bourg où se déroule son action ? On doit penser que c'est volontairement, et sans doute à la demande du docteur Rome, qu'il a tenu à ne pas faire connaître son modèle.

Cependant, pour qui ceux connaissent les familles Rome et Carraud, il est dans le roman un nom de personnage évocateur. Balzac, en effet, indique que si le commandant Genestas est allé chez le docteur Bénassis c'est en raison des soins donnés à M. Gravier. Et plus loin, lorsque Bénassis apprend l'identité de son visiteur, il s'écrit lui aussi : « j'ai vivement désiré vous connaître en entendant parler de vous par M. Gravier ».

Le nom de cet intermédiaire, par qui les deux principaux personnages se sont connus, n'est-il pas si simplement une image masquée de Michel Carraud ? Lorsque l'on sait que le cousin-germain du docteur Rome, l'un des fils de cette Anne Rome dont une partie de la dot devait être versée par Me Carraud, d'Issoudun, a épousé Marguerite Carraud, fille de Jacques [1] et de Marie-Madeleine Gravier, on est amené à penser que Balzac a pris intentionnellement ce nom de Gravier dans cette proche parenté du docteur Rome et des Carraud.

L'attachement de Balzac pour Zulma Carraud est bien connu. Apprendre que c'est par elle et son mari qu'il a connu le docteur Rome et conçu *Le Médecin de Campagne* ajoute encore un fleuron à cette incomparable amitié.

Camille Blanchard.

DEUX HYPOTHÈSES SUR « FERRAGUS »

L'excellente édition de l'*Histoire des Treize* par M. Pierre-Georges Castex dans la collection des Classiques Garnier — c'est à ce volume que je me référerai dans les commentaires suivants — laisse à penser que les balzaciens n'ont pas formulé, touchant *Ferragus*, deux hypothèses, qui ne prétendent point au rang de certitudes et que j'exposerai par ordre d'importance.

Elles concernent l'une et l'autre les origines de Madame Jules, qui partage avec l'amie de Stendhal cette étrange appellation [2]. Clémence, pour lui restituer son vrai prénom, n'a pas d'état civil ; elle est fille adultérine d'une femme de l'aristocratie qui passe pour sa marraine (p. 56 ; voir les variantes p. 469), et l'on devine combien sa situation est délicate dans le monde. Or, quand, au début de 1833, Balzac écrit *Ferragus*, publié dans la *Revue de Paris* en mars et avril, il a eu l'occasion d'étudier un cas analogue ou plutôt « homothétique »

1. Je n'ai pu établir la parenté exacte existant entre ce Jacques Carraud et le commandant Michel Carraud.

2. Bien que pour d'autres raisons : Mme Gaultier était née Jules Rougier de la Bergerie, alors que Clémence prendra le prénom de son mari que l'on appelle M. Jules pour le distinguer de son frère (p. 56).

dans la société de Mme de Castries. En mars 1832, n'était-il pas un des familiers de l'Hôtel de Castellane ? L'idylle s'est dénouée brutalement à Genève, en octobre, mais le romancier a eu le temps de connaître une certaine Victorine qu'il pouvait d'ailleurs voir aussi chez le duc de Fitz-James — il entretient alors avec lui des relations amicales — et qu'il revit à coup sûr chez Mme de Castries, après le mariage de la jeune personne. Et l'on sait à l'Hotel de Castellane que Victorine est la fille naturelle du duc, oncle de la marquise [1]. Elle est née le 16 décembre 1817 et son acte de naissance [2] lui donne pour mère Élisabeth Félicité Stuart, ce qui, à défaut du *consensus omnium*, suffirait à créer une forte présomption en faveur de son illustre paternité. Le 15 février 1834, quelques mois avant son mariage, elle sera reconnue par Élisabeth Félicité Mangay de Hellering, épouse séparée de biens de Louis André Collier de Beaubois de Montigny.

Mme Aupick qui avait rencontré Victorine chez Mme de Mirbel [3], la silhouettait « brune, douce, timide, assez gentille » ; cependant Baudelaire, qui fréquenta lui aussi chez la miniaturiste, se rappelait la jeune femme sous d'autres traits : rousse, grande et élégante, dotée d'une « voix rauque ou plutôt profonde et sympathique ». Une caricature que conserve l'Album de Mme de Castries [4] nous ferait pencher en faveur de la description de Mme Aupick : ses traits, fortement marqués et accentués encore par la charge, lui confèrent un type méridional. Brune est aussi Clémence, et les marabouts achetés rue de Ménars (p. 47) vont merveilleusement à ses cheveux noirs. De sa « rare beauté » (p. 55), ce n'est évidemment pas la caricature qui nous rendra compte. Nous avons cependant un témoignage de Sainte-Beuve qui, après la publication de *Volupté*, ayant supplanté Balzac auprès de Mme de Castries, rencontra chez elle la « très-jeune et jolie » épousée — elle venait de se marier — qui « égayait ce cercle intime par ses espièglerie piquantes ». Quant au prénom de l'héroïne, ne serait-ce pas — me souffle M. Roger Pierrot — un discret hommage, l'hommage du souvenir, à Mme de Castries, née Claire Clémence Henriette Claudine de Maillé de la Tour-Landry [5] ?

On perd parfois les meilleures causes à les vouloir trop justifier. Ne retenons donc de cette hypothèse que le possible secours que la situation — sinon les traits — de Victorine aurait prêté à l'imagination de Balzac.

Celui-ci, au reste, a joué d'une manière divinatoire le rôle d'officier de l'état civil en mariant Clémence avec Jules Desmarets qui, quelques jours après son mariage, reçoit de la « marraine » de sa femme l'argent nécessaire à l'achat d'une charge d'agent de change (p. 56). Balzac prévoyait-il que, le 10 juin 1834, Mlle Mangay de Hellering épouserait à Paris Jules-Adrien Grimblot, receveur particulier des contributions

1. Voir la note conjointe à mon article sur Paul Grimblot, *RLC*, janvier-mars 1954 (XXVIII, 1), p. 55-56. Il y a lieu d'y ajouter maintenant les indications contenues dans les lettres de Mme de Castries à Sainte-Beuve publiées ici même (1954, p. 423-451) par M. Gérald Antoine et le récit fait par Balzac à l'Étrangère d'une soirée chez Mme de Castries (lettre du 4 mai 1848, publiée par M. Roger Pierrot — à qui je dois de fort utiles précisions — dans la *Revue de Paris* d'octobre 1954). — Pour les citations suivantes dont les références ne sont pas données, se reporter à la *RLC*.

2. Acte reconstitué aux Archives de la Seine. L'un des témoins est le duc de Crussol.

3. Et cela donnerait peut-être à penser que Victorine était la fille de la miniaturiste. Pourtant la liaison du duc de Fitz-James avec Mme de Mirbel ne semble s'être nouée que dans la seconde moitié de la Restauration.

4. En possession de M. le comte de Miramon Fitz-James qui a bien voulu me permettre d'examiner cette caricature.

5. Le prénom usuel de Mme de Castries était Henriette.

directes à Marseille [1] et que le duc de Fitz-James, au mois de septembre suivant, enverrait à son *gendre* « un gros sac d'écus » pour une affaire de bourse à laquelle Mérimée fait allusion dans une lettre à Hippolyte Royer-Collard ?

***

L'intrigue de *Ferragus* est, au fond, bien simple : des soupçons conçus par Jules Desmarets sur la fidélité de sa femme troublent leur limpide amour et provoquent la mort de Clémence. Ces soupçons ont été causés par les mystérieuses visites de Clémence à son bandit de père. Mais ce n'est qu'à la fin du roman qu'on apprendra que la jeune femme est le fruit des obscures et tendres amours de sa « marraine » et de Ferragus. La réprobation qui pèse sur celui-ci et qui chaque jour peut le conduire en prison a empêché Clémence de confier ce secret redoutable à son mari.

N'est-ce pas là le thème des funestes conséquences dont le hors-la-loi, involontairement, menace, outre son propre bonheur, celui des êtres qu'il aime ? Un thème bien rebattu en 1833.

Il y avait plusieurs années déjà que Félix Bodin et Philarète Chasles l'avaient exploité dans un petit roman paru sous l'anonymat : *Le Père et la Fille* [2]. Angèle, l'héroïne, est aimée de Henri de Soulangé et se laisserait aller à l'aimer, si elle ne connaissait l'interdiction que lui a signifiée un père mystérieux et lointain, de ne pas se marier. En effet, elle est la fille d'une mère de haut lignage et... du bourreau. Elle meurt de désespoir, puis Henri se noie, étreignant son cadavre, au cours de la même promenade sur un lac. Si l'on dépouille ce roman de tous les accessoires qui le datent, de ses éclairs et de ses tempêtes, de sa phraséologie frénétique aussi, il reste que *Le Père et la Fille* présente, *avant* le mariage, la même situation que *Ferragus*, *dans* le mariage. Il n'est pas jusqu'au père qui, saisi par la folie dans l'œuvre de Chasles et de Bodin, après la perte de sa plus chère affection, ne vaille guère mieux à la fin de *Ferragus* (p. 170-171).

Ici et là, c'est donc la même naissance furtive, la même malédiction attachée à l'*outlaw* qui, justicier ou criminel, est banni de la société, et le même pitoyable dénouement.

Rien ne s'oppose à ce que Balzac ait lu *Le Père et la Fille*. Il connaît Chasles depuis 1825 au moins [3] ; en 1831, il lui demande d'écrire l'Introduction aux *Romans et Contes philosophiques* ; l'année suivante, leur camaraderie se resserre, non sans quelques heurts, par leur commune participation aux *Contes bruns* ; et, au début de 1833, quand il trace, pour la préface de *Ferragus*, un passage qu'il abandonnera, il le nomme encore parmi ses « savants collaborateurs » (p. 25). Balzac peut supprimer cette mention élogieuse, car Chasles reste présent dans le texte même de *Ferragus* : c'est lui, en effet — y avait-on songé ? — « le plus ingénieux de nos critiques » [4], lui qui reproche à ses contemporains de trop chercher à « savoir par quel procédé chimique l'huile brûle dans la lampe d'Aladin » (p. 156), phrase que

1. Il paraît difficile qu'en 1832 Grimblot pût déjà courtiser sa future femme.
2. Paris, Lecointe et Durey, 1824.
3. Voir l'article de M. Marcel Bouteron sur « Balzac éditeur ou le chemin de la gloire (1825-1826) », *Arts et Métiers graphiques*, 1927, p. 9-16.
4. Dans le manuscrit, il n'était encore qu' « un ingénieux critique ».

Balzac a précisément cueillie dans l'introduction aux *Romans et Contes philosophiques* [1].

Que Chasles lui ait offert *Le Père et la Fille* ou se soit contenté, au cours d'une conversation, de lui en résumer l'intrigue, Balzac n'a guère pu ignorer ce roman.

Son originalité est d'avoir substitué le bandit au bourreau, à qui Balzac avait payé ses dettes, si l'on peut dire, dans *El Verdugo* et, cette même année 1830, en publiant avec L'Héritier de l'Ain les *Mémoires de Sanson.* Le premier n'offrait au romancier que de pauvres ressources épuisées par tant de mises en œuvre [2], et des ressources d'un triste pathétique, pour peu surtout — et comme il arrive trop souvent — qu'il fût vertueux. En revanche, le bandit permet à Balzac de renouveler le thème de l'*outlaw* et entre au service du roman de l'énergie.

Que l'on veuille bien se souvenir maintenant de la première hypothèse qui a été formulée dans cette note, et de l'objection que, sans doute, on aura élevée contre le rapprochement proposé : Victorine était fille naturelle d'un père aristocrate, alors que dans le roman les privilèges de la naissance appartiennent à la mère de Madame Jules. Ce n'est point le résultat de cette inversion normale dans la gravure, de l'image par rapport à l'objet ; c'est bien plutôt le signe manifeste que la littérature l'a emporté sur la vie : à Balzac, la fille naturelle du duc de Fitz-James a pu prêter certains de ses traits et l'idée de sa difficile position dans le monde, — mais Chasles lui fournissait, ce qui est plus important, le canevas d'une intrigue.

Claude Pichois.

NOTE SUR LE TITRE DE « LA COMÉDIE HUMAINE »

Il y a quelques années M. Chancerel a publié dans cette revue une lettre de Balzac, non datée, et adressée à un éditeur inconnu [3], grâce à laquelle il a pu prouver que le titre de *La Comédie Humaine* était né avant 1841. Cherchant à préciser davantage, il s'est persuadé que la saisissante et embitieuse formule s'était imposée à l'esprit du romancier en juin 1840. Mais, il faut le dire, on ne peut s'en tenir à cette manière de voir quand on relit avec attention le document en cause. Sans en reprendre le texte *in extenso*, considérons, en effet, les passages qui permettent d'éclaircir ce problème :

Monsieur,

Vous trouverez ci-contre le détail des œuvres qui composent la 1re livraison de mon ouvrage ; il est impossible de faire un seul volume de chaque

1. Opposant le matérialisme et le scepticisme de l'époque aux tentations fantastiques de Balzac, Chasles avait écrit (je cite d'après l'éd. séparée des *Préfaces*, procurée par M. Jean A. Ducourneau, « Formes et Reflets », 1953, p. 78) :

« Quel conte allez-vous faire à de telles gens ? Ils vous répondront qu'ils ont vu « Bonaparte, bivouaqué au Kremlin et couché à l'Alhambra. Ils mettront vos syl- « phides en fuite, et vos magiciens n'auront pas le moindre intérêt pour eux. Ils « vous demanderont par quel procédé chimique l'huile brûlait dans la lampe d'Ala- « din. Ils ont demandé à M. de Balzac ce qui serait advenu, si Raphaël eût souhaité « que la Peau de chagrin s'étendît ! »

2. L'histoire thématologique du bourreau, fort riche, reste à faire. Miss Alice M. Killen a négligé cet aspect de son sujet dans *Le Roman terrifiant ou roman noir...* (Paris, Champion, 1924).

3. *RHLF*, oct.-déc. 1952, p. 462-468 : « Quelle année vit naître le titre de *La Comédie Humaine* ? »

livre, car les *Scènes de la Vie privée* ont plus de deux millions de lettres (2 250 000) et il faut absolument 2 volumes pour un livre, et il y a obligation d'en publier 4 (ou 2 livres), quitte à vendre chaque livre séparément sans l'annoncer. [...]

Je puis de 6 mois en 6 mois donner 4 volumes, car après les 4 indiqués pour décembre 1840 j'aurai 4 volumes d'Etudes philosophiques qui sont une œuvre supérieure comme idée et comme exécution. Ainsi l'opération embrasserait 12 volumes en 18 mois, et pendant ces deux années j'aurais préparé au moins les *Scènes de la Vie politique* et fort avancé les *Scènes de la Vie militaire.* Le titre général est *La Comédie Humaine* [...].

Et sur la note annexe :

Scènes de la Vie privée
Tomes I et II.
[suit la liste]

Scènes de la Vie parisienne
Tomes V et VI
[suit la liste]

autres volumes seront prêts pour décembre 1840 et contiendront les *Scènes de la Vie de province*, tomes III et IV, et les *Scènes de la Vie de campagne*, tomes XIII et XIV. Les deux livres à faire sont les *Scènes de la Vie politique* et les *Scènes de la Vie militaire.*

Voici les titres des *Scènes de la Vie de province.*

[Suit une liste où l'on note que certains titres sont suivis d'une mention particulière : *Pierrette* (fait, à publier), *Le Bonhomme Rouget* (à faire), *Les Mitouflet* (à faire), *Illusions perdues* (3 volumes parus, un à paraître)]

Scènes de la Vie de campagne.

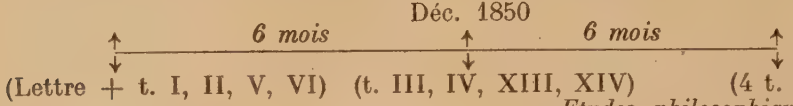
[Suit une liste où l'on relève de même : *Les Paysans* (fait, à publier), (Une œuvre à faire), *Le Curé de village* (fait, à publier)].

Ainsi, il y a pour ces 4 volumes [d'impression] compacte environ cinq volumes de la justification actuelle à publier d'ici à 6 mois. [...].

L'essentiel de l'argumentation de M. Chancerel pour fixer la date de juin 1840 se résume dans la phrase suivante : « la livraison des quatre premiers volumes étant prévue pour la fin de décembre 1840, il semble vraisemblable que nous nous trouvions actuellement vers le milieu de cette même année ». Mais il y a là, manifestement, une affirmation erronée : les volumes prévus pour décembre 1840, c'est-à-dire les tomes III et IV, XIII et XIV (*Scènes de la Vie de province* et *Scènes de la Vie de campagne*) ne constituent pas la première livraison, mais la seconde. Comme l'indique clairement l'écrivain, la première devait comprendre les tomes I et II, V et VI (*Scènes de la Vie privée* et *Scènes de la Vie parisienne*). Ce point acquis, il reste à faire un raisonnement rigoureux, en remarquant bien que Balzac se flatte de donner quatre volumes tous les six mois, mais qu'il ne dit pas explicitement (et de là vient la difficulté) s'il est en mesure de livrer les quatre premiers tomes dès l'envoi de sa lettre, ou bien six mois plus tard.

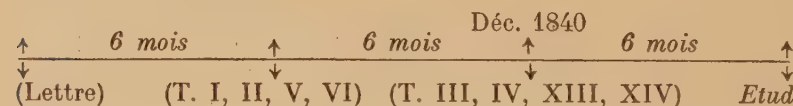
Tenons provisoirement pour valable la première hypothèse. Dans ce cas le romancier aurait fourni les *Scènes de la Vie privée* et les *Scènes de la Vie parisienne* six mois avant décembre 1840, donc vers juin de la même année, et ses propositions à l'éditeur se situeraient à la même époque. Par des voies différentes, on rejoint donc la conclusion de M. Chancerel. Mais allons jusqu'au bout de la supposition : six mois après l'impression des *Scènes de la Vie de province* et des *Scènes de la Vie de campagne*, donc en juin 1841, Balzac aurait mis au point les *Etudes philosophiques.* En d'autres termes il aurait livré

en un an douze volumes. Or, ce faisant, il serait allé au delà de ses engagements, puisqu'il a écrit : « l'opération embrasserait 12 volumes en 18 mois ». Il y a contradiction entre cette indication et la présente hypothèse.



De toute évidence nous sommes engagés sur une mauvaise voie et la date de juin 1840 ne peut être retenue. Il ne faut surtout pas invoquer en sa faveur la phrase qui suit l'énumération des *Scènes de la Vie de province* et des *Scènes de la Vie de campagne* : « Ainsi, il y a pour ces quatre volumes [d'impression] compacte environ cinq volumes de la justification actuelle à publier d'ici à six mois. » Elle vise *Pierrette*, *Les Paysans*, *Le Curé de Village*, dont les titres, sur la liste annexe, sont accompagnés de la mention tantôt véridique, tantôt mensongère : (fait, à publier) [1] ; elle signifie qu'avant de les remettre au destinataire de sa lettre, l'auteur entend les faire paraître en éditions ordinaires dans les six mois à venir, mais nullement qu'il promet de livrer dans les mêmes délais l'ensemble des *Scènes de la Vie de province* et des *Scènes de la Vie de campagne* pour l'édition compacte.

Envisageons maintenant la seconde hypothèse. Pour le moment Balzac ne donne rien ; six mois après, temps nécessaire pour procéder à certaines adaptations, il envoie les volumes I, II, V, VI de *La Comédie humaine* ; puis, en décembre 1840, les volumes III, IV, XIII, XIV ; et encore six mois plus tard, les *Etudes philosophiques*. Soit en dix-huit mois, douze volumes. Voilà bien les termes de son marché, voilà son raisonnement implicite. Et du même coup nous pouvons dire quand il a rédigé sa lettre : elle est antérieure de douze mois à décembre 1840, elle date par conséquent, de la fin de 1839, ou peut-être des tout premiers jours de 1840.



Durant le second semestre de 1839, Balzac n'adresse à M^me^ Hanska qu'une seule lettre commencée en août et achevée en décembre. Il n'y fait aucune mention de la *Comédie humaine*, comme il n'en fera aucune, en écrivant à son amie, pendant toute la durée de 1840. Pourtant sa première lettre de cette année, datée du 20 janvier, contient un passage intéressant : « Fasse le ciel que j'aie un secours, et je puis être quitte par les produits du théâtre combinés avec ceux de la librairie. Dans trois mois je puis retrouver une grosse somme en m'engageant à de nouveaux livres, et, si le hasard voulait que l'on pensât à m'exploiter sous une forme à bon marché je serais sauvé [1] ». Bien qu'il prétende s'en remettre à la chance pour trouver la maison

1. En réalité, il a fallu six volumes de « justification » normale pour ces trois livres. — Comme le dit très justement M. Chancerel, la publication d'un roman de Balzac comporte très souvent trois stades : le journal, l'édition séparée, enfin la réimpression dans l'édition d'ensemble. On aperçoit immédiatement les avantages financiers du procédé.

2. *Lettres à l'Étrangère*, I, p. 525 et 526.

d'édition de ses rêves, son texte permet de supposer qu'il avait déjà commencé la campagne destinée à se terminer victorieusement en 1841 et qui devait le faire s'écrier dans sa lettre du 1er juin de la même année : « Enfin, *cara*, j'ai signé un marché pour une édition complète de mes œuvres, qui vont être exploitées par une grande maison de librairie et publiées avec un grand luxe et un bas prix [...]. Enfin, d'ici à un mois, nous publions mon œuvre sous le titre de : *la Comédie humaine* [...] [1] ». Sans apporter une nouvelle preuve décisive, la correspondance avec l'Étrangère ne s'oppose pas à la thèse soutenue ici, bien au contraire [2].

Mais s'il est établi que la lettre publiée par M. Chancerel date de décembre 1839 ou de janvier 1840, il n'est pas, pour autant, prouvé que Balzac à ce moment venait juste de découvrir le nom de son œuvre. Il se peut fort bien qu'avant de le proposer à l'éditeur inconnu il l'ait répété en lui-même pendant des semaines, des mois peut-être. Aussi ne saurait-on encore dire avec précision quand naquit le titre de la *Comédie humaine*.

Moïse Le Yaouanc.

1. *Ibid.*, p. 556 et 557.
2. L'on pourrait être tenté de chercher des arguments nouveaux dans l'examen de la liste des ouvrages annoncés. Mais celle-ci ne permet aucune discussion ferme, Balzac donnant un sens très élastique à la mention : « fait » qui suit certains de ses livres.

COMPTES RENDUS

ODETTE DE MOURGUES, **Metaphysical, baroque and précieux Poetry**. Un vol. in-8° de VIII-184 pages. Oxford, Clarendon Press, 1953.

Constatant que dans tel livre *précieux* et *baroque* étaient tenus pour synonymes et qu'ailleurs l'étiquette *précieuse* était mise sur des poètes du moyen âge, de la Renaissance et de l'époque contemporaine, Mme de Mourgues a voulu appliquer des définitions précises à une matière aussi mouvante et confuse. Et comme elle enseigne la littérature française en Angleterre, elle a confronté notre baroque et notre précieux avec les poètes anglais du XVIIe siècle auxquels, depuis Dryden, on donne l'épithète — assez mal choisie — de *métaphysiques* [1].

Ces comparaisons entre les œuvres de deux pays peuvent apporter des lumières nouvelles ; déjà, en 1949, A. M. Boase avait mis en parallèle, dans la *Revue des Sciences humaines*, des œuvres françaises et baroques et des poèmes *métaphysiques*. Mais elles doivent se fonder sur des analyses poussées à fond. Puisque les historiens littéraires ont défini avec précision le contenu du terme *métaphysique*. Mme de Mourgues en fait l'essai sur la *Délie*, et cette tentative originale aide à saisir l'essence de la poésie de Scève, qu'avant la publication de la thèse de V. L. Saulnier on rattachait trop étroitement au Pétrarquisme.

Ce poète lyonnais n'a guère eu de postérité. Mais deux contemporains des guerres de religion semblent à l'auteur s'apparenter encore plus que Scève aux *métaphysiques* : le catholique La Ceppède et le protestant Sponde. Dans leurs poésies religieuses, Mme de Mourgues retrouve cette psychologie raffinée, ce mélange de passion et de pensée raisonnante qui caractérisent les poètes *métaphysiques*. Les *Théorèmes* de La Ceppède lui offrent quantité de pièces où de vives images concrétisent des idées passionnées [2].

Ensuite, elle arrive au sujet brûlant : le baroque. Elle écarte la conception allemande, qui embrasse tout le XVIIe siècle. Elle laisse aux beaux-arts les « couples » de Wölfflin. Elle définit le baroque en l'opposant au *métaphysique* : celui-ci maintient l'équilibre entre des éléments opposés, celui-là donne toute licence à l'imagination, aux sensations et aux émotions ; elles altèrent profondément [3] la vision de la vie, et le poète se plaît à provoquer l'étonnement. Elle analyse ensuite plusieurs formes du baroque : le mys-

1. Signalons qu'en 1954, M. Denonain a soutenu en Sorbonne une thèse sur les thèmes et les formes de la poésie anglaise *métaphysique*.

2. Rien de plus banal que l'image de la verrière appliquée au mystère de l'Incarnation (p. 48) ; voir l'article de J. Dagens (*Revue d'ascétique et de mystique*, 1949). Quant aux « vers rapportés » de Grévin (p. 63), je ne puis partager l'admiration de certains critiques pour ce procédé qui remonte aux Anciens de la décadence (cf. Curtius, *Europäische Literatur*, p. 288) et dont l'artifice n'embellit presque jamais le sujet traité.

3. *Distorted*. L'auteur emploie souvent ce mot, mais ne réussit pas à lui donner toute la clarté désirable.

tique, fort développé dans la poésie de la Contre-Réforme, le macabre [1] et le morbide (D'Aubigné, le théâtre), le « pointillisme » descriptif (Théophile, Saint-Amant), l'absurde.

Plusieurs de ces éléments sont rattachés à la *distorted vision* par un lien un peu lâche. La recherche du laid et de l'absurde me semble due au désir d'étonner en prenant systématiquement le contre-pied de l'esthétique et du rationalisme régnants. Mais Mme de Mourgues caractérise avec finesse chacune de ces variétés, et les exemples qu'elle donne sont bien choisis. Elle a bien vu les procédés de Théophile et de ses émules dans leurs descriptions de la nature [2] : juxtaposition de tableautins, mélange d'images, de sensations et de désirs sensuels, jeux de la lumière et de l'ombre, reflets sur l'eau, usage de la mythologie, métaphores tirées des pierres précieuses. Point d'émotions dans ces images kaléidoscopiques ; mais elles sont parfois associées à la capricieuse rêverie du poète. A mon avis, l'emploi de la mythologie et des matières précieuses trahit le goût des Baroques pour tout ce qui est faste, luxe, représentation d'opéra. Les poètes croient nécessaire d'embellir leurs petites touches descriptives en employant la mythologie, la personnification, les pierres et métaux précieux. Tristan est le premier à noter ce détail : à marée basse, la vase est ridée. Mais, comme s'il avait honte de cette touche réaliste, il fait aussitôt briller le jaspe, le diamant, l'or, et convoque Neptune et les Naïades qui sèchent leurs cheveux blanchissants d'écume. Mythologie parlant aux sens et plus vivante que celle de Boileau et du XVIIIe siècle.

Les chapitres VII et VIII sont consacrés à la Préciosité. Là aussi, les vues de Mme de Mourgues divergent parfois de celles de René Bray. La poésie précieuse dépend étroitement d'une société mondaine ; mais, selon notre auteur, la préciosité n'a pas pour condition historique une période de paix : elle est souvent une attitude défensive entre la barbarie et la grossièreté ambiantes. A la définition que Mme de Mourgues donne du Précieux, j'ajoute ceci : le poète précieux ne veut pas être pris tout à fait au sérieux, il souhaite qu'on le lise avec un sourire. Elle formule des remarques intéressantes sur le vocabulaire et la rhétorique de la préciosité.

Le chapitre IX décrit la marche vers le Classicisme [3] ; il se termine par une revue rapide des survivances du *métaphysique*, du baroque et du précieux (Bussières, Du Bois Hus, Martial de Brives, La Mesnardière...) et, comme il se doit, par un paragraphe sur La Fontaine, chez qui les tendances de la poésie de tout le siècle se réunissent et se fondent harmonieusement.

La conclusion nous ramène sur le terrain de la littérature comparée, mais limitée à la France et à l'Angleterre. En France, la poésie *métaphysique* fut moins cultivée qu'en Angleterre. Les poètes anglais s'appuyaient plus que ceux de la France sur la tradition populaire. Chez nous, à la différence de l'Angleterre, le théâtre baroque ne fut cultivé que par des auteurs

1. Soit dit en passant, Mme de Mourgues réduit à tort le thème ronsardien de la mort aux harmonieuses évocations payennes de *Comme on voit sur la branche* (p. 88). A tous les âges, l'imagination de Ronsard n'a pu écarter ni la tête de mort, ni le squelette, ni la pourriture. Et d'importants monuments artistiques de la Renaissance prouvent qu'il n'y a pas eu de coupure entre le siècle de Villon et l'époque de la « seconde Danse macabre ».

2. Cf. A. Adam, *Le sentiment de la nature au XVIIe siècle* (*Cahier* no 6 de l'Association Internationale des Études Françaises).

3. En France, l'évolution de la poésie religieuse semble à Mme de Mourgues influencée par le Jansénisme. C'est incontestable, mais il y a eu aussi d'autres facteurs ; ainsi la longue querelle de Balzac avec Heinsius au sujet de l'*Herodes infanticida* a mis fin, en France, au mélange du merveilleux chrétien et du merveilleux payen (cf. mon article dans le *Neophilologus*, XXIII).

médiocres [1], les thèmes religieux ou nationaux eurent moins de diffusion que chez les Anglais.

En lisant cet ouvrage, on admire l'esprit lucide de l'auteur et son vigoureux effort pour dissiper brumes et mirages. Elle ne jongle pas, comme on le fait parfois, avec les termes *baroque* et *précieux*. Mais, tout en étant séduit, le lecteur regrette que l'enquête se tienne en dehors des pays méridionaux. N'est-il pas paradoxal de définir le baroque ou le *métaphysique* français sans accorder une place aux marinistes italiens et à Gongora ? D'analyser le style des *Larmes de S. Pierre* sans prononcer le nom de Tansillo ? D'autre part, on juge un peu arbitraires les définitions qui nous sont proposées du baroque et du précieux, et les distinctions ou dissections que Mme de Mourgues opère. Ainsi, elle qualifie de *précieux* le fameux sonnet sur les yeux de la duchesse de Beaufort ; or les authentiques Précieux s'en sont moqués [2]. Elle retire à la Préciosité le *Brûlé de plus de feux*. De la poésie française de ces temps-là, elle trace un tableau d'une complication... baroque : dans les *Larmes de S. Pierre*, Malherbe est ici baroque, là *métaphysique* ; de même, La Ceppède ; Tristan est tantôt baroque, tantôt précieux.

Toutefois cette complication et ce dogmatisme ont leur utilité. Il était salutaire qu'on nous invitât à restreindre l'emploi de *pétrarquisme* et de *précieux*, et qu'on nous détournât des étiquettes simplistes : Malherbe « classique », Tristan « précieux », etc. L'expression péjorative qu'elle applique au baroque — *distorted vision* — me semble injuste au moins pour quelques grands esprits ; mais je suis d'accord avec elle sur les éléments baroques. Ses commentaires, ses comparaisons entre deux poètes traitant le même thème témoignent d'un esprit pénétrant. Même si l'on n'accepte pas toutes les idées de l'auteur, son livre fait réfléchir et nous aide à voir clair dans un foisonnement poétique que les manuels avaient exagérément simplifié.

RAYMOND LEBÈGUE.

KATHARINE DAY LITTLE, **François de Fénelon. Study of a personality.** New York, Harper et Brothers publishers, 1951. Un vol. in-8° de 273 pages.

L'étude de Katharine Day Little a pour objet les divers aspects d'une vie et d'une pensée qui furent la complexité même : après avoir peint l'adolescence et la première jeunesse de Fénelon, l'auteur s'attache à le montrer directeur des Nouvelles Catholiques, ami de Mme de Maintenon, disciple de Mme Guyon, précepteur du prince, adversaire de Bossuet, archevêque de Cambrai, directeur de conscience et théoricien politique ; en fond de toile revivent les intrigues et le décor de la Cour. Toutefois, surtout attirée par les Lettres Spirituelles, K. D. Little se propose essentiellement de montrer la contribution de Fénelon à la pensée mystique.

L'ouvrage est vivant, agréable et fort bien écrit ; l'auteur évite tout hermétisme et contribuera sans aucun doute à faire mieux connaître Fénelon autour d'elle. Pénétrée des conclusions de Bremond et d'Ely Carcassonne elle fuit le mythe d'un Fénelon « sensible » et « parfait gentilhomme » — « a perfect gentleman talking to perfect ladies » — qui était encore, en 1911, celui d'Evelyn Underhill. Elle marque fort bien tout ce que la personnalité dont elle s'occupe a de précis, de ferme et d'exigeant.

Nous ne croyons pourtant pas qu'un Français trouve, dans ce livre de culture générale, des informations nouvelles : le conflit des deux évêques

1. C'est vrai, sauf pour Rotrou qui, à mon avis, vaut dans quelques-unes de ses œuvres tel ou tel dramaturge jacobéen.

2. Cf. les remarques d'A. Adam dans le numéro précité de la *Revue des Sciences humaines*, p. 215 et 218-219.

est ramené à l'opposition traditionnelle du formalisme religieux et de la mystique ; l'antagonisme de Bossuet et de Mme Guyon serait celui d'un tempérament « masculin » et d'une nature « féminine » (p. 173-174)... Ceci nous semble convenu, rapide et souvent hasardeux. Mrs. K. Day Little aurait pu tirer plus de profit du texte — cité p. 218 — où Aldous Huxley voit en Fénelon « un saint qui aurait les talents de Marcel Proust ». C'est dans ce sens, semble-t-il, que devrait porter désormais toute analyse de la pensée fénelonienne.

En revanche, cet ouvrage souligne l'influences des Lettres Spirituelles sur les Quakers (p. 40, 129, 182-183) et rappelle leur valeur profondément humaine. Nous ne pouvons que savoir gré à Katharine Day Little de donner après Walter Pater une image noble et mélancolique de Fénelon (p. 208) :

« Tout est vanité ! semble-t-il dire, avec toutefois une résignation qui fait paraître mesquines nos préoccupations habituelles. Omnia vanitas ! Est-ce là le jugement que l'on doit vraiment porter sur la vie, puisque l'homme qui le prononce aurait pu faire sien tout ce que cette vie peut offrir ? »

Jeanne-Lydie Goré.

F. Deloffre, **Une préciosité nouvelle : Marivaux et le Marivaudage. Étude de langue et de style.** Un vol. in-8° de 603 pages (Annales de l'Université de Lyon, 3e série, Lettres, fasc. 27), Thèse, Paris, les Belles Lettres, 1953.

Après la thèse de Larroumet, après les études d'Edmond Jaloux et de Mme M.-J. Durry avant la guerre, puis de Jean Giraudoux, Kléber Haedens, Claude Roy, Gabriel Marcel, Marcel Arland, Xavier de Courville, et, parmi les philosophes, celles de Marcel Bayer et de Georges Poulet, — M. Deloffre, prétendant s'attaquer à la notion même du marivaudage, devait trouver un point de vue qui renouvelât la question. Historien plutôt que critique, et linguiste plutôt qu'historien, il a surtout considéré le marivaudage comme un fait de style, ou plus exactement comme une façon de concevoir les rapports du cœur et du langage. Mais s'il a envisagé son ouvrage en historien de la langue, il a accordé à l'histoire littéraire, comme instrument de contrôle irremplaçable, une place très importante. Nous verrons plus loin en quelle mesure est ainsi renouvelée une matière qu'on aurait pu croire épuisée.

Au cours de la première partie, il situe l'écrivain dans ses perspectives historiques et dans son cadre social. Pour cela, il dégage les doctrines de la nouvelle préciosité et des néologues, dont les chefs, La Motte et Fontenelle, prolongeaient une tradition remontant à La Fontaine et à Voiture. M. Deloffre fait revivre le public du temps, c'est-à-dire la Ville (dont le rôle a grandi depuis l'exil de la Cour à Versailles) avec ses salons et leurs habitués ; il nous conduit chez Mme de Lambert, chez Mme de Tencin et bien d'autres, dans ce monde où Marivaux s'étudie à percer les secrets de la conversation, comme il l'avoue lui-même dans l'avertissement des *Sermens Indiscrets*. Puis ce sont les Académies et les cafés qui sont dépeints avec leurs traits individuels et leur public. Après avoir brossé ce vaste tableau du milieu social et littéraire, l'auteur aborde les caractères généraux de la nouvelle Préciosité, insistant sur ses aspects linguistiques ; il définit d'abord les principes de la critique au nom desquels Desfontaines prononce ses condamnations, puis il passe en revue les écrivains attaqués et constitue, grâce à un dépouillement de son *Dictionnaire*, un répertoire méthodique des faits propres au style néologique.

M. Deloffre a réuni de la sorte les divers éléments caractéristiques du milieu où le marivaudage est né ; ce faisant, il a éclairé bien des points

obscurs, et l'histoire littéraire du XVIIIe siècle à son commencement, époque généralement sacrifiée, lui doit beaucoup [1].

Du milieu, il passe à la formation de Marivaux. Sans insister sur ses études, car on n'en sait rien de sûr, il s'attache plutôt à ses lectures, dont une liste est patiemment reconstituée, et à ses œuvres de jeunesse. Elles sont nombreuses : la moitié de la production totale de Marivaux est antérieure à son premier chef-d'œuvre. Les ayant soigneusement datées, M. Deloffre suit Marivaux dans ses débuts d'auteur dramatique, de romancier, d'essayiste. Les pages qu'il consacre au côté rustique et burlesque de Marivaux étonneront sans doute les lecteurs, qui ne se souviendront pas d'avoir lu rien de tel chez Larroumet. Elles constituent l'un des aspects les plus nouveaux de l'ouvrage. Non seulement elles font comprendre comment Marivaux était préparé à goûter le mode plaisant cher à l'ancien théâtre italien et à Regnard, mais elles montrent comment s'est formé le langage comique qu'il prête à ses Arlequins, et qui a tant surpris. Enfin, elles expliquent par l'étiquette d' « auteur burlesque » le discrédit qui s'est attaché à Marivaux à l'époque où Voltaire distribuait les places du Temple du Goût.

Etudiant les origines du style dramatique, M. Deloffre signale les dettes de Marivaux envers Corneille et Molière (trop brièvement peut-être pour ces deux auteurs), envers Regnard, Dufresny, Dancourt, envers l'ancien et le nouveau théâtre italien. Faisons ici une réserve : quoique ce chapitre se relie aisément aux précédents en ce qu'il étudie un nouvel apprentissage de Marivaux, nous l'aurions plutôt rattaché à la seconde partie, où sont traités les problèmes propres au théâtre. En revanche, il n'y a qu'à admirer la façon dont, parlant des théories linguistiques de Marivaux, M. Deloffre tire parti d'un article paru dans le *Mercure* de 1719, mais qui, n'ayant pas été réédité, avait échappé aux critiques. C'est dans ces *Pensées sur la clarté du discours* que M. Deloffre découvre la véritable clé du système de Marivaux à l'égard du style. S'en prenant audacieusement au dogme de la « clarté », considéré comme sacré de Boileau au romantisme, Marivaux y jette les bases d'une théorie selon laquelle l'écrivain n'est plus obligé de sacrifier l'originalité de sa pensée à une exigence de clarté absolue, mais doit se contenter de « l'exprimer dans un degré de sens propre à la fixer, et à faire entrevoir toute son étendue inexprimable de vivacité ». Ainsi se trouve fondée une stylistique de la suggestion et même de l'impropriété qui, notamment, remet en question la doctrine classique des images [2].

Après avoir défini dans cette première partie les positions de Marivaux, M. Deloffre passe dans la seconde aux problèmes du style tel qu'il est constitué dans les œuvres classiques, théâtre et roman. Le premier chapitre est consacré aux distinctions nécessaires entre les types de langue propres à chaque catégorie de personnages. Le classement par emplois, français et italiens, paraît bien préférable à ceux qu'on établissait ordinairement jusqu'ici sur de prétendues bases sociales (langages nobles et roturiers). Mais M. Deloffre aurait peut-être renforcé sa thèse en montrant ici ce que Marivaux doit à la tradition dramatique [3].

1. Un autre aspect de cette histoire, les rapports entre le groupe de l'abbé Bignon (Robert Challes, Bocheron, Burette) et les journalistes de Hollande, a été mis en lumière par M. Deloffre dans un article récemment donné aux *Annales de l'Université de la Sarre*, 1954, p. 144-182 : « Une correspondance littéraire au début du XVIIIe siècle, Robert Challes et le *Journal Littéraire* de la Haye (1713-1718) ».

2. On voit par cette brève analyse le parti qui aurait pu être tiré des thèses de Marivaux dans un ouvrage tel que celui que Daniel Mornet a consacré à la clarté française.

3. C'est au reste ce qu'il a fait dans son édition du *Petit-Maître corrigé* (Droz, 1955), où l'étude du langage des petits-maîtres, comme celle de leurs mœurs, est intégrée dans une étude d'ensemble de ces personnages au XVIIIe siècle.

Avec le chapitre suivant, intitulé : *Le dialogue des comédies et le marivaudage*, nous sommes au cœur du sujet. Sans s'arrêter aux explications proposées par Faguet, pour qui le marivaudage ne serait qu'un mauvais goût redressé par les contraintes théâtrales, ou par Sainte-Beuve, qui pensait à peu près de même, M. Deloffre ne se résigne pas non plus, comme Larroumet, à faire appel au « je ne sais quoi ». Ce secret du marivaudage, que M. Gabriel Marcel déclarait encore récemment inviolé, il entreprend de le percer. Loin de nier l'importance des conventions théâtrales, ou de telle particularité déjà relevée, comme la brièveté des répliques, et en insistant sur la structure d'un dialogue fondé sur la reprise d'un mot, il conclut pourtant qu'il faut chercher ailleurs la solution du mystère. Et il la trouve dans la signification du langage aux yeux de Marivaux, qui n'a fait que prendre ici conscience du rôle capital de cet instrument de communication à son époque et dans son milieu. « La notion de marivaudage », dit M. Deloffre, « implique la conscience de l'existence du langage ». C'est à leur langage que Dorante et Silvia se pressentent avant de se connaître : « Quand je te tutoie, il me semble que je jure », dit Dorante à Silvia, qui, de son côté, lui demande : « Qui donc es-tu, toi qui me parles ainsi ? » Le marivaudage n'est jamais pour Marivaux un pur verbalisme. La parole n'est jamais séparée de la pensée. Mais toute la difficulté vient de la diversité des rapports entre l'une et l'autre, depuis les êtres primitifs chez qui la parole *informe* le sentiment, jusqu'aux personnages les plus raffinés, à qui l'usage d'un monde artificiel a fait perdre le vrai sens des mots. Instrument de sincérité plus encore que de mensonge, le langage aide les personnages à progresser vers une plus grande clarté intérieure, à se découvrir aux autres avant de se découvrir à eux-mêmes : « Notre amour se fait grand, dit Colombine dans *La Surprise de l'Amour*, il parlera bientôt bon français », et sa maîtresse qui résiste encore : « J'ai dessein de la faire parler. Je veux qu'elle sache qu'elle aime ; son amour en ira mieux quand elle se l'avouera. » D'autres fois, l'interprétation des paroles prononcées prend plus d'importance que les paroles elles-mêmes ; l'aveu, la seule formule dénuée d'équivoque, ne viendra alors qu'après de longs détours, et se réduira souvent à un geste, tant les paroles auront recélé de pièges. Et M. Deloffre, faisant allusion à une sorte de nouvelle imaginée par Marivaux, conclut cette étude pénétrante en observant : « Toute pièce de Marivaux est pour les personnages un voyage au monde vrai, mais la fiction du dépaysement y est remplacée par les cheminements du marivaudage. »

L'esprit de Marivaux, les images et le style figuré forment le sujet des deux chapitres qui terminent la seconde partie. Dans les quatre dernières qui doivent être considérées ensemble, M. Deloffre arrive à l'aspect plus précisément philologique de son étude. La troisième et la cinquième, très classiques, traitent du vocabulaire et du matériel grammatical : archaïsmes et néologismes, formes et emplois. Il s'agit d'ailleurs moins de faits d'auteur que de faits de langue ; on ne rencontre à peu près aucun trait chez Marivaux qui n'apparaisse également chez les contemporains ; il a créé lui-même très peu de mots ; les termes techniques ou spéciaux sont très rares. Cependant l'œuvre de Marivaux, commencée sous le règne de Louis XIV, écrite pour la plus grande part dans le premier tiers du XVIII^e^ siècle, conserve toute sa valeur de témoin d'un état de la langue vers les années 1720, période que peu d'écrivains ont eu l'occasion de traverser, et qui, pour cette raison, est assez mal connue.

La quatrième partie est consacrée au mot dans la phrase et dans la pensée, la sixième à la phrase. Les chapitres relatifs au style substantif, à la phrase abstraite, au complément de caractérisation sont de toute première importance et font apparaître à cette époque des faits de langue et de style qu'on aurait tendance à croire réservés à la seconde moitié du XIX^e^ siècle.

L'examen des types de phrases montre notamment comment celui qui est propre à l'analyse psychologique a pu sortir de la phrase d'analyse morale de La Rochefoucauld et de La Bruyère. Le rôle de Dufresny dans cette évolution est pour la première fois souligné. Une étude des cadences et des rythmes met en valeur les nombreuses possibilités et les richesses de la phrase de Marivaux, aussi éloignée de la phrase large et fortement construite de Pascal ou de Bossuet, que de la phrase épigrammatique de Fontenelle, Montesquieu ou Voltaire, mais très proche par ses ressources de la phrase littéraire moderne.

Une vaste chronologie, qui compte près de soixante pages, doit retenir l'attention des spécialistes de l'histoire littéraire. Elle a été établie, non d'après la « tradition », dont Mme Durry avait montré les incertitudes, mais sur les bases solides que fournissent les documents d'archives, les éditions originales et surtout, dans le cas présent, le dépouillement systématique de nombreux journaux français et hollandais. Cette méthode a amené M. Deloffre à bouleverser les dates admises pour les œuvres de jeunesse, à fixer celles des pièces lues à l'Académie, et en particulier à découvrir des œuvres inconnues ou perdues ; les treize derniers livres du *Télémaque travesti* et la suite des *Réflexions sur l'Esprit humain à l'occasion de Corneille et de Racine* [1]. Cette chronologie, qui retrace, souvent mois par mois, les événements de la vie et de la carrière littéraire de Marivaux, permet de suivre pas à pas le développement de ses tentatives diverses, l'histoire de ses échecs et de ses succès. Il serait souhaitable que M. Deloffre la développât sous la forme d'un *corpus* des documents relatifs à Marivaux, qui éviterait aux chercheurs de refaire un travail déjà fait ou de recourir à des documents d'accès difficile.

La bibliographie, bien disposée, ne semble pas viser à être exhaustive, bien qu'elle comporte 320 titres, dont la moitié environ relatifs à Marivaux et à son temps [2]. Les index, très complets, permettent un maniement commode de l'ensemble. Regrettons seulement que M. Deloffre n'y ait pas inclus le nom des travaux modernes auxquels il fait appel.

C'est dire que l'ouvrage de M. Deloffre, quoique volontairement limité dans son objet, renouvelle dans presque tous les domaines les études sur Marivaux et son temps. Son auteur, tour à tour linguiste, historien, critique, unit aux qualités de précision du bon chercheur la clarté, l'élégance et la sobriété du style. Si nous avions quelque reproche à lui adresser, il viserait tout au plus le morcellement excessif, à notre goût, de certains chapitres, surtout dans les parties techniques. Mais n'importe : ce trait ne diminue en rien le plaisir très vif et le constant profit que l'on retire de la fréquentation d'un tel livre.

ROGER LATHUILLÈRE.

MONTESQUIEU, **De l'esprit des lois**. Texte établi et présenté par JEAN BRETHE DE LA GRESSAYE, tomes I et II (Livres I-XVIII). Paris, Les Belles Lettres, 1950-1955.

C'est un événement important que la publication de l'*Esprit des Lois* dans la collection Budé. Jusqu'à ces dernières années, nous n'avions que l'édition de Laboulaye (1876), excellente, il est vrai ; mais elle ne constituait pas une édition critique ; d'autre part, depuis quatre-vingts ans, notre

1. Voir sur ces ouvrages deux articles parus dans la *Revue des Sciences humaines*, 1954, numéros 73 et 74.

2. Quelques articles parus dans la *Nouvelle Revue Française* et même dans la *Revue d'Histoire littéraire* ont échappé à M. Deloffre ; voir en particulier : R. Jasinski, « Une réminiscence de Marivaux dans *Le Jeu de l'Amour et du Hasard* », in *RHLF*, 1947, p. 172-174.

connaissance de Montesquieu a fait de grands progrès ; déjà, en 1904, Barckhausen, qui avait donné des éditions critiques des *Lettres Persanes* et des *Considérations*, envisageait un travail analogue pour l'*Esprit des Lois* mais se contentait de publier ses remarques sur le manuscrit qu'il avait pu consulter ; la vente des manuscrits de La Brède, en 1939, permit à la Bibliothèque Nationale d'acquérir ce manuscrit qui, on le sait, correspond à une première rédaction de l'ouvrage. C'est ainsi que nous voyons paraître aujourd'hui la première édition critique de l'*Esprit des Lois*.

Cette édition ne fait donc nullement double emploi avec les dernières éditions des *Œuvres complètes* de Montesquieu publiées récemment l'une par M. André Masson chez Nagel, l'autre, par M. Roger Caillois dans la Bibliothèque de la Pléiade. M. Brethe de La Gressaye, rendant hommage à ces deux entreprises, montre fort bien en quoi elles diffèrent de la sienne. M. Caillois et surtout M. Masson et ses collaborateurs ont voulu donner le « corpus » de Montesquieu qui manquait et que les textes mis à jour lors de la vente de La Brède ont enfin permis d'établir. M. Brethe de La Gressaye, de son côté, a porté ses efforts sur l'*Esprit des Lois* ; ce n'est pas, à vrai dire, le texte lui-même qu'il lui fallait restituer dans toute sa pureté, puisque tous les éditeurs de Montesquieu considèrent l'édition posthume de 1757 comme représentant la dernière pensée de Montesquieu ; mais il y avait lieu de se reporter aux étapes précédentes, à savoir : le manuscrit de la Bibliothèque Nationale et les trois éditions de 1748, 1749 et 1750, que M. François Gébélin avait su distinguer dans un article de la *Revue des bibliothèques* de 1924. Il était nécessaire enfin de comparer l'*Esprit des Lois* proprement dit à certains fragments non destinés à la publication et pour cette raison séparés par M. Masson de l'œuvre éditée par Montesquieu.

En ce qui concerne le commentaire de l'œuvre, M. Brethe de La Gressaye devait se heurter à des difficultés d'ordre technique, le texte étant déjà enrichi des propres notes de Montesquieu. L'éditeur a évité la confusion en rejetant à la fin de chaque volume, d'une part, les variantes, d'autre part, les notes explicatives ; il est seulement regrettable que le grand nombre de ces notes ait empêché une numérotation continue, plus commode qu'une numérotation par livre ; il y a d'ailleurs dans le tome II une excellente amélioration avec le rappel du livre dans le titre courant des pages de notes.

D'autre part, M. Brethe de La Gressaye s'est heureusement souvenu que tous les lecteurs de Montesquieu n'étaient pas des juristes et que l'*Esprit des Lois* était un livre difficile pour le public, même « cultivé », du XX^e^ siècle ; aussi a-t-il fait précéder chaque livre d'une analyse et d'un bref commentaire ; c'est dans une de ces introductions que nous trouverons étudiée, par exemple, la théorie des climats chez Montesquieu.

Ces notes et ces analyses ont permis à M. Brethe de La Gressaye de nous offrir une introduction générale qui est un chef-d'œuvre du genre. Il a su éviter deux dangers : nous raconter la vie de Montesquieu, qu'il est facile de trouver ailleurs ; s'étendre avec complaisance sur les répercussions de l'*Esprit des Lois* (bien qu'il semble, dans l'introduction du tome II, céder quelque peu à cette dernière tentation). Il y a là matière à un véritable volume d'initiation à l'*Esprit des Lois*, celui-là même dont il constate l'absence dans la collection des « grands événements littéraires ». M. Brethe de La Gressaye, — qui est, rappelons-le, professeur à la Faculté de droit de Bordeaux —, nous montre fort bien qu'il faut considérer l'*Esprit des Lois* comme une œuvre littéraire et pas seulement comme un événement dans l'histoire des idées. Il a su tenir compte des derniers travaux parus sur Montesquieu ; peut-être s'est-il un peu trop étendu à notre gré sur la question des « cartons » que l'on trouve dans certains exemplaires ; nous aurions préféré plus de détails sur le manuscrit lui-même et un renvoi à l'étude qu'en a faite M. R. L. Shackleton dans le tome III de l'édition Nagel. D'autre part,

les travaux parus dans l'intervalle ont obligé M. Brethe de La Gressaye à reprendre certains points de son introduction dans le tome II pour la mettre à jour. Nous aimerions trouver dans le dernier volume — qui sera sans doute le tome IV — une bibliographie récapitulative des principaux ouvrages et articles de revues qu'il importe de consulter ; cette bibliographie, dressée dans un ordre systématique, pourrait elle-même être comprise dans une petite « table des matières » renvoyant aux différents volumes et regroupant ainsi les introductions successives. Ainsi présentée, cette édition est amenée à rendre de grands services aux étudiants comme aux érudits.

Françoise Weil.

Bibliothèque Nationale. **Catalogue de l'Exposition consacrée à Lamennais.**

L'exposition Lamennais organisée à la Bibliothèque Nationale avec le concours de la Société des Amis de Lamennais a offert dans un modeste espace un remarquable ensemble de documents sur cet écrivain dont la vie est si profondément engagée dans son œuvre. On prendrait de l'une et de l'autre une idée suffisante par la lecture des substantielles notices du catalogue. Les longues incertitudes d'une jeunesse qui se prolonge, les influences du frère aîné puis, à Londres, de l'abbé Caron ; l'ultramontanisme de la trentaine, dont l'ardeur agressive semble vouloir rassurer une foi plus sentimentale que raisonnée ; la brusque entrée dans la renommée par l'*Essai sur l'indifférence* ; les progrès de l'esprit d'opposition qui grandit dans le climat de 1830 et, s'étant exercé contre un pouvoir suspect d'asservir l'Eglise, se tourne contre une Eglise peu assoiffée de sa liberté ; les hardiesses encore précautionneuses de l'*Avenir* ; la démarche à Rome ; puis, après une apparente soumission, la révolte ouverte, tous les grands moments d'une existence dramatique sont montrés en leur exactitude et dans ce qui les explique ou les annonce ; aussi, les profonds remous d'une pensée qui avait à la fois impatience et besoin d'un ordre extérieur à elle.

A propos, notamment, de Sainte Beuve (nos 128-130), de Lacordaire (113, 156, 162), de George Sand (160), de Montalembert (162), de Pierre Leroux (192) — « il y a longtemps que j'ai dit : c'est le dernier prêtre chrétien. Je suis maintenant prêt à ajouter : et ce n'est rien autre chose », — de Proudhon (198), les notices consacrées aux amitiés, où le goût de l'emprise et les susceptibilités venues de l'affection même déposaient un germe de ruine, jettent un jour vif sur le caractère rigoureux à soi et aux autres, puissant et malheureux de Lamennais.

Jean Sergent.

Samuel Rogers, **Balzac and the Novel.** Madison, The University of Wisconsin Press, 1953. Un vol. de 206 pages.

Cet ouvrage, rapide, substantiel et personnel, ne manquera pas son but : il constitue une excellente introduction à la lecture de Balzac. Je dirai même qu'en dehors du lecteur américain, auquel il est d'abord destiné, d'autres pourront y trouver, notamment dans les deux derniers chapitres, plus d'une remarque propre à les faire réfléchir.

Après avoir esquissé l'auteur et la matière de *la Comédie humaine*, M. Rogers éprouve la consistance des personnages de Balzac. Il se sépare d'E. M. Forster qui estime que la principale différence entre personnes réelles et héros de romans consiste en ce que ces derniers offrent leur vie secrète à découvert et il observe, au contraire, que, chez Balzac comme chez les très grands romanciers, ils offrent une marge d'indétermination, qui les fait échapper aux caprices de leur créateur. Il relève en eux les

suggestions des divers modèles réels, les apports des arts plastiques, sur lesquels M. Pommier a encore récemment rappelé l'attention, le dosage de réalité et de fantastique, qui corrige l'optique et, comme la perspective en peinture, leur donne le relief nécessaire. En dotant ses personages d'un passé individuel qui perce par endroits et commande de loin leurs décisions ou leurs entraînements, Balzac leur confère cette épaisseur dans le temps qui concourt avec leur environnement dans l'espace à recréer les dimensions de la vie réelle.

Sur le plan moral, note d'autre part M. Rogers, Balzac ne prend pas parti entre ses personnages (mais il les juge et les qualifie) ; il les voit, comme à regret, enfreindre sous l'effet de leurs passions les règles du jeu de société et les laisse, sans être dupe ni parvenir à les sauver, se précipiter vers leur perte. Combien de propos recueillis par des intimes ne viennent-ils pas confirmer ce juste sentiment de la vie des personnages dans la conscience de leur créateur ; celui-ci, par exemple : « Ne m'étourdissez pas avec vos sensibleries, la vérité avant tout ; ces gens-là sont faibles, inhabiles, il arrive ce qu'il doit arriver, tant pis pour eux ! » Cette attitude devinée contribue certainement au crédit que nous leur accordons.

Le dernier chapitre, consacré à la technique de Balzac, contient d'intéressantes remarques sur la structure dramatique de ses romans (juxtaposition de scènes jusqu'à la scène finale préparée d'avance), sur le style particulier des personnages et une vigoureuse discussion du procédé de leur réutilisation, qui parfait l'illusion de la vie en nous faisant retrouver à des étapes ultérieures de leur carrière des personnages que nous avions perdus de vue. Sans doute, le critique Lerminier n'avait-il pas tout à fait tort d'écrire dans la *Revue des Deux Mondes*, en 1847 : « Les mêmes personnages que l'artiste, dans un moment donné, sera parvenu à revêtir des apparences de la vie deviendront faux, si on les déplace, si on les transporte dans une autre action : ils risqueront fort de n'être plus que des mannequins ». Mais les avantages procurés par cette trouvaille paraissent à M. Rogers, comme à nous, l'emporter largement sur les inconvénients inhérents aux retouches apportées après coup par Balzac à ses romans antérieurs et aux imbrications de l'ordre historique des sujets avec l'ordre chronologique de la création. Comme il le dit fort bien, et c'est là un secret de Balzac, le plaisir pris à la lecture d'un de ses romans s'accroît du sentiment de son interdépendance avec les autres. Notons enfin que des confrontations discrètes, mais pertinentes, avec Stendhal, Flaubert ou Proust, sans parler des romanciers modernes, éclairent ici ou là l'originalité de Balzac et classent cet ouvrage dans l'ordre des études de technique comparée.

J.-B. Barrère.

RÉPERTOIRE
DES MANUSCRITS LITTÉRAIRES FRANÇAIS
vendus de 1945 à 1954

XIXe SIÈCLE *(Fin* [1]*.)*

Nerval (Gérard de). — A Victor Hugo qui m'avait donné son livre du *Rhin*, poésie, 1 p. — Exposition Hugo, B. N., 1952, nº 224.

— L'Abbaye de Saint-Germain-des-Prés, poème dédié à Gigoux, janv. 1847, 8 vers, 1 p. in-18 obl. — L., cat. 79 ('52), nº 403.

— [Aurélia.] La Reine de Saba [p. J. Richer, *Mercure de France*, 1er nov. 1952], 1 p. in-8º. — L., cat. 79 ('52), nº 406. — Bo., cat. 890 ('53), nº 493.

— Aurélia, fragm., 2 ff. avec une note d'Ulbach. — L., cat. 79 ('52), nº 405.

— Les Chimères, trois sonnets : *El Desdichado* (ici sous le titre *Le Destin*), *Erythrea*, *Artémis*. Les vers sont accompagnés de notes de l'auteur, 3 p. in-8º. — L., cat. 79 ('52), nº 404.

— « Courage ! allons, nous voulons faire un journal autographié... », poésie, 3 p. in-8º (Dans un ex. des *Confessions* d'A. Houssaye). — V., Co., 18-III-49, nº 52.

— Les Doctrinaires. Pièce de 62 vers dédiée à Victor Hugo, datée 16 octobre 1830, 4 p. in-8º. — V., Co., 23-II-54, nº 107.

— [Fantaisie] « Il est un air pour qui je donnerais », pièce de vers, 1 p. in-8º. — V., Co., 5-II-46, nº 52. — Ch., cat. 672 (avr. 47), nº 21142

— Fantaisie, odelette signée : Gérard, 16 vers, 1 p. — L., cat. 75 ('50), nº 461. — Bl., cat. 304 ('54), nº 3036.

— Faust, 1er acte et début du 2e acte, 20 p. in-4º. — M., cat. '49, nº 53.

— Jodelet ou l'Héritier ridicule, comédie en trois actes et en vers (d'après Scarron), copie, 99 p. in-4º (Ms. provenant de la bibl. de Don Paul Borghèse). — V., Co., 21-XI-50, nº 123.

— « O bon piqueton de Mareuil ! ». Pièce de 24 vers, 1 p. in-4º. — V., Co., 6-V-52, nº 143.

— Poésies diverses. Livres 1er et 2e. Ms. de 54 p. in-4º (Ms. de jeunesse, calligraphie au Lycée Charlemagne). — V., Co., 17-IV-45, nº 178.

Nodier (Charles). — L'Abbaye aux bois, rue de Sèvres, nº 16, 1 p. in-8º obl. — Ch., cat. 684 (juil. 51), nº 24129 (3).

— Archevêché de Paris dans la cité, 1 p. in-8º obl. — Ch., cat. 684 (juil. 51), nº 24129 (1).

— Article sur les Contes de fées (signé Docteur Neophobus), 3 p. in-4º. — R.-D., cat. 30 ('51), nº 698. — L., cat. 79 ('52), nº 429.

— Cour des miracles, 1 p. in-8º obl. — Ch., cat. 684 (juil. 51), nº 24129 (4).

— Le Dernier chapitre de mon roman, histoire véritable (1803), 182 p. in-8º. — Bl., cat. 299 ('49), nº 616.

1. Voir *RHL*, octobre-décembre 1955 (où l'on trouvera p. 535-536 l'index des libraires et leurs sigles), janvier-mars, avril-juin et juillet-septembre 1956.

— Étude sur *Smarra*, 3 p. in-4° avec 2 lettres. — L., cat. 79 ('52), n° 428.
— La Grange Batelière, 1 p. in-8° obl. — Ch., cat. 684 (juil. 51), n° 24129 (2).
— « Il faut qu'à l'autel d'Apollon... », poésie, 54 vers, 2 p. — V., Co., 6-v-52, n° 146.
— La Maison des Marmousets, n° 13, dans la Cité. Étude pour le Paris historique, 1 p. in-8°. Acabit, art. pour le Dictionnaire de l'Académie, 1 p. in-fol. — V., V.-M., 25-III-52, n° 142 (5).
— *Voir aussi* Lamartine.

Pailleron (Édouard). — Les Eugène, 9 p. — V., Co., 6-v-52, n° 56 (1).
— Quatrains galants, 1 p. in-4° avec lettre d'envoi. — V., J., 16-I-47, n° 312.

Péladan (Joséphin dit le Sâr). — Ce que la femme moderne doit à Léonard, 10 ff. in-4°. — Du., cat. 107 ('54), n° 242.
— *Voir aussi* Bloy.

Picard (Louis-Benoît). — Du Haut cours, ou le Contrat d'union, comédie [représentée en l'an IX], actes 3, 4 et 5, 37 p. — V., Co., 6-v-52, n° 68 (1).

Planche (Gustave). — Étude sur le théâtre, 27 p. in-4°. — Be., cat. 50 ('51), n° 353.

Ponchon (Raoul). — Gazette rimée : Articulture-Horticulture, 3 p. in-4°. On éteindra le gaz pendant un quart d'heure, 4 p. in-4°. — V., Co., 6-v-52, n° 155 (1).
— Gazette rimée : Auteur et critique, 4 p. in-4°. — Sa., cat. 23 ('52), n° 8786.
— Gazette rimée : Boers et autres, 5 p. in-8°. — L., cat. 75 ('50), n° 490.
— Gazette rimée : Il sera prêt, 5 p. in-8°. — V., J., 9-XII-54, n° 117.
— Gazette rimée : Les Portraits de Loubet, 5 p. in-4°. — L., cat. 75 ('50), n° 491.

Porto-Riche (Georges de). — A propos d'un art méconnu, 4 p. — V., Co., 6-v-52, n° 54 (3).

Prévost (Marcel). — Préface. Étude sur la critique littéraire, 5 p. in-fol. — Mo., nov. 54, n° 70.
— Préface à un recueil d'art de Ph.-E. Glaser, 5 ff. in-4°. — V., V.-M., 9-v-49, n° 52.

Prévost-Paradol. — Au Rédacteur du Courrier du Dimanche [1866], 20 ff., in-fol. — V., V.-M., 2-VI-48, n° 50.
— Au Rédacteur du Courrier du Dimanche [sur la Belgique], 3 ff. in-4°. — V., V.-M., 9-v-49, n° 51.
— Étude sur le Bill. de Réforme en Angleterre, 16 p. — Étude sur Mr Bright, 18 p. — V., Co., 6-v-52, n° 65 (2-3).

Proudhon (Pierre-Joseph). — Carnets intimes, 11 carnets, 1843-1862. — Exposition La Révolution de 1848, B. N., 1948, n° 152 (Don à la B. N., 1955).
— Lettres (25) à Buzon jeune, à Bordeaux, 1860-1865, 77 p. in-12. — V., Co., 21-I-47, n° 186.
— Lettres (15) à l'éditeur Guillaumin, 1844-1848, 30 p. — Bl., cat. 299 ('49), n° 624.
— Lettres (14) à Rolland, 1860-1861, 28 p. in-8°. — Ch., cat. 688 (mai 53), n° 24876 *bis*.
— De l'Utilité présente et de la possibilité future de l'État, 6 p. in-fol. — Bl., cat. 300 ('50), n° 1220.

Quinet (Edgar). — La République. Conditions de la régénération de la France. Ms. en 7 art., 1872, 52 ff. in-fol. — V., V.-M., 22-XII-49, nº 57.
— *Voir aussi* Monselet (Charles).

Rameau (Jean). — L'Azur des Pyrénées. La Fête des lauriers, 2 ms. — Ch., cat. 666 (avr. 45), nº 19291.

Rebell (Hugues). — Lettres (21) à l'éditeur Vanier, 1886-1887, 24 p. — V., Co., 27-VI-46, nº 11.

Régnier (Henri de). — L'Alérion, poème daté : 13 fév. 1892, 210 vers, 14 p. in-4º. — Bl., cat. 298 ('48), nº 376.
— L'Altana ou la Vie vénitienne, 1928. Épreuves corrigées, 397 p. in-8º. — V., Be., 27-V-46, nº 64.
— [Aréthuse.] La Bonne sirène, 40 p. in-8º. — Bl., cat. 299 ('49), nº 629.
— [Aréthuse.] Odelettes élégiaques, 8 poèmes datés : 1894, 11 ff. in-4º. — V., V.-P., 22-IV-50, nº 822.
— Avènement, 16 vers. — M., cat. '49, nº 59. — M., cat. '54, nº 51.
— Le Caprice d'Aline, poème en prose, 2 ff. in-4º. — V., J., 16-I-47, nº 325. — V., V.-M., 25-XI-48, nº 57.
— Contes à soi-même (1893), 2 jeux d'épreuves corrigées. — V., Bruxelles, V.-P., 22-IV-50, nº 817.
— Croquis de Paris, poème publié en préface au livre de Maurice Demaison (Plon, 1917). — V., Bo., 6-V-47, nº 53.
— La Gardienne, poème tragique. Deux états. — Bl., cat. 301 ('51), nº 1733.
— Hermocrate, conte, daté : novembre 1894, 17 ff. in-4º. — V., Bruxelles, V.-P., 22-IV-50, nº 820.
— Lettres (5) à Albert Mockel, 13 p. — V., Bruxelles, V.-P., 20-X-45, nº 154.
— Lettres (41) à Viélé-Griffin, 113 p. in-8º. — Be., cat. 50 ('51), nº 600.
— Littérature, art. publié dans le *Mercure de France*, 9 p. in-4º. — V., Zurich, l'Art ancien, 18-X-51, nº 285.
— Lettres (22), 1888-1934, 43 p. — V., Bruxelles, V.-P., 12-V-45, nº 479.
— « La Maison du passé chancelle ou l'âtre mort... », poème, 16 vers. — V., Bruxelles, V.-P., 22-IV-50, nº 813.
— Les Médailles d'Argile : l'Alerte, le Réveil, la Ville ; 3 sonnets. — Les Roseaux de la Flûte : le Temps (sous le titre Épigramme), Jour d'Automne, le Passant ; 3 poèmes, 6 ff. in-4º. — V., Bruxelles, V.-P., 22-IV-50, nº 825.
— Les Médailles d'Argile : Dionysiaque, poème, 3 ff. in-4º. — V., Bruxelles, V.-P., 22-IV-50, nº 830.
— Les Médailles d'Argile : L'Oisive, sonnet. — V., Bruxelles, V.-P., 22-IV-50, nº 834.
— Poèmes anciens et romanesques, 1887-1889, 110 ff. (en grande partie aut.). — V., V.-M., 2-VI-48, nº 52.
— Romaine Mirmault, ms. complet du roman composé d'avril 1912 à janvier 1913. — 320 ff. in-4º. — V., V.-M., 4-VI-52, nº 47 (1).
— Le Sixième mariage de Barbe-Bleue, conte, daté : septembre 1892, 13 ff. in-fol. — V., Bruxelles, V.-P., 22-IV-50, nº 816.

Renan. — Cours professés au Collège de France, les mercredis et samedis entre 1884 et 1892, recueillis par Émile Lambin, 16 cahiers, 870 p. in-4º. — V., Co., 21-I-47, nº 127.
— « Je renie les blasphèmes que les terreurs physiques de la dernière heure pourraient me faire proférer contre l'Éternel..., 1 p. in-8º. — Ch., cat. 691 (nov. 54), nº 25395.

— Histoire générale des langues sémitiques, fragm. ms., 1 p. — Be., cat. 39, nº 288.
— Lettres (116) au Dr Gaillardot [1860-1882]. — V., New York, P.-B., 13-XI-51, nº 407.
— Lettres (6) à son frère Alain, 1844-1846. — V., J., 23-XII-47, nº 25.
— Lettres (6) à son frère Alain, 1843-1847. — V., Co., 10-V-49, nº 125. — L., cat. 76 ('50), nº 402.
— Lettres (34) à son frère Alain, 1843-1856. — V., J., 16-XI-51, nº 258.
— Lettres (50). — V., New York, P.-B., 13-XI-51, nº 408.
— Lettres (7), 1858-1888 et 1 lettre de Mme Renan. — V., Co., 27-VI-46, nº 18.
— *Voir aussi* France (Anatole).

Renan (Henriette). — Lettres (70) à son frère Alain, 2 lettres d'Alain sa mère et à son Renan à fils Ernest, 190 p. — V., A., 3-VII-46, nº 170.

Renard (Jules). — Ragotte paysanne, envoi daté : 19 fév. 1908, 10 p. in-8º. V., J., 16-I-47, nº 328.
— Lettres (7) à l'éditeur Vanier, 1878-1893, 7 p. — V., Co., 27-VI-46, nº 12.
— *Voir aussi* Rosny aîné.

Renault (Georges). — Le 22, roman, 435 p. in-8º. — V., J., 16-I-47, nº 327.

Ricard (Xavier de). — La Bonne demoiselle, pièce en 5 actes, 165 p. — V., Co., 6-V-52, nº 50 (3).
— Hugues Capet, pièce en 5 actes, 204 p. — V., Co., 6-V-52, nº 50 (4).
— Maguelone détruite, 8 p. — V., Co., 6-V-52, nº 48 (3).

Richepin (Jean). — Bonne dame, article publié dans le *Journal*, 28 sept. 1896, 9 p. in-8º. — V., J., 16-I-47, nº 329.
— Ce brave boulot, article 7 p. in-4º relié avec poème de 12 vers : « La lune au ras des flots étincelants », 1 p. in-12. — V., V.-M., 2-VI-53, nº 411.
— Contes magiques : un sort, 10 p. in-8º. — V., Bruxelles, Simonson, 2-III-46, nº 379.
— Heures de pluie, 5 p. in-4º. — V., J., 16-I-47, nº 331.
— Pour les rois, 8 p. in-8º. — V., J., 16-I-47, nº 330.
— Roman d'aventure. Art. au sujet d'un scandale à Londres, 13 ff. — V., Bruxelles, Simonson, 2-III-46, nº 380.
— Vieux-neuf, 4 p. — V., Co., 6-V-52, nº 63 (1).
— *Voir aussi* Zola.

Rimbaud. — Chant de guerre parisien, poème. — Exposition Rimbaud, B. N., 1954, nº 203.
— Comédie de la soif, ébauche sous le titre : Enfer de la soif. — Exposition Rimbaud, B. N., nº 269 (Coll. A. Lefèvre).
— Les Effarés, copie de la main de Verlaine. — Exposition Rimbaud, B. N, nº 127 (A M. Saussier).
— [Les Illuminations]. Aube, recueil de 28 illuminations. — Exposition Rimbaud, B. N., nº 310 (Coll. Lucien-Graux).
— [Les Illuminations]. Génie. — Exposition Rimbaud, B. N., nº 308 (A M. Pierre Berès).
— [Les Illuminations]. Mouvement, recueil de 17 poésies. — Exposition Rimbaud, B. N., nº 307 (A M. Pierre Berès).
— [Les Illuminations]. Patience. — Exposition Rimbaud, B. N., nº 309 (A M. Pierre Berès).
— [Les Illuminations]. Promontoire. — Exposition Rimbaud, B. N., nº 303 (Coll. Martin-Guelliot).
— Jeune ménage, poème. — Exposition Rimbaud, B. N., nº 283, (Coll. A. Lefèvre).

— Notes à propos de lettres, 1 p. in-8°. — Ch., cat. 688 (mai 53), n° 24884.
— Poésies, 22 poèmes « Recueil Demény ». — Exposition Rimbaud, B. N., n° 74.
— Les Poètes de sept ans, poème. — Exposition Rimbaud, B. N., n° 162.
— Le Poison perdu, poème. — Exposition Rimbaud, B. N., n° 280 (Coll. H. Matarasso).
— Prologue [Le Rêve de l'Enfant], vers 1862-1864, 2 ff. — Exposition Rimbaud, B. N., n° 25.
— Les Stupra, ms. de la main d'Ernest Delahaye corrigé par Verlaine [constitué par lettre de E. D. à Verlaine, 14 oct. 1883]. — M., cat. '52, n° 37.
— Une saison en enfer., 2 ff de brouillons. — Exposition Rimbaud, B. N., n° 319.
— *Voir aussi* Izambard et Verlaine.

Rochefort (Henri). — Manuscrit poétique, 28 p. en cahier. — V., V.-M., 2-VI-48, n° 54.

Rodenbach (Georges). — Le Coffret. — Exposition Lemonnier, B. N., 1946 (Coll. Judith Cladel).
— Le Coffret, 1 p. in-8°. — V., Bruxelles, V.-P., 23-x-48, n° 789.
— Lettres (6) à Jules Chéret, 7 p. — V., Bruxelles, V.-P., 10-III-45, n° 329.
— Lettres (22) à M. et M^me^ Alphonse Daudet, 1889-1897. — V., Co., 19-I-50, n° 100.
— *Voir aussi* Samain.

Rollinat (Maurice). — Les Cheveux champêtres. Poème, 24 vers, 1 p. in-4°. — La Cornemuse. Poème, 15 vers, 1 p. in-4°. — Ch., cat. 689 (déc. 53), n° 25054 (4 et 3).
— Poésies, 164 ff. in-4°. — La., cat. 47 ('53), n° 2578.

Rosny (J.-H. aîné). — Contes : Lettre à Bouboule, la Part du feu, C'était écrit. Ms. écrit en 1920, 113 p. en un cahier. — V., Bruxelles, V.-P., 22-IV-50, n° 924.
— L'Éléphant et le tigre, nouvelle, 6 ff. in-fol. avec un c. r. aut. de Vamireh par J. Renard, 2 ff. in-4°. — V., Bruxelles, V.-P., 22-IV-50, n° 919.
— Nouvelles : La Récompense, Le Bon adieu, La Cambrioleuse, Le Cocker, Entre l'Angleterre et l'Allemagne, etc., 11 nouvelles écrites avant 1914., 95 ff. — V., Bruxelles, V.-P., 22-IV-50, n° 923.
— L'Évolution du roman et du théâtre, 8 p. — V., Co., 6-V-52, n° 61 (3),
— L'Ivrognesse, 6 p. in-4°. — V., J., 16-I-47, n° 326.
— Lutèce fleurie, 14 p. — V., Co., 6-V-52, n° 61 (2).
— Le Mélomane, 7 p. — V., Co., 6-V-52, n° 61 (1).
— Nell Horn de l'Armée du Salut, 300 ff. in-fol. — Blancheteau, cat. 47 ('54), n° 137.
— L'Officier pauvre, 8 p. in-4°. — Ch., cat. 669 (janv. 46), n° 20233.
— La Pitié. La Rafle, 12 p. — V., Co., 6-V-52, n° 61 (4).
— Le Revirement, conte, 4 p. in-fol. — Sa., cat. 23 ('52), n° 8813.

Rostand (Eugène), père d'Edmond Rostand. — La Pâque naturelle, poème 12 strophes de huit vers [hymne au soleil]. — V., V.-M., 2-VII-54, n° 50.

Rouget de l'Isle. — Cantate pour la fête de Pleyel, 2 p. in-fol. — V., Co., 31-V-49, n° 89. — V., V.-M., 22-XII-49, n° 59..
— Poésies intitulées : « Épigramme traduite de l'italien par M. Andrieux. L'Age d'or. Romance du président Hénaut, 2 p. in-4°. — Ch., cat. 665 (fév. 45), n° 19172.
— Semimaris, tragédie lyrique en 5 actes, 43 p. in-fol. — V., Co., 23-XI-54, n° 112.

— *Voir aussi* Beaumarchais.

Roux (Marius). — Lettres adressées à lui par Flaubert, Huysmans, Mallarmé, Mistral, Maupassant, Zola, etc. — V., V.-M., 19-VI-51.

Ryner (Han). — Le Dialogue du mariage philosophique, 15 ff. in-8°. — V., V.-M., 29-IV-53, n° 233.

Saint-Victor (Paul de). — Les Deux Masques, notes de travail. — Diverses études critiques, 115 p. — V., V.-M., 16-XII-46, n° 7 (2).
— *Voir aussi* Hugo.

Sainte-Beuve. — A celle qu'il ne m'est pas permis de suivre, poème, 1 p. in-12. — L., cat. 76 ('50), n° 377.
— A M. Martin, poésie. « Imité d'Anacréon. Et moi aussi je fus pasteur en Arcadie... », 16 vers, 1 p. — Sa., cat. 32 ('54), n° 11793.
— A une amazone, poème daté : 2 sept. 1840, 22 vers, 1 p. in-8°. — L., cat. 76 ('50), n° 376. — Mo., nov. 54, n° 81.
— Aulnay [La Vallée aux loups], 21 p. — V., V.-M., 1-III-54, n° 161.
— Cahiers d'écolier (5), 213, 162, 164, 172 et 144 p. (dont 1 cahier de vers commencé le 3 juil. 1817). — V., Co., 6-V-52, n° 164.
— « La Charité fervente est une mère pure », poème sur une page d'album, 1 p. in-4°. — Ch., cat. 688 (mai 53), n° 24891.
— Des Croisades, article, 4 p. in-4°. — V., Ch., 26-II-53, n° 104.
— Le Dernier des onze sonnets de Lamb, sonnet traduit de l'anglais. — V., Co., 12-XII-47, n° 15. — R.-D., cat. 21 ('48), n° 6394. — L., cat. 75 ('50), n° 497.
— Étude sur Louis XVI et ses ministres, 6 p. in-8°. — Ch., cat. 690 (mai 54), n° 25228 (1).
— De la Lecture des poètes latins sous Louis XIV, 35 ff. in-4°. — V., G.-B., -X-51, n° 240. — Groupe, cat. 2 ('54), n° 1140.
— Lettres (18, dictées à Troubat) à R. de Chantelauze, 1866-1869, 46 p. — Ch., cat. 690 (mai 54), n° 25229.
— Lettres (27) à l'imprimeur Claye, 1853-1869. — V., Co., 28-II-50, n° 135.
— Lettres (6) à Adolphe Crémieux, ministre de la Justice, 16 p. in-12. — Ga., cat. 26 ('53), n° 421.
— Lettres (31) à Paul Dalloz, 1854-1868. — V., Co., 28-II-50, n° 135.
— Lettres (35) à un destinataire non indiqué, 73 p. — Ch., cat. 674 (déc. 47), n° 21577.
— Lettre à Victor Hugo [3 février 1833], 3 p. in-8° (Mq. *Corr. gén.*), — Sa., cat. 32, 1953, n° 11753 (14).
— Lettres (7) à Rapetti (1856-1869), 8 p. — V., Co., 22-V-50, n° 59.
— Lettres (76) à Jeanne de Tourbey. — V., V.-M., 25-XI-48, n° 59.
— Lettres (14), la plupart adressées à Ondine Valmore ou la concernant. — V., Lille, R., 30-III-46, n^{os} 237-245.
— Lettres (18) à divers dont 2 à Claretie. — Bl., cat. 300 ('50), n° 1224.
— Lettres (15), 1866-1869. — V., A., 17-VII-45, n° 299.
— Lettres (5). [Demandes de livres à la Bibl. impériale.] — V., Lille, R., 30-III-46, n^{os} 235-236.
— Madame la duchesse d'Angoulême. Copie corrigée par l'auteur, 19 p. in-8°. — Bl., cat. 304 ('54), n° 3042.
— Notice pour Fléchier, *Mémoires sur les Grands jours d'Auvergne en 1665.* Épreuves corrigées. — Bl., cat. 298 ('48), n° 402.
— Novembre, sonnet, 1 p. in-8°. — V., Co., 5-II-46, n° 61.
— « Oh ! que son jeune cœur soit paisible et repose », poésie, 16 vers. — V., J., 9-XII-54, n° 130.

— Poésie de 140 vers à M. Patin, avec 3 lettres. — V., V.-M., 9-VI-47, nº 127.

— « Pourquoi, quand tout est fini, quand la fleur éphémère », poésie datée 1836, 1 p. in-8º. — V., Co., 21-III-50, nº 52.

— Rédaction d'histoire. Coup d'œil général sur la France, 8 p. in-8º. — Ch., cat. 691 (nov. 54), nº 25403.

— « Si je ne chante plus, n'en cherchez pas la cause... », 24 vers datés, 17 fév. 1846. — V., V.-M., 2-v-50, nº 45 (2).

— Sonnet [*Livre d'amour VI*]. — Exposition Hugo, B. N., 1952, nº 250 (Coll. Pierre Bezançon).

— Souscription. Œuvres complètes de Victor Hugo. Prospectus [rédigé par Sainte-Beuve pour une édition projetée par Gosselin en 1829], 12 ff. — Exposition Hugo, B. N., 1952, nº 158 (Coll. Lucien-Graux).

— Le Suicide, 4 p. in-4º. — V., Co., 6-v-52, nº 165.

— Sur les preuves de l'Existence de Dieu, 2 p. in-4º. — Ch., cat. 690 (mai 54), nº 25228 (2).

— Testament olographe, 19 décembre 1843. — Exposition Hugo, B. N., 1952, nº 248 (Coll. Pierre Bezançon).

— 47 p. div. la plupart fiches d'aut. de sa coll. avec ann. ms. — V., V.-M., 22-v-47, nº 58.

— Homère. *Opera... curante* Fr. Boissonnade. Paris, Lefèvre, 1833, 4 vol. in-18. Édition annotée par S.-B. — L., cat. 75 ('50), nº 120.

— *Voir aussi* Coppée, Houssaye, Hugo, Mme Hugo, Monselet.

Samain (Albert). — L'Amour, poème 46 vers. — V., Bruxelles, V.-P., 23-x-4 8,nº 806.

— Le Balancier, poème, ms. et copie aut. avec corrections, 5 p. in-4º. — V., Co., 17-VI-54, nº 733.

— [Le Chariot d'or], 5 sonnets. — Bl., cat. 299 ('49), nº 632.

— Chevauchée funèbre, 1 p. in-8º. — V., C., 17-VI-54, nº 735.

— C. r. de l'*Image*, pièce de M. Beaubourg et d'*Une nuit d'avril à Cers*, pièce de G. Trarieux, 4 p. in-8º. — V., Co., 6-v-52, nº 166 (1). — V., V.-M., 29-IV-53, nº 235.

— Confins, sonnet, 1 p. in-8º. — V., Co., 10-v-49, nº 136.

— Destins, version primitive du poème idéal publié dans la *Symphonie héroïque*, 4 p. gr. in-8º. — V., Lo., 8-VI-48, nº 419.

— Fatum Ananké, poème, 2 ff. in-4º. — V., C., 17-VI-54, nº 734.

— « Glaucus, je vais mourir. Approche-toi mon fils » (ratures), 3 p. in-8º. — Ch., cat. 691 (nov. 54), nº 25405.

— Luxure, avènement de la chair, poème, 1 p. in-8º. — V., C., 17-VI-54, nº 737.

— Luxures. Brouillons de poème, 5 p. in-8º. — Ch., cat. 686 (avr. 52), nº 24567.

— Médiocrité, sonnet, 1 p. in-4º. — V., Co., 21-XI-50, nº 154.

— « O soleil recueilli de l'arrière saison » (brouillon), 1 p. in-8º. — Ch., cat. 678 (oct. 49), nº 23069 (2).

— La Petite princesse Gélide, 7 p. in-8º. — Bl., cat. 302 ('52), nº 2105.

— Poème aut., ill. de 2 croquis, 1 p. in-4º. — V., V.-M., 25-XI-48, nº 60.

— Poème sans titre, 1 p. in-4º. — V., C., 17-VI-54, nº 736.

— « Quand je suis près de toi, quand ta douceur m'effleure... », sonnet, 1 p. in-8º. — [David, sonnet], 8 p. in-4º, ébauche d'un poème, refondu et ramené à l'essai d'un sonnet. — V., V.-M., 25-III-52, nos 146 et 147. — Le 1er seul. — V., V.-M., 29-IV-53, nº 235 (1).

— Roman inédit, ms. incomplet, 110 p. in-fol. — V., Bruxelles, V.-P., 23-x-48, nº 806. — V., Co., 24-II-49, nº 158.

— Tentation, 19 strophes, 4 p. in-8°. — V., Co., 5-II-46, n° 87. — Bl., cat. 302 ('52), n° 2104.

— « Une aube de clarté se lève sur mon âme », poème, 2 p. in-4°. — V., Co., 28-II-50, n° 137.

— La Vocation de George Rodenbach, c. r. d'A. S. — V., Co., 6-V-52, n° 166 (2). — V., V.-M., 4-VI-52, n° 50.

— Xanthis ou la Vitrine sentimentale (2 versions de la 2e partie), 23 p. in-12. — Bl., cat. 301 ('51), n° 1735.

Sand (George). — Art. sur Gabriel Perry [1852], 5 p. in-8°. — Ch., cat. 679 (juil. 49), n° 22825 (2).

— La Cause du peuple, fragm. d'article politique, 1 f. in-4°. — Exposition Sand, B. N., 1954, n° 159 (Coll. Bonnier de La Chapelle).

— La Comtesse de Rudolstadt, 1 p. — Sa., cat. 22 ('51), n° 8475.

— La Comtesse de Rudolstadt, 8 ff. in-8°. — V., A., 11-VII-45, n° 303.

— Consuelo, fragm. du ms., ch. 12 et partie du ch. 13, 16 p. in-8°. — V., V.-M., 9-VI-47, n° 133.

— Consuelo, ch. 28 et 29 [ch. 27 et 28 de l'E. O.], 24 ff. — V., V.-M., 1-XII-50, n° 139.

— Consuelo, ch. 89-91, 36 p. — V., Co., 29-IV-47, n° 159.

— Consuelo, ch. 91-93, 30 p. — Sa., cat. 32 ('54), n° 11795.

— Consuelo, ch. 98-101, 52 p. — V., Ch., 8-VI-49, n° 156.

— Consuelo [Entretien de Consuelo avec la chanoinesse après la mort d'Albert], 6 ff. — V., V.-M., 22-XII-49, n° 64.

— Consuelo, ch. : « Ce n'était point à l'ambassade de Venise... », 10 p. — Ch., cat. 669 (janv. 46), n° 20237.

— Consuelo, ch. complet, 10 p. — Sa., cat. 20 ('51), n° 7739.

— Consuelo, 2 p. — Ch., cat. 667 (juil. 45), n° 19722.

— Consuelo, 1 p. — Sa., cat. 19 ('50), n° 7345.

— « Dieux que ne suis-je assise à l'ombre des forêts », 8 p. in-8°. — L., cat. 76 ('50), n° 382. — V., Ch., 26-II-53, n° 106.

— François le Champi. Comédie en trois actes, 49 ff. in-4° à 2 col. — V., Co., 23-II-54, n° 137.

— François le Champi, ch. I, 18 ff. in-8°. — V., C., 17-VI-54, n° 738. (Acquis par la Bibliothèque historique de la Ville de Paris.)

— Impressions et souvenirs. A Charles Edmond, daté : Nohant, 12 juil. 1872, 32 p. in-8°. — L., cat. 76 ('50), n° 382 *bis*.

— Laura (Voyage dans le cristal), 406 ff. in-8°. — Exposition Sand, B. N., n° 355 (Coll. R. de Garate).

— Les Légendes rustiques [*Le Magasin pittoresque*, art. anonyme, nov. 1857], 15 p. in-8°. — V., V.-M., 9-V-49, n° 60.

— Lettres (13) à Duquesnel, 1866-1872, 24 p. in-8°. — V., Co., 6-V-52, n° 167.

— Lettres (12) à Flaubert, 1866-1875, 22 p. — Ch., cat. 684 (juil. 51), n° 24153.

— Lettres (15) à Flaubert, 1866-1875, 29 p. — Ch., cat. 686 (avr. 52), n° 24569.

— Lettres (104), à Charles Marchal, 1861-1876 180 p. — V., Ar., 21-IV-48, n° 170.

— Lettres (15) à Charles Marchal, 1864-1865, 21 p. — V., C., 17-VI-54, n° 739.

— Lettres (8) à Charles Marchal, 1865, 22 p. — L., cat. 76 ('50), n° 381.

— Lettre (en italien) au docteur Paiello [*sic*]. [Venise, 1834], 2 p. in-8° (avec 3 autres lettres). — V., Ar., 21-IV-48, n° 169. — Exposition Sand, B. N., n° 63 (Coll. J. Davray).

— Le Marquis de Villemer, ms. daté 30 avril 1860, 933 p. in-8° (relié en 3 vol). — V., Co., 29-IV-47, n° 160.

— Rêveries et souvenirs n° 4. Réponse à un ami [G. Flaubert], daté : août 71, Nohant, 48 ff. in-8°. — Exposition Sand, B. N., n° 307 (Coll. R. de Garate).

— Souvenirs intimes. M. Delatouche. Ms. daté : Nohant, 15 juin 51, 38 ff. in-8°. — Exposition Sand, B. N., n° 45 (Coll. Bonnier de La Chapelle).

— Valentine, 515 ff. in-8°. — C., cat. '54, n° 412. — Exposition Sand, B. N., n° 169 (Coll. P.-L. Weiller).

— Vers : « Eh ! bonjour donc ma fauvette. Eh ! bonjour rossignol, 2 p. in-8°. — Sa., cat. 18 ('50), n° 6979.

— *Voir aussi* Fromentin, Houssaye, Hugo, M^me^ Hugo, Leroux, Zola.

Sandeau (Jules). — La Chasse au Roman, Ch. IV, fragm. 1 p. in-fol. — Sa., cat. 19 ('50), n° 7346.

— Pensées sur la vie, 1 p. in-4°. — Ch., cat. 667 (juil. 45), n° 19723.

— *Voir aussi* Houssaye.

Schwob (Marcel). — Annabella et Giovanni, conférence faite au théâtre de l'*Œuvre* le 6 nov. 1894, 17 ff. in-4° (au crayon). — V., J., 16-1-47, n° 340. — V. V.-M., 25-XI-48, n° 66. — V., Londres, S., 6-XI-51, n° 314.

— Été chinois, sonnet. Triolet d'envoi, 1888, 2 ff. in-4°. — V., V.-M., 9-V-49, n° 62. — Mo., nov. 54, n° 85.

— La Panade, chanson dédiée à Mac-Nab, 3 p. in-4°. — L., cat. 75 ('50), n° 505.

— La Perversité, 7 p. in-4°. — V., Co., 6-V-52, n° 170.

Scribe. — Fra Diavolo, livret de l'Opéra d'Auber, 46 ff. — V., Londres, S., 17-XII-51, n° 137.

— Lettres (41) à Mahérault. — V., Co., 6-V-52, n° 49 (5).

Ségalas (Anaïs). — A ma petite fille, sonnet, 1 p. — V., V.-M., 25-III-52, n° 135 (3).

— Lettres (10), 1833-1888. — V., Lille, R., 30-III-46, n° 247.

— Poèmes (7) dont l'un « les Violettes et les Abeilles » est dédié à Napoléon III. Épreuves corrigées jointes. — V., Lille, R., 30-III-46, n° 246.

Sénancour. — Fragment philosophique, 1 p. — L., cat. 75 ('50), n° 506.

— Isabelle (Paris, 1833). Ex. abondamment corr. par S. — L., cat. 83 ('54), n° 523.

Séverine. — Le Dernier appel, 9 p. in-8°. — V., J., 16-I-47, n° 342.

— Non-lieu, 11 p. in-8°. — V., J., 16-I-47, n° 344.

— La Pitié outragée, 11 p. in-4°. — V., J., 16-I-47, n° 343.

— *Voir aussi* Allais et Vallès.

Signoret (Emmanuel). — Songerie, poème, 3 p. in-4°. — Be., cat. 50 ('51), n° 380.

Silvestre (Armand). — Contes gais, Chabirou, 3 p. in-4°. — Sa., cat. 23 ('52), n° 8823.

— Rêves à deux, 2 p. in-4°. — Ch., cat. 669 (janv. 46), n° 20244.

Soumet (Alexandre). — Lettres (5) à Victor Hugo. — Ch., cat. 665 (fév. 45), n° 19186.

Staël (M^me^ de). — Lettres (6) au comte d'Albaret, 1784-1785, 20 p. — V., Ar., 21-IV-48, n° 176. — L., cat. 76 ('50), n° 384. — V., C., 17-VI-54, n° 740.

— Lettres (9) à Benjamin Constant, 1813-1816, 32 p. — V., Ar., 18-III-48, nº 208.

— Lettres (36) à de Géraudo, 1800-1810, 74 p. — V., Co., 6-V-52, nº 173.

— Lettres (24) à Sir James Mackintosh, 1813-1816, 62 p. (avec 6 lettres d'Albertine de Staël). — V., Londres S., 6-XI-51, nº 330.

Stendhal. — *Idee elementari sulla poesia romantica esposte da Ermes Visconti* (Milan, 1818), etc. Recueil de 6 ouvrages (dont *Hamlet* et *Macbeth*) constitué et annoté par Stendhal. — Bl., cat. 302 ('52), nº 2117.

— Ms. envoyé à sa sœur Pauline Périer, 7 fév. 1811, 7 p. in-4º (7 lignes aut.). — Ch., cat. 690 (mai 54), nº 25242.

— *Voir aussi* Crozet (Louis).

Sue (Eugène). — Le Berger de Kradan, copie avec corr. aut., 29 p. in-fol. — Sa., cat. 21 ('51), nº 8119.

Sully-Prudhomme. — A ma chère cousine Renée de la Piselle, sonnet. — Ch., cat. 674 (déc. 47), nº 21592.

— Aux Mânes d'A. Glatigny, sonnet, 1 p. — Profanation, sonnet, 1 p. — V., V.-M., 25-III-52, nº 134 (7).

— La Fontaine de Jouvence, sonnet. — V., Lille, R., 30-III-46, nº 249.

— Lettres (16) à M. et Mme Alphonse Daudet, 1865-1902. — V., Co., 19-I-50, nº 102.

— [Un exil.] Les Exilés, trois versions de ce poème. — Bl., cat. 301 ('51), nº 1736.

— Le Vase brisé, 20 vers. — V., Bruxelles, V.-P., 23-X-48, nº 819.

— Les Yeux, 20 vers, 2 p. in-12. — Ga., cat. 26 ('53), nº 456.

— *Voir aussi* Du Camp (Maxime).

Swetchine (Mme). — Carnet, 1836, 404 p. — Exposition Lamennais, B. N., 1954, nº 163 (Coll. G. et E. de Blois).

— *Voir aussi* Falloux.

Tailhade (Laurent). — A propos de cornes, 8 p. in-8º. — V., J., 16-I-47, nº 348.

— Art. sur la musique, 9 p. in-4º. — V., Co., 29-IV-47, nº 167.

— Carnet de notes, 30 p. in-8º. — Ch., cat. 668 (oct. 45), 1º 19988.

— Complainte de l'Écorché ; *Virgo fellatrix* ; A François Coppée, épicier ; Ballade parnassienne ; Les Chats ; 6 poésies avec ms. divers ; discours à Roanne, art. sur Zola, etc. — V., Co., 6-V-52, nº 174 (1-3).

— « Discours », 12 p. in-8º. — V., J., 16-I-47, nº 349.

— Discours civiques (1902). Épreuves corr. — V., Bruxelles, V.-P., 22-IV-50, nº 943.

— Entretiens littéraire publié par *La Plume*, 14 ff. — V., V.-M., 18-III-48, nº 184 (3).

— Étude sur l'occultisme, 15 p. in-fol. — Ch., cat. 669 (janv. 46), nº 20248 *bis* (2).

— La Légende de Faust, 13 p. — Ch., cat. 669 (janv. 46), nº 20248 *bis* (1). — Arg., cat. '54, nº 48. — V., J., 9-XII-54, nº 135.

— Lettres (38) dont 8 écrites de La Santé. — V., Co., 6-V-52, nº 174.

— La Médaille qui s'efface (sept. 1902), 10 p. in-4º. — V., J., 16-I-47, nº 347.

— « Vers le cher foyer déserté », poésie envoyée à sa mère pour Noël 1884, 2 p. in-4º. — Ch., cat. 672 (avr. 47), nº 21118 (2).

— *Voir aussi* Bloy.

Taine. — Philosophie de l'art. Tome IV. La Sculpture en Grèce, 124 p. in-fol. — Be., cat. 50 ('51), nº 391.

— Sonnets. Album de 12 sonnets, dédié à Heredia, décembre 1883 (avec 2 lettres à Heredia). — V., V.-M., 2-VI-48, nº 18.

Theuriet (André). — Aux Amis inconnus, 4 p. — V., Co., 6-V-52, nº 55 (1).
— Étude sur le poète Valery Vernier, 4 p. in-fol. — Ch., cat. 666 (avr. 45), nº 19467 *bis*.

Tinan (Jean de). — Aimienne ou le Détournement de mineure, roman, 182 p. in-4º. — V., Co., 29-IV-47, nº 168.
— Aimienne ou le Détournement de mineure, fragm., 4 ff. in-4º (p. 72-88 de l'E. O.), avec épreuves corr. — V., V.-M., 28-VI-51, nº 104.
— « Lettre longue à la Bien-Aimée... », 38 p. in-4º. — V., Bl., 16-XI-54, nº 147.

Tourgueniev (Ivan). — Lettres (12) à Alphonse Daudet, 1876-1883, 15 p. — V., Co., 19-I-50, nºs 105-106.

Ulbach (Louis). — Mère et maîtresse, 1887, 188 p. in-8º. — V., Co., 6-V-52, nº 178.
— *Voir aussi* Nerval.

Vacquerie (Auguste). — Profils et grimaces, fragm., 7 p. — L., cat. 80 ('52), nº 34.

Valade (Léon). — Aubade vénitienne, 72 vers, 4 p. — V., V.-M., 25-III-52, nº 134 (8).

Vallès (Jules). — Le Bachelier, 369 ff. (28 ch. sur 33), fragm. inédits (38 ff.) et épreuves corrigées. — V., V.-M., 9-VI-47, nº 147. — Be., cat. 50 ('51), nº 401.
— L'Insurgé, 1871, 530 ff. in-fol. et in-4º (le dernier ch. mq.) avec fragm. inédits, épreuves corrigées et notes de Séverine. — V., V.-M., 9-VI-47, nº 148. — Be., cat. 50 ('51), nº 402.
— Les Républicains en exil, article 4 p. in-4º. — V., Co., 10-V-49, nº 153.

Verhaeren. — L'Action, poème (*Visages de la vie*), 102 vers, 3 ff. in-fol. — V., Bruxelles, V.-P., 23-X-48, nº 875.
— Dans le Nord, poème en prose, épreuve jointe, 2 ff. in-4º. — V., Bruxelles, V.-P., 23-X-48, nº 878.
— En Flandres. Vers dédiés à Camille Lemonnier. — Exposition Lemonnier, B. N., 1946 (Coll. Marie Lemonnier).
— Étude sur Camille Lemonnier, 4 p. in-4º. — Be., cat. 50 ('51), nº 407.
— « La Glycine est fanée et morte est l'aubépine », 36 vers. — V., Bruxelles, V.-P., 15-III-47, nº 446.
— Lettres (50). — V., Bruxelles, Miette, 13-IV-46.
— Lettres (8) à Albert Mockel, 1889-1914, 20 p. — V., Bruxelles, V.-P., 20-X-45, nº 163.
— Paysages disparus. Ms. en partie aut., 58 ff. in-4º. — V., V.-M., 29-VI-48, nº 229.
— Les Plus forts, poème, 2 p. in-12. — V., J., 16-I-47, nº 363.
— 4 poèmes ou brouillon de poèmes, 46 vers sur 4 ff. — V., Bruxelles, V.-P., 15-III-47, nº 447.
— Les Rythmes souverains (1910). Ex. avec corr. aut. — Exposition Lemonnier, B. N., (Coll. Marcel Robin).
— Sur le Danube, épreuve jointe, 3 ff. in-8º. — V., Bruxelles, V.-P., 23-X-48, nº 877.
— Une Faune, poème et lettre jointe, 2 p. in-8º. — V., J., 16-I-47, nº 364.
— La Vieille Demoiselle, poème, 80 vers, 3 ff. in-4º. — V., Bruxelles, V.-P., 23-X-48, nº 876.

— Les Visages de la vie (1908), ex. avec corr. aut. — Exposition Lemonnier, B. N., (Coll. Louis Piérard).

Verlaine (Paul). — A Aman Jean, sonnet, daté décembre 91 [*Dédicaces*]. 1 f. in-8°. — V., C., 17-VI-54, n° 744.

— A Arthur Rimbaud, cultivateur à Roche, poème. — Exposition Rimbaud, B. N., 1954, n° 411 (A M. Georges Heilbrun).

— A certains, poème, 1 f. in-8°. — V., C., 17-VI-54, n° 743.

— A Henri Bossane, à Casals, à E. Le Brun, à E. Raynaud, Bustes pour mairies, Je ne suis plus encore un faune, 6 sonnets [*Dédicaces* et *Invectives.*] et un quatrain dédié à Paterne Berrichon, 7 pièces en 1 vol. — V., Co., 10-V-49, n° 156. — V., V.-M., 22-XII-49, n° 78.

— A Monsieur le Docteur Chauffart, sonnet daté Hôpital Broussais, novembre 1890 [*Dédicaces*], 1 f. in-16. — V., V.-M., 9-V-49, n° 72. — V., Co., 21-XI-50, n° 170. — R.-D., cat. 32 ('53), n° 1105.

— A Gustave le Rouge [*Dédicaces*], 14 vers, 1 p. in-8°. — V., Co., 6-V-52, n° 185.

— A Mademoiselle A. Rom. [*Dédicaces*], 14 vers. — M., cat. '49, n° 70.

— « Ainsi donc, Adieu cher moi-même » [*Poèmes divers*], mars 1895, 28 vers, 2 p. in-8°. — V., Co., 6-V-52, n° 182.

— Aspiration, poème daté 10 mai 1861 [*Premiers vers*], 4 p. in-4°. — V., Bo., 28-I-47, n° 233.

— Biblio-sonnets : 9 poèmes aut., 4 en épreuves corrigées. 19 lettres à Pierre Dauze (1895-1896), relatives aux Biblio-sonnets. — Bl., cat. 300 ('50), n° 1227.

— Bibliothèques, sonnet [*Biblio-sonnets*], 1 f. in-8°. — V., C., 17-VI-54, n° 747.

— « Bon encore une trahison » [*Poésies diverses*], 18 vers, 1 p. in-8°. — V., Co., 6-V-52, n° 183.

— Confiance, poème [*Odes en son honneur*], 1 p. in-8°. — V., V.-M., 18-III-48, n° 187.

— Cordialités, poème dédié à E. Delahaye [*Poèmes divers*], 1 p. in-8° obl. — V., Co., 21-XI-50, n° 172.

— Déception, 1890, 32 vers [*Invectives*], 2 p. in-8°. — Ch, cat. 689 (déc. 1953), n° 25077.

— Dédicace à l'aimée, sonnet daté Hôpital Broussais, 18 sept. 1893 [*Dédicaces*], 1 p. in-8°. — V., Co., 29-IV-47, n° 171.

— Les Dernières classes de l'année scolaire, avec un croquis à la plume représentant l'auteur professeur à Charleville. — V., Co., 6-V-52, n° 190.

— « L'Église tinte un Angélus », 3 strophes de 4 vers, une 4e strophe rayée, 1 p. in-4°. — Ch., cat. 667 (juil. 45), n° 19746.

— Ex Imo, poème de 13 quatrains daté 8 août 1893, Hôpital Broussais [*Poèmes divers*], 3 p. in-8°. — V., J., 16-I-47, n° 365.

— Filles, poème : « Bonne et simple fille des rues, Combien te préféré-je aux grues... », 1 p. in-8°. — V., Ar., 10-I-46, n° 63.

— Jadis et naguère, prologue. — V., Co., 29-VI-51.

— Janvier, sonnet. — Exposition Cent ans d'édition, B. N., 1947, n° 235 (Coll. A. Messein).

— Léon Vanier [art. paru dans *Les Hommes d'Aujourd'hui*]. — V., Cogeval, 9-V-52, n° 156. — Ch., cat. 687 (nov. 52), n° 24766.

— Lettre à Victor Hugo, Paris, 12 déc. 1858, accompagnée d'un poème : *La Mort*, 20 vers, 3 p. in-8°. — L., cat. 80 ('52), n° 51.

— Mes hôpitaux (« Chronique inédite »), 3 p. — V., Co., 6-V-52, n° 184.

— *Nascita de Venere* [*Épigrammes*]. — Be., cat. 39, n° 339.

— « Nos repas furent sommaires » [*Invectives*], fév. 1895, 24 vers, 2 p. in-12 (au dos vers biffés). — V., Co., 6-v-52, nº 186.

— Notes pour une conférence (à Montmartre), 3 p. in-8º. — Ch., cat. 678 (oct. 49), nº 23090 (1).

— « O toi chaude comme l'enfer » [*Dédicaces*], 1 p. in-8º. — Ch., cat. 678 (oct. 49), nº 23090 (2).

— [Parallèlement.] Avertissement. Texte avant la préface de la 2e éd., octobre 1893. — V., Cogeval, 9-v-52, nº 155. — Arg., '53, nº 58.

— Le Pinson d'Eugénie [*Dédicaces*], 38 vers. — L., cat. 75 ('50), nº 515.

— Poésies, 6 ff. (2 poésies datées, Bruxelles, 1873). — V., G.-B., 17-i-50, nº 255.

— Pour Roberte [*Dédicaces*], sonnet, 1 f. in-8º. — V., C., 17-vi-54, nº 745.

— Prière du matin [*Amour*], 3 ff. in-8º, 100 vers. — M., cat. '52, nº 38.

— Quand tu me racontes les frasques [*Odes en son honneur*], 24 vers. — Arg., '54, nº 53.

— Riche ventre [*Odes en son honneur*], 24 vers, 1 p. in-8º. — Ga., cat. 26 ('53), nº 490.

— « Richepin... » [*Dédicaces*], 1 p. in-8º. — V., Co., 21-i-47, nº 191.

— « Sainte Thérèse veut que la Pauvreté soit... », sonnet [*Sagesse*], 1 p. in-8º. — V., Co., 29-iv-47, nº 170.

— Sonnet pour la kermesse du 20 juin 1895 (Caen) [*Dédicaces*], 1 p. in-8º. — V., Co., 6-v-52, nº 187.

— « Toi mort, mort, mort ! mais mort du moins tel que tu veux » [*Invectives*] (dans un ex. des *Illuminations*, 1886). — Lo., cat. 122 ('51), nº 238.

— Torquato Tasso, sonnet [*Œuvres posthumes*]. — Bl., cat. 300 ('50), nº 1174.

— Tu fus souvent cruelle [*Odes en son honneur*], 20 vers. — Mo., nov. 54, nº 90.

— Un peu de bâtiment [*Invectives*], 21 vers, 1 f. in-8º. — V., V.-M., 9-v-49, nº 73.

— « Vieille ville, fragm. d'un livre perdu » [Sur Arras, publié dans l'*Art et la critique*, nov. 1889], 23 p. in-8º. — V., Co., 11-iii-49.

— *Voir aussi* Gourmont (Remy de), Jarry (Alfred), Lorrain (Jean), Rimbaud.

Veuillot (Louis). — L'Esclave Vindex, satire publiée en 1849, 84 p. in-4º. — Bl., cat. 298 ('48), nº 463.

— Henri Murger et la bohème, ms. 5 ff. in-fol. et épreuves corrig. — V., C., 17-vi-54, nº 750.

— « Paris est-il en partie au pouvoir de l'émeute ? », art., 6 p. in-4º. — Ch., cat. 684 (juil. 51), nº 24182 (p. 59).

— Poème adressé à Paul de Cassagnac, 8 ff. in-4º (accompagné d'une lettre d'envoi). — V., C., 17-vi-54, nº 748.

Vicaire (Gabriel). — « C'était par un beau jour de la saison fleurie... », poème, 2 p. in-4º. — Ch., cat. 675 (avr. 48), nº 21848 (2).

— Lettres (15) à un confrère, 1889-1894, 26 p. in-8º. — Ch., cat. 675 (avr. 48), nº 21848 (1).

— Quatre-vingt-neuf, chœur des peuples, poème, 6 ff. — V., V.-M., 25-xi-48, nº 37 (4).

Vigny (Alfred de). — Les Amants de Montmorency, fragm. signé et daté, mai 1854. — Exposition Manuscrits et livres précieux retrouvés en Allemagne, B. N., 1949, nº 34.

— Les Amants de Montmorency, ms. complet, 6 p. in-fol. — Be., cat. 50 ('51), nº 412.

— Le Bain d'une dame romaine, poème, 2 p. in-4º. — V., Zurich, l'Art ancien, 18-x-51, nº 300.

— La Bouteille à la mer. — Exposition Vigny, B. N., 1947, nº 9 (Coll. Sangnier).

— Discours de réception à l'Académie française. — Exposition Vigny, B. N., nº 8.

— Eloa, 2e chant. — Exposition Vigny, B. N., nº 1.

— La Flûte, ms. complet daté : 9 septembre 1840, 9 p. in-fol. — Bl., cat. 299 ('49), nº 653.

— La Frégate *La Sérieuse*, copie aut. complète. — Exposition Vigny, B. N., nº 2.

— La Frégate *La Sérieuse*, fragm. signé et daté, octobre 1829, 2 ff. — Exposition Manuscrits et livres précieux retrouvés en Allemagne, B. N., nº 32.

— La Frégate *La Sérieuse*, fragm. daté : août 1829, 6 p. gr. in-4º obl. — L., cat. 75 ('50), nº 522.

— Journal d'un poète (copie Dorison). — Exposition Vigny, B. N., nº 22 (Coll. Baldensperger).

— Lettres (12) à la « Voyageuse inconnue », 1841-1863, 43 p. in-8º. — Bo., cat. 892 ('54), nº 460. — Exposition La Civilisation du livre, 1954 (Librairie Bosse, p. 30).

— Lettres (8) à divers, 17 p. in-12. — Bl., cat. 299 ('49), nº 649.

— La Maison du berger, fragm. signé et daté, 1844, 4 ff. — Exposition Manuscrits et livres précieux retrouvés en Allemagne, B. N., nº 33.

— La Maison du berger, ms. daté 1854, fragm. 44 vers (6 strophes de 7 vers et 2 vers), 3 p. in-4º obl. — La., cat. 48 ('54), nº 3146.

— La Maison du berger, strophes 40-46. — Bo., cat. 892 ('54), nº 461.

— La Maréchale d'Ancre. Ms. dédié à Marie Dorval. — Exposition Vigny, B. N., nº 4.

— Moïse, fragm., 2 p. in-4º obl. — V., Co., 5-II-46, nº 89.

— Moïse, fragm., 14 vers datés. — Ga., cat. 25 ('51), nº 215.

— Notes : les généraux ; preuves ; armements, l'armée, les princes dans les guerres civiles (datées 1859-1860), 5 ff. in-fol. et 5 p. in-4º. — Bl., cat. 299 ('49), nº 650.

— Note à M. Bourdillat de la Librairie nouvelle, 4 oct. 1861, 1 p. in-8º. — V., Bruxelles, V.-P., 23-x-48, nº 887.

— Les Oracles, « essai, premier jet », daté mardi 24 février 1862, 7 p. in-4º. — Bl., cat. 299 ('49), nº 651.

— Paris, fragm. daté : déc. 1843, 2 p. in-4º obl. — L., cat. 75 ('50), nº 521.

— Poème biblique se composant de strophes de 4 vers, numérotées III à VI, 2 p. in-4º. — V., Co., 23-XI-54, nº 129.

— La Présidente Brisson, souvenirs, 7 p. in-fol. — Lo., cat. 118 ('50), nº 244.

— « Quelques-unes, brisant des couronnes de fleurs ». Poème, 1 p. in-4º. — Ch., cat. 668 (oct. 45), nº 20001.

— Royer-Collard, ms. daté 30 janvier 1842, 3 p. in-fol. avec une lettre du 20 juin 1834, 1 p. in-8º. — V., Ar., 18-III-48, nº 222.

— La Sauvage. Ms. complet daté 27 mars 1842, 10 ff. in-fol. — Bl., cat. 299 ('49), nº 652.

— Servitude et grandeur militaire. Préface. — Exposition Vigny, B. N., nº 6.

— *Voir aussi* France, Hugo, Mme Hugo.

Villiers de l'Isle-Adam. — Axel, première partie, le monde religieux publiée dans la *Jeune France*, nov. 1885. Trois jeux d'épreuves corrigées. — V., Co.,

6-v-52, nº 193. (Acquis depuis par la B. N., Impr., Rés. m. Yf. 134 (1-2).

— [Axel]. Scènes inédites pour Axel, 2e partie. Le Monde tragique, scène XII, 6 p. in-fol. — R.-D., cat. 30 ('51), nº 703. — Lo., cat. 79 ('52), nº 612.

— Fragm. de ms., 2 p. in-4º. — V., Be., 27-v-46, nº 69.

— Fragm. d'une nouvelle, 1 p. in-4º. — Be., cat. 50 ('51), nº 416.

— Le Nouveau monde, drame. Copie pour la lecture et la représentation (avec var. et suppressions). Ex. au nom de Villiers. — V., V.-M., 21-xi-51, nº 366. — L., cat. 79 ('51), nº 596.

— La Révolte, fragm. des scènes I-III, 2 p. in-4º. — L., cat. 79 ('52), nº 594.

— « Sur tes gerbes penchée encor », tarentelle, 27 vers inclus dans une lettre. — L., cat. 79 ('52), nº 613.

— Sylvabel [*Nouveaux contes cruels*], 4 p. in-fol. — R.-D., cat. 30 ('51), nº 704. — L., cat. 79 ('52), nº 611.

— Tribulat Bonhomet, prière d'insérer aut., 1 p. in-4º obl. — L., cat. 79 ('52), nº 599.

Zola. — Alphonse Daudet, ms. corrigé, 78 p. in-8º. — V., Co., 6-v-52, nº 199.

— Annibal à Capoue, tragédie en 3 actes, vers 1858-1859. — Exposition Zola, B. N., 1952, nº 42.

— L'Attaque du Moulin, scénario du Livret, 1893. — Exposition Zola, B. N., nº 284 (Coll. J. Le Blond).

—Le Carnet de danse, août 1852. — Exposition Flaubert-Zola, Rouen, 1953, nº 9 (Coll. J. Le Blond).

— Causerie du Dimanche. Du Naturalisme ou de l'Art, 11 p. avec 2 lettres. — V., Lo., 8-vi-48, nº 443.

— C. r. de la réception de Jules Simon à l'Académie française, 22 juin 1876, 7 p. in-8º. — V., Co., 6-v-52, nº 202 (1).

— Coppée, Bouchor, Richepin, études (1876), 5 p. in-8º. — V., Co., 6-v-52, nº 197 (4).

— Correspondance de Bordeaux du 14 fév. et 15 fév. 1800, relative à la première séance de l'Assemblée nationale. — V., Co., 6-v-52, nº 202 (2).

— Devoir d'algèbre. — Exposition Zola, B. N., nº 21 (Coll. Dr J. Émile-Zola).

— Discours prononcé en janv. 1900, à l'occasion de la remise d'une médaille d'or en reconnaissance de son action dans l'affaire Dreyfus, 9 ff. in-4º. — V., V.-M., 22-v-47, nº 61. — M., cat. '49, nº 74.

— Étude sur l'anniversaire du Général Hoche (1877), 5 p. in-8º. — V., Co., 6-v-52, nº 198 (1).

— Étude sur une exposition de peintres impressionnistes, 6 p. in-8º. — V., Co., 6-v-52, nº 201.

— La Fortune des Rougon. Préface datée : 1er juin 1871. — Exposition Zola, B. N., nº 122, 16. — Exposition Flaubert-Zola, Rouen, (Coll. J. Le Blond).

— Impressions d'audience, 1898. — Exposition Zola, B. N., 1952, nº 569 (Coll. Dr J. Émile-Zola).

— J'accuse. — Exposition Zola, B. N., nº 543 (Coll. Dr J. Émile-Zola).

— Justice, notes, 2 ff. — Exposition Flaubert-Zola, Rouen, nº 83 (Coll. J. Leblond).

— Les Laïdes, proverbe en 2 actes, en vers (vers 1864). — Exposition Zola, B. N., nº 69 (Coll. J. Le Blond). — Exposition Flaubert-Zola, nº 10.

— La Légende des Siècles, de Victor Hugo (1877), 6 p. in-8º. — V., Co., 6-v-52, nº 200 (1).

— Lettres (78) à Henry Céard, déc. 1879-août 1888, 150 p. in-8º. — Be., cat. 50 ('51), nº 421.

— Lettres (62) à M. et Mme Alphonse Daudet, 1875-1898. — V., Co., 19-I-54, nos 109-113 et 115-116. (Acquis en partie par la B. N., n. a. fr. 24545).

— Lettres (20) à Marius Roux, 1867-1892. — V., V.-M., 19-VI-51, no 27.

— Madame Sourdis, 64 ff. in-8o. — V., Ar., 9-VI-49, no 106.

— La Madeleine, drame en 3 actes [1865]. — Exposition Zola, B. N., no 111 (Coll. J. Le Blond).

— Notes parisiennes, Paris, 10 juin [1876] (sur la mort de George Sand), 5 p. in-8o. — 12 avril [1877] (sur la biographie d'A. de Musset par P. de Musset), 7 p. in-8o. — 12 juillet [1877] (sur les Goncourt), 5 p. in-8o. — V., Co., 6-V-52, no 197 (1-2-3).

— Notes parisiennes, 19 mars [1877], 6 p. in-8o. — T., Hiver 52-53, no 21169.

— Notice autobiographique adressée à A. Daudet, 3 p. in-8o. — V., Co., 19-I-50, no 114.

— Pages d'exil, 1898-1899. — Exposition Zola, B. N., no 578 (Coll. J. Le Blond).

— Perrette, proverbe en un acte, en vers (vers 1858-1859). — Exposition Zola, B. N., no 41 (Coll. J. Le Blond).

— Réponse à une demande de Mme Commanville qui lui demandait des lettres de Flaubert, 9 déc. 1883, 2 p. in-8o. — V., Co., 18-III-49, no 94.

— Spartacus de Georges Thabray. Étude, 5 p. in-8o. — V., Co., 6-V-52, no 198 (2).

— Vers de jeunesse. — Exposition Flaubert-Zola, Rouen, no 8 (Coll. Dr J. Émile-Zola).

— *Voir aussi* Mirbeau (Octave). et Tailhade (Laurent).

Roger Pierrot.

NOUVELLES DIVERSES

Assemblée générale de la Société d'Histoire littéraire. — La Société d'Histoire littéraire de la France a tenu son Assemblée générale le 9 octobre 1955 à son siège social, 18, rue de l'Abbé-de-l'Epée, sous la présidence de M. Emile Henriot, de l'Académie française. S'étaient excusés MM. G. Antoine, G. Brunet, G. Collas, E. Decahors, R. Fromilhague, B. Guyon, P. Leguay, Y. Le Hir, J. Levaillant, M. Le Yaouanc, H. Martineau, G. Mongrédien, R. Pintard, R. Pomeau, A. Vial.

Le Président a ouvert la séance à 16 h. 45, en remerciant les membres présents de leur concours ; puis il a salué la mémoire des disparus : MM. Jacques Leclerc, notre trésorier, directeur de la Librairie Armand Colin ; et le Professeur Pierre Kohler, fidèle collaborateur de la Revue et son correspondant à Berne.

Les Statuts prévoyant le renouvellement partiel du Conseil d'Administration, il a été procédé aux élections. Six membres sortants, MM. Baldensperger, Maynial, Moreau, Morize, Pintard et Pommier ont été réélus ; trois membres nouveaux ont été élus : MM. Jacques Duron, Chef du Service des Lettres à la Direction générale des Arts et Lettres ; Bernard Guyon, professeur à la Faculté des Lettres d'Aix-en-Provence ; René Rancœur, bibliothécaire à la Bibliothèque Nationale, de qui les lecteurs de la *R. H. L.* ont pu apprécier l'important et excellent travail bibliographique.

M. Emile Henriot donna ensuite la parole à M. Jean Pommier, secrétaire, pour le rapport moral. M. Pommier a rendu compte à l'Assemblée des activités de la Société. Il a rappelé que c'est sous les auspices de celle-ci et sous la direction de M. Jacques Monicat, assisté de Mme Jurgens et Mlle Fleury, qu'a lieu actuellement aux Archives Nationales le dépouillement des actes du Minutier central qui intéressent l'histoire littéraire. Ce dépouillement est effectué par deux vacataires rémunérés par le Centre National de la Recherche scientifique. On avait décidé de commencer par le XVIIe siècle. La tranche 1650-1700 est terminée et mise en état de paraître au début de 1957. L'absence de répertoires rend plus difficile le travail pour la période 1600-1650 ; toutefois la moitié environ des actes a déjà été recensée.

Quant à la Revue, avec ses 103 sociétaires et ses 900 abonnés, elle vient de franchir le cap des mille. Le nombre des pages, qui était de 576 en 1954, a pu être porté à 608 en 1956. Le Président remercie chaleureusement, au nom de la Société, le Centre National de la Recherche Scientifique, et, en la personne de M. Jacques Duron, la Direction générale des Arts et Lettres, pour l'aide précieuse qu'ils apportent à la publication de la Revue, et qui, pour une grande part, a permis ce développement.

En 1955, les Bibliographies trimestrielles établies par M. Rancœur ont été, pour la troisième fois, réunies en un fascicule. On les a fait suivre d'un *Index* qui renvoie aux fascicules des années 1953, 1954 et 1955.

La *Revue* a inséré dans ses trois derniers numéros un Répertoire des manuscrits littéraires français passés en ventes publiques de 1945 à 1954. Ce travail, dû à M. Roger Pierrot, bibliothécaire à la Bibliothèque Nationale, comble une lacune qui avait été signalée à diverses reprises. Il sera terminé dans les premiers mois de 1957.

La place prise par la Bibliographie et par ce Répertoire a restreint celle que l'on consacrait précédemment aux comptes rendus. Il en est résulté

une accumulation de la copie qui met le Secrétaire en face d'une situation difficile. Des mesures seront prises pour y porter remède.

Le Président est alors intervenu pour regretter que l'excessive longueur de certains comptes rendus, traités comme de véritables articles, ne permette pas d'assurer l'analyse d'un plus grand nombre d'ouvrages d'histoire littéraire et de critique ; et il exprime le vœu que la *Revue*, en suivant l'actualité littéraire de plus près, soit en état de toucher un plus large public, non seulement en France, mais à l'étranger.

M. Jean Fabre, pour sa part, estime qu'un peu de recul est loin de nuire toujours à la critique littéraire. Le Secrétaire profite de cet échange de vues pour recommander aux recenseurs de ne pas outrepasser les dimensions assignées à chaque compte rendu dans la feuille d'avis qui accompagne l'envoi des volumes. Il se propose — et cette intention est approuvée par le Président et par M. Maurice Levaillant — d'aménager, en dehors des comptes rendus réservés aux ouvrages d'importance, une section destinée à recevoir des notes de lecture, brèves et analytiques.

Une question préoccupante est celle des retards apportés à la publication de la *Revue*. Ils sont dus surtout au manque de ponctualité de l'imprimeur. Des décisions seront prises prochainement pour remédier à cet état de choses. Mais elles impliquent un relèvement du prix des cotisations et des abonnements, relèvements que justifie aussi bien l'accroissement du nombre de pages. Se rendant à ces raisons, l'Assemblée accepte de voir les chiffres de 1 000 F pour la France et 1 200 F pour l'étranger, portés respectivement à 1 200 F et à 1 500 F. Après quelques observations présentées par M. Gérald Mignot et par M. Pierre Josserand, le Secrétaire passe au dernier point de son rapport : la diffusion de la *R. H. L.* Le Président fait à cet égard plusieurs suggestions. Il est entendu que le Gérant lui fournira un certain nombre de numéros à utiliser au mieux des intérêts de la Revue. Après une intervention de M. Fernand Baldensperger et de M. Pierre Pegon, le Secrétaire ajoute quelques mots sur les correspondants à l'étranger. M. P.-O. Walzer, de Berne, a été désigné en remplacement de M. P. Kohler. Pour l'Italie, le choix se porte sur M. Arnaldo Pizzorusso, professeur à l'Université de Pise. Il est rappelé que les correspondants devraient avoir à cœur de faire connaître la *Revue* autour d'eux. Puisse ce vœu être entendu !

La Séance est levée à 18 h. 15. Elle sera reprise à 18 h. 20.

Séance du Conseil d'Administration. — M. Emile Henriot, Président de la Société, expose que le Conseil d'Administration est réuni pour élire son Bureau, conformément aux Statuts. La mort prématurée de M. Jacques Leclerc ayant privé la Société de trésorier, il y a lieu de pourvoir à son remplacement. Le Conseil décide de confier ces fonctions à M. Pierre Josserand, qui accepte. Le poste de Secrétaire adjoint, occupé auparavant par M. Josserand, est supprimé. Le Bureau de la Société d'Histoire littéraire est donc ainsi constitué :

Président : M. Emile Henriot.
Vice-présidents : MM. Maurice Levaillant et Henri Mondor.
Secrétaire : M. Jean Pommier.
Trésorier : M. Pierre Josserand.
Secrétaire archiviste : M. Claude Pichois.
Le président lève la séance à 18 h. 40.

Correspondance. — Nous avons reçu, à propos de l'article publié dans notre numéro 3 par M. Dubu sur Hugo et Florian une lettre de M. J.-B. Barrère, à laquelle M. J. Dubu à répondu. Nous publierons cette correspondance à la fin de notre prochain numéro.

Exposition Flaubert. — La Société des Amis de Flaubert (président, M. Jacques Toutain, 51, rue Frédéric Bérat, Rouen) a exposé, du 22 décembre 1956 au 3 janvier 1957, au Musée Flaubert de l'Hôtel-Dieu de Rouen, un certain nombre de manuscrits et d'ouvrages relatifs à *Madame Bovary* : notamment les Manuscrits du roman provenant de la Bibliothèque de Rouen, et l'exemplaire de l'édition originale en 2 vol. contenant, rayés et annotés de la main de l'auteur, les passages supprimés dans la *Revue de Paris* en 1856. Ces deux volumes ont été prêtés par la Bibliothèque Historique de la Ville de Paris.

Demande de renseignement. — M. Jean Mayer, 7, rue Victor Louviot, à Rennes, qui prépare des thèses de doctorat sur Diderot, recherche un manuscrit perdu de cet auteur. *Traité de Physiologie.* Il serait reconnaissant à toute personne qui lui fournirait des renseignements à ce sujet.

ÉDITIONS DU CENTRE NATIONAL DE LA RECHERCHE SCIENTIFIQUE

I. — PUBLICATIONS PÉRIODIQUES

LE BULLETIN SIGNALÉTIQUE

Le Centre de Documentation du C. N. R. S. publie un « Bulletin signalétique » dans lequel sont signalés par de courts extraits classés par matières tous les travaux scientifiques, techniques et philosophiques, publiés dans le monde entier

3e partie (trimestrielle) :

Philosophie : France..... 2 700 F. — Étranger..... 3 200 F.
Sociologie : France..... 1 100 F. — Étranger..... 1 320 F.

Abonnement au Centre de Documentation du C. N. R. S., 16, rue Pierre-Curie, Paris, 5e, C. C. P. Paris 9131-62. Tél. DANton 87-20.

Directeur : Jeanne Vieillard.

BULLETIN D'INFORMATION DE L'INSTITUT DE RECHERCHES ET D'HISTOIRE DES TEXTES

Paraît une fois par an et est vendu au numéro : n° 1, 300 F ; n° 2, 400 F ; n° 3 460 F.

II. — OUVRAGES

Cohen (H.) et Meillet (A.), *Les langues du Monde*, 2e édition, 6 400 F.

Cet ouvrage est mis en vente au Service des Publications du C. N. R. S. et à la librairie ancienne H. Champion. Les libraires sont priés d'adresser leurs commandes à la Librairie Champion.

Horn-Monval, *Bibliographie de la traduction française du théâtre étranger depuis les 500 dernières années* (en préparation).

Psichari-Renan, *La prière sur l'Acropole et ses mystères*, 900 F.

Collection : « Le Chœur des Muses » (Directeur : J. Jacquot).

1. *Musique et Poésie au XVIe siècle*, 1 600 F.
2. *La Musique instrumentale de la Renaissance* (relié pleine toile crème), 1 800 F
3. *Les Fêtes de la Renaissance* (en préparation).
4. *Edipo Tiranno*, traduit de Sophocle par Orsato Giustiniani, avec une étude et des documents sur sa représentation au Théâtre Olimpico de Vicence en 1585 (en préparation).

Collection d'esthétique.

1. *Les Mélanges G. Jamati* (relié pleine toile), 1 300 F.
2. *Visages et perspectives de l'Art moderne* (*peinture, musique, poésie*). Recueil des communications faites aux entretiens d'Arras (20-22 juin 1955) (en préparation).

PUBLICATIONS DE L'INSTITUT DE RECHERCHES ET D'HISTOIRE DES TEXTES

Mlle Pellegrin, *La Bibliothèque des Visconti-Sforza* (relié pleine toile crème) 2 400 F.

Richard, *Inventaire des manuscrits grecs du British Museum*, 900 F.

Vajda, *Répertoire des catalogues et inventaires de manuscrits arabes*, 450 F.

Vajda, *Index général des manuscrits arabes musulmans de la Bibliothèque Nationale de Paris*, 2 400 F.

Vajda, *Les certificats de lecture et de transmission dans les manuscrits arabes de la Bibliothèque Nationale de Paris* (en préparation).

Les Cahiers de Paul Valéry.

Ces cahiers se présenteront sous la forme de 32 volumes d'environ 1 000 pages chacun, contenant la reproduction photographique du manuscrit et environ 80 aquarelles de l'auteur.

Une souscription limitée à 1 000 exemplaires numérotés est ouverte au prix de 140 000 F (volumes reliés) ou 154 000 F (volumes sous étuis).

III. — COLLOQUES INTERNATIONAUX

1. *Léonard de Vinci et l'expérience scientifique au XVI siècle* (Le colloque de Léonard de Vinci est en vente aux Presses Universitaires de France), 1 500 F

2. *Les romans du Graal aux XIIe et XIIIe siècles*, 1 000 F.

3. *Nomenclature des écritures livresques du IXe au XVIe siècle*, 660 F.

Renseignements et vente au Service des Publications du Centre National de la Recherche Scientifique, 13, quai Anatole-France, Paris, VIIe, C. C. P. Paris 9 061-11, Tél. INValides 45-95.

TABLE DES MATIÈRES

CONTENUES DANS LA CINQUANTE-SIXIÈME ANNÉE
DE LA REVUE D'HISTOIRE LITTÉRAIRE DE LA FRANCE.

Articles.

Pages

VILLIERS DE L'ISLE-ADAM. *La Tentation*, scènes inédites publiées par PIERRE-GEORGES CASTEX 1
JOSEPH BOLLERY. Documents biographiques inédits sur Villiers de l'Isle-Adam 30
J.-B. BARRÈRE. Rimbaud, l'apprenti sorcier. En rêvant aux « Voyelles »..... 50
LL. J. AUSTIN. Les « Années d'apprentissage » de Mallarmé..... 65
SUZANNE BERNARD. La Clef de Mallarmé est-elle dans Littré ?..... 85
ROGER TRINQUET. La fortune de Montaigne au XIX^e siècle. Le « Montaigne » d'Alphonse Grün 177
L. MAURICE-AMOUR. Musique et poésie au temps de Louis XIII..... 204
K. G. MILLWARD. M^me Adam et les débuts de Pierre Loti..... 221
J. ORCIBAL. M^lle de Mauléon (Catherine Gary) et la famille de Bossuet..... 321
GEORGES MONGRÉDIEN. Les biographes de Molière au XVIII^e siècle..... 342
G. PIRE. J.-J. Rousseau et les relations de voyages..... 355
M. LEVAILLANT. Le centenaire des *Contemplations*..... 481
S. BÉRARD. A propos des *Chouans*..... 485
W. G. MOORE. Vers une édition critique de *César Birotteau*..... 506
M. LE YAOUANC. Autour de *Louis Lambert*..... 516
WAYNE CONNER. La composition de *La Fille aux yeux d'or*..... 535
J. POMMIER. Balzac et Musset. Balzac et Hugo. Balzac et... lui-même..... 548

Notes et Documents.

A. VIATTE. La première version imprimée du « Don du poème »..... 94
H. PERRIN. Entre Parnasse et Symbolisme : Ephraïm Mikhaël..... 96
R. WARNIER. Apollinaire journaliste ; Apollinaire à Strasbourg..... 107, 251
ROLLAND BORIS. Victor Hugo et Leconte de Lisle..... 241
JACQUES VIER. Sur la jeunesse d'Alphonse Daudet..... 243
JEAN DUBU. D'*Andromaque à Booz endormi*, une églogue : *Ruth* de Florian... 379
JEAN BONNEROT. État présent des études sur Vinet..... 385
PAUL ARRIGHI. Paul Valéry et la Corse..... 392
J. POMMIER. Le pari de Pascal et son texte..... 562
C. BLANCHARD. Balzac en Dauphiné et *Le Médecin de campagne*..... 566
CL. PICHOIS. Deux hypothèses sur *Ferragus*..... 569
M. LE YAOUANC. Note sur le titre de *La Comédie humaine*..... 572

Comptes rendus.

DANILO ROMANO. *Essai sur le comique de Molière* (R. BRAY)..... 123
P. GROSCLAUDE. *Le Renoncement de Jean Racine* (J. POMMIER)..... 124
P.-G. CASTEX. *Vigny, l'homme et l'œuvre* (P. FLOTTES)..... 124
J. THORAVAL. *L'Art de Maupassant d'après ses variantes* (J. VIER)..... 125

Pages

R. Fromilhague. *La Vie de Malherbe. Apprentissages et luttes* (1555-1610) ; *Malherbe, technique et création poétique* (R. Lebègue)..... 256
Voltaire. *Correspondance*, éd. par Th. Besterman, t. IV-X (R. Pomeau)... 262
M. Levaillant. *La Crise mystique de Victor Hugo* (P.-G. Castex)..... 268
R. Ricatte. *La Création romanesque chez les Goncourt* (J. Fabre)..... 269
L. Petit. *La Fontaine et Saint-Evremond ou la Tentation de l'Angleterre* (A. Adam) 401
Théo Hénusse. *Une pièce de Molière inconnue* (S. Jeune)..... 402
A. Ferrazzini. *Béalt de Muralt et J.-J. Rousseau* (J. Voisine)..... 405
H. Van der Tuin *Les vieux peintres des Pays-Bas et la littérature en France dans la première moitié du XIX^e siècle* (R. Jasinski)..... 409
V. Brombert. *Stendhal et la voie oblique* (Fr. Michel)..... 410
A. Maurois. *Olympio ou la vie de Victor Hugo* (J.-B. Barrère)..... 413
Hugo. *Orientales*, éd. par Miss E. Barineau (J.-B. Barrère)..... 415
Ruth Moser. *L'Impressionnisme français. Peinture, Littérature, Musique* (M. Décaudin) 419
W. Th. Starr. *A critical Bibliography of the published Writings of Romain Rolland* (J. Bonnerot)..... 421
E. Henriot. *Maîtres d'hier et contemporains* (A. Moulis)..... 425
Sister Fr. E. Riordan. *The Concept of Love in the French Catholic Literary Revival* (W. G. Moore)..... 427
L. Bopp. *Philosophie de l'Art ou Alchimie contre Histoire* (P. Audiat)..... 427
O. de Mourgues. *Metaphysical, baroque and précieux Poétry* (R. Lebègue). 576
K. Day Little. *Fr. de Fénelon. Study of a personality* (J.-L. Gorée)..... 578
Fr. Delofffre. *Une préciosité nouvelle : Marivaux et le marivaudage. Étude de langue et de style* (R. Lathuillère)..... 579
Montesquieu. *L'Esprit des Lois*, éd. par Brèthe de La Gressaye (Fr. Weil) 582
Bibliothèque Nationale. *Catalogue de l'Exposition Lamennais* (J. Sergent). 584
S. Rogers. *Balzac and the Novel* (J.-B. Barrère)..... 584

Répertoire des manuscrits littéraires français vendus de 1945 à 1954 *(suite)*, par Roger Pierrot 127, 276, 431, 586
Bibliographie, par René Rancœur 145, 289, 449, 609
Nouvelles diverses 288, 445, 602
Éditions du Centre National de la Recherche Scientifique..... 447, 605

BIBLIOGRAPHIE

Dans ce numéro, le mois des numéros des revues est seul indiqué, quand c'est un mois de l'année 1956.

Les livres sont distingués des articles par un astérisque.

La Revue de littérature comparée *et la* Revue d'histoire littéraire *collaborant et ne se copiant pas, cette bibliographie ne relèvera que très exceptionnellement les articles et les livres concernant la littérature comparée.*

BIBLIOGRAPHIE

— * Giraud (Jeanne). — Manuel de bibliographie littéraire pour les XVI^e^, XVII^e^ et XVIII^e^ siècles français (1936-1945). — A.-G. Nizet, 1956.

— * Malclès (Louise-Noëlle). — La Bibliographie (Collection « Que sais-je ? ». 708). — Presses Universitaires, 1956. [Voir C. R. de P. Josserand, in *Bulletin des Bibliothèques de France*, septembre.]

— * Talvart (Hector) et Place (Joseph). — Bibliographie des auteurs modernes de langue française (1801-1956). Tome XIII. M. Maeterlinck. — M. Maindron. — J. de Maistre. — X. de Maistre. — S. Mallarmé. — A. Malraux. — R. Martin du Gard. — H. Massis. — C. Mauclair. — G. de Maupassant. — Fr. Mauriac. — Horizons de France, 1956.

— * Bibliographie générale des travaux historiques et archéologiques publiés par les Sociétés savantes de la France, dressée... par R. Gandilhon, sous la direction de Ch. Samaran. Période 1910-1940. Tome IV, fascicule I. Seine. — Imprimerie nationale, 1956.

— * Bibliothèque nationale. Département des Imprimés. Catalogue de l'histoire de la Révolution française, par André Martin et G. Walter. Tome IV. Écrits de la période révolutionnaire. ** Anonymes. — Bibliothèque nationale, 1955.

— * Yearbook of comparative and general literature, ed. by W.P. Friederich and Horst Frenz. IV. — Chapel Hill, The University of North Carolina studies in comparative literature, 1955.

— Pierrot (Roger). — Répertoire des manuscrits littéraires vendus de 1945 à 1954 [XIX^e^ siècle (suite), M. Donnay-M^me^ V. Hugo]. — *RHLF*, avril-juin.

— Richter (Bodo L. O.). — American bibliography for 1955 : French language and literature (including provençal). — *PMLA*, April.

DIVERS

— * Ciureanu (P.). — Saggi e ricerche su scrittori francesi. [Le style de M^me^ de Sévigné. — Turgot prosateur. — Les amis italiens de Sainte-Beuve. — Hortense Allart en Italie. — Les amitiés italiennes de Renan, Taine et Brunetière.] — Genova, Editrice Italica, 1955.

— * Guilly (Paul). — Découverte de l'Ile Saint-Louis. [Rétif de la Bre-

tonne. — Baudelaire. — Privat d'Anglemont. — Les logis de Ch.-L. Philippe. — L'Ile Saint-Louis et la littérature.] — A. Michel, 1955.

— * Pineaux (Jacques). — Proverbes et dictons français (Coll. « Que sais-je ? ». 706). — Presses Universitaires, 1956.

— Neubert (Fritz). — Zur Problematik des französischen *Journaux intimes* (Tagebücher). — *Die neueren Sprachen*, H. 7-8.

— Riberette (Pierre). — Les clubs du livre. — *Bulletin des bibliothèques de France*, juin.

— Ricatte (Robert). — Les papiers de Mariemont. — *IL*, mars-avril.

— Sergescu (Pierre). — Savants français en Hollande [XVII^e-XVIII^e s.]. — *Revue d'histoire des sciences*, janvier-mars.

— Liste des universitaires d'Allemagne qui se consacrent aux études françaises. — Liste des universitaires d'Italie qui se consacrent aux études françaises. — *CAIEF*, n° 8, juin.

Académies. — Billy (A.). — L'Académie Goncourt. — *Médecine de France*, n° 73.

Baroque. — Beausire (Pierre). — Der Barock in der französischen Literatur. — [In] * Rudolf Stamm, *Die Kunstformen des Barockzeitalters*. — Bern, Francke, 1956.

— Cerny (Vaclav). — Le baroque et la littérature française. — *Critique*, juin, juillet.

Critique. — * Martins (Wilson). — Les théories critiques dans l'histoire de la littérature française. [Critique littéraire des XIX^e et XX^e s.]. — Curitiba, 1952.

— Man (Paul de). — Impasse de la critique formaliste. — *Critique*, juin.

Folklore. — Venaissin (Gabriel). — Folklore et littérature. — *Critique*, juillet.

Langue. — * Guiraud (Pierre). — L'argot. (Coll. « Que sais-je ? ». 700). — Presses Universitaires, 1956.

— * Thérive (André). — Clinique du langage. — Grasset, 1956.

— * Thomas (Adolphe V.) et Toro (M. de). — Dictionnaire des difficultés de la langue française. — Larousse, 1956.

— Antoine (G.). — Littré et nouveau Littré [suivi d'une lettre de Paul Robert]. — *Le français moderne*, juillet.

— Dupuy (Aimé). — Le caractère rural de l'œuvre d'A. Dauzat. — *Nouvelle Revue pédagogique*, 1^er février.

— Rouvier (Frank E.). — Datations nouvelles (suite). — *Le français moderne*, juillet.

— Waltz (René). — Orthographe française. — *Revue universitaire*, janvier-février.

Littérature coloniale. — * Dupuy (Aimé). — L'Algérie dans les lettres d'expression française. — Éd. Universitaires, 1956.

— * Dupuy (Aimé). — La Tunisie dans les lettres d'expression française. — Ed. Universitaires, 1956.

— * Lebel (Roland). — Le Maroc dans les lettres d'expression française. — Éd. Universitaires, 1956.

— Dupuy (Aimé). — Le roman et l'essai nord-africains actuels dans leurs rapports avec l'histoire. — *L'Information historique*, mars-avril.

— Grenaud (Pierre). — Existe-t-il une littérature algérienne ? — *HM*, juillet.

— Vally (Georges). — Les origines de l'exotisme dans la littérature française. — *Les Cahiers français*, juillet.

Littérature comparée et Influences. — * La Letteratura francese nella critica di B. Croce, repertorio bibliografico con introduzione, a cura di Ortensia Ruggiero. — Napoli, Armanni, 1955.

— Dresden (S.). — L'influence des lettres françaises sur la littérature hollandaise à partir de 1800. — *CAIEF*, nº 8, juin.

— Wais (Kurt). — La littérature française devant l'opinion allemande. — *CAIEF*, nº 8, juin.

— Warnier (Raymond). — La découverte des pays balkaniques par l'Europe occidentale de 1500 à 1815. — *Cahiers d'histoire mondiale*, 1955, nº 4.

Nécrologies. — Horn-Monval (Madeleine). — Louis Allard (1875-1955). — *RHT*, fasc. I.

— Fouché (Pierre). — A. Dauzat. — *Le français moderne*, janvier.

— Cohen (G.). — [K. R. Gallas.] — *NL*, 7 juin.

Poésie. — Barrère (J.-B.). — Le regard d'Orphée ou de fantômes et de poésie. Inaugural lecture. — Cambridge, University Press, 1956.

— Lagrevol (H. de). — Vers une définition de la poésie. — *IL*, mai-juin.

— Léaud (Alexis). — Les résultats d'une enquête sur l'enfant et la poésie. — *Bulletin de la Société française de pédagogie*, mai.

Roman. — * Die Romanführer, herausgegeben von Johannes Beer, unter Mitwirkung von W. Olbrich und Karl Weitzel. Bd. VI. Der Inhalt der französischen... Romane und Novellen von den Anfängen bis zum Beginn des 20. Jahrunderts. — Stuttgart, Hiersemann, 1955.

— Thérive (André). — Le roman contre l'histoire. — *TR*, juin.

Théâtre. — * Carré (A.-M.), O. P. — L'Église s'est-elle réconciliée avec le théâtre ? De Molière à L. Jouvet. — Éd. du Cerf, 1956.

— * Cogniat (Raymond). — Les décorateurs de théâtre. — Librairie théâtrale, 1956.

— * Gassner (John). — Masters of the drama. 3d revised and enlarged ed. — Dover publications, inc. U. S. A., 1954 [voir C. R. de Daniel Bernot, in *RHT*, fasc. I].

— * Enciclopedia del spettacolo. Vol. 2. Bas-Cap. — Vol. 3. Car-Daf. — Roma, Casa editrice « Le Maschere », s. d. [1954, 1956].

Thèmes littéraires. — Gaillard de Champris (Henry). — Le prêtre est-il un personnage littéraire tout à fait comme les autres ? — *Revue des travaux de l'Académie des sciences morales et politiques*, 2e semestre 1955.

Traduction. — Cressot (Marcel). — Traduction et transposition. — *CAIEF*, nº 8, juin.

XVe SIÈCLE

Ciboule (R.). — Salleron (Geneviève). — Un prédicateur français du xve s., Robert C., chancelier de Notre-Dame (1403-1458). — [In] École nationale des Chartes. Positions des thèses soutenues par les élèves de la promotion de 1956... — École des Chartes, 1956.

La Sale (A. de). — Ferrier (Janet M.). — Antoine de L. S. and the beginnings of nauralism in French tprose. — *FS*, July.

XVIe SIÈCLE

Bibliographie. — * Schutz (A. H.). — A critical bibliography of French literature. II. The 16th century. — Syracuse, N. Y., Syracuse University Press, 1956. [Voir C. R. de A. C. Keller, *MLQ*, september.]

— Wiley (W. L.) et Will (Samuel F.). — Literature of the Renaissance in 1955. French... A bibliography. — *SP*, April.

Divers. — * Kelso (Ruth). — Doctrine for the Lady of the Renaissance. — Urbana, University of Illinois Press, 1956. [Voir C. R. de C. A. Mayer, in *BHR*, fasc. 3.]

— Abel (A.). — La religion des humanistes. — *Revue de l'Université de Bruxelles* [nº spécial, « Aspects de l'Europe humaniste »], mars-mai.

— Bradner (Leicester). — The rise of secular drama in the Renaissance. — *Studies in the Renaissance*, vol. III.

— Coulter (Mary Welles). — The genre of satire in French literature of the 16 th century from 1530 to 1585. — *University of South California, Abstracts of dissertations*, 1953.

— Cogan-Bernstein (Mme F.). — La lutte pour la langue nationale dans l'humanisme français. — *Recherches soviétiques* [nº 4, Histoire des idées], mai-juin.

— De Grève (Marcel). — C. R. de : J. Lecler, *Histoire de la tolérance au siècle de la Réforme* (Paris, 1955). — *BHR*, fasc. 2.

— Delarue (H). — Le Psautier huguenot [à propos d'une exposition à la Bibliothèque publique et universitaire de Genève]. — *JG*, 17-18 juin.

— Fucilla (Joseph G.). — A rhetorical pattern in Renaissance and baroque poetry. — *Studies in Renaissance*, vol. III.

— Gagnebin (Bernard). — Les Psaumes huguenots. — *Les Musées de Genève*, juin.

— Gaudemar (Paul de). — Caractérologie et histoire littéraire [communication à la Société d'études psychologiques, 4 février 1956.] — *Bulletin de l'Université de Toulouse*, mars.

— Gilmore (Myron P.). — Freedom and determinism in Renaissance historians. — *Studies in Renaissance*, vol. III.

— Ong (Walter J.). — System, space and intellect in Renaissance symbolism. — *BHR*, fasc. 2.

— Secret (F.). — L'astrologie et les kabbalistes chrétiens à la Renaissance. — *La Tour Saint-Jacques*, mai-juin.

— Secret (F.). — Les avatars du catoblépas à la Renaissance. — *BHR*, fasc. 2.

Bruès (G. de). — Grenwood (Thomas). — L'apologétique rationnelle de Guy de B. — *Revue d'histoire et de philosophie religieuses*, nº 1.

Budé (G.). — Penham (Daniel Frank). — *De transitu hellenismi ad christianismum* : a study of a little known treatise of G. B., followed by a translation into English. — *Dissertation abstracts*, 1955, nº 11.

Des Périers (B.). — Hassell (J. Woodrow, Jr). — D. P.' s *Nouvelle* XIII and the legend of saint Margaret. — [In] * Renaissance Papers, 1955. A selection of papers presented at the Renaissance meeting in the Southeastern States, Univ. North Carolina, April 22-23. — Columbia, S. C., Univ. South Carolina, 1955.

Du Bartas (P.). — Deghilage (Pierre). — Cérémonies passées et publications présentes relatives à D. B. — *Bulletin de la Société archéologique, historique, littéraire et scientifique du Gers*, 2e trimestre.

Du Bellay (J.). — * J. D. B. — *Les Regrets*. Introduction et notes de Jacques Levron. — Delmas, 1955.

Erasme. — Renaudet (Aug.). — E. et la prononciation des langues antiques — *BHR*, fasc. 2.

— Renaudet (Aug.). — C. R. de Élisabeth Schneider, *Das Bild der Frau im Werk des Erasmus von Rotterdam*. (Basler Beiträge zur Geschichtswissenschaft, T. 55, Basel-Stuttgart, 1955.) — *BHR*, fasc. 2.

La Boëtie. — Secret (Jean). — Note complémentaire à la vie de La B. — *Bulletin de la Société historique et archéologique du Périgord*, avril-juin.

La Ceppède (J. de). — Clarac (Pierre). — Un ami de Malherbe : le poète Jean de La C. — *XVII^e siècle*, avril.

Lemaire de Belges (J.). — Myer (William H.). — Syphilis and the poetic imagination : J. L. de B. and Girolamo Fracastoro. — [In] * Renaissance Papers, 1955.

Marguerite de Navarre. — Scheler (Lucien). — A propos de l'édition originale des *Marguerites de la Marguerite des princesses*. — *BHR*, fasc. 2.

Marot (C.). — Mayer (C. A.). — Le départ de M. de Ferrare. — *BHR*, fasc. 2.

— Mayer (C. A.). — C. R. de Paulette Leblanc, *La poésie religieuse de C. M.* (Paris, 1955). — *BHR*, fasc. 2.

Montaigne. — * Trinquet (Roger). — La vraie figure de M^me^ d'Estissac (Bibliothèque d'Humanisme et Renaissance. XVII). — Genève, E. Droz, 1956.

— Gaxotte (Pierre). — Le ferme et solide M. — *FL*, 9 juin.

— Trinquet (R.). — L'achat du *César* de M. — *BB*, n° 2.

— Trinquet (R.). — Centenaire d'un livre et d'une polémique. *La Vie publique de M.*, par Alphonse Grün. — *RHLF*, avril-juin.

— Trinquet (R.). — M. à Venise ou le mythe de la liberté. — *MF*, juin.

Montreux (N. de). — Lawrenson (T. E.). — La mise en scène dans l'*Arimène* de Nicolas de M. — *BHR*, fasc. 2.

Muret (M.-A.). — Voir : *Ronsard* (*P. de*).

Rabelais. — Françon (Marcel). — Pour le commentaire de *Pantagruel*. — *Le français moderne*, janvier.

— Trougnac (J.). — R. a-t-il séjourné au château de Cahuzac ? — *Revue de l'Agenais*, juillet-décembre 1955.

— Voir : *Rousseau (J.-J.). Tiraqueau* (*A.*).

Ronsard (P. de). — Morrison (Mary). — R. and Catullus : the influence of the teaching of Marc-Antoine de Muret. — *BHR*, fasc. 2.

— Porter (Jenny Lind). — R.s *L'Election de son sépulcre*, comment and translation. — *The Personalist*, 1955.

Seyssel (Cl.). — Hexter (J. H.). — S., Machiavelli and Polybius VI : the mystery of the missing translation. — *Studies in Renaissance*, vol. III.

Tiraqueau (A.). — Raibaud (Gabriel). — T., dernier ami de Rabelais. — *Revue universitaire*, mars-avril.

Vauquelin de la Fresnaie. — * V. de la F. — *Les Foresteries*. Texte de l'édition de 1555 publié avec une introduction et des notes par Marc Bensimon (Textes littéraires français). — Genève, E. Droz ; Lille, Giard, 1956.

XVII^e SIÈCLE

Divers. — * Bonfantini (M.). — La letteratura francese del XVII secolo. — Napoli, Ed. scientifiche italiane 1955.

— * Jobin (Maurice). — Introduction à l'étude des grands écrivains de la littérature française. XVII^e siècle, 3^e fascicule [Racine. — Boileau. — M^me de La Fayette. — La Bruyère]. — Clermont-Ferrand, Amicale des étudiants en lettres, 1956.

— Maurice-Amour (L.). — Musique et poésie au temps de Louis XIII [Jean de Lingendes, Mainard, Racan]. — *RHLF*, avril-juin.

— Schalk (Fritz). — L'Allemagne du XVII^e siècle devant la France. — *CAIEF*, n° 8, juin.

Jansénisme. — Dorival (Bernard). — Recherches sur les Granges. — *Société des amis de Port-Royal*, n° 6-7.

— Munteano (Basil). — Port-Royal et la stylistique de la traduction. — *CAIEF*, n° 8, juin.

— Orcibal (Jean). — La sœur Marie-Gabrielle Houel et son « encyclique » sur les miracles de Port-Royal (31 octobre 1664). — *Société des amis de Port-Royal*, n° 6-7.

— Documents inédits communiqués par L. Cognet. Lettres inédites de la mère Agnès Arnauld. — *Société des amis de Port-Royal*, n° 6-7.

— Voir : *Pascal* (*B.*).

Théâtre. — * Lawrenson (T. E.). — The French stage in the XVII th century. — New York, Manchester University Press, 1955.

— Cioranescu (Alejandro). — Calderón y el teatro clásico francés. — [In] * Estudios de literatura española y comparada. — Santa Cruz de Tenerife, Universidad de la Laguna, 1954.

— Herring (James Ethel). — The father-children relationship in the French classical tragedy. [De Corneille, *Le Cid*, à Crébillon, *Rhadamiste et Zénobie*, 1711. Thèse Tulane University, 1956.] — *Dissertation abstracts*, n° 3.

— Mongrédien (Georges). — Les comédiens du grand siècle : Bellerose, le réformateur. — *Miroir de l'histoire*, septembre.

— Robert (Jean). — Comédiens en Provence (1654-1662). — *RHT*, fasc. I.

— Saunders (H.). — Obsolescence of the past definite and the time-perspective of French classical drama. — *Archivum linguisticum*, 1955, fasc. 2.

Auvray (**J.**). — * *Le Banquet des muses*, de Jean A., présenté et commenté par E. H. Balmas. — Milano, La Goliardica, Ediz. Universitarie, 1953.

Bayle (**P.**). — Manceau (Henri). — P. B. à Sedan : 1675-1681. — *Annales sedanaises*, n° 27, 1^er trimestre. [Voir aussi : « Sedan. Quand P. B. aiguisait les armes de la critique », *LF*, 6-12 septembre.]

Boileau. — Tisseau (Paul). — Un autographe inédit de B. — *La Revue du Bas-Poitou*, avril.

Corneille (**P.**). — * Guiraud (Pierre). — Index du vocabulaire du théâtre classique. * Corneille. II. Index des mots du *Cid* (« Recherches et documents pour servir à l'histoire du vocabulaire poétique en français »). — C. Klincksieck, 1956.

— Bourdin (Max). — Psychanalyse et critique littéraire. La relation entre le père et le fils dans l'œuvre de C. — *L'École* (classes du 1^er cycle), 26 mai.

— Couton (Georges). — Comment dater les grandes pièces de C. — *RHT*, fasc. I.

— Couton (Georges). — État présent des études cornéliennes. — *IL*, mars-avril.

— Vaudoyer (Jean-Louis). — Une « semaine C. » à la Comédie française. — *RDM*, 1er juillet.

Cyrano de Bergerac. — * C. de B. — *L'altro mondo ovvero gli stati e imperi della luna*, a cura di Luciano Erba [introduction, texte, traduction, notes]. — Firenze, Edizioni Fussi (Casa Editrice Sansoni), 1956. [Communiqué par M. Pizzorusso.]

Descartes. — * D. — Les Passions de l'âme. Texte présenté, revu et annoté par Pierre Mesnard (« Bibliothèque de philosophie »). — Hatier-Boivin, 1955.

— * D. — Correspondance, publiée avec une introduction et des notes par Charles Adam et Gérard Milhaud. Tome VI. Janvier 1640-juin 1643. — Presses Universitaires, 1956.

— * Alquié (Ferdinand). — Science et métaphysique chez D. (Les Cours de Sorbonne). — Centre de documentation universitaire, 1955.

— * Itard (Jean). — La géométrie de D. (Université de Paris. Les conférences du Palais de la découverte. Série D. N° 39, 7 janvier 1956.) — Alençon, impr. de Poulet-Malassis, 1956.

— Fleckenstein (Joachim Otto). — D. und die exacten Wissenschaften des Barock. — *Forschungen und Fortschritte*, April.

— Millet (Louis). — D. et le symbolisme algébrique. — *Les Études philosophiques*, avril-juin.

Durand (E.). — Pizzorusso (Arnaldo). — Sulla poesia di Etienne D. — *Letteratura*, n° 19-20, gennaio-aprile.

Favre (A.). — * Guillot (Denis). — Le premier président Antoine F., 1557-1624, jurisconsulte, écrivain, homme d'État, père de Vaugelas. [Discours prononcé à la rentrée de la Cour d'appel de Chambéry le 16 septembre 1954] — Chambéry, la Cour d'Appel (Impr. réunies), 1956.

François de Sales (St). — Bouchardy (François). — La tentation de St F. de S. — *Nova et Vetera* (Genève), juillet-septembre.

Gassendi (P.). — Zoubov (V.). — P. G. — *Recherches soviétiques*, n° 4, mai-juin.

Guez de Balzac (J.-L.). — Julien-Eymard d'Angers. — Le stoïcisme dans l'œuvre de G. de B. — *RSH*, juillet-septembre.

La Bruyère. — Rat (Maurice). — Grammairiens et amateurs de beau langage : La B. — *Vie et langage*, mai.

La Fontaine. — * La F. — *Adonis*. Introduction de P. Valéry. Gravures originales de Pierre-Yves Trémois. — Flammarion, 1955.

— Rat (Maurice). — « Oiseaux charmants », les rimes... La F. — *Vie et langage*, juillet.

La Rochefoucauld. — Hippeau (Louis). — La vertu épicurienne selon les *Maximes* de La R. — *TR*, juillet-août.

— Marchand (Jean). — La R., poète [d'après le ms. 559 de la Bibliothèque de Besançon]. — *BB*, n° 3.

Lescalopier (le P.). — Julien-Eymard d'Angers, O. F. M. Cap. — Le stoïcisme d'après l'*Humanitas Theologica* de Pierre L., S. J. (1660). — *Bulletin de littérature ecclésiastique*, janvier-mars, juillet-septembre 1955.

Lingendes (J. de). — Voir : *XVII^e siècle. Divers.*

Mainard (Fr.). — Voir : *XVII^e siècle. Divers.*

Malebranche. — Berthelot du Chesnay (Charles), Eudiste. — Philosophie et spiritualité dans les œuvres de M. — *Prêtres diocésains*, juin-juillet.

— Brunner (Fernand). — La vision en Dieu chez M. A propos d'un livre récent [M. Guéroult, *M.*, tome I, Paris, 1955]. — *Revue de théologie et de philosophie*, fasc. I.

Malherbe. — * 1555-1955. IV^e centenaire de la naissance de M. — M. et son temps, exposition, tableaux, éditions anciennes, médailles, manuscrits, pièces d'archives, Lycée Malherbe, Caen, 29 octobre-5 novembre 1955. [Catalogue par Robert Garapon.] — Caen, Imprimerie régionale, 1955.

— Fromilhague (René). — La création poétique chez M. — *XVII^e siècle*, n° 31, avril.

— Lebègue (Raymond). — M. Quintilius. — *XVII ^siècle*, n° 31.

— Lebègue (R.). —La syntaxe de M. traducteur de Sénèque. — *CAIEF*, n° 8, juin.

— Lebègue (R.). — Les commémorations de la naissance de M. — *BHR*, fasc. 2.

— Lebègue (R.). — C. R. de : R. Fromilhague, *La vie de M* ; *M., Technique et création poétique* (Paris, 1954). — *RHLF*, avril-juin.

— Maurice-Amour (M^me L.). — Les poésies de M. et les musiciens de son temps [suivi de : Chronologie des pièces de M. mises en musique de son vivant.] — *XVII^e siècle*, n° 31.

— Mongrédien (Georges). — M. à la Cour et à la ville. — *XVII^e siècle*, n° 31.

— Rousset (Jean). — La poésie baroque au temps de M. : la métaphore. — *XVII^e siècle*, n° 31.

— Saulnier (V.-L.). — M. et le XVI^e siècle. — *XVII^e siècle*, n° 31.

— Wagner (R.-L.). — Le langage poétique (Réflexions sur le vocabulaire des poésies de M.). — *XVII^e siècle*, n° 31.

— Voir *La Ceppède (J. de).*

Molière. — * Bonfantini (Mario). — M. e il *Misanthrope*. — Milano, La Goliardica, 1956.

— Arena (Orso d'). — Notes sur quelques modèles de M. — *L'Illustre Théâtre*, n° 6, printemps.

— Chancerel (Léon). — M. à Béziers. — *L'Illustre Théâtre*, n° 6, printemps.

— Coèle (René-Thomas). — Le M. en habit de théâtre du Musée Cantini à Marseille. — *RHT*, fasc. I.

— Rat (Maurice). — M. parodiste. — *L'Illustre Théâtre*, n° 6.

— Turbet-Delof (Guy). — M. en Hongrie. — *L'Illustre Théâtre*, n° 6.

— Welles (J. d'). — Les ducs d'Épernon, leurs artistes et leurs comédiens. M. en Guyenne, à Cadillac et à Bordeaux. — *Revue historique de Bordeaux*, octobre-décembre 1955.

Montchrétien. — Titmus (C. J.). — The influence of M.'s *Ecossoise* upon French classical tragedies with subjects from English history. — *FS*, July.

Nicole (P.). — Bouillon (Suzanne). — La connaissance de soi dans la morale de N. — *Société des amis de Port-Royal*, n° 6-7.

Pascal (B.). — * Brunet (Georges). — Le pari de P. Préface de Jean Mesnard. — Desclée, de Brouwer, 1956.

— * B. P. L'homme et l'œuvre [communications, notes, discussions, discussion générale]. — Cahiers de Royaumont. Philosophie, nº 1. — Les Éditions de Minuit, 1956.

— Adam (Michel). — Le thème de la joie dans l'œuvre de P. — *BGB*, juin.

— Barnes (Annie). — La conférence à Port-Royal et les liasses de P. — *FS*, July.

— Beaufret (Jean). — P. savant. — *Revue des sciences philosophiques et théologiques*, janvier.

— Blanchot (Maurice). — La pensée tragique. — *La Nouvelle NRF*, juillet, août.

— Chevalier (Jacques). — Le « Dieu caché » de P. — *Carrefour*, 4 juillet.

— Cognet (Louis). — Le jugement de Port-Royal sur P. — [In] Cahiers de R.

— Demorest (J.-J.). — L'honnête homme et le croyant selon P. — *MP*, May.

— Gandillac (Maurice de). — P. et le silence du monde. — [In] Cahiers de R.

— Goldmann (Lucien). — Le pari est-il écrit « pour le libertin » ? — [In] Cahiers de R.

— Gouhier (Henri). — Le *Mémorial* est-il un texte mystique ? —[In] Cahiers de R.

— Koyré (Alexandre). — P. savant. — [In] Cahiers de R.

— Lafuma (Louis). — Les manuscrits des *Pensées* : ce qu'ils nous apprennent. — [In] Cahiers de R.

— Lefebvre (Henri). — Divertissement pascalien et aliénation humaine. — [In] Cahiers de R.

— Mesnard (Jean). — Les conversions de P. — [In] Cahiers de R.

— Orcibal (Jean). — Le fragment « infini-rien » et ses sources. — [In] Cahiers de R.

— Russier (Mlle Jeanne). — L'expérience du *Mémorial* et la conception pascalienne de la connaissance. — [In] Cahiers de R.

— Spoerri (Th.). — Les pensées « de derrière la tête » de P. — [In] Cahiers de R.

— Steinmann (Jean). — A propos des *Provinciales*. — *Société des amis de Port-Royal*, nº 6-7.

— Stirling (André). — Réflexions autour d'une exposition [pour le tricentenaire du *Mémorial*]. — *Société des amis de Port-Royal*, nº 6-7.

— Thomas (Jacques). — Sur une phrase de P. [*Pensées*, début du fragment 512]. — *Le français moderne*, juillet.

— Vergez (André). — Hume, lecteur de P. — *Annales littéraires de l'Université de Besançon. Philosophie*, 1955.

Peiresc. — * Sibertin-Blanc (Claude). — P., Saint-Benoît-sur-Loire et les *Laudes crucis* de Raban Maur, le ms. nº 415 de la Bibliothèque d'Orléans. — Extr. du * Recueil de travaux offert à M. Clovis Brunel (Paris, 1955).

Racan. — Voir : *XVIIe siècle. Divers.*

Racine (J.). — Boisdeffre (Pierre de). — R. après trois siècles. — *Entretiens sur les lettres et les arts* (Rodez), nº 6, été. [Voir aussi *Études*, octobre.]

— Gill (Austin). — De quelques vers intraduisibles [R. intraduisible...] — *CAIEF*, nº 8, juin.

— Knight (R. C.). — A further note on R.'s *Thébaïde*. — *FS*, July.

— Maurer (Karl). — R. und die Antike. — *Archiv für das Studium der neueren Sprachen*, Mai.

— Peyre (Henri). — The tragedy of passion : R.'s *Phedre*. — [In] * Tragic themes in Western literature (ed. Clean Brooks). — New Haven, (Conn.), 1955.

— Picard (Raymond). — État présent des études raciniennes. — *IL*, mai-juin.

— Sypher (Wylie). — The late-Baroque purification : R. — [In] * Four stages of Renaissance style : transformations in art and literature 1400-1700. — New York, Anchor Books, 1955.

— Vier (Jacques). — Le récit de Théramène : essai de commentaire. — *Revue universitaire*, mars-juin.

Saint-Amant. — Lagny (Jean). — Autour de la *Solitude* de S. A. Les traductions latines. — *BB*, nº 3.

Saint-Cyran. — Duparc (Pierre). — S.-C. dans sa prison [d'après des lettres inédites, Archives du ministère des Affaires étrangères, Mémoires et documents. France 830, 835, 836 et 1890]. — *MF*, août.

Saint-Simon. — * J. de La Varende. — Cahiers de S.-S. Le mariage de Mademoiselle et ses suites. — Hachette, 1956.

Scudéry (G. de). — Cauchie (Maurice). — Bibliographie des poésies de G. de S. (à suivre). — *BB*, nº 3-4.

Sévigné (Mme de). — Lafon (Henri-René). — Mme de S. et la poste. — *Revue des P.T.T.*, mai-juin.

— Voir : *Divers* (P. Ciureanu).

Yves de Paris (le P.). — Julien-Eymard d'Angers, O. F. M. Cap. — Naturel et surnaturel dans l'œuvre d'Y. de P. antérieure à la querelle janséniste (1632-1638) : étude du vocabulaire (I). — *Mélanges de science religieuse*, mai, novembre.

XVIIIe SIÈCLE

Divers. — Bigeard (Guy). — Le cœur et l'art au XVIIIe s. — *L'École* (classes du 1er cycle), 23 juin.

— Robinove (Phyllis Susan). — The reputation of the *philosophes* in France, 1789-1799, as reflected in the periodical press [thèse Columbia University, 1955]. — *Dissertation abstracts*, nº 3.

Bibliophilie. Livre. — * Michon (Louis-Marie). — Les reliures mosaïquées du XVIIIe s. — Aug. Blaizot, 1956.

— Billioud (Jacques). — Les livres et l'argenterie de Pierre de Gueidan [président à la Cour des comptes de Provence, † 1734]. — *Arts et livres de Provence. Bulletin*, nº 29.

Théâtre. — * Chelin (Antoine). — Le Théâtre à l'Ile Maurice, son origine et son développement. Préface de Pierre de Sornay (Société de l'histoire de l'Ile Maurice. 5). — Port-Louis, The Mauritius Printing Co, 1954.

— * Fouchard (Jean). — Plaisirs de Saint-Domingue. — Le Théâtre à Saint-Domingue. — Artistes et répertoires des scènes de Saint-Domingue. — Port-au-Prince (Haïti), Imprimerie de l'État, 1955, 3 vol. — [Voir C. R. de Sylvie Chevalley, in *RHT*, fasc. I.]

Beaumarchais (P. C. de). — * P. C. de B. — Théâtre complet. Édition établie par Pascal Pia (Les Portiques. 45). — Club français du livre, 1956.

— Denkinger (Marc). — Le quatrième mariage de B. (documents inédits). — *Papers of the Michigan Academy of science, art and letters*, 1954.

— Labracherie (Pierre). — B. et l'eau des frères Périer. — *L'Illustre Théâtre*, nº 6, printemps.

Boulainviller (H. de). — Simon (Renée). — Raison, imagination, entendement. H. de B. [Extrait d'un traité inédit, « Idée d'un système général de la nature », 1683, Ms. Vire, nº A 60 M V 72 et Chambre des Députés, nº 231.] — *XVII^e siècle*, nº 31, avril.

Carmontelle. — Beer (Jean de). — C. ou la décence. — *L'Illustre Théâtre*, nº 6, printemps.

Chamfort. — Voir : *Stendhal.*

Choderlos de Laclos. — Solaroli (Libero). — Nuovi elementi per la biografia di L. — *RLMC*, gennaio-marzo.

Condillac. — Voir : *Sainte-Beuve.*

Condorcet. — Cento (Alberto). — Dei manoscritti del *Tableau* di C. — *Istituto lombardo di scienze e lettere. Rendiconti. Classe di lettere e scienze morali e storiche*, 1955.

Diderot. — * D. — Œuvres philosophiques. Textes établis avec introductions, bibliographie et notes par Paul Vernière (Classiques Garnier). — Garnier, 1956.

— D. « renverse » *Le Siège de Calais* de Saurin, publié par Georges Roth [Ms. M. 7855, Oesterreichische Nationalbibliothek, Vienne]. — [In] * Studies on Voltaire, tome II.

— Bishop (G. R.), Jr. — The capacity of the senses in D.'s aesthetic theory. — *Modern Language Forum*, June 1955.

— Booy (Jean de). — Quelques renseignements inédits sur un manuscrit du *Rêve de D'Alembert*. — *N*, April.

— Doolittle (James). — Robert James, D. and the *Encyclopédie*. — *MLN*, June.

— Pina (Luis de). — Verney, Ribeiro Sanches e D. na história das Universidades. — *Studium generale* (Porto), 1955, nº 1-2.

— Voir : *Voltaire.*

Encyclopédie. — Voir : *Diderot.*

Graffigny (M^me de). — Two letters of M^me de G. to Maupertuis, edited by P. M. Conlon [autour de la publication du *Siècle de Louis XIV*]. — [In] * Studies on Voltaire, tome II.

Holbach (B^on d'). — Une lettre du baron d'H., publiée par Franco Venturi [1^er décembre 1771, Milan, Bibliothèque Ambrosienne, Y. 153 sup., f. 408 et ss.]. — [In] * Studies on Voltaire, tome II.

Lavoisier. — Gillispie (Charles). — Notice biographique de L. par M^me L. — *Revue d'histoire des sciences*, janvier-mars.

Mably. — Safronov (S.). — Les idées politiques et sociales de M. [Extrait du recueil dédié à V. P. Volguine : *Histoire des idées politiques et sociales*, Moscou, Éd. de l'Académie des sciences, 1955]. — *Recherches soviétiques*, nº 4, mai-juin.

Marivaux. — Guicharnaud (Jacques). — M. the game of love and prudence. — *France in the U. S. monthly* [special issue in honor of the Comédie française], 1955.

— Matucci (Mario). — Intorno alla narrativa di M. — *RLMC*, gennaio-marzo.

— Séailles (André). — M. ou la naissance d'un monde. — *TR*, juin.

Montesquieu. — * M. — *Lettres persanes.* Introduction d'Étiemble (Club français du livre. Les Portiques. 44). — Club français du livre, 1955.

— * Bruneau (Charles). — M., *Lettres persanes* (Les Cours de Sorbonne). — Centre de documentation universitaire, 1954.

— Desgraves (Louis). — Le IIe centenaire de la mort de M. (Bordeaux. mai-juin 1955). — *Revue historique de Bordeaux*, octobre-décembre 1955.

— Got (Armand). — M. et ses fermiers. — *LF*, 21-27 juin.

Prévost (l'abbé). — Engel (Claire-Éliane). — L'abbé P. collaborateur d'une revue neuchâteloise [Le *Mercure suisse*]. — [In] * Studies on Voltaire, tome II.

— Roddier (Henri). — L'abbé P. et le problème de la traduction au XVIIIe siècle. — *CAIEF*, no 8, juin.

Rivarol. — Debidour (V.-H.). — A la trace de R. — *Le Bulletin des lettres*, 15 juillet.

Rousseau (J.-J.). — * J. J. R. — Écrits autobiographiques. Confessions. Choix de lettres. Histoire du précédent écrit et Rêveries du promeneur solitaire. [Introduction et notes de Jean Massin.] — Club français du livre, 1955.

— * Carlsen (Olaf). — R. og Danmark. Et paedagogsik-og Laerdomshistorisk Laengdesnit til Belysning ad Rousseaus inflydelse paa dansk Paedagogik til o. 1900. — Aarhus, Universitets-forlaget, 1953 [Voir C. R. de S. Stelling-Michaud, in *Annales de la Société J.-J. R.*, 1954-1955.]

— * Chapman (John W.). — R. totalitarian or liberal ? (Columbia studies in the social sciences. No 589). — New-York, Columbia University Press, 1956.

— * Thomas (Jacques-François). — Le pélagianisme de J.-J. R. — A.-G. Nizet, 1956.

— * Van der Veen (J.). — Le mélodrame musical, de R. au romantisme, ses aspects historiques et stylistiques [un chapitre sur « Le *Pygmalion* de R. et son influence »]. — La Haye, M. Nijhoff, 1955.

— Ambri Berselli (Paola). — Un élève italien de R. : Giovanni Meli. — *Annales de la Société J.-J. R.*, 1954-1955 [1956].

— Beer (Sir Gavin de). — R. et les Anglais en Suisse. Suivi de : une lettre de J.-B. Tollot. — *Annales J.-J. R.*, 1954-1955.

— Bellenot (Jean-Louis). — Les formes de l'amour dans la *Nouvelle Héloïse* et la signification symbolique des personnages de Julie et de Saint-Preux. — *Annales... J.-J. R.*, 1954-1955.

— Bouvier (Auguste). — Note sur le masque mortuaire de R. par Houdon. — *Annales..., J.-J. R.*, 1954-1955.

— Daumas (Georges). — [R. à Chambéry]. En marge des *Confessions* [Jean-Baptiste Canavas. — Le père Philibert Caton. — L'affaire du comte de Bellegarde. — Mme de Menthon et l'*Ambassade des Enfers*]. — *Annales... J.-J. R.*, 1954-1955.

— Fabre (Jean). — C. R. de : P. Burgelin, *La Philosophie de l'existence de J.-J. R.* (Paris, 1952). — *Annales... J.-J. R.*, 1954-1955.

— Françon (Marcel). — Notes rousseauistes. Sur le langage algébrique de R. R. et Gargantua. — Renan lecteur de R. — *Annales... J.-J. R.*, 1954-1955.

— Gouhier (Henri). — Nature et histoire dans la pensée de J.-J. R. — *Annales... J.-J. R.*, 1954-1955.

— Jones (Clelland Evans). — L'art de la phrase dans *La Nouvelle Héloïse*

de J.-J. R. [Thèse State University of Iowa, 1955]. — *Dissertation abstracts*, 1955, nº 11.

— Osmont (Robert). — Remarques sur la genèse et la composition de la *Nouvelle Héloïse*. — *Annales... J.-J. R.*, 1954-1955.

— Pire (G.). — De l'influence de Sénèque sur les théories pédagogiques de J.-J. R. — *Annales... J.-J. R.*, 1954-1955.

— Politzer (Robert L.). — R. on language education. — *Modern Language Forum*, June.

— Tercinet (André). — J.-J. R., botaniste. — *Revue de Savoie*, 2e trimestre.

— Van Bever (Pierre). — Lettere inedite di Italiani a Gian Giacomo R. nella Biblioteca di Neuchâtel [deux lettres de Farsetti, une de A. Gulmani, une de C. Mozzoni.] — *Giornale storico della letteratura italiana*, 2º trimestre.

— Wahl (Jean). — La bipolarité de R. — *Annales... J.-J. R.*, 1954-1955.

— Bibliographie. Chronique. Extraits des procès-verbaux des séances. — *Annales de la Société J.-J. R.*, 1954-1955 [1956].

Sade (Mis de). — Bonnel (Émile). — Les trois châteaux du mis de S. — *Revue du Touring-Club de France*, juin.

Saurin (B.-J.). — Voir : *Diderot*.

Vauvenargues. — Baier (Walter). — Les finances de V. — *MF*, juillet.

Volney. — Gaulmier (Jean). — Un voyageur français en Amérique. L'itinéraire du philosophe V. aux États-Unis [d'après une relation, très mutilée, de V.]. — *Informations et documents*, nº 48, 15 mai.

Voltaire. — * V. — Lettres inédites à Constant d'Hermenches, présentées par Alfred Roulin. — Corrêa, 1956.

— * Pomeau (René). — La religion de V. — A.-G. Nizet, 1956.

— * Studies on V. and the 18 th century, sous la direction de Th. Besterman. Tome II (Publications de l'Institut et Musée Voltaire). — Genève, Les Délices, 1956.

— V.' s commentary on Frederick's *L'art de la guerre*, edited by Th. Besterman [In] * Studies on V.

— Besterman (Th.). — V. et le désastre de Lisbonne : ou, la mort de l'optimisme [In] * Studies on V.

— Besterman (Th.). — C. R. de : W. H. Barber, *Leibniz in France from Arnauld to Voltaire* (Oxford, 1955). — [In] * Studies on V.

— Falke (Rita). — *Eldorado* : le meilleur des mondes possibles. — [In] * Studies on V.

— Leigh (R. A.). — An anonymous 18 th century character-sketch of V. — [In] * Studies on V.

— Leigh (R. A.). — *V.'s Correspondence* (vol. IV to X) : some observations on the dating of the letters. — *MLR*, July.

— Mills (Gilbert Emory). — The fidelity of V. to his biblical and patristic sources as shown by the first (1764) edition of the *Dictionnaire philosophique portatif* [Thèse Ohio State University, 1955]. — *Dissertation abstracts*, nº 4.

— Nedergaard-Hansen (Leif). — Quelques contributions à la compréhension de *Micromégas* de V. (fin). — *Orbis litterarum*, t. X, fasc. 4, 1955.

— Nedergaard-Hansen (Leif). — Sur la date de composition de l'*Histoire des voyages de Scarmentado*. — [In] * Studies on V.

— Pomeau (René). — C. R. de : *V.'s Correspondence*, ed. by Th. Besterman, t. IV-X. — *RHLF*, avril-juin.

— Seznec (Jean). — Falconet, V. and Diderot. — [In] * Studies on V.

— Shaw (E. P.). — A note on the publication of *Candide*. — *MLN*, June.

— Topazio (Virgil W.). — V.'s *Pucelle* : a study in burlesque. — [In] * Studies on V.

— Vidal (Gaston). — V. et le « médiateur d'une grande querelle ». — *BB*, nº 2.

— Walters (Robert Lowell). — V. and the Newtonian universe : a study of the *Eléments de la philosophie de Newton* [Thèse Princeton University, 1954]. — *Dissertation abstracts*, nº 3.

— V.'s correspondence : additions II edited by Th. Besterman. — [In] *Studies on V.

— Voir : *Graffigny (Mme de)*, *Holbach (d')*.

XIXe SIÈCLE

Divers. — Mellot (Jean). — La foire de Beaucaire dans la littérature française du XIXe siècle. — *Les Humanités* (classes de lettres), mai.

— Pichois (Claude). — Le vicomte de Spoelberch de Lovenjoul et ses collections. — *Le Livre et l'estampe*, nº 6, avril.

— Raeders (Georges). — Dom Pedro II, ami et protecteur des savants et écrivains français. [Lamartine, V. Hugo, Renan, L. Pasteur.] — *Revista da Universidade católica de Sao Paulo*, 1955, junho.

Naturalisme. — Situation actuelle du naturalisme (II). Réponses de R. Baldick, R. Ikor, M. Jouhandeau, Fr. Jourdain, R. Kemp, A. Laborde, A. Lanoux, G. Lecomte, M. Le Franc, duc de Lévis-Mirepoix, H. Malherbe, R. Merle, Fr. de Miomandre, Th. Monnier, H. Pourrat, P. Paraf, M. Robida, D. Rolin, J. Suffel, M. Toesca, R. Vercel. — *Les Cahiers naturalistes*, nº 4.

Presse. — Seguin (Jean-Pierre). — Les « canards » de faits divers de petit format, en France, au XIXe s. Pièces annexes : listes de colporteurs, auteurs, éditeurs, imprimeurs de canards de petit format. — *Arts et traditions populaires*, janvier-juin.

Romantisme. — Cesare (Raffaele de). — C. R. de : I. Siciliano *Il romanticimo francese. Da Prévost ai nostri giorni* (Venezia, 1955). — *RLMC*, gennaio-marzo.

— Gillain (G.). — Études sur le romantisme [chronique bibliographique]. — *LR*, août.

— Raeders (G.). — Origines (françaises) du romantisme brésilien. — *Rivista Paideia* (Sorocaba), 1955.

Symbolisme. — Boyé (M.-P.). — Souvenirs. Autres visages du symbolisme. — *Rolet*, 15 août, 1er septembre.

Théâtre. — R. Th. C. [Coèle]. — La famille de Jenny Colon [d'après une lettre inédite de J. C.]. — *RHT*, fasc. I.

— Deflandre (Maurice). — Contrat de Rachel, 1840. — *RHT*, fasc. I.

— Isée (Georges). — Contrats de comédiens, chanteurs et danseurs français à Bruxelles au XIXe siècle (suite). — *RHT*, fasc. 1.

— Rémy (Tristan). — Philippe Germain Deburau, père de Jean-Gaspard, infirmier dans l'armée de Condé. — *RHT*, fasc. I.

Adam (Mme J.). — Voir : *Loti (P.)*.

Amiel (H.-F.). — Thulin (Elsa). — Une amie suédoise d'A. [Frederika Bremer]. — *JG*, 6-7 mai.

Arnay (A.). — Voir : *Maeterlinck (M.)*.

Aubanel (Th.). — * Liprandi (Claude). — Sur un mot inédit de Th. A. : « Je ne suis plus rien dans le Félibrige ». — Avignon, Aubanel père, 1955.

Balzac (H. de). — * A Comédia Humana de H. de B. Prefácios, notas e orientação de Paulo Rónar. (Biblioteca dos séculos. 30-46) — Rio-de-Janeiro, Editõra Globo, 1951-1955, 17 vol.

— * Egli (H.). — Histoire de la grandeur et de la décadence de César Birotteau. Ein stilkritischer Versuch. — Diss. phil. I Zürich (1954).

— Fargeaud (Madeleine). — Autour de B. et de M. Desbordes-Valmore. — *RSH*, avril-juin.

— Markiewicz (Zygmunt). — B., polonophile ou admirateur du Tsar ? — *Revue internationale d'histoire politique et constitutionnelle*, juillet-décembre 1955.

— Pradalié (Georges). — B. témoin de son temps. — *TR*, juin.

— Voir : *Sainte-Beuve.*

Barbey d'Aurevilly. — * Toussaint (J.). — Carteret dans la vie et l'œuvre de J. B. d'A. — Coutances, Éd. Notre-Dame (et l'auteur), 1955.

Baudelaire (Ch.). — * Horner (L.). — B. critique de Delacroix. — Genève, E. Droz, 1956.

— Anderson (Don Max). — E. A. Poe's influence upon B.'s style [Thèse State University of Iowa, 1955]. — *Dissertation abstracts*, 1955, nº 11.

— Austin (Lloyd James). — C. R. de : M. Ruff, *L'esprit du mal et l'esthétique baudelairienne* (Paris, 1955). — *RSH*, juillet-septembre.

— Duesberg (Dom Hilaire). — Un nouveau livre sur B. [M.-A. Ruff]. — *Bulletin de l'Académie royale de langue et de littérature françaises*, nº 1.

— Ganidel (G.). — Esquisse d'une étude sur le langage de B. (en fonction de la typologie de F. Minkowska). — *L'Evolution psychiatrique*, janvier-mars.

— Pichois (Claude). — C. R. de : M.-A. Ruff, *Baudelaire* (Paris, 1955). — *RSH*, avril-juin.

— Vallery-Radot (Pierre). — Un névropathe de génie. Le mal de B. par lui-même (1821-1867), d'après sa correspondance avec sa mère. — *La Presse médicale*, 16 mai.

— Wagner (Esther Buchen). — B. : poet in prose [Thèse Bryn Mawr College, 1950]. — *Dissertation abstracts*, nº 4.

— Voir : *Divers* (P. Guilly).

Béranger. — Voir : *Leconte de Lisle.*

Bloy (L.). — * L. B. — *Le Désespéré*, roman. Édition enrichie de documents inédits et d'une étude biographique par Joseph Bollery (Club des libraires de France. Coll. Fiction. 29). — Club des libraires de France, 1955.

— Daly (Mère Catherine). — Le culte de la Sainte Vierge dans la vie liturgique de L. B. — *La Revue de l'Université Laval*, mai.

— Vier (Jacques). — L. B. (1846-1917). — *L'Ecole*, 26 mai, 9, 23 juin.

Borel (P.). — Une lettre inédite de P. B. à O'Neddy, présentée par Tristan Tzara [14 mai 1837]. — *LF*, 2-8 août.

Brillat-Savarin. — Gauthier (Henri). — Le charme littéraire de B. S. — *Le Bugey*, décembre 1955.

— Juilléron (Marcel). — Lamartine, Montherot et B.-S. — *Le Bugey*, décembre 1955.

Brizeux (A.). — Cren (Louis). — B. chargé de mission en Bretagne [lettres d'A. Dumas, A. de Vigny ; complète J. Bonnerot, « Sainte-Beuve et B. », in *Nouvelle Revue de Bretagne*, juillet-août 1953]. — *Mémoires de la Société d'histoire et d'archéologie de Bretagne*, 1955.

Brunetière (F.). — Voir : *Divers* (P. Ciureanu).

Cabaner (E.). — Voir : *Rimbaud* (*A.*).

Chateaubriand. — * Grases (Pedro). — La primera versión castellana de *Atala*. — Caracas, 1955. [Voir C. R. de P. P. Paredes, in *Revista nacional de cultura* (Caracas), enero-febrero.]

— Laulan (Robert). — Metternich et C. [communication du P. G. de Bertier à la Société Ch.] — *MF*, juillet.

— Letessier (F.). — C. et les Alpes. — *Revue de Savoie*, 3e trimestre.

— Moreau (Pierre). — Qu'est-ce que la « confession délirante » de C. ? — *Revue universitaire*, janvier-février.

Constant (B.). — Deguise (Pierre). — *Adolphe* et les *Journaux intimes* de B. C. Essai de mise au point. — *RSH*, avril-juin.

— Reboul (Pierre). — C. R. de : B. C., *Adolphe*. Texte établi... par J.-H. Bornecque (Paris, 1955). — *RSH*, avril-juin.

Cousin (V.). — Ciravegna (Marino). — Eclettismo francese e Risorgimento italiano. — *Nuova rivista storica*, gennaio-aprile.

— Di Carlo (Eugenio). — A proposito di un recente libro sulla filosofia del C. in Italia [S. Mastellone]. — *Sophia*, aprile-giugno.

— Dresch (Joseph). — Heine et V. C. — *Etudes germaniques*, avril-juin.

— Kierkegaard à Paris [lettre du baron Frédéric de Reiffenberg à V. C., 12 juin 1830, pour introduire K. auprès de C., Bibl. V. C., ms. 240, fol. 4234]. — *BB*, no 2.

— Voir : *Leconte de Lisle*.

Daudet (A.). — Vier (Jacques). — Sur la jeunesse d'A. D. [à propos de la thèse de J.-H. Bornecque]. — *RHLF*, avril-juin.

Desbordes-Valmore (M.). — Voir : *Balzac* (*H. de*).

Dumas, père (A.). — E. C. — A. D. et son journal D'*Artagnan*. — *BB*, no 3.

Elskamp (M.). — Max E. — Lettre à A. Jarry [14 octobre 1894]. — *Cahiers du collège de pataphysique*, no 22-23.

Erckmann-Chatrian. — Richard (Gabriel). — A propos du *Blocus* d'E. C., vérité historique ou fiction ? — *Annales de l'Est*, no 1.

— Vasseur (Gaston). — Un autographe inédit d'E. [« Explication et justification de mon testament ».] — *Société d'émulation historique et littéraire d'Abbeville*, 1955.

Flaubert (G.). — Chaix-Ruy (J.). — Cervantès, Flaubert, Pirandello et l'humorisme. — *Bulletin de l'Institut français en Espagne*, avril.

— Chevalley-Sabatier (L.). — G. F. et sa sœur Caroline (I). — *AFl*, no 8.

— Haloche (Maurice). — La *Tentation de saint Antoine*. — *AFl*, no 8.

— Herval (René). — Encore du nouveau sur Mme Bovary. — *Etudes normandes*, 2e trimestre.

— Jacobs (A.-F.-J.). — G. Sand à Croisset et F. à Nohant [texte complet des notes du *Journal* de G. S.]. — *AFl*, no 8.

— Picard (G.-Charles). — F., Carthage et l'archéologie contemporaine. — *RP*, juin.

— Virolle (Roland). — Explication de texte. Une page de *Mme Bovary* [1re partie, ch. VIII]. — *L'Ecole*, 9 juin.

— Autour de F. et de son œuvre. I. A. Debidour : F., Gertrude Collier et Mlle Leroyer de Chantepie. — II. René Herval : Deux erreurs de dates à propos de Mme Bovary. — La maladie mortelle de F.]. — *AFl*, no 8.

— Lettre inédite de G. F. à Ernest Feydeau [lundi 4 avril 1870]. — *AFl*, no 8.

— Correspondance de G. F. à Mme Brainne (suite). — *AFl*, nº 8.
— Emma Bovary a cent ans. Un reportage littéraire. — *Plaisir de France*, juillet.

France (A.). — Légier Desgranges (H.). — Une héroïne d'A. F. [Athénaïs Gorcut, *Les Dieux ont soif*]. — *Bulletin de la Société de l'histoire de Paris et de l'Ile-de-France*, 1952-1954 [1955].
— Voir : *Barrès* (*M.*).

Fromentin (E.). — Gambier (P.). — Un ami de F. : Félix Sainton. Suivi de lettres d'E. F. à F. S. — *La Revue du Bas-Poitou*, avril.

Goncourt (E. et J. de). — * Béteille (P.). — Affaire héritiers Daudet contre Académie Goncourt. — Melun, Impr. administrative, 1956.
— Fabre (Jean). — C. R. de : R. Ricatte : *La Création romanesque chez les G.* (Paris, 1953). — *RHLF*, avril-juin.

Grillot de Givry. — Voir : *Huysmans* (*J.-K.*).

Guérin (M. et E. de). — Une lettre de M. de G. à Eugénie [20 mai (1831), en partie inédite, fragment publié par A. Lefranc, *in* * M. de G., pp. 57-58]. — *L'Amitié guérinienne*, janvier-mars.
— Calvet (Jean). — *Le Cahier vert* retrouvé. — *L'Amitié guérinienne*, janvier-mars.
— Calvet (J.). — Les *Reliquiae* d'E. de G. — *L'Amitié guérinienne*, janvier-mars.

Guttinguer (U.). — Maillard (Charles). — U. G. et son chalet de St-Gatien. — *Le Pays d'Auge*, avril-juin.

Hennique (L.). — Voir : *Huysmans* (*J.-K.*).

Hugo (V.). — * Milatchitch (Douchan). — V. H. [en serbe]. — Belgrade, Srpska Krjizevna Zadruga, 1955 [C. R. in *Bulletin de la Société d'histoire moderne*, juillet-octobre 1955].
— Bach (Max). — First reactions to V. H.'s *Notre-Dame de Paris*. — *Kentucky Foreign Language Quarterly*, nº 2.
— Boris (Rolland). — V. H. et Leconte de Lisle, à propos d'une élection académique [deux lettres inédites de L. de L. à V. H. et à Judith Gautier, 8 juin 1877]. — *RHLF*, avril-juin.
— Boyé (M.-P.). — Le dernier secrétaire de V. H. : Richard Lesclide. — *Quo Vadius*, avril-septembre.
— Camby (José). — H., proscrit, créa des embarras diplomatiques entre Paris et Bruxelles. — *FL*, 25 août.
— Christophe (Lucien). — V. H. à Mont-Saint-Jean. — *Bulletin de l'Académie royale de langue et de littérature françaises*, octobre 1954.
— Cioranescu (Alejandro). — V. H. y España. — [In] * Estudios de literatura española y comparada. — Santa Cruz de Tenerife, Universidad de La Laguna, 1954.
— Dupuy (Aimé). — V. H. et l'Algérie. Louis-Philippe et « Monsieur Hugo ». — *Journal des instituteurs de l'Afrique du Nord*, 9 octobre, 6, 20 novembre 1954, 8 janvier, 19 février, 9 avril 1955.
— Journet (René) et Robert (Guy). — Autour des *Contemplations*. — I. H. revit-il le texte de ses rééditions ? — II. Plans et ébauches des *Contemplations*. — III. « Choses de la Bible » (documents inédits). — *Annales littéraires de l'Université de Besançon. Langue et littérature françaises*, 1955.

Huysmans (J.-K.). — J.-K. H. — Pages retrouvées, publiées par F.-E, Fabre : Léon Hennique [publié dans *Les Hommes d'aujourd'hui*, 1887] ;

lettre inédite de H. à Hennique [été 1887], lettre de L. Hennique à H. [1898]. — *Bulletin de la Société J.-K. H.*, nº 31.

— J.-K.-H. — Pages retrouvées : Le quartier Saint-Pauli à Hambourg [*L'Echo de Paris*, 24 mai 1899, écrit en 1888], publiées par P. Lambert. — *Bulletin... J.-K. H.*, nº 31.

— Jolivet (Alfred). — J.-K. H. et les auteurs scandinaves. — *Bulletin... J.-K. H.*, nº 31.

— Jolivet (A.). — De Johannes Jörgensen et de quelques Français [H. et J. J.]. — [In] * Festkrift for Professor Rubow. — Copenhague, Gyldendal, 1955.

— Lambert (Pierre). — Hérésies éliaques. En marge de la *Colline inspirée* de M. Barrès et de *Là-Bas* de J.-K. H. — [In] * Élie le prophète (Études carmélitaines), tome II. — Desclée, de Brouwer, 1956.

— Lambert (Pierre). — Un correspondant de J.-K. H. Grillot de Givry (1879-1929). Lettres inédites. — *Bulletin... J.-K. H.*, nº 31.

Laforgue (J.). — Smith (William Jay). — *Moon solo* : the last poem of L. — *The Sewanee Review*, Summer.

Lamartine (A. de). — Guillemin (Henri). — L. et sa production poétique après 1839. — *Les Etudes classiques*, juillet.

— Lombard (C. M.). — Creuzer's *Symbolik* as a probable source for hinduism in L. — *MLR*, July.

— Mabille de Poncheville (A.). — Le château de Monceaux, qui abrita la vieillesse de L., est sauvé de la ruine. — *La Croix*, 19 mai.

— Voir : *Brillat-Savarin.*

Lamennais (F. de). — Angkor (Pierre d'). — L'âme intrépide et le drame de la conscience chez L. — *La Revue théosophique*, mai-juin.

— Collas (Georges). — La Chênaie. — *BGB*, juin.

Leconte de Lisle. — Gmelin (Hermann). — L. de L. : Gedicht-Interpretationen. — *Die Neueren Sprachen*, H. 4.

— Guillemin (Henri). — L. de L. et l'École polytechnique fédérale [candidature de L. de L. à la chaire de littérature française en 1855, lettres de recommandation de V. Cousin et de Béranger, deux lettres de L. de L.] — *JG*, 10-11 juin.

— Voir : *Hugo (V.).*

Loti (P.). — P. L. — Journal intime inédit. 7e partie : Dans la ville impériale. 8e partie : Le palais de l'impératrice. — *Cahiers P. Loti*, nº 15, février ; nº 16, mai.

— Faure (Gabriel). — Avec P. L. à la Roche-Courbon. — *Cahiers P. L.*, nº 15.

— Guierre (Maurice). — » Droit devant », l'ami « terrible » de L. — *Cahiers P. L.*, nº 16.

— Millward (Keith G.). — Mme Adam et les débuts de P. L. [lettres inédites de Juliette A.]. — *RHLF*, avril-juin.

— Moulis (André). — D'une interprétation abusive de l'œuvre de L. [K. G. Millward, *L'œuvre de P. L. et l'esprit « fin de siècle »*, Paris, 1956]. — *Cahiers P. L.*, nº 16.

— Moulis (A.). — P. L. et la campagne de la Baltique. — *Cahiers P. L.*, nº 15.

— Veher (G.). — Le paradis perdu de P. L. — *Arcadie*, juillet-octobre.

— La correspondance P. L.-Ludovic Halévy, annotée par le Dr Bourriau. — *Cahiers P. L.*, nos 15, 16.

Maeterlinck (M.). — Halls (W. D.). — Some aspects of the relationship

between M. and Anglo-American literature. — *Annales de la Fondation M. M.*, tome I.

— Renard (Raymond). — La diffusion de l'œuvre de M. en Italie. — *Annales de la Fondation M. M.*, tome I.

— Renard (R.). — M. M. et l'Italie (I). — *Bulletin scientifique de l'Institut supérieur de commerce de la province de Hainaut* (Revue de l'Institut Warocqué de Mons), tome II, 1954 [1955]. — [Voir C. R. de Robert O. J. Van Nuffel, in *Annales... M. M.*, tome I.]

— Van Nuffel (R. O. J.). — Une lettre d'Albert Arnay sur les *Sept princesses* [Bruxelles, 11 février 1892]. — *Annales... M. M.*, t. I.

— Van Nuffel (R. O. J.). — Inventaire des documents du cabinet M. M. [lettres de M. à A. Mockel, Grégoire Le Roy, Charly Doudelet]. — *Annales... M. M.*, tome I.

— Van Nuffel (R. O. J.). — C. R. de : G. Compère, *Le Théâtre de M. M.* (Bruxelles, 1955). — *Annales... M. M.*, tome I.

— Voir : *Bibliographie* (Talvart).

Maistre (**J. de**). — Durand (Gilbert). — Portrait philosophique de J. de M. — *Cahiers d'histoire publiés par les Universités de Clermont-Ferrand, Grenoble et Lyon*, nº 3.

— Voir : *Bibliographie* (Talvart).

Mallarmé (**S.**). — * M. — Selected prose-poems, essays and letters. Translated with introduction by Bradford Cook. — Baltimore, The Johns Hopkins Press, 1956.

— * Roulet (Claude). — Traité de poétique supérieure. « Un coup de dés jamais n'abolira le hasard ». Version du poème et synthèse critique, éléments d'une théorie des variantes. — Neuchâtel, M. Messeiller, 1956.

— Cellier (Léon). — [Observations sur la réponse de J.-B. Barrère, à propos de l'article, « Sur les bois oubliés » ou M. l'humain, *RSH*, janvier-mars, octobre-décembre 1955]. — *RSH*, avril-juin.

— Champigny (R.). — M.'s relation to platonism and romanticism. — *MLR*, July.

— Chassé (Ch.). — Ce que M. pensait de la danse. — *Les Lettres nouvelles*, juillet-août.

— Chassé (Ch.). — Une source inattendue de M. : *Les mésaventures de Jean-Paul Choppart*. — *RSH*, juillet-septembre.

— Fongaro (Antoine). — *L'Après-midi d'un faune* et *Le Second Faust*. — *RSH*, juillet-septembre.

— Renauld (Pierre). — Découverte de M. [analyse de : K. Wais, *M.*, München, 1952]. — *La Tour Saint-Jacques*, mai-juin.

— Rodrigue (G.-M.). — Ombres et lumières sur M. — *Le Thyrse*, juin.

— Voir : *Bibliographie* (Talvart).

Mariéton (**P.**). — Dumas (René). — A propos d'une lettre inédite de Carducci à M. — *RLMC*, gennaio-marzo.

Maupassant (**G. de**). — Delaisement (Gérard). — *Bel-Ami* et les écrits antérieurs de M. Contribution à l'étude de la genèse du roman. — *RSH*, avril-juin.

— Voir : *Bibliographie* (Talvart).

Mérimée (**P.**). — Léger (Jean). — M. professeur de latin. — *Revue universitaire*, janvier-février.

— Sobolevitch (Serge). — An unpublished letter of M. [au comte Adrien-Étienne-Pierre de Gasparin ? 17 octobre 1842, Avignon, Bibliothèque du Musée Calvet, Ms. 5342.] — *MLN*, June.

Michelet (J.). — Musset (René). — M. et saint Jean Eudes. — *Annales de Normandie*, mai.

Mistral (F.). — Dumas (René). — C. R. de : Mario Chini, *I setti di Font-Segugno* (Firenze, Sansoni, 1954). — *RLMC*, gennaio-marzo.

— Guyon (Bernard). — Ainsi revit F. M. [C. R. des publications de A. Taladoire, P. Colotte, etc.]. — *JG*, 7-8 juillet.

— Peyre (Sully-André). — Mort d'un centenaire [le Félibrige]. — *Marsyas*, juin.

— Vesper (Noël). — M. et le mystère. — *Marsyas*, avril-mai.

Moréas (J.). — Kendris (Christophe). — The early poetic theories of J. M. contained in a critical essay of 1878. [Thèse Northwestern University, 1955.] — *Dissertation abstracts*, 1955, n° 11.

— Stirling (André). — Il y a cent ans naissait J. M. — *Rolet*, 15 juin.

— Vivier (Michel). — Pour le centenaire de J. M. — *Points et contrepoints*, juin-juillet.

Musset (A. de). — Boorsch (Jean). — The theater of A. de M. : *Un Caprice* — *France in the U. S. monthly.* [Special issue in honor of the Comédie française], 1955.

— Castex (Pierre-Georges). — Quelques cadres d'étude pour *Les Caprices de Marianne.* — *IL*, mars-avril.

— Voir : *Sand (G.).*

Nerval (G. de). — * G. de N. — Œuvres. Texte établi, annoté et présenté par Albert Béguin et Jean Richer. Tome II. Voyage en Orient. Lorely. Notes de voyage. Les Illuminés. Illuminés et illuminisme (« Bibliothèque de la Pléiade »). — Gallimard, 1956.

— Christophe (Louis A.). — Les reliques égyptiennes de G. de N. — *La Revue du Caire*, mai, juin.

— Cluzel (Étienne). — Une édition fantôme des *Petits châteaux de Bohême.* — *BB*, n° 2.

— Virolle (Roland). — Explication de texte. Rêve et réalité chez G. de N. *Myrtho* [« Les Chimères »]. — *L'Ecole*, 26 mai.

— Voir : *XIX^e siècle. Théâtre.*

Ozanam (Fr.). — * Celier (Léonce). — F. O. 1813-1853. Préface de Robert d'Harcourt (Coll. « Apôtres d'aujourd'hui »). — P. Lethielleux, 1956.

Pongerville (J.-B. de). — Leroy (Eugène). — Quelques lettres inédites de P. — *Société d'émulation historique et littéraire d'Abbeville*, 1955.

Proudhon (P.-J.). — * Woodcock (George). — P.-J. P. — London, Routledge and Kegan Paul, 1956.

— Chevallier (Jean-Jacques). — Le fédéralisme de P. et de ses disciples. [In] * Le Fédéralisme (Université d'Aix-Marseille. Centre de sciences politiques de l'Institut d'études juridiques de Nice]. — Presses Universitaires, 1956.

— Zastenker (V. E.). — P. et proudhonisme de 1846 à 1848. — *Recherches soviétiques*, n° 4, mai-juin.

Rabbe (Alph.). — Voir : *Stendhal.*

Renan (E.). — * Psichari (Henriette). — La *Prière sur l'Acropole* et ses mystères. — Éd. du C. N. R. S., 1956.

— Voir : *Divers* (P. Ciureanu), *Rousseau (J.-J.).*

Renard (Jules). — * Pollitzer (Marcel). — J. R. 1864-1910. Sa vie, son œuvre. — La Colombe, 1956.

Richepin (J.). — Voir : *Rimbaud* (*A.*).

Rimbaud (A.). — * A. R. — Œuvres. Nouvelle édition complétée par H. Matarasso (« Les Classiques du Monde »). — Hazan, 1956.

— * Morrissette (Bruce). — The great R. Forgery. The affair of *La chasse spirituelle*. With unpublished documents and an anthology of Rimbaldian pastiches. — Saint-Louis, Washington University studies, 1956

— Graaf (Daniel A. de). — Autour d'A. R. I. — Deux textes ignorés de Louis Forain. — II. Deux textes ignorés de Charles de Sivry. — III. Deux poèmes ignorés de Cabaner. — IV. Richepin annonciateur d'une littérature nouvelle, d'après un texte ignoré. — *RSH*, juillet-septembre.

— Graaf (Daniel A. de). — Les premiers adversaires de R. — *Revue belge de philologie et d'histoire*, nº 1.

— Pillet (Roger A.). — R. : his practice of symbolism. [Thèse Northwestern University, 1955] — *Dissertation abstracts*, 1955, nº 10.

— Voir : *Claudel* (*P.*), *Verlaine* (*P.*).

Rodenbach (G.). — Voir : *Verhaeren* (*E.*).

Saint-Simon (C.-H. de). — * Manuel (Frank E.). — The new world of H. de S.-S. — Cambridge, Mass., Harvard University Press, 1956.

— Simon (Walter M.). — History for utopia : S.-S. and the idea of progress. — *JHI*, June.

Sainte-Beuve. — S. B. — Notes inédites sur Condillac, 1824 [Ms. Lovenjoul]. — *Revue philosophique*, avril-juin.

— Bach (Max). — S. B. and Italian literature. — *Modern language Forum*, June, 1955.

— Bonnerot (Jean). — Autour de l'article de S.-B. sur Malesherbes [lettre du comte de Tocqueville, père d'Alexis de T., 8 mars 1852.] — *BB*, nº 3.

— Bonnerot (Jean). — S.-B. et les mathématiques. — *Revue philosophique*, avril-juin.

— Pruner (Francis). — Le philhellénisme de S.-B. — *L'Hellénisme contemporain*, mars-avril.

— Reh (Alfred). — S.-B. et Balzac. — *Quo Vaduis*, avril-juin.

— Voir : *Divers* (P. Ciureanu), *Vigny* (*A. de*).

Sand (G.). — * G. S. — *La Mare au diable. François le Champi*. Textes présentés, établis et annotés par Pierre Salomon et Jean Mallion (Classiques Garnier). — Garnier, 1956.

— * G. S. A. de Musset. — Correspondance. Journal intime de G. S. (1834). Texte établi et annoté par Louis Evrard. — Monaco, Éd. du Rocher, 1956.

— Bianquis (Geneviève). — Heine et G. S. — *Etudes germaniques*, avril-juin.

— Poli (Annarosa). — G. S. e i patrioti italiani del Risorgimento. — *Nuova Antologia*, luglio.

— Voir : *Flaubert* (*G.*).

Schwob (M.). — Pia (Pascal). — M. S. pataphysicien. — *Cahiers du collège de pataphysique*, nº 22-23.

— Voir : *Toulet* (*P.-J.*).

Ségur (C^tesse de). — Hédouville (Marthe de). — La comtesse de S. et les enfants d'aujourd'hui. — *L'Enseignement chrétien*, juin-juillet.

Sivry (Ch. de). — Voir : *Rimbaud* (*A.*).

Staël (M^me^ **de**). — * Kahn-Wallerstein (Carmen). — Geist besiegt die Macht. Das Leben der G. de S.-Berne, Francke, 1955.

— * Levaillant (Maurice). — Une amitié amoureuse. M^me^ de S. et M^me^ Récamier. — Hachette, 1956. [Voir : Émile Henriot, « M^me^ de S. et Juliette Récamier », *Le Monde*, 5 septembre.]

— Jolivet (A.). — *Corinne ou l'Italie* de M^me^ de S. et *L'Improvisateur* de H. C. Andersen. — *Orbis litterarum*, t. X, fasc. 4, 1955.

— Lang (André). — Le premier amant et les premiers amis de M^me^ de S. — *FL*, 26 mai.

— Levaillant (Maurice). — La suppression du livre *De l'Allemagne* et sa véritable histoire (25 septembre-5 octobre 1810). — *Revue des travaux de l'Académie des sciences morales et politiques*, 2^e^ semestre 1955.

— Pellegrini (Carlo). — Un altro corrispondente italiano di M^me^ de S. [Ascanio Mansi]. — Estratto da : * Studi letterari. Miscellanea in onore di Emilio Santini. — Palermo, U. Manfredi, 1956. [Communiqué par M. Pizzorusso.]

Stendhal. — * S. — *Lucien Leuwen*. Introduction par Henri Martineau. (Club bibliophile de France. La Comédie universelle. 34-35.) — Club bibliophile de France, 1956.

— * Albérès (Francine Marill). — Le naturel chez S.-A.-G. Nizet, 1956.

— * Albérès (Francine Marill). — S. et le sentiment religieux. — A.-G. Nizet, 1956. [Voir C. R. de H. Martineau, *Le Divan*, juillet-septembre.]

— Alciatore (Jules C.). — S., Chamfort et les péchés splendides. — [In] Petites notes stendhaliennes, *Le Divan*, juillet-septembre.

— Alciatore (Jules C.). — La valeur de la locution prépositive *d'après* dans deux romans de S. — *MLN*, June.

— Balme (Claude). — S. mystique ? — *Aspects de la France*, 1^er^ juin.

— Bosselaers (R.). — A propos de S. plagiaire. — *Levende Talen*, n° 183 [1956].

— Daumas (Georges). — La famille de S. Le contrat de mariage de Félix-Romain Gagnon et de Cécile-Camille Poncet, 3 janvier 1790. — *Le Divan*, juillet-septembre.

— Dédéyan (Charles). — S. et les *Chroniques italiennes* [suite et fin ; bibliographie]. — *LR*, août.

— Dédéyan (Ch.). — Alphonse Rabbe contre Henri Beyle ? — [In] Petites notes stendhaliennes, *Le Divan*, juillet-septembre.

— Dulong (Claude). — S. ou le dilemme d'un homme libre. — *TR*, juin.]

— Liprandi (Claude). — M. de Rênal et la Congrégation. — *Le Divan*, juillet-septembre.

— Litto (V. del). — Lettres inédites de Félix Faure à S. — *Le Divan*, juillet-septembre.

— Martineau (Henri). — La poésie de S. — *Les Cahiers de l'Ouest*, mai.

— Pellegrini (Carlo). — Sugli altipiani con Fabrizio del Dongo. — *La Nazione*, 20 marzo.

— Tenenbaum (Louis). — S. and Rome. — *Italica*, March.

— Ullmann (Étienne de). — Un néologisme de S. : « élégantiser ». — *Le français moderne*, juillet.

Taine (**H.**). — Pflug (Günther). — Die Kritik Hippolyte T^s^ an der spiritualischen Philosophie. — *Deutsche vierteljahrsschrift für Literaturwissenschaft und Geistesgeschichte*, 1955, H. 3.

— Voir : *Divers* (P. Ciureanu).

Thierry (**Aug.**). — Audiat (Pierre). — Augustin T. — *RP*, juillet.

— Perroy (Édouard). — L'œuvre historique d'A. T. — *EN*, 7 juin.

Thyébaut (G.). — Gabriel T. — *Le Vin en bouteilles*, [ms] retrouvé et présenté par C. A. Burns [Bibl. Arsenal, Ms. 13419-5.]. — *Les Cahiers naturalistes*, nº 4.

Tocqueville (A. de). — Fabian (Bernhard). — Die sogenannte definitive Ausgabe von A. de T^s *Démocratie en Amérique*. — *Archiv für Kulturgeschichte*, 1955, H. 3.

Valette (A.). — Christophe (Lucien). — Alfred V. et Verhaeren [lettre de V. à Verhaeren, 2 mai 1896]. — *MF*, août.

Van Lerberghe (Ch.). — * Guillaume (Jean), S. J. — Essai sur la valeur exégétique du substantif dans les *Entrevisions* et *La Chanson d'Eve* de Van L. (Publications de l'Académie royale de langue et de littérature françaises.) — Bruxelles, 1956.

Verhaeren (E.). — * E. V. — Les meilleures pages, présentées par L. Christophe (Coll. anthologique des prosateurs belges.) — Bruxelles, La Renaissance du livre, 1955.

— Culot (J.-M.). — Bibliographie [addendum à la » Bibliographie d'E. V. »]. — *Bulletin de l'Académie royale de langue et de littérature françaises*, nº 1.

— Piron (Maurice). — V. et Rodenbach ou la découverte poétique de la Flandre. — *La Revue française*, mai.

— Vanwelkenhuysen (Gustave). — E. V. et G. Rodenbach d'après des lettres inédites. — *Bulletin de l'Académie royale de langue et de littérature françaises*, nº 1.

Verlaine (P.). — Une page inédite de V. [communiquée par Pierre Bérès.] — *Cahiers du collège de pataphysique*, nº 22-23.

— Graaf (D. A. de). — Autour du dossier de Bruxelles, d'après des documents inédits [Bibl. Royale Bruxelles, Ms]. — *MF*, août.

— Lebois (André). — Aspects de V. — *Revue de la Méditerranée*, mai-juin.

— Perussaux (Ch.). — Un portrait de V. en vieux gentleman [par J. Kerr-Lawson, 1895]. — *LF*, 16-22 février.

— Raylambert (Jeannine). — Marie-aux-Fleurs [Marie Cazals]. — *MF*, août.

— Saffrey (A.) et Bouillane de Lacoste (H. de). — V. et les *Romances sans paroles*. — *MF*, août.

— Saffrey (A.) et Bouillane de Lacoste (H. de). — V. en prison. Lettres, et poèmes. — *MF*, août.

Verne (J.). — Faivre (Jean-Paul). — A propos d'un cinquantenaire : J. V. (1828-1905) et le Pacifique. Contribution à l'étude de l'exotisme océanien au XIX^e siècle. Suivi de : Essai de bibliographie sommaire. Appendice : Le Pacifique dans l'œuvre de J. V. — *Journal de la Société des Océanistes*, décembre 1955.

Vigny (A. de). — Germain (François). — L'œuvre littéraire et les images de cercle dans l'imagination de V. — *RSH*, avril-juin.

— Underwood (Eugene Taylor). — Blueprint for an « ivory tower » : V. and Sainte-Beuve. [Thèse University of Wisconsin, 1955.] — *Dissertation abstracts*, nº 4.

Villiers de l'Isle-Adam. — Raitt (Alan W.). — Lohengrin raconté par V. de l'I.-A. Pages retrouvées [*Le Citoyen*, 6 avril 1870, « *Lohengrin* à Bruxelles »] — *RSH*, juillet-septembre.

Vinet (A.). — Deregibus (A.). — La filosofia religiosa di A. V. — *Il Saggiatore*, VI, 1956.

Zola (E.). — Franzen (Nils-Olof). — E. Z. homme d'affaires. Correspondance inédite avec son éditeur suédois [neuf lettres de Z., Archives de la Maison Bonnier, Stockholm]. — *Les Cahiers naturalistes*, nº 4.

— Hemmings (F. W. J.). — Z.'s apprenticeship to journalism (1865-70). — *PMLA*, June.

— Matthews (J. H.). — Note sur la méthode de Z. (Documents inédits). — *RSH*, juillet-septembre.

— Spire (André). — Camping chez Z. en 1907. — *LF*, 24-30 mai.

XXe SIÈCLE

Divers. — * Albérès (R. M.). — Bilan littéraire du xxe siècle. — Aubier, 1956.

— * Henriot (Émile). — Courrier littéraire xix-xxe siècles. Maîtres d'hier et contemporains. Nouvelle série. Alain. M. Proust. A. Gide. L. Gillet. A. Suarès. R. Grousset. Ch. Maurras. Les Tharaud. Colette. — A. Michel, 1956.

— Anglès (Auguste). — Les origines de la *Nouvelle Revue Française* (1908-1914). — *Médecine de France*, nº 74.

— Baillot (Alexandre). — Influence de Schopenhauer sur la pensée française contemporaine [H. Bergson, J. Benda...]. — *Schopenhauer-Jahrbuch*, 1955.

— Weill Herz (Micheline). — Jewish problems in French literature around 1900. [Thèse Cornell University, 1955.] — *Dissertation abstracts*, nº 3.

Mèmoires. — Souvenirs. — * Gregh (Fernand). — L'Age de fer (Souvenirs 1925-1955). — Grasset, 1956.

— * Salmon (André). — Souvenirs sans fin. Deuxième époque (1908-1920). — Gallimard, 1956.

Théâtre. — * Kemp (Robert). — La Vie du théâtre. — A. Michel, 1956

Alain. — A. — Traité de morale [manuscrit inédit, signé Criton, pseud. d'A.]. — *MF*, juin.

— A. — Préface à toute sociologie. — *Les Lettres nouvelles*, juin.

— A. — Textes inédits [lettres diverses, 1907-1936]. — *Association des amis d'A., Bulletin* nº 3, juin.

— Cousteix (Pierre). — L'enseignement de l'histoire selon A. — *L'Information historique*, mars-avril.

— Sacy (S. de). — Du journalisme comme un des beaux-arts. — *Les Lettres nouvelles*, juin. [Voir aussi juillet-août.]

Apollinaire (G.). — Warnier (R.). — A. à Strasbourg, 1904 (Études apollinariennes, II). — *RHLF*, avril-juin.

Artaud (A.). — * A. A. — Œuvres complètes. Tome I. — Gallimard, 1956.

— A. A. — Notes complémentaires (1943) aux « Nouvelles révélations

de l'être ». Liminaire par Jean Digot. — *Entretiens sur les lettres et les arts* (Rodez), nº 6, été.

— Weingarten (Romain). — Relire A. — *Théâtre populaire*, 1er mai.

Barrès (**M.**). — Beucler (André). — Trois émotions. Visites à M. B., P. Bourget et A. France. — *RDM*, 1er juin.

— Barbier (Joseph). — Les sources de la biographie des Baillard. — *Annales de l'Est*, nº 2.

— Mauriac (Fr.). — Une déclaration de mépris. — *FL*, 2 juin.

— Voir : *Huysmans* (*J.-K.*).

Benda (**J.**). — J. B. — Sur trois aspects du monde moderne. Suivi de : J. B., par Jean Paulhan. — *La Nouvelle NRF*, juillet.

— Benot (Yves). — J. B. Rien que la raison... — *LF*, 14-20 juin.

— Berl (Emmanuel). — J. B. — *RP*, août.

— Maulnier (Thierry). — J. B., opportuniste de l'absolu. — *FL*, 16 juin.

— Perruchot (Henri). — J. B. — *Larousse mensuel*, août.

— Rostand (Jean). — Mort d'un clerc. — *NL*, 14 juin.

— Sentein (François). — J. B. vivant. — *Arts*, 13-19 juin.

— Sipriot (Pierre). — J. B. — *Carrefour*, 13 juin.

— Spire (André). — J. B. — *LF*, 14-20 juin.

— Thérive (André). — J. B. — *RDM*, 15 juillet.

Voir : *Divers. — XXe siècle.*

Bergson (**H.**). — Aron (Raymond). — Note sur B. et l'histoire. — [In] * Les Études bergsoniennes, IV. — A. Michel, 1956.

— Dresden (S.). — Les idées esthétiques de B. — [In] * Les Études bergsoniennes.

— Mossé-Bastide (R.-M.). — Note pour une bibliographie bergsonienne [1945-1952]. — [In] * Les Études bergsoniennes.

— Polin (Raymond). — Y a-t-il chez B. une philosophie de l'histoire ? — [In] * Les Études bergsoniennes.

Voir : *Divers. — XXe siècle*, *Péguy (Ch.)*.

Bernanos (**G.**). — * G. B. — Textes de la dix-neuvième année. 1907. [Sept articles publiés dans *Le Panache*, février-décembre 1907.] — *Société des amis de G. B. Bulletin*, nº 26, mai ; nº 27, juillet.

— G. B. — [Sept] articles inédits de 1940. — *Société des amis de G. B., Bulletin*, nº 27.

— Beaumont (Ernest). — The vision of G. B. — *The Month*, August.

— Le *Dialogue des Carmélites* de B. et Francis Poulenc [Quand il écrivait cet ouvrage, B. luttait pied à pied contre la mort prochaine..., par A. Béguin]. — *L'Opéra de Paris*, nº 13.

— Bibliographie. Mars 1955-avril 1956. — *Société des amis de G. B. Bulletin*, nº 26.

Boschère (**J. de**). — Lebois (André). — Deux chapitres inédits de J. de B. Véronique de Sienne. — *Quo Vadius*, avril-juin.

Bourget (**P.**). — Voir : *Barrès* (*M.*).

Brasillach (**Robert**). — Un inédit de R. B. : Le théâtre de Claudel. — *Cahiers des amis de R. B.*, nº 6, mai.

— Blond (Georges). — R. B. journaliste. — *Cahiers... R. B.*, nº 6.

— La Varende. — R. B. — *Cahiers... R. B.*, nº 6.

— L'œuvre journalistique de R. B. [Dépouillement établi par Mlle Anna Reslieri.] Bibliographie des articles de R. B. — *Cahiers... R. B.*, nº 6.

— J. L. — Naissance de « Fulgur ». Extraits de « Fulgur », par R. B. [roman d'aventures écrit avec quelques camarades au moment ou il préparait le concours d'entrée à l'ENS]. — *Cahiers... R. B.*, nº 6.

Cadou (R.-G.). — Voir : *Jacob (M.)*.

Claudel (P.). — * P. C. — Œuvres complètes. Tome X. Théâtre. V. L'Otage. — Le Pain dur. — Le Père humilié. Textes et notes établis par Robert Mallet. — Gallimard, 1956.

— * P. C. — Morceaux choisis, réunis par Robert Mallet. — Gallimard, 1956.

— * Casnati (Francesco). — Alleluia per C. — Como, S. A. G. S. A., 1955.

— * Madaule (Jacques). — C. (« Les Grands dramaturges ». 15). — L'Arche, 1956.

— C. contre les despotes... ou la mission de Jonas à Ninive [commentaire du Livre de Jonas.] — *FL*, 18 février.

— A. A. [Adam]. — C. R. de : H. Guillemin, *C. et son art d'écrire* (Paris, 1955). — *RSH*, juillet-septembre.

— Buck (August). — P. C. — *Germanische-Romanische Monatsschrift*, H. 1.

— Daniel-Rops. — C., tel que je l'ai connu. — *Bulletin de l'Institut français en Espagne*, nº 91, mai-juin. [Voir aussi *Les Œuvres libres*, juin.]

— Dubarle (R. P.), O. P. — C. et l'âme espagnole. — *Bulletin de l'Institut français en Espagne*, mai-juin.

— Fechter (Paul). — Der faustische Mensch und C. — *Neue Deutsche Hefte*, April 1955.

— Gómez Robledo (Antonio). — Una entrevista con P. C. [en 1934]. — *Abside* (Méjico), nº 2.

— Guinard (Paul). — « L'Œil écoute » : P. C. devant l'art. — *Bulletin de l'Institut français en Espagne*, mai-juin.

— Laplane (Gabriel). — C., poète moderne et poète chrétien. — *Bulletin de l'Institut français en Espagne*, mai-juin.

— Matteucci (Benvenuto). — Ricordo di P. C. — *Humanitas*, giugno.

— Ormesson (Wladimir d'). — « Journal » inédit [3 avril 1948, conversation avec P. C.] — *FL*, 9 juin.

— Petralia (Franco). — Lettere inedite di P. C. a Paterne Berrichon [Bibliothèque Jacques Doucet, Paris]. — *RLMC*, luglio-dicembre 1955.

— Petralia (Franco). — Le Rimbaud de C. — *RLV*, nº 3.

— Saltor (Octavio). — P. C., o la magnánima cordialidad. Comentarios a un epistolario inédito [lettres échangées entre P. C. et plusieurs personnalités et groupes espagnols à l'occasion du Congrès eucharistique de Barcelone, 1952]. — *Pyrene*(Olot), t. VII, n. 54, 1955.

— Soriano (Mme Elena). — Figures féminines dans le théâtre de C. — *Bulletin de l'Institut français en Espagne*, mai-juin.

— Note bibliographique. — C. et l'Espagne. — Textes de P. C. — *Bulletin de l'Institut français en Espagne*, mai-juin.

— Voir : *Brasillach (R.)*, *Régnier (P.)*.

Colette. — Desonay (Fernand). — Quelques thèmes d'inspiration chez C. — *Bulletin de l'Académie royale de langue et de littérature françaises*, octobre 1954.

Crevel (**R.**). — Lynes (Carlos). — René C. vivant. Présentation de Jean Digot. — *Entretiens sur les lettres et les arts* (Rodez), printemps.

Desnos (**R.**). — * Buchole (Rosa). — L'évolution poétique de Robert D. — Bruxelles, Publications de l'Académie royale de langue et de littérature françaises, 1956.

— Debauve (J.-L.). — Souvenir de R. D. (lettre inédite, 25 septembre 1936). — *Les Cahiers de l'Iroise*, janvier-mars.

— D. et ses contemporains. — R. Lacote : La liberté ou l'amour. — Quatre poèmes inédits [de R. D.] — Une émission radiophonique inédite : Pascal écrit sa première « Provinciale ». — *LF*, 31 mai-6 juin.

Du Bos (**Ch.**). — Voir : *Régnier* (*P.*).

Eberhardt (**I.**). — * Mackworth (Cecily). — Le destin d'Isabelle E. Introduction, préface et notes par André Lebois. — Oran, Imprimerie Fouque, 1956. [Voir C. R. de G. Roger, in *Europe*, juillet.]

— Roger (G.). — Les prémices d'une vocation : lettres inédites d'I. E. — *Europe*, juillet.

Forain (**J.-L.**). — Voir : *Rimbaud* (*A.*).

Gadenne (**P.**). — M. A. [Arland]. — Quelques mots sur P. G. — *La Nouvelle NRF*, juin.

— Béguin (A.). — P. G. — *Esprit*, juin.

— La mort de P. G. [avril 1911-avril 1956]. — *FL*, 5 mai.

Ghéon (**H.**). — Saint-Clair (M.). — H. G. [G. et A. Gide]. — *La Nouvelle NRF*, août.

Gide (**A.**). — * Schlumberger (Jean). — Madeleine et A. G., leur vrai visage. — Gallimard, 1956.

— A. G. — Conseils au jeune écrivain. — *La Nouvelle NRF*, août.

— Delay (Jean). — En écrivant *Paludes*. — *La Nouvelle NRF*, août.

— Lambert (Jean). — Oxford avec G. — *La Nouvelle NRF*, août.

— Louis-Antoine (R. P.). — Les modernes en classe de lettres. G. ou le refus de l'Incarnation. — *Pédagogie*, mai.

— Mauriac (Fr.). — Une âme sur les confins [M^me^ A. G.]. — *FL*, 11 août.

— Schlumberger (Jean). — Le vrai visage de l' « Emmanuèle » de G. — *FL*, 16 juin.

— Zulli, Jr (Floyd). — G. and Italy. — *FR*, May.

— Hommage à A. G. [par Blaise Allan, Richard Heyd, Auguste Martin, Pierre Beausire, J.-P. Leyvraz, Marc Eigeldinger, etc..., fac-similés de ms. de G.]. — *Revue des Belles-lettres* (Genève), n° 6, novembre-décembre 1952.

— Voir : *Ghéon* (*H.*).

Giraudoux (**J.**). — * Hoigné (Renée). — Die Welt des Vollkommenen im Werke von J. G. — Diss. phil. I Zürich, 1954.

— Strauss (Walter A.). — G. : the tragedy of disharmony. — *The Emory University Quarterly*, March 1955.

Grasset (**B.**). — Elsen (Claude). — L'évangile de l'édition selon B. G. — *TR*, juin.

— Garnier (Christine). — B. G. au jour le jour. — *TR*, juin.

— Jouhandeau (Marcel). — B. G. éditeur. — *TR*, juin.

— Rostand (Jean). — Un hédoniste douloureux. — *TR*, juin.

— Sipriot (Pierre). — Un homme d'action peut-il être un moraliste ? — *TR*, juin.

Jacob (**M.**). — * Cadou (René-Guy). — Esthétique de M. J. (Coll. « Artémis »). — P. Seghers, 1956.

Jammes (**Fr.**). — Tyssens (Madeleine). — Essai d'analyse textuelle. *La Salle à manger*, par F. J. — *RLV*, nº 3.

Jarry (**A.**). — Commentaire de *Faustroll*. [Documents inédits] — *Cahiers du collège de pataphysique*, nº 22-23.
— Mauvoisin (J.). — Le texte de *Faustroll* et ses éditions. — *Cahiers du collège de pataphysique*, nº 22-23.
— Sainmont (J. H.). — Lormel et J. [L. Lormel, pseud. de L. Libaude, directeur de *L'Art littéraire.*] — *Cahiers du collège de pataphysique*, nº 22-23.

Jouvet (**L.**). — L. J. — Théâtre [réflexions inédites]. — *La Revue théâtrale*, nº 33.
— Paul-Courant. — Le vrai L. J. — *Ecclesia. Lectures chrétiennes*, juillet.

Léautaud (**P.**). — * P. L. — Lettres à ma mère. Introduction de Marie Dormoy. — Mercure de France, 1956.
— Journal de P. L. Extraits inédits [1922]. — *Biblio*, juillet.
— Cario (Louis). — Le L. que j'ai connu. — *Rolet*, 15 mai-1er juin.
— Dormoy (Marie). — P. L. — *Biblio*, juillet.
— A Fontenay. Extraits inédits du journal de Robert Mallet. — *Biblio*, juillet.
— Rambaud (Henri). — Aspects de P. L. — *Le Bulletin des lettres*, 15 mai.

Le Cardonnel (**L.**). — Richard (Noël). — Il y a vingt ans, mourait L. Le C., le « pèlerin lyrique ». — *La Croix*, 9 juin.

Lugné-Poe. — L. P. vu par André Suarès. Texte inédit présenté par Jacques Robichez [janvier 1898]. — *RHT*, fasc. I.

Mandin (**L.**). — Bonmariage (Sylvain). — Louis M. poète et martyr. — *Quo Vadius*, avril-juin.

Maurras (**Ch.**). — M. et le Félibrige. — *Aspects de la France*, 1er juin.

Muselli (**V.**). — Billy (André). — V. M. sur la terrasse du Luxembourg. — *FL*, 14 juillet.
— Chapelan (Maurice). — V. M. tel qu'il fut. — *FL*, 7 juillet.
— Delacour (André). — V. M. — *Rolet*, 1er août.
— Kemp (Robert). — Un grand poète : V. M. — *Le Monde*, 7 juillet.
— Le Dantec (Yves-Gérard). — V. M. — *RDM*, 15 août. [Voir aussi *NL*, 5 juillet, avec un poème inédit de V. M.]
— Paulhan (Jean). — V. M. — *La Nouvelle NRF*, août.

Noailles (**Ctesse de**). — Jausion (Hubert). — Notre amie Anna de N. — *Cahiers de marottes et violons d'Ingres*, février-mars.

Péguy (**Ch.**). — * Suire (Pierre). — Le tourment de P.-R. Laffont, 1956.
— Ch. P. — Une prière de Jeanne d'Arc. [formant le 3e acte du *Mystère de la vocation de J. d'Arc*, dans la première version manuscrite], présentée par A. B. — *Esprit*, juillet-août.
— Henry (André). — Quelques aspects du « bergsonisme » de P. d'après les *Notes* de 1914. — [In] * Les Études bergsoniennes, IV, 1956.

— Lebeau (Paul), S. J. — L'originalité de P. [causerie donnée devant le « Maryland chapter of the American association of teachers of French », à l'Université Johns Hopkins de Baltimore]. — *Les Etudes classiques*, juillet.

— Mallard (Henri-Victor). — Le bourgeois selon P. — *Revue des Facultés catholiques de l'Ouest*, avril.

— Secrétain (Roger). — Un « monument » d'Orléans à sauver. L'arrière-boutique de la rue de Bourgogne où P. a écrit sa *Jeanne d'Arc*. — *FL*, 11 août.

— Lettres de P. à Georges et Lucie Goyau [six lettres, 1910, 1911], présentées par A. Martin. — *ACP*, nº 50, avril.

— « Un curé de campagne ». — Le puits dans la vie et l'œuvre de P. — *ACP*, nº 49, janvier.

— Lettres de et à V. Boudon [lettres de M. Barrès], présentées par A. Martin. — *ACP*, nº 49, janvier.

— 11 septembre 1955. Villeroy 1955 [par J.-P. Dubois-Dumée, Jean Rousse et J. Féron]. — *ACP*, nº 49, janvier.

— Bibliographie. — I. Œuvres de P. [C. R. par J. Onimus, P. Dournes]. — *ACP*, nº 50, avril.

— Dédicaces de P. — *ACP*, nº 50, avril.

Philippe (Ch.-L). — Voir : *Divers* (P. Guilly).

Plisnier (Ch.). — Goffin (Robert). — Éloge de Charles P. — *Bulletin de l'Académie royale de langue et de littérature françaises*, octobre 1954.

Proust (M.). — Lettre de M. P. [à Jacques Delgado]. — *BMP*, nº 6.

— Une consultation, ou M. P. à la recherche d'une carrière. Treize lettres à Charles Grandjean (1893-1895), présentées par Philip Kolb. — *BMP*, nº 6.

— Notes en marge de *A la recherche du temps perdu*, présentées par André Ferré. — *BMP*, nº 6.

— Première version du début de *Sodome et Gomorrhe I*, présentée par A. Ferré. — *BMP*, nº 6.

— Canu (Jean). — M. P. et la Normandie (I). — *BMP*, nº 6.

— Chalvet (Maurice). — *Du côté de chez Swann*. Liste des exemplaires de l'édition originale, tirés sur Japon et sur Hollande. — *Le Livre et l'estampe*, avril.

— Cocking (J.-M.). — *Jean Santeuil* et *A la recherche du temps perdu*. — *BMP*, nº 6.

— Gramont (Duc de). — Souvenirs sur *M. P.* — *BMP*, nº 6.

— Hachez (Willy). — La chronologie et l'âge des personnages de *A la recherche du temps perdu*. — *BMP*, nº 6.

— Kolb (Philip). — Le « mystère » des gravures anglaises recherchées par P. [Cf. R. Vigneron, Notes et documents : à propos d'une prétendue lettre de P. à Vallette, *MP*, November 1954.] — *MF*, août.

— Miller (William Henry). — P's irony. [Thèse Columbia University, 1955.] — *Dissertation abstracts*, 1955, nº 11.

— Quint (Jean-Pierre). — Le comique dans l'œuvre de M. P. — *BMP*, nº 6.

— Stern (Richard G.). — P. and Joyce underway : *Jean Santeuil* and *Stephen Hero*. — *The Kenyon Review*, Summer.

— Virolle (Roland). — Explication de texte. Une page de M. P. Alchimie du souvenir. [M. P., *Du côté de chez Swann*, éd. Hachette, Class. Vaubourdolle, p. 24]. — *L'Ecole*, 23 juin.

— A. R. P. — P. en Angleterre, 1955. — *BMP*, nº 6.

Rachilde (M^me^). — Neuf lettres inédites de M^me^ R. au Père Ubu, présentées par Auriant. — *Le Bayou*, n° 65, printemps.

Raemakers (G.). — Rosy (Léopold). — La mort de Georges R. — *Le Thyrse*, septembre 1955.

Ramuz (Ch.-F.). — Azarian (Garo J.). — The cult of concrete in the works of C.-F. R. — *University of South California. Abstracts of dissertations*, 1953.

— Blanchet (Maurice). — R. et les orages. — *JG*, 11-12 mars.

— Inlow (Roy George). — The dilemma of Ch.-F. R. (Thèse University of Washington, 1954]. — *Dissertation abstracts*, 1955, n° 2.

Régnier (H. de). — Arnoux (Alexandre). — Le souvenir d'H. de R. — *RDM*, 15 mai.

— Billy (André). — H. de R. : vingt après sa mort. — *FL*, 28 avril.

— Boyé (M.-P.). — Souvenirs. Quelques visages du symbolisme. H. de R. — *Rolet*, 1^er^ ,15 novembre 1955 ; 15 avril 1956.

— Fraigneau (André). — Les leçons du promeneur vénitien. — *Le Divan*, avril-juin.

— Henriot (Émile). — Le souvenir d'H. de R. — *RP*, juin.

— Maran (René). — Souvenir d'H. de R. — *Le Monde*, 18 mai.

— Peyrefitte (Roger). — H. de R. et ma jeunesse. — *Arts*, 30 mai-5 juin.

— Soula (Camille). — « Les génies se rencontrent ». — *Le Divan*, avril-juin.

— Soulairol (Jean). — La poésie d'H. de R. — *Le Divan*, avril-juin.

— Thérive (André). — Le jubilé de H. de R. — *Rivarol*, 14 juin.

— Vaudoyer (Jean-Louis). — Le souvenir d'H. de R. (mai 1936-mai 1956). — *Le Divan*, avril-juin.

Régnier (P.). — Correspondance de Paule R. Lettres à P. Claudel et à Ch. Du Bos, avec une réponse de P. C. [7 novembre 1933]. — *TR*, avril.

Rivière (J.). — * Beaulieu (Paul). — Jacques R. — La Colombe, 1955.

Rolland (R.). — * R. R. — Mémoires et fragments de Journal. — A. Michel, 1956. [Cf. E. Henriot, « Les *Mémoires* de R. R. », *Le Monde*, 8 août 1956.]

— * Gotta (Italo). — La « Primavera romana » di R. R. — Estr. da *Studium*, 1955.

— * Starr (William Thomas). — R. R. and a world at war. — Evanston, Northwestern University studies, Humanities series, n° 31, 1956.

— Starr (W. T.). — R. R. and Thomas Hardy. — *MLQ*, June.

Royère (J.). — Tortel (Jean). — J. R. — *CS*, avril.

— [La mort de J. R.]. — *FL*, 11 février.

Saint-Denys-Garneau. — Légaré (Romain), O. F. M. — Un aventurier solitaire : S.-D.-G. — L'expérience poétique de S.-D.-G. — *Culture*, septembre, décembre 1955.

Saint-Exupéry (A. de). — * A. de S.-E. — Un sens à la vie. Textes recueillis et présentés par Claude Reynal. — Gallimard, 1956.

— * Estang (Luc). — S.-E. par lui-même (« Écrivains de toujours ». 34). — Éd. du Seuil, 1956.

— Courtin (Georges). — Permanence de S.-E. — *Bulletin de l'enseignement public au Maroc*, juillet-septembre 1955.

— Daniel (Vera J.). — A. de S.-E. — *Contemporary Review*, August.
— Mesnil du Buisson (R. du). — S.-E. au pays d'Argentan. — *Le Pays d'Argentan*, septembre 1955.
— Rothmund (Alfons). — Souvenir de S.-E. — *Annales publiées par la Faculté des lettres de Toulouse. Littératures, IV*, fasc. 1-2.

Saint-Hélier (M.). — Dune (Edmond). — Monique S.-H. ou le temps retrouvé. — *Critique*, juin.

Schwab (R.). — Durry (Marie-Jeanne). — R. S. [23 février 1884-5 juin 1956]. — *Le Divan*, juillet-septembre. [Voir aussi *MF*, juillet.]

Segalen (V.). — * V. S. — Stèles. Peintures. Équipée [Édition revue. Textes réunis et établis par Annie Joly-Segalen. Avant-propos de Pierre-Jean Jouve]. — (Club du meilleur livre. Poésie). — Club du meilleur livre, 1955.
— V. S. — Journal des Iles. Océanie 1903-1904. [Texte de l'article publié dans *Armée et marine*, 12 avril 1903, et manuscrit du *Journal* de voyage.] — *MF*, mai, juin.
— V. S. — La lettre. Présentation par Annie Joly-Segalen. — *MF*, février.
— « Le génie d'archaïsme en Gauguin ». Une page de V. S. sur Gauguin inédite. [Lettre inédite à J. D. de Monfreid, 7 avril 1896.] — *Prestige français et mondanités*, nº 16, mai.
— Hillairet (Raymond). — V. S. — *La Revue maritime*, février.
— Laude (Jean). — Présence de S. — *Critique*, janvier.
— Picon (Gaëtan). — Découvrons V. S. — *MF*, décembre 1955.
— Rustan (Marie-Josèphe). — Introduction à l'œuvre poétique de V. S. — *La Vie intellectuelle*, juin.

Suarès (A.). — * A. S. — Ignorées du destinataire. Lettres inédites. — Gallimard, 1955.
— Textes inédits d'A. S. : Saint Paul devant l'Aréopage. — Trois lettres à un ami de Provence (Paul Azan). — Deux lettres à Bourdelle. — *Arts et livres de Provence. Bulletin*, nº 28, février.
— Billioud (Joseph). — Les aïeux d'A. S. — *Arts et livres de Provence, Bulletin*, nº 28.
— Ducasse (André). — S., « Marsiho » et la Provence. — *Arts et livres de Provence*, nº 28.
— Portrait d'A. S. Dessin original de Louis Jou (inédit). — *Arts et livres de Provence, Bulletin*, nº 28.
— Voir : *Lugné-Poe.*

Thibaudet (A.). — A. T. — Lettre [à J.-M. Bernard, 22 mai 1914]. — *Le Monde*, 3 mars.
— Un inédit de T. Sur A. France. — *Arts*, 11-17 avril.
— Beaujon (Edmond). — T. à l'Université. — *JG*, 1er-3 avril.
— Sigaux (Gilbert). — Il avait élevé la critique à la création. — *Arts*, 11-17 avril.

Toulet (P.-J.). — M. Schwob et P.-J. T. Une correspondance inédite, publiée par H. Martineau. — *Le Divan*, juillet-septembre.

Toussaint (F.). — Billy (A.). — Le souvenir de F.-T. — *FL*, 24 décembre 1955.
— Ducla (Louis). — Franz T. inconnu. — *Revue régionaliste des Pyrénées*, janvier-juin.

Valéry (P.). — * P. V. — Traduction en vers des *Bucoliques* de Virgile, précédé de variations sur les *Bucoliques*. — Gallimard, 1956. [Cf. E. Henriot, « Les *B.* de Valéry », *Le Monde*, 7 mars.]

— * Charpier (Jacques). — P. V. Essai (« Poètes d'aujourd'hui », N° 51). — P. Seghers, 1956.

— * Libero (L. de). — V., parente illustre. — Milano, All'Insegna del pesce d'oro, 1955.

— * Poulain (Gaston). — P. V. tel quel. — La Licorne, 1956.

— * Bibliothèque nationale. P. V. [Exposition, 31 janvier-31 mars 1956. Catalogue par Marcel Thomas, Gérard Willemetz et Jacques Suffel. Préface de Julien Cain.] — Bibliothèque nationale, 1956.

— Angelloz (J.-F.). — Rilke traducteur de V. — *CAIEF*, n° 8, juin.

— Bémol (Maurice). — P. V. et la méthode scientifique en critique littéraire. — [In] * Literature and science. — Oxford, 1955.

— Bisson (L. A.). — A Study in « Le faire valéryen ». — *FS*, October.

— Décaudin (Michel). — *Narcisse* : « une sorte d'autobiographie poétique ». — *IL*, mars-avril.

— Gallois (Daniel). — L'architecture de *Charmes*. — *IL*, mai-juin.

— Hatzfeld (Helmut). — P. V. discubre a san Juan de la Cruz. — [In] * Estudios literarios sobre mística española. — Madrid, Editorial Gredos, 1955.

— Kies (A.). — Baudelaire et V. — *LR*, février.

— Petrini (Enzo). — V. uomo e letterato. — *Humanitas*, maggio.

— Pohl. — V. dans un verger de Chénier. [Résumé d'une communication à la Société pour le progrès des études philologiques et historiques. Section de philologie romane]. — *Revue belge de philologie et d'histoire*, n° 1.

RENÉ RANCŒUR.

Abréviations. — Amis (Les) de Flaubert. *AFl.* — Amitié (L') Ch. Péguy. Feuillets mensuels. *ACP.* — Annales de l'Université de Paris. *AUP.* — Année (L') Propédeutique. *AP.* — Biblio. *B.* — Bibliothèque d'Humanisme et Renaissance. *BHR.* — Bulletin de l'Association G. Budé. *BGB.* — Bulletin de la Société des Amis de M. Proust. *BMP.* — Bulletin de la Société des Amis de Montaigne. *BAM.* — Bulletin du Bibliophile. *BB.* — Cahiers de l'Association internationale des études françaises. *CAIEF.* — Cahiers du Sud. *CS.* — Comparative Literature. *CL.* — Contemporary Review. *CR.* — Éducation (L') Nationale. *EN.* — Europe. *E.* — Figaro (Le) Littéraire. *FL.* — Flâneur (Le) des Deux-Rives. *FDR.* — French (The) Review. *FR.* — French Studies. *FS.* — Gazette de Lausanne. *GL.* — Hommes et Mondes. *HM.* — Information (L') Littéraire. *IL.* — Journal de Genève. *JG.* — Journal of the History of Ideas. *JHI.* — Letterature moderne. *LM.* — Lettres (Les) Françaises. *LF.* — Lettres (Les) Romanes. *LR.* — Mercure de France. *MF.* — Modern Language Notes. *MLN.* — Modern Language Quarterly. *MLQ.* — Modern (The) Language Review. *MLR.* — Modern Philology. *MP.* — Neophilologus. *N.* — La Nouvelle Revue Française. *NRF.* — Nouvelles (Les) Littéraires. *NL.* — Publications of the Modern Language Association. *PMLA.* — Revue (La) des Deux Mondes. *RDM.* — Revue d'histoire des sciences. *RHS.* — Revue d'histoire du théâtre. *RHT.* — Revue d'histoire littéraire de la France. *RHLF.* — Revue de littérature comparée. *RLC.*— Revue de Paris. *RP.* — Revue des langues vivantes. *RLV.* — Revue des sciences humaines. *RSH.* — Revue (La) générale belge. *RGB.* — Rivista di letterature moderne e comparate. *RLMC.* — Romanic (The) Review. *RR.* — Studies in Philology. *SP.* — Symposium. *S.* — Table (La) Ronde. *TR.* — Temps (Les) Modernes. *TM.* — Times (The) Literary Supplement. *TLS.* — Yale French Studies. *YFS.*

Le Gérant : G MIGNOT

Imprimé en France à l'Imp. WILLAUME-EGRET à Saint-Germain-lès-Corbeil
en janvier 1957. — O. P. I. A. C. L. 31.1152.
Dépôt légal effectué dans le 1er trimestre 1957.
N° d'ordre dans les travaux de la Librairie ARMAND COLIN : 1637
N° d'ordre dans les travaux de l'Imprimerie WILLAUME-EGRET : 1048

56e ANNÉE - N° 2
AVRIL - JUIN 1956

Revue d'Histoire Littéraire de la France

SOMMAIRE

ROGER TRINQUET

La fortune de Montaigne au XIXe siècle : le « Montaigne » d'Alphonse Grün. 177

L. MAURICE-AMOUR

Musique et poésie au temps de Louis XIII. 204

KEITH G. MILLWARD

Mme Adam et les débuts de Pierre Loti. 221

NOTES ET DOCUMENTS

ROLLAND BORIS

Victor Hugo et Leconte de Lisle. 241

JACQUES VIER

Sur la jeunesse d'Alphonse Daudet. 243

R. WARNIER

Apollinaire à Strasbourg. 251

Suite du Sommaire, p. 2

Publiée avec le concours du Centre National de la Recherche Scientifique et de la Direction Générale des Arts et des Lettres

LIBRAIRIE ARMAND COLIN

Suite du Sommaire

COMPTES RENDUS

RENÉ FROMILHAGUE : **La Vie de Malherbe. Apprentissages et luttes (1555-1610) — Malherbe, technique et création poétique** (RAYMOND LEBÈGUE), 256 — **Voltaire's Correspondence** ed. by Th. BESTERMAN, t. IV-X (RENÉ POMEAU), 262 — MAURICE LEVAILLANT : **La Crise mystique de Victor Hugo** (PIERRE-GEQRGES CASTEX), 268 — ROBERT RICATTE, **La Création romanesque chez les Goncourt** (JEAN FABRE), 296.

●

ROGER PIERROT

Répertoire des manuscrits littéraires français vendus de 1945 à 1954 *(suite)* **276**

●

NÉCROLOGIE : Jacques-Max Leclerc, 288.

●

BIBLIOGRAPHIE, par René RANCŒUR, 289

Collection Armand Colin — Section Langues et Littératures

Chaque volume in-16, de 224 pages environ, broché ..... **300 F**

AUBRUN (Ch. V.). — **Histoire des Lettres hispano-américaines**, nº 291.

BAILLY (A.). — **L'École classique française**, nº 4.

BIANQUIS (G.). — **Histoire de la Littérature allemande**, nº 195.

CESTRE (Ch.). — **La Littérature américaine**, nº 241.

CHANCEREL (L.). — **Panorama du Théâtre, des origines à nos jours**, nº 305.

CIROT (G.) et DARBORD (M.). — **Littérature espagnole européenne**, nº 309.

CORBET (Ch.). — **La Littérature russe**, nº 272.

DELCOURT (J.). — **Grammaire descriptive de l'anglais parlé**, nº 108.

DOTTIN (P.). — **La Littérature anglaise**, nº 146.

DUMESNIL (R.). — **La musique contemporaine en France**, 2 vol., nºs 132-133.

DUPOUY (A.). — **Rome et les Lettres latines**, nº 58.
Géographie des Lettres françaises, nº 235.

GIRAUD (J.). — **L'École romantique française**, nº 100.

HOEPFFNER (E.). — **Les Troubadours**, nº 295.

LAIGNEL (M. Th.). — **Littérature italienne**, nº 83.

LE GENTIL (G.). — **La Littérature portugaise**, nº 180.

MARTINO (P.). — **Le Naturalisme français (1870-1895)**, nº 27.
Parnasse et Symbolisme (1850-1900), nº 69.

MORNET (D.). — **La Pensée française au XVIIIe siècle**, nº 81.

PELLAT (Ch.). — **Langue et Littérature arabes**, nº 278.

PLATTARD (J.). — **La Renaissance des Lettres en France, de Louis XII à Henri IV**, nº 68.

RIPERT (É.). — **Le Félibrige**, nº 45.

SÉE (Ed.). — **Le Théâtre français contemporain**, nº 106.

SIMON (P.-H.). — **Histoire de la Littérature française contemporaine. 2 vol.**, nºs 310-311.

TONNELAT (L.). — **Histoire de la Langue allemande**, nº 92.

VAN TIEGHEM (P.). — **La littérature comparée**, nº 144.

Société d'Histoire littéraire de la France

18, Rue de l'Abbé-de-l'Epée - PARIS (5e)

BUREAU :

Président	**M. Émile HENRIOT,** *de l'Académie française.*
Vice-Présidents	**M. Maurice LEVAILLANT,** *de l'Académie des Sciences morales et politiques.*
	M. Henri MONDOR, *de l'Académie française.*
Secrétaire	**M. Jean POMMIER,** *Professeur au Collège de France.*
Trésorier	**M. Jacques LECLERC,** *Éditeur.*
Secrétaire adjoint	**M. Pierre JOSSERAND,** *Conservateur à la Bibliothèque Nationale.*
Secrétaire archiviste	**M. Claude PICHOIS,** *Attaché au C.N.R.S.*

Conseil d'Administration :

MM. F. BALDENSPERGER, A. BILLY, J. BONNEROT, M. BOUTERON, CH. BRUNEAU, P.-G. CASTEX, G. CHARLIER, P. CLARAC, R. DUMESNIL, Mme M.-J. DURRY, MM. J. FABRE, J. HYTIER, R. JASINSKI, P. JOURDA, R. LEBÈGUE, L. MARTIN-CHAUFFIER, H. MARTINEAU, ÉD. MAYNIAL, G. MONGRÉDIEN, P. MOREAU, A. MORIZE, R. PINTARD.

Correspondants de la Revue à l'étranger :

Canada : M. Mouton (Ottawa). — **États-Unis** : M. Bédé (Columbia), M. Bonno (Berkeley), M. Peyre (Yale), M. Vigneron (Chicago). — **Grande-Bretagne** : M. Green (Édimbourg), M. Vinaver (Manchester). — **Hongrie** : M. Eckhart (Budapest). — **Pays-Bas** : M. Bellaunay (Utrecht). — **Suisse** : M. Kohler (Berne), MM. Guyot et Lugin (Neuchâtel), M. Raymond (Genève). — **Tchécoslovaquie** : M. Kopal (Prague).

Revue d'Histoire littéraire de la France

RÉDACTION

Prière d'adresser toute correspondance concernant la RÉDACTION à :

M. Jean POMMIER, 12, avenue de l'Observatoire, Paris (6e)

Les manuscrits non insérés ne sont pas rendus.

Les volumes envoyés pour comptes rendus doivent être adressés *impersonnellement* à la Librairie Armand Colin avec cette mention : « Pour la Revue d'Histoire Littéraire. »

ADMINISTRATION

Pour tout ce qui concerne l'Administration de la Revue (abonnements, commandes de numéros, d'années parues, changements d'adresse, etc.), s'adresser à la LIBRAIRIE ARMAND COLIN, 103, boulevard Saint-Michel, Paris, Ve - Compte de chèques postaux : *Paris 1671.*

ABONNEMENT ANNUEL 1956 (4 numéros)

France et Union française. 1 000 F **Étranger . 1200 F**

Le numéro de l'année courante (et des années parues) 290 F

Il reste quelques exemplaires de certaines années, de 1894 à 1953. Chaque année forme un volume in-8° broché vendu **1 000 F.** *Les TABLES GÉNÉRALES de la* Revue d'Histoire Littéraire de la France *: 1894-1898 et 1899-1908, par* M. Maurice TOURNEUX, *sont en vente à la Librairie Armand Colin. Pour les années 1909-1939, la TABLE GÉNÉRALE, par* Pierre JOSSERAND, *est en vente à la Librairie Droz, Genève.*

L. CHANCEREL

PANORAMA DU THÉATRE
DES ORIGINES A NOS JOURS

Un volume. . . . **300 F**

●

G. CIROT et M. DARBORD

LITTÉRATURE ESPAGNOLE EUROPÉENNE

Un volume. . . . **300 F**

●

P.-H. SIMON

TÉMOINS DE L'HOMME

La condition humaine dans la littérature française contemporaine : Proust, Gide, Claudel, Valéry, Bernanos, Sartre, Malraux, Camus, Montherlant.

Un volume, 3e édition . . . **575 F**

●

R. RANCŒUR

BIBLIOGRAPHIE LITTÉRAIRE 1955

Un volume. . . . **S. P.**

●

VIDAL-LABLACHE

ATLAS HISTORIQUE ET GÉOGRAPHIQUE

Nouvelle édition revue et augmentée

6 cartes nouvelles

Un volume. . . . **7 500 F**

LIBRAIRIE ARMAND COLIN

IMPRIMERIE WILLAUME-[illegible] SAINT-GERMAIN-LÈS-CORBEIL

SHL